HAL
open science

Ce que l'antisémitisme enseigne à la psychanalyse : une puissance sombre au commande

Sarah Abitbol

To cite this version:

Sarah Abitbol. Ce que l'antisémitisme enseigne à la psychanalyse : une puissance sombre au commande. Psychologie. Université Sorbonne Paris Cité, 2018. Français. NNT : 2018USPCC115 . tel-02341862

HAL Id: tel-02341862

https://theses.hal.science/tel-02341862

Submitted on 31 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE SORBONNE PARIS CITE

UNIVERSITE PARIS DIDEROT 7

ECOLE DOCTORALE

Recherches en psychanalyse et psychopathologie (ED 450)

DOCTORAT

Psychanalyse et Psychopathologie

ABITBOL Sarah

CE QUE L'ANTISEMITISME ENSEIGNE A LA PSYCHANALYSE UNE PUISSANCE SOMBRE AUX COMMANDES

Thèse dirigée par

Monsieur le Professeur Christian HOFFMANN

Décembre 2018

JURY

Professeur Alain VANIER, Université Paris-Diderot, Président
Professeur Christian HOFFMANN, Université Paris-Diderot, Directeur de thèse
Professeur Sophie MARRET- MALEVAL, Université Paris 8, Rapporteur
Professeur Ruth RONEN, Université de Tel-Aviv, Invité
Madame Marie-Hélène BROUSSE, Expert

A la mémoire de mon frère Emmanuel

Remerciements

Je voudrais remercier en premier lieu Monsieur le Professeur Christian Hoffmann d'avoir non seulement accepté de diriger ma recherche, mais aussi de m'avoir soutenu durant de longues années, toujours avec enthousiasme et générosité. Je lui suis reconnaissante de la confiance qu'il m'a accordée, notamment en m'offrant la possibilité de présenter mes travaux lors de différents séminaires et colloques. Les échanges que j'ai pu avoir avec lui ont enrichi mes réflexions et m'ont permis d'avancer dans ma recherche.

De ma rencontre avec Marie-Hélène Brousse en 2002, lors de mon DEA, est né un désir de savoir. Un savoir orienté par la psychanalyse lacanienne. Je souhaite lui témoigner ma profonde reconnaissance pour son accueil et sa générosité à transmettre son enseignement. Sa pensée vive, toujours en mouvement dans nos nombreuses discussions a été particulièrement bénéfique pour mon travail.

Je voudrais exprimer toute ma gratitude à Alain Vanier qui va présider ce jury. Je tiens à remercier également Sophie Marret-Maleval de la confiance qu'elle m'a témoignée en acceptant mon invitation. Enfin, je suis particulièrement reconnaissante à Ruth Ronen qui a généreusement accepté de venir de Tel-Aviv et qui témoigne ainsi de son intérêt pour mon travail.

A François Regnault, pour cette belle, longue et savante conversation qu'il m'a accordée sur la question de l'antisémitisme, qu'il en soit ici chaleureusement remercié.

J'ai eu l'immense honneur de pouvoir m'entretenir avec Jean-Claude Milner et je l'en remercie. La grande force et la logique de sa pensée ont éclairé sous un autre angle les écrits de Freud et de Lacan sur le sujet de la haine et de l'antisémitisme.

J'ai eu un grand plaisir à rencontrer Gérard Wajcman. Au fil de son témoignage apparaissent des lectures originales et signifiantes qui ont ouvert d'autres voies dans ma recherche. Pour cela je le remercie et aussi pour ce moment vivant et authentique.

Merci à Simon Bokobza, ancien Directeur Général de la Fondation OPEJ pour m'avoir toujours encouragé et soutenu dans mon désir. Je le remercie également de

m'avoir accordé les conditions matérielles nécessaires pour mener à bien ce projet de thèse. Merci à ses successeurs Gad Elbaz et Johan Zeitoun d'avoir maintenu cet engagement.

C'est au cours de ma première expérience professionnelle à Jérusalem dans l'association Beit-Ham, fondée par Henri Cohen Solal, un homme de désir, que j'ai découvert Lacan. Cette rencontre chaleureuse avec Henri a été déterminante dans mon parcours psychanalytique. Je lui en suis reconnaissante.

Tous mes remerciements à Patricia Cagnet pour la qualité de son travail de relecture rigoureux et patient à mes côtés, ainsi que pour ses observations justes, à Faïza Tangi, pour son implication et son efficacité dans la quête de textes de références et à mon cher Vincent Lorach, qui a pu rendre possible l'impossible de nos soucis technologiques avec sa belle détermination.

Un chaleureux merci à Damien Guyonnet pour avoir saisi chaque occasion de m'encourager sur le chemin de ma recherche, à Cinzia Crosali pour sa patience infinie et sa foi en mon travail depuis toujours, à Gabriel Dahan, pour son attention et ses réflexions pertinentes et à Marina Lusa pour son enthousiasme stimulant, son implication et la rigueur de ses observations, à Georges Bensoussan pour son éclairage historique et ses conseils avisés. Avec chacun d'eux, les échanges ont été riches et constructifs. Leur soutien a été permanent.

Pour leur soutien inconditionnel et leur présence précieuse et fidèle un immense merci, à Cinzia Crosali, Gad Elbaz, Céline Flory, Denis Garraut, Vincent Lorach et à Marina Lusa.

Toute mon affection à ma grande famille de cœur qui a su si bien m'entourer ; à Nicole Amouyal, Marie-Claude Aigri, Sarah Benisty, Laurent Benarous, Corine Boutboul, Virginie Bokobza, Florence Campras, Florence Chochon, Judith Cohen Solal, Angèle Consoli, Elise Flory, Liora Goder, Judith Golimstok, Beni Dadoush, Sabrina Haouzi-Zeitoun, Bénédicte Julien, Sharon Kaufman, Carolina Koretzki, Agnès Mesinel, Stathis Mermigkis, Valérie Merzoug, Sigal Moalem, Sissy Rapty, Liliana Redon, Dominique Rividi, Marie-Paz Rodriguez, Caroline Salomovici, Joëlle Scialom et Lia Zmora.

Merci à mes parents d'être toujours présents avec leur éternel désir, humour et générosité. Merci à mes sœurs Myriam et Ruth, à mon frère Marc pour leur soutien indéfectible, leur patience et leur amour, ainsi qu'à leurs familles et à la famille de mon frère Emmanuel qui me sont si chères.

A ma fille Ella pour sa patience et son grand courage.

SOMMAIRE

INTRODUCTION **8**
PREMIERE PARTIE FREUD **14**
Chapitre un La haine, malaise dans la culture **15**
1.1. La haine est première 15
1.1.1. L'amour n'éteint pas la haine 17
1.1.2. La haine œdipienne et la haine narcissique 17
1.1.3. Le petit Hans, une haine œdipienne 19
1.1.4. La haine entre les frères 19
1.2 La haine pas sans le surmoi 20
1.2.1. « Vivre au-dessus de ses moyens », le premier nom du Surmoi 21
1.2.2. Surmoi pulsionnel, surmoi symbolique 24
Chapitre deux Que signifie être Juif pour Freud **32**
2.1. La religion est une illusion : s'en passer pour s'en servir 32
2.2 La religion comme interdit à la pensée 37
2.3. L'identité juive, essentielle 38
Ni allemand, ni autrichien, mais juif 40
Jouir de la vie, espérer 41
Résister, ne pas se soumettre 43
Être solidaire, appartenir 46
Être lucide, ne pas nier le réel 49
Supporter l'isolement, être exempt de préjugé 52
Ne renoncer à rien, ne pas céder sur son désir 55
L'identité juive essentielle, mais inaccessible 56
Chapitre trois A la recherche des causes de l'antisémitisme **58**
3.1. Moïse envers et contre tout 58
3.1.1 Moïse, égyptien 61
3.1.2. Le meurtre de Moïse 62
3.1.3. La ténacité du peuple Juif et son envers 66
3.2. Contre l'antisémitisme, les réponses de Freud 75
3.2.1. Pragmatisme et combat 76
3.2.2. Méfiance et colère : tous antisémites 79
3.2.3. Transmission 80
3.3. Un « monologue avec Freud » : le Moïse de Yerushalmi 80
3.3.1. Moïse, la quatrième humiliation 81
3.3.2. L'antisémitisme et « l'affaire nationale juive » 84

3.3.3. La Bible, le mandat du père 84
3.3.4. Ledidah', selon vous 90
DEUXIEME PARTIE LES DISCIPLES DE FREUD 96
Chapitre un Marie Bonaparte, le Juif, ennemi intérieur et extérieur 97
Chapitre deux Jones, nez hittite ou peuple élu 100
2.1. Les facteurs de l'antisémitisme 100
2.2. Propositions pour l'avenir 103
Chapitre trois Bela Grunberger, une obéissance au surmoi 106
3.1. L'antisémitisme comme réparation d'une blessure narcissique 107
3.2. La satisfaction de l'antisémite 109
3.3. Le Juif comme solution au conflit œdipien 110
Chapitre quatre Loewenstein, se libérer du surmoi 113
4.1. Le fantôme juif comme cause de la judéo phobie 116
4.2. Les antisémites. 117
4.2.1. Les différents types d'antisémites 117
4.2.2. L'antisémitisme n'est pas une pathologie mentale 119
4.2.3. Clinique de l'antisémitisme, les antisémites sur le divan 119
4.2.4. Psychopathologie collective 122
4.3. L'antisémitisme religieux, une révolte conte le surmoi 123
4.3.1. Le Christ et les Juifs, un couple culturel 126
TROISIEME PARTIE LACAN 130
Chapitre un Moïse avec Lacan 131
1.1. Moïse et les lois de la parole 131
1.2. Moïse et la castration 136
1.3. Moïse et le culte du Un 141
Chapitre deux La haine est une passion de l'être 148
2.1. Les trois passions de l'être 148
2.2. La haine comme effacement du nom 153
2.3. Le surmoi comme sacrifice aux Dieux obscurs 155
2.4. Un rapport véridique au réel 158
Chapitre trois Les ressorts de la ségrégation : racisme et antisémitisme 160
3.1. Lecture de la « Proposition du 9 octobre 1967» dans ses deux versions 161
3.1.1 L'universel et le réel 161
3.1.2. L'existence des Juifs : un modèle de nouage 165
3.1.3. Les Juifs : un modèle pour l'analyse du processus de ségrégation 167
3.1.4. La solution du pas-tout 171
3.2. Le racisme est le rejet de la jouissance de L'Autre 173

3.2.1. Le lien social : Identification ou rejet pulsionnel ? 176
Chapitre quatre L'antisémitisme à la lumière de l'objet 180
4.1 L'objet a 180
4.1.1. La circoncision 183
4.1.2. La livre de chair 185
4.1.3. Le Juif, objet déchet ou objet cause ?..... 188
4.2. Une lecture logique de la question juive 190
4.2.1. Le Juif 192
4.2.2. La judéité..... 195
QUATRIEME PARTIE VOIX CONTEMPORAINES 200
Chapitre un L'antisémitisme dans la langue 201
Chapitre deux Voix logique, voix philosophique, voix psychanalytique..... 210
2.1. Une voix philosophique, la justification de l'antisémitisme 210
2.2. Une voix logique, le Nom Juif et la rature de l'identité 212
2.3. Une voix psychanalytique, conversation avec Gérard Wajcman 224
CONCLUSION 235
BIBLIOGRAPHIE..... 244
ANNEXES 256
INDEX THEMATIQUE..... 269

INTRODUCTION

En Juillet 2014 j'ai décidé d'entamer un travail de recherche sur l'antisémitisme. La guerre au Proche-Orient où s'affrontaient israéliens et palestiniens a trouvé un écho en France dans des manifestations qui se sont vite transformées en un champ de bataille. Ce conflit a enflammé les cœurs comme aucun autre. Soutenir la cause palestinienne s'est transformée en un déferlement de haine anti-juive et antisioniste. Et puis est venu le silence. Comme si personne ne voulait prendre la mesure de ce qui venait de se produire sous nos yeux. J'ai alors été saisi d'une angoisse. Face à cette angoisse, un acte s'est imposé. Celui de faire une thèse sur l'antisémitisme à partir des enseignements de Freud et de Lacan.

Faire une recherche sur la haine n'est pas une tâche aisée, lorsqu'on est soi-même visé par cette haine. « Je comprends que cela vous touche »[1] a écrit un psychanalyste à Jacques-Alain Miller en réponse à son propos concernant l'accueil des nazis en Argentine par Perón. On pourrait m'adresser ces mêmes paroles. En les redoublant même, puisque je suis franco- israélienne.

Je répondrais oui en effet, cela me touche. Mais j'ajouterais que si l'antisémitisme concerne les Juifs alors cela démontre, comme j'avais eu l'occasion de le lire chez Jacques-Alain Miller, que pour résister au fascisme et au nazisme, les peuples ont besoin des Juifs. Disons que les Juifs occupent, dans ce cas, la fonction de contrer ce « ne rien vouloir savoir » récurrent. Ne rien vouloir savoir de la haine raciste et antisémite qui se déchaîne en toute légitimité et qui sont les signes d'une démocratie qui vacille. Donc les Juifs font symptôme au discours du Maître. Dans le séminaire *Encore*, lors de la première séance, Lacan donne une définition du symptôme : « Je n'en veux rien savoir »[2]. Et les Juifs peuvent remplir cette fonction de « contrer » parce qu'ils sont spécialement concernés, eux, par l'existence et le maintien de l'État de droit et de la démocratie. Ils savent qu'ils seront toujours les premières victimes si l'Etat de droit disparait, comme ils l'ont toujours été.

[1] *Lacan Quotidien*, n° 700, revue de l'Ecole de la Cause freudienne, 20 mai 2017.
[2] Lacan, J., *Le séminaire, livre XX, Encore,* texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 9.

Précisons maintenant quel est l'objet et le déploiement de notre recherche, en soulignant que ce qui la motive est un désir de savoir. S'affronter à son « Je n'en veux rien savoir » est me semble-t-il, le seul moyen de lutter contre la haine.

Pourquoi les Juifs suscitent-ils autant de haine ? Pourquoi cette haine ne cesse pas de ne pas cesser ? Pourquoi cette permanence, cette insistance ? Peut-on trouver des causes à cette hostilité éternelle ? Existe-t-il une spécificité chez les Juifs qui les rend aptes à être la cible de cette haine séculaire ? S'agit-il de ce qu'ils font ? De ce qu'ils sont ? Telles sont les questions qui nous orientent dans cette recherche.

Se pencher sur la question antisémite nous oblige à prendre en compte le caractère pluridimensionnel de ce phénomène. Ce phénomène que l'on nomme tour à tour : antisémitisme, antijudaïsme ou judéo phobie fait, par conséquent, l'objet de travaux sociologiques, historiques, philosophiques et psychologiques. Nous avons fait le choix de traiter notre sujet, à partir des enseignements de la psychanalyse. Nous traiterons de l'antisémitisme comme un symptôme à déchiffrer. L'histoire de l'antisémitisme, les travaux sociologiques et les réflexions philosophiques sont certes indispensables pour aborder ce sujet. L'antisémitisme s'inscrit dans l'histoire, il traverse l'histoire de la civilisation, il est donc une question de société et concerne la raison des hommes.

Avant de nous centrer sur l'antisémitisme comme archétype du symptôme, il nous a fallu consulter les ouvrages de références majeurs tels que *L'histoire de l'antisémitisme* et *La causalité diabolique* de Léon Poliakov, *Shoah*, de Lanzmann, *Auschwitz en héritage* de Georges Bensoussan, *Les origines du totalitarisme* de Hannah Arendt, *Histoire et lumières* de Zeev Sternhell, ou encore *Réflexions sur la question juive* de Jean-Paul Sartre.

Par ailleurs, il est important de souligner un élément historique important. L'introduction du signifiant antisémitisme dans la langue correspond à la période même de la naissance de la psychanalyse. L'adjectif « antisémite » a été forgé en 1860 par un juif autrichien, Mortiz Steinschneider, en vue de dénoncer les préjugés antisémites d'Ernest Renan[3]. Il est ensuite entré dans la langue à partir de cette fin de siècle. Un nouveau mot a donc été créé pour désigner la vieille haine que l'on portait aux Juifs depuis des siècles. L'emploi de ce terme a comme effet la racialisation de la question juive. Dans cette perspective, l'antisémitisme désigne une forme de racisme parmi d'autres, plus

[3] Taguieff, P.-A., *L'antisémitisme*, Paris, PUF, 2015, p. 7.

précisément un racisme spécifié par son objet (les Juifs). Cette découverte de la concomitance de l'invention du mot « antisémite » et du mot « psychanalyse » nous a convaincu de l'importance de l'approche psychanalytique de l'antisémitisme.

Nous n'aborderons pas dans ce travail ces références, parce qu'elles ne répondent pas à la spécificité de notre question. Quand bien même les facteurs historiques et sociologiques sont indispensables pour contextualiser les surgissements de cette haine et en identifier les causes, ceux-ci ne sont pas suffisants pour nous éclairer sur deux questions fondamentales pour nous :

- Pourquoi ces facteurs sociaux-économiques transforment-ils des hommes participant de la plus haute civilisation en des êtres brutaux capable d'accomplir des actes les plus monstrueux ? Problématique freudienne.
- Pourquoi le mécanisme qui consiste à attribuer la responsabilité, les causes de tous les malheurs sur autrui, trouve-t-il comme figure idéale le Juif ? Problématique lacanienne.

Pour répondre à ces questions, il faut prendre en compte la pulsion de mort à l'œuvre dans le surmoi, la jouissance chez l'être parlant. La pulsion de mort, Freud l'a relevée comme étant ce qui constitue l'homme et qui est indissociable de la pulsion de vie. Lacan, avec le terme de jouissance unifie la pulsion. Il n'y a pas chez Lacan deux pulsions. Il s'agit d'une jouissance indistinctement libidinale et agressive, qui est douleur et satisfaction dans la douleur.

Notons que la plupart des historiens se confrontent à cette impasse, ce qui les conduit parfois à chercher l'appui de concepts psychologiques ou psychanalytiques. Car, il ne s'agit pas de psychanalyse appliquée à l'antisémitisme, mais de cerner ce qu'enseigne à la psychanalyse, l'antisémitisme.

Notre recherche se divise en quatre parties.

La première partie est consacrée à Freud. Mais, avant d'entrer dans le sujet de l'antisémitisme, nous irons voir, d'un point de vue métapsychologique, ce qu'est la haine pour Freud, pourquoi elle est inhérente à l'être parlant. Nous tenterons dans ce chapitre de cerner comment le surmoi peut être lié à la haine de l'autre alors qu'il se manifeste essentiellement comme une autodestruction.

Ensuite, si la haine s'adresse aux Juifs, il nous parait fondamental de nous interroger sur le rapport de Freud à sa judéité. Nous verrons, à partir de ses livres, ses articles et sa correspondance les signifiants avec lesquels Freud appréhendait son « être Juif ». L'identité juive, disait-il est essentielle. Comment celle-ci s'accordait avec son refus de toute religion sera aussi abordé dans ce chapitre.

Enfin nous nous intéresserons à *L'homme Moïse et la religion monothéiste*[4], que Freud a publié envers et contre tout. Parce que c'est dans ce livre que Freud est à la recherche des causes de l'antisémitisme, là qu'il s'attaque à cette haine éternelle. Nous verrons qu'il distingue des causes venant de l'inconscient et des causes venant du conscient. Bien que l'idée du peuple élu reste une des causes importante pour Freud, nous verrons pourquoi finalement la cause la plus significative de l'antisémitisme relève du conscient et de ce qui parait, au premier abord, insignifiant, à savoir le narcissisme des petites différences. Dans ce chapitre aussi nous verrons comment Freud tout au long de sa vie a répondu à cet antisémitisme qui ne l'a pas épargné. Il nous a été indispensable également de nous référer au monologue de Yosef Hayim Yerushalmi avec Freud dans son livre *Le Moïse de Freud*. Celui-ci nous offre une hypothèse supplémentaire pour répondre à la question de la judéité de Freud.

Dans notre deuxième partie, nous nous intéresserons aux disciples de Freud. Comment ont-ils appréhendé après Freud la question de l'antisémitisme ? Comment se servent-ils du surmoi freudien pour en faire une lecture différente de l'antisémitisme. Nous présenterons *Psychanalyse de l'antisémitisme* de Rudolph Loewenstein qui fut l'analyste de Lacan et qui écrivit ce livre immédiatement après la guerre. Loewenstein, nous le verrons, aborde l'antisémitisme à partir de la religion chrétienne et à partir du concept du surmoi. Nous verrons comment en utilisant également le concept du surmoi, Bela Grunberger aboutit à une thèse différente de celle de Loewenstein. Nous exposerons également l'analyse de *La psychologie des Juifs* proposée par Ernst Jones ainsi que ses propositions pour l'avenir. Enfin, Marie Bonaparte dans son intervention au Bnaï-Brith, le 28 janvier 1952, prendra, elle, en compte la pulsion freudienne et proposera une logique de l'antisémitisme en restant fidèle à Freud.

Lacan et son approche de l'histoire du peuple Juif et de l'antisémitisme fera l'objet de notre troisième partie. Nous irons voir de quelle façon Lacan, lui aussi, aborde

[4] Freud, S., *Œuvres Complètes, XX, 1937-1939*, Paris, PUF, 2010.

l'affect de haine dans son enseignement. Comment les dimensions du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel lui permettent d'appréhender cet affect. Nous verrons le rôle déterminant du surmoi dans la haine. Comment celui-ci pousse l'homme au pire ; au sacrifice et à la mort.

C'est aussi avec *L'homme Moïse* de Freud que Lacan s'oriente pour approcher l'histoire du peuple Juif, sa spécificité et la persistance de ce peuple. Nous apercevrons deux lectures différentes du *Moïse*. L'une en 1959-1960, dans son séminaire *L'éthique de la psychanalyse*[5], dans laquelle Lacan s'oriente à partir de la catégorie du symbolique. L'autre en 1970, dans *L'envers de la psychanalyse*[6], où il reprend sa lecture du *Moïse*, cette fois sous l'angle du Réel. Nous tenterons de saisir l'enjeu et les conséquences de ce passage du Symbolique au Réel, autrement dit, mythe à la structure.

Dans « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole »[7], Lacan évoque les camps de concentration nazis et prophétise l'extension de la ségrégation à la mesure du progrès de la science. Nous étudierons de près les deux versions de cette proposition afin de cerner pourquoi Lacan évoque la ségrégation des Juifs. Quel est le lien entre la question juive, sous l'angle de la ségrégation, avec la formation du psychanalyste, avec la fin de l'analyse, avec l'Ecole de psychanalyse ? Nous nous intéresserons également aux autres développements de Lacan dans « Télévision »[8], ou encore dans « Allocution sur les psychoses de l'enfant »[9] pour aborder la question de la montée du racisme, ainsi qu'à ses propositions, éclairées par Éric Laurent[10], qui permettraient aux psychanalystes d'y répondre.

Enfin nous terminerons cette partie en étudiant la référence de Lacan sur ce qu'il nomme le *sentiment antisémite*, dans le séminaire *L'angoisse*[11]. Ce sera donc une approche de l'antisémitisme à la lumière de l'objet *a*. Nous verrons en quoi l'abord de l'antisémitisme par l'objet en permet une nouvelle approche, en quoi l'objet *a* illustre

---

[5] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1986.
[6] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1991.
[7] Lacan, J., «Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », in *Autres Ecrits*, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 200.
[8] Lacan, J., « Télévision », in *Autres Ecrits,* op.cit., p. 534.
[9] Lacan, J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », in *Autres Ecrits*, op.cit., p. 363.
[10] Laurent, E., « Le racisme », in *Lacan Quotidien*, n° 371, revue de l'Ecole de la Cause freudienne, 25 janvier 2014.
[11] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2004.

l'existence des Juifs et en quoi cela peut-être une contribution pour lutter contre cette haine. Nous nous appuierons également sur le texte de François Regnault, *notre objet*[12] *a* afin d'en dégager une logique.

Après avoir effectué ce parcours théorique et tenté d'élucider l'antisémitisme par les enseignements de la psychanalyse, notre quatrième et dernière partie sera consacrée à la perspective contemporaine de l'antisémitisme. D'une part, nous montrerons comment l'antisémitisme apparait dans le discours contemporain, comment il se glisse dans la langue dominante. Chaque période et ses signifiants maîtres. La Shoah a produit une discontinuité, une rupture entre l'antisémitisme passé et l'antisémitisme moderne. Il est impossible d'envisager cette rupture sans conséquence sur l'antisémitisme d'aujourd'hui. Cette conséquence, nous allons l'apercevoir dans la langue de l'antisémitisme moderne.

D'autre part, nous avons souhaité laisser la voix à trois hommes qui se sont exprimés, à plusieurs reprises, dans leurs œuvres respectives, sur la résurgence de l'antisémitisme à notre époque. Bernard-Henri Lévy[13] pour une lecture philosophique et ce à travers plusieurs de ces textes sur ce sujet. Jean-Claude Milner[14], pour une interprétation logique de l'antisémitisme, à partir d'un entretien qu'il a accepté de nous accorder. Et enfin, Gérard Wajcman[15], pour une approche psychanalytique de la question juive à partir d'une conversation que nous avons eu avec lui.

---

[12] Regnault, F., *Notre objet a*, Paris, Verdier, 2003.

[13]Auteur de nombreux ouvrages dont *La guerre sans l'aimer, Qui a tué Daniel Pearl*, et articles « Comment fonctionne l'antisémitisme d'aujourd'hui ? », in *Le point*, 9 octobre 2014, « L'antisémitisme est en train de devenir une religion planétaire », in *La règle du jeu*, 5 février 2016.

[14] Auteur de plusieurs ouvrages dont *La politique des choses, Relire la révolution*, *L'universel en éclat et le Juif du savoir*

[15] Ecrivain et psychanalyste, auteur de plusieurs ouvrages dont *Le maitre et l'hystérique*, *l'œil absolu*

PREMIERE PARTIE
FREUD

Chapitre un
La haine, malaise dans la culture

Réfléchir sur l'antisémitisme, sur la haine des Juifs donc, nous oblige à commencer par réfléchir sur le phénomène de la haine. D'où vient la haine ? Est-elle première ? Est-elle inhérente à l'être parlant ? Si tel est le cas, pourquoi ?

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Freud trouve ce commandement universel, absurde et en même temps significatif. Comment peut-on commander une chose impossible ? Pourquoi devrait-on aimer notre prochain ? Qu'est-ce que cela nous apporterait ? Et ce prochain est ce qu'il nous aime ? Pourquoi le ferait-il ? Freud va décliner toutes les raisons et les complications de cet impossible commandement. Ce qui est nié dans ce commandement est clair pour lui : c'est que l'homme n'est pas bon et que parmi ses pulsions, il en compte une avec un fort penchant à l'agression. Le prochain n'est donc pas uniquement une aide ou un objet sexuel possible, c'est sur lui que peut se satisfaire la pulsion agressive : l'exploiter, l'humilier, l'utiliser sexuellement, s'approprier ses biens, le tuer. L'histoire passée et présente le démontre chaque jour ; raison pour laquelle la culture doit tout mettre en œuvre pour limiter cette pulsion. Voici donc la raison de ce commandement. Il faut inciter les hommes à des identifications, à des relations d'amour non sexuel.

Nous allons voir maintenant comment Freud a abordé la haine. Il a commencé par l'observer cliniquement chez ses patients avant de la considérer dans les masses, dans la culture.

1.1.La haine est première

Une des premières remarques de Freud sur la haine apparait dans *L'interprétation des rêves*. Freud montre que l'affect de la satisfaction haineuse peut être censuré, réprimé également dans le rêve. S'il peut nous arriver d'être heureux lorsqu'un malheur touche une personne haïe, nous n'osons pas souhaiter ce malheur nous-même et s'il arrivait quelque chose à cette personne, nos tendances morales nous obligeraient à

réprimer ce sentiment. Cependant, la haine ne sera plus réprimée, si la personne qui subit un malheur s'est rendue coupable. Dans ce cas, la satisfaction augmente :

> On constate des faits analogues dans la vie sociale, quand des personnes antipathiques ou appartenant à des minorités mal vues commettent une faute. Leur châtiment est accru par la malveillance latente qui se donne alors cours libre[16].

Cette première référence est tout à fait signifiante. Freud, dès ses premiers travaux, ne rêve pas, il est déjà au fait. Il est lucide et ne méconnait pas la haine qui habite en chacun. Mais aussi, il apporte déjà une explication des châtiments démesurés imposés à des minorités jugées coupables : la haine est première.

Dans *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, quinze ans plus tard, Freud cherche à expliquer la déformation du rêve. Autrement dit, la censure du rêve. « Toutes les fois que le rêve manifeste présente des lacunes, il faut incriminer l'intervention de la censure du rêve »[17]. Mais Freud veut savoir contre quelles tendances celle-ci s'exerce :

> On peut dire alors que ce sont là des tendances répréhensibles, indécentes au point de vue éthique, esthétique et social, que ce sont des choses auxquelles on n'ose pas penser ou auxquelles on ne pense qu'avec horreur[18].

Les désirs censurés dans le rêve et qui apparaissent sous une expression déformée sont les manifestations d'un égoïsme sans borne, sans scrupule dit Freud. Dans le sommeil, le moi se débarrasse de tout obstacle moral. Notre libido choisit les objets sans résistance, et surtout les objets défendus, immoraux : l'homme porte son choix sur sa mère, la femme sur son père, etc. Et la haine se déchaine. Les désirs de vengeance, les souhaits de mort à l'égard de personnes aimées, proches, sont récurrents dans les rêves. « Ces désirs censurés, dit Freud, semblent remonter d'un véritable enfer »[19].

La haine est donc toujours présente chez l'homme, elle est simplement censurée. Il s'agit de ne pas reculer devant ce savoir pour Freud.

---

[16] Freud, S., *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1999, p. 408-409.
[17] Freud, S., *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 2005, p. 163.
[18] *Ibid.,* p. 167.
[19] *Ibid.,* p. 167-168

1.1.1. L'amour n'éteint pas la haine

Dans l'analyse de l'homme au rat, Freud, cherchant les forces psychiques à l'origine du déclenchement de sa névrose obsessionnelle, note que la lutte entre l'amour et la haine envers le père et l'amie de ce patient existait depuis toujours. Freud ne doute pas qu'avant l'état amoureux, il y a une haine, mais ce qui le surprend, c'est « la coexistence chronique de l'amour et de la haine envers une même personne, et la très grande intensité de ces deux sentiments»[20]. Cette coexistence est possible dans certaines conditions psychologiques et grâce à l'inconscient : « l'amour n'a pas éteint la haine, il n'a pu que la refouler dans l'inconscient»[21]. Cette constellation de l'amour et de la haine est une caractéristique de la névrose obsessionnelle, mais, ajoute Freud, elle se retrouve dans toutes les névroses : « Ainsi la haine, maintenue par l'amour dans l'inconscient, joue aussi un grand rôle dans la genèse de l'hystérie et de la paranoïa.[22] » Cette coexistence permet de clarifier le doute obsessionnel qui se manifeste entre l'amour et la haine et qui se reproduit ensuite dans d'autres domaines de la vie.

L'amour donc n'éteint pas la haine. L'amour conscient augmente pour mieux refouler la haine. Encore une fois, il s'agit de le savoir et de le rendre conscient pour Freud.

1.1.2. La haine œdipienne et la haine narcissique

La jalousie est un affect qui peut être qualifié de normal, c'est son absence qui ne l'est pas remarque Freud. Dans ce cas, conclut-il, c'est qu'il a succombé au refoulement. Freud identifie trois strates de la jalousie dans son texte *De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité*[23] : la jalousie normale, la jalousie projetée et la jalousie délirante. Rappelons que ce texte traite de la jalousie concernant l'infidélité.

---

[20] Freud, S., *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1999, p. 254.
[21] *Ibid.*
[22] *Ibid.,* p. 255.
[23] Freud, S., « De quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », in *Œuvres complètes*, XVI, Paris, PUF, 1991

La jalousie normale s'enracine dans l'inconscient et est issue du complexe d'Œdipe, ou du complexe de la fratrie. C'est, dirions-nous, l'origine, le commencement de la jalousie, de la rivalité, de la haine.

La jalousie projetée est une projection sur l'autre de ses propres impulsions que l'on considère comme immorales. Lorsque ces pulsions sont niées, on a recours à ce procédé inconscient qui consiste à les attribuer à l'autre. Le bénéfice en est un soulagement. Freud note que la jalousie projetée, même si elle a un caractère délirant, peut s'analyser, elle ne résiste pas à l'analyse. Ce qui n'est pas le cas de la jalousie délirante.

La jalousie délirante correspond à une homosexualité rejetée. Elle est une des formes classiques de la paranoïa ; ce que Freud a démontré dans l'analyse de l'autobiographie du président Schreber. Il s'agit d'une tentative de défense contre une pulsion homosexuelle intense, qui se formule alors ainsi : « Ce n'est pas moi qui l'aime, lui, c'est elle qui l'aime»[24].

Nous voyons que dans la jalousie projective et dans la jalousie délirante, il s'agit d'un mécanisme inconscient qui a pour fonction de se débarrasser de ses propres pulsions ressenties comme immorales. La jalousie normale, elle, provient essentiellement du deuil, de la douleur de la perte d'objet, ou d'atteinte narcissique lorsque le moi se fait responsable de la perte d'amour.

Dans *Deuil et mélancolie,* nous pouvons dire que le mécanisme est inverse. Les auto-reproches que le mélancolique s'adresse à lui-même, non sans une certaine jouissance, sont le retour sur la personne propre de la satisfaction des tendances sadiques et haineuses dirigées initialement sur un objet. La haine auparavant adressée à l'autre trouve un autre destin :

> […] la libido ne fut pas déplacée sur un autre objet, elle fut retirée dans le moi. Mais là elle ne fut pas utilisée de façon quelconque : elle servit à établir une identification du moi avec l'objet abandonné. L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi qui pu alors

[24] *Ibid.,* p. 89.

être jugé par une instance particulière comme objet, comme l'objet abandonné[25].

1.1.3. Le petit Hans, une haine œdipienne

Freud distingue inhibition et symptôme, en prenant appui sur le cas du petit Hans. C'est l'angoisse devant le cheval qui est le symptôme de cet enfant ; une angoisse qui n'est pas indéterminée, mais au contraire précise : le cheval va le mordre. Freud prend en considération que le petit Hans se trouve dans la position œdipienne de jalousie et d'hostilité envers son père que pourtant il aime. Il s'agit donc pour Freud d' «un conflit d'ambivalence, un amour bien fondé et une haine non moins justifiée, dirigés tous deux vers la même personne »[26]. La phobie du petit Hans n'est alors qu'une tentative pour résoudre ce conflit : l'amour du père et, en même temps, le souhait que le père puisse se faire mal, tomber comme il a vu le cheval et son camarade le faire.

1.1.4. La haine entre les frères

Dans « un enfant est battu »[27], on perçoit nettement la jubilation haineuse à l'œuvre quand l'enfant voit l'un des frères battu par le père. L'énoncé reconstruit dans l'analyse est le suivant : « le père bat l'enfant haï par moi»[28].

La haine des frères est du côté du narcissisme plutôt que de l'Œdipe. Freud donne l'exemple de peuples peu différents et qui pourtant se haïssent : Portugais et Espagnols, Allemands du nord et du sud etc. Il nomme cela le narcissisme des petites différences[29].

C'est l'identification ségrégative, rappelle Serge Cottet : « L'autre frontalier, le frère ennemi, devient le facteur unificateur du groupe »[30].

---

[25] **Freud S**, « Deuil et Mélancolie », in *Métapsychologie*, (1915), Paris, Gallimard, 1968. p.156
[26] Freud, S., *Œuvres complètes, XVII,* PUF, 1992 ; p. 219
[27] Freud, S*., Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1999, p. 219.
[28] *Ibid.*, p. 225.
[29] Freud, S., *Malaise dans la culture*, p. 56-57.
[30] Cottet, S., « Freud, Lacan, la haine », in *Horizon* n°61, 2017, p. 74.

En effet, constate Freud :

> L'avantage d'une sphère de culture plus petite – permettre à la pulsion de trouver une issue dans les hostilités envers ceux de l'extérieur – n'est pas à dédaigner. Il est toujours possible de lier les uns aux autres dans l'amour d'une assez grande foule d'hommes, si seulement il en reste d'autres à qui manifester de l'agression. Maintenant, on reconnait là une satisfaction commode et relativement anodine[31].

Le massacre des Juifs illustre le mieux ce phénomène tout au long de l'histoire rappelle Freud dans *Malaise dans la culture*[32]. Également dans *L'homme Moïse*, il énonce que les Juifs sont persécutés dans le but de créer « un sentiment de solidarité dans les masses »[33]. L'antisémitisme permet à ces masses de résoudre les tensions entre communautés, de se réconcilier, de favoriser et maintenir une cohésion de la communauté.

1.2 La haine pas sans le surmoi

Venons-en maintenant à la référence majeure de Freud sur la haine. Le *Malaise dans la culture*, c'est le malaise de l'agressivité humaine, de la haine dans la culture. Dans ce texte, Freud traite cette question au niveau de l'individu et des masses. Il revient sur ce qu'il a commencé à développer dans *Considérations actuelles sur la guerre et sur la* mort [34] en y ajoutant le surmoi, un concept qu'il n'avait pas encore conceptualisé à l'époque. Freud cherche à situer l'origine de la haine.

La haine est liée au surmoi. La question qui se pose à nous est de savoir de quelle façon, précisément. Le surmoi serait-il à l'origine de la haine ? Freud avant de se lancer dans l'étude approfondie du surmoi avertit le lecteur :

> Pour tout ce qui va suivre, j'adopterai donc le point de vue selon lequel le penchant à l'agression est une prédisposition pulsionnelle

[31] Freud, S. Malaise dans la culture, op.cit., p. 56.
[32] *Ibid.,* p. 57.
[33] Freud, S., *Moïse et le monothéisme*, Paris, Gallimard, 1948, p. 123. Cité par Serge Cottet, « Freud, Lacan, la haine dans la revue *Horizon*, n° 61, 2017, p. 78.
[34] Freud, S., *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort,* Paris, Payot, 1981.

> originelle et autonome de l'homme […] la culture trouve en elle son obstacle le plus fort[35].

La haine est ce qui fait obstacle à la culture. La culture se servirait du surmoi afin d'inhiber ce penchant à l'agression et permettre à l'humanité de vivre ensemble sans s'étriper en permanence. Mais les choses ne sont pas si simples et le surmoi va s'avérer comme un instrument à double tranchant.

Nous proposons donc de nous arrêter longuement sur le développement de Freud concernant la haine et le surmoi.

Commençons par poser comme une évidence que le sujet ne cherche pas son propre bien, voire qu'il se cause du tort à lui-même. Cela, non seulement la psychanalyse, mais l'expérience quotidienne le montre**.** C'est dans *Au-delà du principe de plaisir*[36] que Freud découvre la pulsion de mort, à partir de la contrainte de répétition dans les névroses de guerre : le sujet répète ce qui n'est pas source de plaisir pour lui, il y a une pulsion opposée à la pulsion de vie. Si la pulsion d'agression se dirige vers l'extérieur on est en mesure de considérer qu'elle est au service de l'Eros du fait que l'être anéantit quelque chose d'autre plutôt que son propre soi. Mais si l'agression vers l'extérieur est restreinte alors s'intensifie l'autodestruction qui de toute manière est toujours à l'œuvre. La conclusion de Freud est que les deux espèces de pulsions apparaissent rarement et peut-être même jamais isolées l'une de l'autre. Nous entendons le surmoi à l'horizon comme celui qui cause l'autodestruction.

Jacques Alain Miller dans *Les divins détails*[37]*,* souligne que c'est le surmoi qui opère la division du sujet de la façon la plus manifeste dans la mesure où le surmoi désigne que le sujet ne veut pas son propre bien.

1.2.1. « Vivre au-dessus de ses moyens », le premier nom du Surmoi

Les prémisses du surmoi apparaissent déjà, selon nous, en 1915 dans

---

[35] Freud, S., *Malaise dans la culture,* PUF, 1995, p. 64.
[36] Freud, S., « Au-delà du principe de plaisir », in Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1981.
[37] Miller, J.-A., Les divins détails, séminaire L'Orientation lacanienne délivrée dans le cadre du Département de Psychanalyse, Université Paris 8, 1988-1989. inédit

Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort. C'est la guerre qui conduit Freud au surmoi. Ce livre est une critique de la désillusion, critique de l'opinion qui ne pouvait croire à une telle brutalité de la part d'hommes *participant* de la plus haute civilisation ; la Première Guerre mondiale lui donne raison. C'est méconnaitre l'essence la plus profonde de l'homme que de croire en la paix, dit Freud :

> L'essence la plus profonde de l'homme consiste en motions pulsionnelles qui sont de nature élémentaire, qui sont identiques chez tous les hommes et tendent à la satisfaction de certains besoins originels[38].

La guerre pour lui répond à une logique et celle-ci est inhérente à l'être humain. Freud va pointer le paradoxe d'une civilisation, elle-même cause de la guerre.

Une civilisation pour exister exige nécessairement un renoncement à la satisfaction, ce qui implique alors un remaniement des pulsions. Ces motions ne sont en soi ni bonnes ni mauvaises, elles sont qualifiées de « mauvaises » en fonction des exigences de la communauté humaine. Celles condamnées par la société font partie des motions primitives (égoïste et cruelle).

Comment, ses pulsions « égoïstes » parviennent-telles à se transformer en pulsions sociales ? Deux facteurs agissent sur ces pulsions : l'un interne, l'autre externe. Le facteur externe est la contrainte imposée par l'éducation. Celle-ci se sert de l'amour mais aussi de la punition-récompense pour agir sur les pulsions. Lorsque la pulsion se modifie par le biais de l'amour, la contrainte, à l'origine externe, se transforme en une contrainte interne. Le sujet l'a intériorisée, il est en accord avec celle-ci. Freud, dira que s'accomplit alors chez le sujet un ennoblissement des pulsions, une transposition des penchants égoïstes en penchant sociaux. L'homme apprend à voir dans le fait d'être aimé un avantage qui lui permet de renoncer à toutes les autres satisfactions. Mais lorsque les pulsions se modifient par le biais de la punition-récompense la contrainte reste une contrainte externe.

[38] Freud, S., *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort,* op.cit., p. 16.

Au niveau des actions individuelles, le résultat sera le même, nous observerons dans les deux cas de bonnes conduites. Ce qui les distingue sont les fondements de ces bonnes actions. L'un agira bien parce que ses penchants pulsionnels l'y obligent, l'autre ne sera bon que si son comportement favorise ses desseins égoïstes.

Par conséquent, nous dit Freud, la société civilisée, qui exige une conduite morale sans se soucier du fondement pulsionnel de son action, produit un grand nombre d'hommes qui obéissent à la civilisation sans suivre en cela leur nature. Plus les exigences de la société s'élèvent, plus les individus sont soumis à une constante répression pulsionnelle. Cela entraine ce que nous connaissons comme le phénomène de réaction et de compensation, c'est-à-dire : la disposition permanente des pulsions inhibées à faire irruption lorsque l'occasion se présente. C'est ainsi que Freud s'explique comment en tant de guerre où la loi ne règne plus, où l'Etat renonce lui-même à l'usage de la morale et de la justice et où, par conséquent, cesse la répression, les civils peuvent soudainement se révéler des êtres cruels et brutaux.

Il en conclut : « celui qui est ainsi obligé de réagir constamment dans le sens de prescriptions qui ne sont pas l'expression de ses penchants pulsionnels, vit psychologiquement au-dessus de ses moyens et mérite objectivement d'être qualifié d'hypocrite ». Mais la civilisation ne peut que se reposer sur cette hypocrisie. « Il y a ainsi incomparablement plus d'hypocrites de la civilisation que d'hommes authentiquement civilisés »[39].

Freud termine son texte sans répondre à la question de la haine puissante chez les hommes, sans réponse non plus sur le fait que toutes les acquisitions morales s'effacent devant les pulsions primitives. Il met son espoir sur les développements ultérieurs des civilisations. Et propose tout simplement :

> […] plus de sincérité et de franchise de tout cotés dans les relations des hommes entre eux et dans les rapports entre les hommes et ceux qui les gouvernent pourrait aplanir les chemins de cette transformation[40].

[39] *Ibid.,* p. 20.
[40] *Ibid.*

Freud conclut par le proverbe suivant *: Si tu veux maintenir la paix arme-toi contre la guerre.* Autrement dit, ne méconnait pas la haine qui habite l'homme. Le faire, c'est méconnaître la pulsion de mort qui habite le sujet parlant.

1.2.2. Surmoi pulsionnel, surmoi symbolique

La question de Freud dans *Malaise dans la culture,* nous l'avons dit, *est* de saisir quels sont les moyens dont la civilisation se sert pour inhiber cette agression qui s'oppose à elle. Autrement dit, comment Eros pourrait avoir une emprise sur Thanatos, comment la pulsion de mort pourrait être tempérée.

Pour y répondre, Freud procède par analogie en passant de l'histoire du développement de l'individu au collectif. La culture est un procès particulier se déroulant à l'échelle de l'humanité, elle est une réponse à ce penchant de l'être à la destruction de soi et d'autrui. Elle est un procès au service de l'Eros ; procès qui veut regrouper des individus isolés en famille, en tribu, peuple, nation, humanité. Ces foules humaines doivent être liées libidinalement car la nécessité, le travail, les avantages ne suffisent pas à assurer leur cohésion, leur pacification. Le développement de la culture est un combat entre Eros et mort, pulsion de vie et pulsion de destruction, tel qu'il se déroule au niveau de l'espèce humaine :

> Ce combat est le contenu essentiel de la vie en général et c'est pourquoi le développement de la culture doit être sans détours, qualifié de combat vital de l'espèce humaine[41].

C'est dans le chapitre sept de *Malaise dans la culture* que Freud reprend la question de la genèse du surmoi de la façon la plus complète. Il l'approche sous deux versants, le versant identification et le versant pulsionnel.

[41] Freud, S., *Malaise dans la culture,* op.cit., p. 65.

Du côté de l'identification

Tout d'abord, la question se pose de savoir comment l'individu distingue le bien du mal. Comment décide-t-on de ce qui est mal ? Le mal n'est pas forcément ce qui est nuisible ou dangereux pour le moi, au contraire, il est en général souhaité par celui-ci et est à même de lui procurer du plaisir. Intervient donc nécessairement une influence étrangère au moi qui lui indique ce qui est attendu de lui, et ce qui n'est pas souhaitable. Cette influence est celle du parent, de celui qui prend soin de l'enfant. Pourquoi l'enfant se soumet-il à cette influence ? C'est, nous dit Freud, sa « désaide » sa dépendance aux autres. Il s'agit d'une angoisse devant la perte d'amour. Le mal est donc au départ ce par quoi on est menacé de perdre l'amour. Ce qui est important, c'est qu'à ce stade, il importe peu qu'on ait déjà fait le mal ou qu'on veuille simplement le faire, le danger ne surgit que si l'autorité découvre la chose. Freud nomme cette angoisse : « angoisse sociale ». Ce n'est pas encore une mauvaise conscience, la conscience de culpabilité n'est à ce moment qu'une angoisse devant la perte d'amour.

Le changement intervient dans un second temps, lorsque l'autorité extérieure est intériorisée. C'est ça le surmoi. C'est l'introjection de cette autorité extérieure, incarnée par les parents. Des lors, il ne s'agit plus d'être angoissé par peur d'être découvert, et la différence entre faire le mal et vouloir le mal n'a plus aucun intérêt puisque « rien ne peut être caché au surmoi, pas même les pensées »[42], nous dit Freud.

Du point de vue de la souffrance du moi, rien ne change. Le surmoi tourmente le moi pêcheur de la même manière que l'angoisse de perdre l'amour le tourmentait auparavant.

A l'origine donc, il y a le renoncement pulsionnel qui est la conséquence de l'angoisse devant l'autorité externe ; on renonce aux satisfactions, on répond à la demande des parents pour ne pas perdre leur amour, leur protection. Ce qui opère c'est l'angoisse de perdre l'amour. A ce stade, si l'on renonce aux pulsions, il ne devrait

[42] *Ibid.,* p. 68.

subsister aucun sentiment de culpabilité. Il n'en va pas de même dans le cas de l'angoisse devant le surmoi. Dans ce cas, le renoncement pulsionnel n'est pas suffisant car le souhait persiste. Le sentiment de culpabilité survient quand bien même le renoncement a eu lieu. Ce renoncement n'a pas l'effet libératoire souhaité et l'abstinence vertueuse n'est plus récompensée par la garantie de l'amour :

> […] contre un malheur externe menaçant – perte d'amour et punition de la part de l'autorité externe - on a échangé un malheur interne perdurant, la tension de la conscience de culpabilité[43].

Le surmoi, comme le dit Jacques Alain Miller[44] dans Les divins détails, devient sujet supposé savoir.

Le surmoi, dans ce premier tour de Freud, est introduit comme une fonction symbolique. L'Autre, incarné par les parents, se trouve, par identification, introjecté dans le moi. Il s'agit d'un processus symbolique mais retenons que ce surmoi est d'emblée en position de faire la guerre au moi, de le tourmenter. Il n'est donc pas totalement pacifiant, puisque les désirs du sujet ne sont que rarement conformes à la morale.

Du côté de la pulsion

Cette passion de la haine et « d'extermination » qui répond à une « folie prédatrice », nous reprenons ici les termes de Christian Hoffmann, comment trouve-t-elle à se résoudre ?[45]

Eros, nous l'avons dit, doit être le programme de la civilisation qui permettrait que l'on ne s'entretue pas en permanence. La pulsion de vie, censée tempérer la pulsion de mort, ne semble pas y parvenir par le biais du surmoi. Le surmoi devrait se situer du côté de la pulsion de vie, cependant, comme nous l'avons vu, ce n'est pas exactement ce qui se passe. Les choses sont plus complexes. Et c'est pour cette raison que Freud a besoin de faire un second tour sur cette question :

---

[43] *Ibid.,* p. 71.
[44] Miller, J.-A., Les divins détails, op.cit.
[45] Hoffmann, C., « Le dédoublement de la fonction guerrière », in *La clinique lacanienne*, Eres, n°27, 2016.

> Ces rapports sont tellement intriqués et en même temps tellement importants que j'aimerais, malgré les dangers de la répétition, les aborder par un autre côté encore[46].

Jacques Alain Miller pointe que Freud va reprendre la genèse du surmoi sous l'angle de la jouissance et non plus sous l'angle de l'identification. Freud est obligé de faire une place à la jouissance, sinon on ne peut saisir pourquoi dès lors qu'on a renoncé aux satisfactions pulsionnelles, les exigences du surmoi sont plus sévères. Pourquoi l'interdiction et le renoncement ne cessent pas de les renforcer ?

En effet, Freud constate cette chose surprenante et paradoxale, plus l'homme est vertueux, plus son surmoi est féroce et sévère : « si bien qu'à la fin ce sont justement ceux qui sont allés le plus loin dans la sainteté qui s'accusent de l'état de pêché le plus grave »[47]. La conscience morale présente cette particularité absente au premier stade, et qui n'est pas facile à expliquer : plus on renonce aux satisfactions, plus les exigences du surmoi sont importantes.

Freud soulève un autre point qui va dans ce sens. Il s'agit du fait que le destin encourage considérablement le pouvoir de la conscience morale dans le surmoi. Tant que tout se passe bien, la conscience fait preuve de clémence pour le moi. Mais dès qu'un malheur frappe l'homme, il reconnait dans celui-ci sa faute et, par voie de conséquence, augmente ses exigences morales et s'impose des punitions.

L'explication est simple, nous dit Freud, le destin fonctionne comme un substitut de l'instance parentale. Après introjection, c'est-à-dire le surmoi constitué, on s'explique le malheur par le fait de n'être plus aimé par cette puissance suprême, menacé par la perte d'amour et on s'incline de nouveau devant le surmoi (représentant parentale). Freud illustre ce phénomène par le peuple d'Israël. Ce dernier qui se pensait l'enfant préféré de Dieu n'a douté ni de cette place, ni de la puissance et de la justice de Dieu, même quand ce dernier a commencé à lui faire subir malheur après malheur. Bien au contraire, le peuple d'Israël a engendré les prophètes qui lui ont reproché son état de pêché, et conçu

[46] Freud, S., *Malaise dans la culture,* op.cit., p. 71.
[47] *Ibid*., p. 68.

à partir de sa conscience de culpabilité les préceptes extrêmement sévères de la religion juive.

Sur la question du renforcement pulsionnel, toujours plus important, Freud répond à la question en précisant qu'il s'agit d'une réponse propre à la psychanalyse, une réponse qui est étrangère à la pensée habituelle. Au départ, certes, la conscience morale est bien la cause du renoncement, mais les choses s'inversent ensuite : « Tout renoncement pulsionnel devient alors une source dynamique de la conscience morale, tout renoncement en accroit la sévérité et l'intolérance »[48]. Freud est alors contraint de formuler cette thèse paradoxale :

> La conscience morale est la conséquence du renoncement pulsionnel ; ou le renoncement pulsionnel qui nous est imposé de l'extérieur crée la conscience morale, laquelle exige ensuite un nouveau renoncement pulsionnel[49].

Autrement dit, la conscience morale n'est pas la cause du renoncement, c'est peut-être le renoncement pulsionnel qui installe la conscience morale, qui l'alimente.

Comment en vient-on à penser que la conscience morale découle du renoncement pulsionnel ?

Pour saisir ce processus, il faut avoir en tête le mécanisme psychique à l'œuvre. Toute part d'agression non satisfaite est reprise par le surmoi qui accroit son agression contre le moi. L'agressivité adressée à l'autre est dirigée vers soi. N'oublions pas qu'il s'agit d'un double renoncement. L'enfant qui a dû renoncer aux premières satisfactions libidinales a forcément développé une agressivité envers l'autorité qui exige ce renoncement et il a dû ensuite renoncer à cette même agressivité envers l'autorité. Nous avons donc ici deux renoncements à deux pulsions, l'une libidinale et l'autre agressive. L'enfant sort de cette situation, comme nous l'avons vu, en introjectant par identification cette autorité, laquelle devient dès lors le surmoi.

---

[48] *Ibid.,* p. 72.
[49] *Ibid.*

Ce qu'il est important de saisir, c'est que la sévérité du surmoi ne doit rien à l'autorité, au père, elle la doit à notre propre agressivité envers lui. Ce qui peut se traduire de la façon suivante : « si j'étais le père et toi l'enfant, je te traiterais mal »[50]. La sévérité du surmoi, nous dit Freud, est à la hauteur de ce *que l'on attend* comme punition du père, elle ne reproduit nullement la sévérité du père.

Ces deux satisfactions réapparaissent sous forme d'agression contre le sujet et deviennent douleur morale. Mais cette douleur est aussi une satisfaction dans la douleur. Par conséquent, il n'est pas anodin, constate Miller, que Freud termine ce chapitre en évoquant le meurtre du père en tant que père de la horde, le père jouisseur. Le père introjecté est le père qui accapare la jouissance et non pas le père pacifiant occupant la place de l'idéal[51].

L'introjection de l'Autre parental, représentant du surmoi, versant symbolique, ne suffit pas à rendre compte de cette sévérité. Il faut y introduire le versant pulsionnel du surmoi. L'exigence pulsionnelle à laquelle le sujet renonce se reporte exactement à l'exigence du surmoi. Il y a donc une satisfaction dans le renoncement même. Tout renoncement à la satisfaction se traduit par un renforcement du surmoi. Le surmoi devient le lieu de la satisfaction.

C'est ce que Lacan appellera « *la gourmandise du surmoi* »[52], son exigence de jouissance. Dans le séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, il dit :

> […] la forme sous laquelle l'instance morale s'inscrit concrètement dans l'homme, cette forme que Freud a appelé surmoi est d'une économie telle qu'elle devient d'autant plus exigeante qu'on lui fait plus de sacrifices[53].

Le surmoi se caractérise dès lors par son excès, son insatiabilité.

---

[50] *Ibid.*
[51] Miller, J.-A., Les divins détails, op.cit.
[52] Lacan, J., « Télévision », in *Autres écrits*, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, PUF, 2001, p. 530.
[53] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 349-350.

Avec le terme de jouissance Lacan clarifie cette opération. Il unifie la pulsion, il s'agit d'une jouissance indistinctement libidinale et agressive, elle est douleur et satisfaction dans la douleur. Dans le séminaire *L'envers de la psychanalyse,* Lacan définit ainsi la jouissance :

> […] la jouissance, c'est le tonneau des Danaïdes, une fois qu'on y entre, on ne sait pas jusqu'où ça va. Ça commence à la chatouille et ça finit par la flambée à l'essence. Ça, c'est toujours la jouissance[54].

Dans le séminaire *Encore* Lacan est encore plus radical, le surmoi devient impératif de jouissance : « Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi c'est l'impératif de jouissance – Jouis ! « [55]. Il s'agit d'une instance qui commande au sujet : « *Jouis* ! » jusqu'à l'anéantissement du prochain et de soi-même.

Par conséquent, le surmoi est à double tranchant. Parfois, il fonctionne comme inhibiteur de jouissance et parfois il pousse à jouir.

En guise de conclusion

Après ce parcours, nous pouvons distinguer chez Freud la haine du père (de l'autorité), autrement dit, la haine œdipienne, qui aboutit à la haine pure de la pulsion de destruction, de la haine narcissique en jeu dans la paranoïa. C'est la haine œdipienne qui est en jeu dans la constitution des masses. La civilisation commence par la haine du père et les masses développent de plus en plus un penchant à la pulsion de mort du fait de la répression sans cesse grandissante et qui se transforme en jouissance. Cette haine du père peut être structurante, elle permet l'identification à l'idéal du père, mais elle est aussi un pousse à la jouissance, à l'autodestruction.

Se pose la question de savoir si le surmoi est à l'origine de la haine envers l'autre, puisque, nous l'avons vu, il est à l'opposé la haine de soi. Par l'intermédiaire du surmoi, l'agression se retourne contre soi-même. Le surmoi évoque plutôt l'autodestruction, le

---

[54] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 83.
[55] Lacan, J., *Le séminaire, livre XX, Encore,* texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 10.

sacrifice. Nous pensons que si le surmoi n'est pas la source, l'origine de la haine de l'autre, il peut cependant l'alimenter au sens où s'en nourrissant, il se renforce. Par conséquent, le surmoi ne fait pas limite à la haine de l'autre, ne permet pas de lui barrer la route.

N'oublions pas également qu'à l'origine, l'agressivité était dirigée contre l'autre et, par voie de conséquence, nous devons en déduire qu'il en reste des traces dans l'inconscient. Le surmoi est donc aussi à l'origine de la haine de l'autre. Nous verrons dans la troisième partie intitulée Lacan comment le sacrifice, le renoncement du sujet va alimenter sa haine de l'autre, un autre qu'il suppose exempt de tout sacrifice.

Peut se poser alors la question suivante « Que dire de ceux qui se laissent prendre au jeu de la haine dont ils sont l'objet ? »[56]

Raphaël Enthoven, prend l'exemple d'Othello pour y répondre. Le mariage d'Othello avec Desdémone, blanche et blonde, est un scandale pour l'époque. Ils ne sont pas faits l'un pour l'autre. Toutefois, remarque, Enthoven, les choses se seraient passées différemment si Othello n'avait pas été habité par la haine de soi, s'il ne se vivait pas lui-même comme indigne de cet amour que lui témoigne Desdémone.

> Avec un tel dispositif, la jalousie n'a besoin que d'un faux prétexte (un mouchoir perdu) pour répandre ses métastases dans le cœur du général vénitien. La haine est en germe dans l'hétérogénéité de leur statut respectif.[57]

Voici selon nous, l'illustration de la haine de soi à l'œuvre dans le surmoi et qui ne fait pas objection à la haine de l'autre. Au contraire, il peut facilement l'alimenter.

Alors comment répondre à cela ? Nous avons vu que Freud met un petit espoir dans la civilisation et recommande plus de franchise, c'est-à-dire de ne pas méconnaitre la haine qui habite en chacun. C'est dans ce sens qu'il propose : Si *tu veux maintenir la paix arme-toi contre la guerre.* Mais aussi un rabaissement du surmoi dans l'analyse du sujet, considérant qu'il ne peut y avoir d'analyse de la culture.

---

[56] Question adressée à Raphaël Enthoven par Anaëlle Lebovits-Quenehen dans un entretien publié dans la revue *Le diable probablement*, n° 11, Paris, Verdier, 2014, p. 16.
[57] *Ibid.*

Chapitre deux
Que signifie être Juif pour Freud

Ils ont suscité l'admiration parce qu'ils existent encore…Il leur avait été donné le maximum de temps pour disparaître sans traces, et pourtant ils existent aujourd'hui plus que jamais.

Elias Canetti[58]

Dans ce chapitre, nous allons traiter ce que signifie être Juif pour Freud. En effet, l'antisémitisme étant une haine envers les Juifs, il nous semble nécessaire d'interroger le rapport de Freud à sa judéité. Freud était-il religieux ? Non. Était-il nationaliste ? Pas plus. Alors comment appréhendait-il cet « être Juif » qu'il a toujours revendiqué ? Pour le savoir, nous avons cherché et recueilli dans ses livres, ses articles et sa correspondance les signifiants qu'il donnait comme pouvant le caractériser.

Mais avant d'appréhender le rapport de Freud à sa judéité, nous allons nous pencher sur la religion, y compris la religion juive, sur la place, la fonction qu'elle occupe, selon lui, dans la civilisation.

2.1. La religion est une illusion : s'en passer pour s'en servir

Freud ne croit à aucune religion même pas à celle de son peuple comme il aime souvent le rappeler. Elle est pour lui un objet d'analyse, de recherche. Il s'y intéresse comme il le fait pour tout phénomène psychique pathologique. Ainsi peut-il comparer la religion à une névrose ou à une psychose collective. Il faut traiter la religion comme une affaire humaine et non pas comme quelque chose qui serait sacré et au-dessus de notre compréhension. Jacob Meitlis dans son article « Les derniers jours de Freud » témoigne des propos de ce dernier sur cette question lors d'une rencontre, le 7 novembre 1938 :

[58] Canetti, E., *Masse et Puissance,* Paris, Gallimard, 1966.

> […] il (Freud) n'avait de préférence pour aucune religion. Toutes les religions étaient des choses humaines créées par des êtres humains, et il ne pouvait discerner de traces de sainteté dans aucune d'entre elles. C'était le rôle de la science de révéler cette vérité et de libérer le mouvement de la spiritualité de toutes les additions tardives et des éléments étrangers[59].

En effet, Freud n'a eu de cesse d'espérer, voire de croire que la science remplacerait la religion ; une science fondamentale pour lui et sur laquelle il fait reposer tous ses espoirs. Dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, il énonce :

> La raison - est une des puissances dont nous pouvons le plus attendre une influence unificatrice sur les êtres humains, ces êtres humains qu'il est si difficile de maintenir ensemble et qui sont, pour cela, presque ingouvernables. […] C'est notre meilleur espoir pour l'avenir que l'intellect - l'esprit scientifique, la raison – parvienne avec le temps à la dictature dans la vie psychique de l'homme[60].

Freud a vu la brutalité et la barbarie humaine lors de la Première Guerre mondiale. Il n'a pas été surpris, mais cela ne l'a pas empêché pas de continuer à espérer que c'est du côté de la science que se trouverait la seule issue pour l'être parlant. C'est ce qu'il dit, au lendemain de cette guerre, à Jones dans une lettre du 28 mai 1919 : « Nous traversons une mauvaise passe, mais la science est une force puissante pour raidir la nuque »[61].

Cette position critique de Freud concernant la religion est déjà présente dans sa jeunesse. Lisons ces quelques lignes écrites en 1874 à son ami Edouard Silberstein :

> […] même un négateur de Dieu qui a le bonheur d'appartenir à une famille moyennement pieuse ne peut ignorer la fête, quand il porte à sa bouche un met de nouvel An. On peut dire que la religion, modérément pratiquée, favorise la digestion, mais qu'elle lui nuit quand il y a excès […] Peut-être faut-il chercher dans cette alliance

[59] Meitlis, J., « Les derniers jours de Sigmund Freud », in *Ecrit du temps*, n° 3, 1983, p. 235-236.
[60] Freud, S., *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 229.
[61] Freud, S. – Jones, E., *Correspondance complète, 1908-1939*, Paris, PUF, 1998, p. 415.

> entre religion et dévotion la raison de la prospérité physique de nos abbés[62].

Si le ton moqueur de l'adolescent est ici saisissant, quelques années plus tard, plus précisément le 6 février 1889, il est différent, c'est celui d'un homme qui commence à explorer la nature humaine. Le lent progrès de la science le laisse insatisfait, ce dont il se plaint à Fliess :

> L'art de tromper un malade n'est certainement pas souhaitable. Où donc en est arrivé l'individu, et combien faible doit être l'influence de la religion de la science – celle qu'on suppose avoir remplacé la vieille religion – pour que nous n'osions faire savoir à celui-ci ou à celui-là qu'il lui faudra mourir… Le chrétien, du moins, se fait administrer, quelques heures auparavant, les derniers sacrements. Et pourtant Shakespeare a dit : « Tu es un débiteur d'une mort à la Nature. » J'espère que l'instant venu, il se trouvera quelqu'un pour me traiter avec plus d'égard et pour me dire à quel moment je devrai me tenir prêt. Mon père le savait clairement et, sans en parler, a conservé jusqu'à la fin sa belle sérénité[63].

Du court article de 1907 intitulé « Actions compulsionnelles et exercices religieux » en passant par *Totem et Tabou* (1913), *L'avenir d'une illusion* (1927), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1932), ses réflexions au cours d'échanges épistolaires, et au soir de sa vie dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1938), Freud n'a jamais cessé de s'intéresser à la religion.

Dans « Actions compulsionnelles et exercices religieux », il voit dans la névrose obsessionnelle « la caricature mi-comique, mi-tragique d'une religion privée »[64]. Névrose et religion sont pensées dans un rapport d'homologie structurale. La formation religieuse et la névrose de contrainte ont toutes deux pour base un renoncement pulsionnel : la

---

[62] Freud, S., « Lettre à Edouard Silberstein, 18 septembre 1874 », *in, Lettres de jeunesse*, Paris, Gallimard, 1990, p. 97-98.
[63] Freud, S., *La naissance de la psychanalyse,* Paris, PUF, 1956, p. 245.
[64] Freud, S., « Actions compulsionnelles et exercices religieux », in *Névrose, psychose et perversion,* Paris, PUF, 1992, p. 135.

première invite à sacrifier son plaisir pulsionnel à Dieu, la seconde au surmoi héritier de l'autorité paternelle.

Dans *L'avenir d'une illusion*, Freud critique particulièrement la puissance d'illusion des religions. Les doctrines religieuses offrent aux croyants la possibilité de prendre leurs désirs pour des réalités. La religion est une illusion, Freud le souligne dans le titre de son écrit. Ce qui l'intéresse, c'est de mettre en lumière l'analogie entre l'individu et le collectif. Il voit dans la religion une névrose ou une psychose collective. Par conséquent, un espoir est possible. Si la religion est comparable à une névrose infantile, on peut alors être « suffisamment optimiste pour supposer que l'humanité surmontera cette phase névrotique, comme tant d'enfants dépassent, en grandissant, leur névrose qui est similaire »[65].

Si dans *Totem et Tabou*, Freud situait l'origine des religions dans le meurtre du père, dans *L'avenir d'une illusion* il ajoute une autre cause. Il s'agit de l'*Hilflosigkeit* (détresse, désaide) infantile, en tant qu'elle joue le rôle principal dans la formation de la religion. Cette théorie est contemporaine de *Totem et Tabou*, mais à cette époque elle n'était pas centrale. On la trouve par exemple dans ses correspondances de cette époque, notamment dans une lettre à Jung du 2 janvier 1910 :

> La raison dernière du besoin de religion m'a frappé comme étant le *désemparement* (*Hilflosigkeit)* infantile, tellement plus grand chez l'homme que chez les animaux. A partir de ce moment, il ne peut plus se représenter le monde sans parents, et s'octroie un Dieu juste et une nature bonne[66].

Et également dans une lettre à Sandor Ferenczi du 1er janvier 1910 : « L'ultime fondement des religions, c'est la détresse infantile de l'homme »[67].

On constate donc deux voies pour l'origine des religions : *L'homme Moïse* et *Totem et tabou* les inscrivent dans le registre de l'héritage culturel et de la transmission, à partir du meurtre du père et du refoulement ; ce qui les rapproche de la névrose. Dans *L'avenir d'une illusion*, la religion est une protection contre l'angoisse, la détresse psychique :

---

[65] Freud, S., *L'avenir d'une illusion*, Paris, PUF, 1995, p. 54.
[66] Freud, S., Jung, C., G., *Correspondance, 1906-1914*, Paris, Gallimard, 1992, p. 372.
[67] Freud, S., Ferenczi, S., *Correspondance, 1908-1914*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. 129.

> L'homme de croyance et de piété est éminemment protégé contre le danger de certaines affections névrotiques : l'adoption de la névrose universelle le dispense de la tâche de former une névrose personnelle[68].

Mais cela n'empêche pas que la religion, une illusion qui fait croire aux hommes que la vie est éternelle et que tout ira bien, est néfaste et ressemble à un délire ; ce qui la rapproche donc de la psychose. Ajoutons ce trait assez savoureux, mais sérieux de Freud dans une lettre à Pfister : « Je ne sais pas si vous avez saisi le lien secret qui existe entre L' « Analyse par les non-médecins » et l' «Illusion ». Dans l'un, je veux protéger l'analyse contre les médecins, dans l'autre contre les prêtres »[69].

En 1932, Freud, dans sa conférence « Sur une Weltanschauung »[70], reprend les idées sur la religion déjà développées dans ses précédents textes. Une *Weltanschauung* est une conception du monde, une construction intellectuelle censée résoudre tous les problèmes de l'existence à partir d'une hypothèse qui commande le tout. Freud pose d'emblée que la psychanalyse ne propose pas de conception du monde, qu'elle n'a pas à le faire puisqu'elle s'inscrit dans une approche scientifique ; une position incompatible avec une conception religieuse. La religion est là le plus sérieux ennemi de la science.

La *Weltanschauung* religieuse est déterminée par la situation de notre enfance. Confronté à l'*hilflosigkeit,* dont nous avons parlé plus haut, l'enfant trouvait une sécurité auprès de ses parents. A l'âge adulte, l'*hilflosigkeit* n'a pas disparu et le père jadis idéalisé est appréhendé désormais comme impuissant, c'est pourquoi ce père qui était tellement surestimé est élevé au rang de Dieu. Dans la religion, Dieu régit le monde avec le même système éducatif de prime d'amour et de punition. Or, *«* l'expérience nous enseigne que le monde n'est pas une chambre d'enfants »[71] ajoute Freud, non sans ironie. Les promesses de la religion d'apporter bonheur et protection à l'homme s'il respecte ses préceptes s'avèrent vaines. Nulle consolation n'est à attendre. Les tremblements de terres, incendies et autres accidents ne font pas la différence entre les bons et les mauvais.

---

[68] Freud, S., *L'avenir d'une illusion,* op.cit., p. 45
[69] Freud, S., *Correspondance de Sigmund Freud avec le pasteur Pfister, 1909-1939*, Paris, Gallimard, 1967, p.183.
[70] Freud, S., « Sur une Weltanschauung », in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, op.cit., p. 211. Pour Freud, la traduction de cette notion en langue étrangère soulève des difficultés.
[71] *Ibid.,* p. 224.

2.2 La religion comme interdit à la pensée

L'autre reproche fondamental de Freud à l'égard de la religion, inhérent à ces promesses, est l'interdiction de la pensée. La religion limite la pensée de l'homme en vue de son autoconservation. En effet, la caractéristique du dogme religieux, c'est qu'on doit lui accorder créance, on ne peut pas l'interroger, ce qui a pour conséquence une emprise sur la pensée.

La psychanalyse démontre combien cette interdiction est dangereuse pour l'individu et la communauté humaine dans la mesure où elle est cause d'inhibition grave dans le comportement face à la vie. Dans *L'avenir d'une illusion*, Freud compare l'idée d'imposer à la pensée de se soumettre à l'absurdité des doctrines religieuses à celle tout aussi stupide de tromper les enfants avec des histoires de cigogne[72]. Soumettre la pensée porte atteinte au désir de savoir, de comprendre.

La science ne peut rivaliser avec les promesses et les illusions que propose la religion car elle exige de se soumettre uniquement à la vérité. Dans *Malaise dans la culture*, Freud s'était déjà excusé de ne pouvoir apporter aucune consolation « car c'est bien cela ce qu'ils désirent tous, les révolutionnaires les plus sauvages non moins passionnément que les plus braves piétistes»[73]. Freud, fidèle à lui-même, tente de convaincre ses auditeurs, au moyen de situations de la vie quotidienne et avec une pointe d'humour, de l'absurdité de ces croyances. Ainsi, conclut-il :

> En ce qui concerne la protection que la religion promet à ses croyants, j'estime que personne d'entre nous ne voudrait seulement monter dans une automobile dont le conducteur déclare qu'il roule sans se laisser dérouter par les règles de la circulation routière, selon ses impulsions de sa fantaisie portée par l'inspiration[74].

Dans le chapitre consacré à *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, nous reviendrons sur la théorie de la religion développée par Freud.

---

[72] Freud, S., *L'avenir d'une illusion,* op.cit., p. 46.
[73] Freud, S., *Malaise dans la culture*, op.cit., p. 107.
[74] Freud, S., *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, op.cit., p. 228.

Avant, de conclure ces paragraphes sur la religion, arrêtons-nous sur la correspondance entre Freud et le pasteur Pfister ; un échange étonnant qui révèle une amitié respectueuse, une estime profonde entre les deux hommes. L'un, Freud, profondément antireligieux et athée, l'autre, Pfister, homme de foi, pasteur. L'athéisme de Freud ne l'empêche pas de respecter le professionnalisme de Pfister et de soutenir le travail de ce dernier en tant que psychanalyste. En effet, tant que la religion ne l'empêche pas de penser et de prendre en compte les phénomènes psychiques de l'homme, Freud ne voit pas pourquoi il ne pourrait pas exercer la psychanalyse.

Lorsque Pfister écrit à Freud, le 18 février 1909, qu'au fond il n'y a pas une si grande différence entre la réforme protestante et la conception freudienne, au sens où la réforme protestante se résume en fin de compte à l'analyse du refoulement sexuel catholique, Freud lui répond deux jours plus tard :

> Dans le sens historique que vous donnez à ce mot, je peux certes, me dire aussi « protestant » et me souvenir à ce propos, que mon ami le professeur Von Ehrenfels, de Prague, a forgé pour lui et moi le nom de « protestants sexuels »[75].

Si les deux hommes pouvaient être francs, user d'humour, Freud pouvait également faire preuve de fermeté et reprendre Pfister lorsque celui-ci mettait en doute des points fondamentaux de la psychanalyse. Ajoutons que cela n'avait pas de conséquences sur leurs relations amicales et leurs collaborations professionnelles

2.3. L'identité juive, essentielle

Ce que signifie être Juif pour Freud est clairement dissocié de la religion. C'est en tant que athée, radicalement opposé à toute religion qu'il s'interroge. Freud sépare donc la question du judaïsme et de la judéité de la religion. Posons que c'est justement ceci qui rend cette question complexe. Si être Juif n'a rien à voir avec la religion, que signifie alors être Juif ? Comment peut-on être Juif sans religion ?

De toute évidence, au-delà de Freud, cette question complexe demeure aujourd'hui encore préoccupante et insoluble.

---

[75] Freud, *S., Correspondance avec le pasteur Pfister*, 1909-1939, op.cit., p.50.

Pour l'écrivain Israélien Avraham B. Yehoshua, la question se pose en d'autres termes. Le problème dit-il dans sa préface à *Freud et l'homme juif* :

> […] n'est pas celui d'une judéité sans religion : l'esprit séculier existe parmi les Juifs depuis des siècles. Encore que certains Juifs laïcs des plus farouches n'entendent pas renoncer, pour autant, aux fondements culturels recelés dans la religion juive, tout comme les Français laïcs ne veulent pas renoncer à la richesse culturelle du catholicisme. Le problème ne réside pas, non plus, dans la conjonction, ou dans les diverses formes ou les différents degrés de rapport entre la nationalité et la religion dans l'identité juive. Le véritable problème repose sur le lien entre une certaine nationalité et une religion qui, elle, n'entretient de lien avec aucune autre nationalité [76].

Autrement dit, la nationalité juive-israélienne reconnait les chrétiens ou les musulmans comme Israéliens mais pas comme membre du peuple historique d'Israël. Alors que, par exemple, la France reconnait comme français les Juifs, bouddhistes, musulmans, *etc.* et tente un peu de les considérer comme membres à part entière du peuple français historique. Ce qui finalement revient à dire que la religion juive en quelque sorte est inséparable de la notion de nationalité.

Laissons maintenant la parole à Freud. Comment se confrontant à la question complexe de l'identité juive, de son identité juive aussi donc, il répond :

> Je peux dire que je me tiens aussi éloigné de la religion juive que de toutes les autres […] Néanmoins, j'ai toujours éprouvé un fort sentiment d'appartenance à mon peuple et l'ai toujours cultivé chez mes enfants. Nous sommes tous restés de confession juive[77].

[76] Malet, E., H., *Freud et l'homme Juif*, préf. Avraham B. Yehoshua, Paris, édition Campagne Première, 2016, p. 15.
[77] Freud, S., « Lettre à l'éditeur de la Judische Presszentrale Zurich », in *Œuvres complètes*, *XVII*, *1923-1925*, Paris, PUF, 1992, p. 146.

Et dans une lettre à Jacob Meitlis du 8 juin 1938 : « Vous savez sans aucun doute que je reconnais ma judéité avec joie et fierté, bien que mon attitude à l'égard de toute religion, y compris la nôtre, soit l'aboutissement d'un refus critique »[78].

L'histoire juive suivante, nous permet d'introduire le rapport qu'entretient Freud avec son identité juive. Dans une famille juive de la bourgeoisie aisée, le père, progressiste de gauche, ne rate jamais une occasion de proclamer bien haut ses convictions athées. Souhaitant que son fils bénéficie de la meilleure scolarité, il l'a inscrit à Trinity School, une école autrefois religieuse, mais aujourd'hui laïque et ouverte à tous. Quelques temps plus tard, le fils revient à la maison et dit négligemment : « A propos, papa, tu sais ce que signifie *Trinité* ? Ça veut dire le Père, le Fils et le Saint- Esprit. » A ces mots, le père fou de rage saisit son fils par les épaules et déclare : « Danny, rentre-toi bien cela dans la tête : *il n'existe qu'un seul Dieu – et nous n'y croyons pas ! »*[79].

Ni allemand, ni autrichien, mais juif

Lacan nous enseigne qu'un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant[80]. De toute évidence, c'est bien par ce signifiant *Juif* que Freud se présente souvent, mais il répète sous différente formes : « Je n'adhère pas plus au judaïsme qu'à aucune autre religion »[81].

« Ni allemand ni autrichien mais juif »[82], c'est ce que Freud répond à Gilles de la Tourette, lors d'une rencontre à Paris, lorsque celui-ci évoque la probabilité d'une grande guerre entre la France et l'Allemagne. Nous pouvons aussi déduire de leur conversation que, pour Freud, il s'agit aussi de se situer comme sujet international, un sujet qui n'appartient à aucun pays et par conséquent ne prend parti pour aucune patrie ; ce qui entraîne que le Juif peut s'appréhender comme citoyen du monde, dedans et dehors dans le même temps.

---

[78] Freud, S., « Lettre à Meitlis » in *Ecrit du temps*, n° 3, op.cit., p. 240
[79] Yerushalmi, Y., H., *Le Moïse de Freud, Judaïsme terminable et interminable*, Paris, Gallimard, 1993, p.115. cité par l'auteur
[80] J. Lacan, J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Écrits,* ouvrage établi par Jacques-Alain Miller*, Paris*, Seuil, 1966, p. 819.
[81] Lettre de Freud à Isaac Landman du 1er aout 1929, copie dactylographiée, Freud Collection, B3, LC. cité in Peter Gay, *un Juif sans Dieu*, Paris, PUF, 1989, p. 121.
[82] Freud, S., *Correspondance, 1873-1939*, Paris, Gallimard, 1979, p. 216.

Une fois posé que Freud se présente comme Juif, il nous reste à tenter de cerner ce que contient pour Freud comme substance ce signifiant Juif qui le représente.

Freud n'a pas cessé de s'exprimer et de s'interroger sur sa judéité, aussi bien en public dans ses écrits, qu'en privé dans ses correspondances. La richesse et l'abondance de sa correspondance nous permettent d'entrer dans ses questionnements intimes et profonds. De ces lectures riches et passionnantes, nous avons pu déduire quelques enseignements sur le rapport de Freud à son identité comme Juif, sur ce que signifie pour lui être Juif. Comment il habite cette identité. Il est aussi intéressant et important de tenir compte du contexte historique des propos de Freud. En effet, ses propos sont aussi une réponse à son époque, au discours de la société dans laquelle il vit.

Nous avons aperçu plusieurs interprétations de ce qui fait le Juif pour Freud. Nous avons choisi de présenter ses réponses non pas par ordre chronologique, mais en fonction de ce que Freud considère comme caractéristiques de l'identité juive et que l'on retrouve à différentes périodes de sa vie. Précisons que l'intensité de ses propos et la revendication de son identité juive sont exacerbées lorsqu'il est confronté à un antisémitisme plus manifeste. Dans ces moments, affirmer et revendiquer son identité juive apparait nettement comme une réponse à l'antisémitisme.

Ce qui caractérise *le fait juif* pour Freud est pluriel et prend origine dans une histoire particulière. L'histoire des Juifs, sa tradition, les conditions de vie de ce peuple, a forgé certains traits de caractère qui font partie de l'identité juive selon Freud. Nous avons prélevé dans son discours, les signifiants qu'il considère comme constituant son identité juive.

Jouir de la vie, espérer

Le rapport à la vie, aux plaisirs et aux jouissances de la vie, est quelque chose en lien avec le « foyer juif » pour Freud. Dans sa correspondance avec Martha, sa future épouse, Freud lui dit quel type de foyer il souhaite construire. Ce sera un foyer sans religion, mais un foyer juif qui gardera comme « Juif » l'essentiel, c'est-à-dire : *la joie de vivre*. Freud se montre assez ferme, il n'y aura pas de religion dans leur foyer. Pour

justifier sa détermination, il prend appui sur les propos d'un rabbin, le maître de Hambourg, qui n'est autre que Isaac Bernays, le grand-père de Martha. Il se sert de la religion pour s'en débarrasser et pour ôter à Martha tout espoir de voir entrer des rituels juifs dans leur futur foyer.

Lisons quelques passages d'une longue lettre qu'il lui adresse, celle du 23 juillet 1882. Un vieux Juif, ancien élève du Maître de Hambourg, avait fait son portrait en le comparant à Nathan le Sage de Lessing :

> La religion ayant cessé d'être un dogme rigide devint objet de réflexion pour la satisfaction de goûts artistiques et raffinés ainsi que pour les exigences accrues de la logique. Enfin le maître de Hambourg la recommandait non point parce qu'on l'avait déclarée sacrée, mais parce qu'il se réjouissait du sens profond qu'il y découvrait ou qu'il lui attribuait[83].

Ce vieux Juif savait prendre plaisir aux jouissances offertes par Dieu, une position qu'il attribue à la vieille école « très attachée à la religion sans nous détacher de la vie ». C'est pour cela que neuf jours avant Tichah Be-Av qui commémore la destruction du temple, on se prive selon lui de tout plaisir par opposition aux autres jours :

> Et les historiens disent que si Jérusalem n'avait pas été détruite, nous autres Juifs aurions disparu comme tant d'autres peuples avant et après nous. Ce n'est qu'après la destruction du temple visible que l'invisible édifice du judaïsme put être construit[84].

Et Freud de conclure : « les formes dans lesquelles les vieux Juifs se sentaient à l'aise ne nous offrent plus d'abri ». Le foyer juif qu'il compte fonder gardera seulement quelque chose d'essentiel, « la joie de vivre », car comme le dit Isaac Bernays : « le Juif est la fine fleur de l'humanité, il est fait pour la jouissance, il méprise tous ceux qui en sont incapables »[85].

---

[83]Freud, S., *Correspondance, 1873-1939*, op.cit., p. 31.
[84] *Ibid.,* p. 29-31.
[85] *Ibid.,* p. 31-32.

Ces lettres à Martha sont celles d'un Freud encore jeune homme. Cependant à la fin de sa vie, il poursuit et développe cette même idée dans *L'homme Moïse et la religion monothéisme*, et note le rapport particulier à la vie du peuple Juif :

> Ils sont animés dans la vie d'une assurance particulière, telle qu'elle est conférée par la possession secrète d'un bien précieux, d'une sorte d'optimisme ; des gens pieux nommeraient cela confiance en Dieu[86].

Pour Freud, il n'y a aucun doute que les Juifs ont une haute opinion d'eux-mêmes, qu'ils se sentent supérieurs aux autres dont ils se séparent par ailleurs. Moïse est l'homme qui a forgé ce trait de caractère chez le peuple Juif en affirmant qu'il est le peuple élu de Dieu, une élection qui lui donne cette assurance si étonnante.

Cette confiance en la vie se manifeste souvent sous la forme de l'espoir. Malgré les obstacles, les difficultés, cet espoir demeure et peut avoir pour effet la persévérance et le désir, la vitalité. Notons la différence entre espoir et illusion, laquelle est toujours appréhendée par Freud comme une régression infantile hors réalité et qui va à l'encontre de tout progrès. Il est assez plaisant de lire Freud se présenter dans une lettre à Minna Bernays comme un Juif pieux, empli d'espoir. La pointe d'humour de Freud est ici saisissante. Empli d'espoir, tout en niant cet espoir, en le ridiculisant **:**

> Je suis par ailleurs l'un des Juifs les plus pieux, car les pieux n'ont que pour Pessah un siège et un gobelet pour Elihanovi[87], qui ne vient jamais ; et moi j'ai aménagé pour lui une pièce entière. Je ne vois vraiment pas en effet à qui d'autre est destiné ma salle d'attente[88].

Résister, ne pas se soumettre

Dans la lettre à Martha du 2 février 1886, Freud rapporte avec fierté une opinion de Breuer sur sa personnalité :

> Il m'a dit qu'il avait découvert en moi, caché sous une timidité apparente, un être hardi et sans peur. Je l'ai toujours pensé, mais sans

[86] Freud, S., « L'homme Moïse et la religion monothéiste », in *Œuvres Complètes, XX,* Paris, PUF, 2010, p, 184.
[87] Dans la tradition juive, le prophète Elie est celui qui va apporter la délivrance : *Il restaurera le cœur des pères avec les fils*
[88] Freud S., « Lettre du 24 octobre 1886 », in *Correspondance, 1882-1938, Sigmund Freud-Minna Bernays*, Paris, Seuil, 2015 p. 216.

> avoir osé en parler à personne. Il m'a souvent semblé que j'avais hérité de tout l'esprit d'insoumission et de toute la passion grâce auxquels nos ancêtres défendaient leur temple et que je pourrais sacrifier ma vie avec joie pour une grande cause[89].

Et dans *L'interprétation des rêves*, en interprétant dans une série de rêves son souhait d'aller à Rome, Freud souligne le symbole de plusieurs autres souhaits voilés qui résultent de l'atmosphère antisémite qu'il a rencontrée à l'université :

> Dans les classes supérieures, quand je compris quelles conséquences auraient pour moi le fait d'être de race étrangère et quand les tendances antisémites de mes camarades m'obligèrent à prendre une position nette, j'eus une idée plus haute encore de ce grand sémite. Annibal et Rome symbolisèrent à mes yeux d'adolescent la ténacité juive et l'organisation catholique[90].

Mais, ajoute Freud, l'événement de sa jeunesse qui agit encore sur tous ces sentiments et tous ses rêves, est le récit que fait son père d'une humiliation. Un chrétien dans une rue jette le bonnet du père dans la boue et lui crie : « Juif, descends du trottoir ». A la question posée par le jeune Sigmund : comment as-tu réagi ? Le père répond *: «* J'ai ramassé mon bonnet ». Cette réponse a eu sur Freud un effet durable :

> A cette scène, qui me déplaisait, j'en opposais une autre, bien plus conforme à mes sentiments, la scène où Hamilcar fait jurer à son fils, devant son autel domestique, qu'il se vengera des Romains. Depuis lors Annibal tint une grande place dans mes fantasmes[91].

Freud se veut un Juif insoumis, tenace et résistant qui ne se laissera pas abattre par ses ennemis.

Dans le même esprit, mais confronté aux critiques féroces et aux injures, cette fois contre la psychanalyse, Freud déclare à ses collègues de la société viennoise le 23

---

[89] [89] Freud, S., « Lettre à Martha Bernays, 2 février 1886 », in *Correspondance*, *1873-1939*, op.cit., p. 215.
[90] Freud, S., *L'interprétation des rêves,* Paris, PUF, 1971, p. 174.
[91] *Ibid.,* p. 175.

décembre 1912 : « il faut avoir un bon estomac »[92] Quelques années plus tard en 1916, suite au manifeste contre la psychanalyse publié par le Pr Von Luschan sous le titre *Psychiatrie de vieille bonne femme,* Freud remarque stoïquement : « Nous savons maintenant ce que cette grande époque nous réserve. Qu'importe ! Un vieux Juif est plus résistant qu'un royal Teuton prussien »[93].

Dans une lettre adressée à Jacob Meitlis, membre du comité du YIVO à Londres (Institut Scientifique de Yiddish) le 30 novembre 1938, Freud, exilé à Londres en raison des persécutions des nazis, écrit :

> Nous autres Juifs, avons toujours su respecter les valeurs spirituelles. Nous avons préservé notre unité à travers des idées et c'est à elle que nous devons d'avoir survécu jusqu'à ce jour. Le fait que Rabbi Jochanan Ben Zakkaï, immédiatement après la destruction du temple, ait obtenu du conquérant la permission d'établir à Jabneh la première académie d'études juives a toujours été pour moi l'une des manifestations les plus significatives de notre histoire. Encore une fois notre peuple doit faire face à des temps sombre qui exigent que nous rassemblions toutes nos forces afin de préserver indemnes toute la culture et la science durant les rudes orages actuels[94].

Ainsi, nous constatons encore une fois combien la ténacité et la persévérance du peuple Juif sont pour Freud des traits essentiels et hautement significatifs de ce peuple indissociables de son histoire. Ce qui est à l'origine de cette persévérance est pour lui le rapport au texte. C'est le texte, les idées qui maintiennent ce peuple en vie. L'histoire de Rabbi Jochanan Ben Zakkaï est maintes fois relatée par Freud dans ses diverses correspondances et dans *L'homme Moïse*. Il chargera aussi sa fille Anna Freud de lire ce passage lors du congrès de psychanalyse à Paris auquel il ne peut assister en raison de son état de santé. Cette position de Ben Zakkaï, l'acceptation du joug des romains et pour unique revendication l'ouverture d'une école à Jabneh, concentre pour Freud ce qui fait le Juif, nous semble-t-il. Au moment donc où les Juifs sont pourchassés et assassinés dans

---

[92] Gay, P., *Freud, Une vie,* Paris, Hachette, 1991.
[93] Jones, E., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud,* vol. II, PUF, 1958, p.126-127.
[94] Meitlis, J., « Les derniers jours de Sigmund Freud », in *Ecrit du temps*, n° 3, op.cit.

quasiment toute l'Europe, Freud rappelle que la résistance juive se manifeste par la transmission des textes, de la science, quoi qu'il en coûte.

La survie du peuple Juif est le résultat de la dématérialisation de la religion juive, l'interdiction de l'image et la primauté du texte ainsi qu'il le développera longuement dans *L'homme Moïse* en 1938. Mais en 1886, il en parlait déjà à Martha comme nous l'avons dit plus haut : « Ce n'est qu'après la destruction du Temple visible que l'invisible édifice du judaïsme put être construit »[95]. C'est l'idée de l'invisible qui permet l'édifice et la persévérance du judaïsme. L'invisible laisse une place centrale au signifiant et ce sont les signifiants qui se sont transmis et se transmettent encore de génération en génération.

Être solidaire, appartenir

Nous avons fait le choix de souligner dans ce paragraphe la position de Freud quant au sionisme dans la mesure où elle reste liée à son appartenance revendiquée au peuple Juif.

En 1925, Freud déclare : […] j'ai toujours éprouvé un fort sentiment d'appartenance à mon peuple et l'ai toujours cultivé chez mes enfants[96]. Notons que les sentiments de solidarité et d'appartenance dont Freud témoigne à l'égard de son peuple dans ses correspondances sont souvent liés à la question sioniste ; une question avec laquelle il entretient un rapport complexe. D'une part, Freud va refuser de signer des pétitions rédigées par des associations sionistes qui le sollicitent, et cela même en 1938 lorsque la situation des Juifs est désespérée, d'autre part, il précisera toujours son sentiment d'appartenance au peuple Juif[97]. Par exemple, dans une lettre à Haïm Koffler en 1929, en réponse à la demande de celui-ci de signer une pétition contre les émeutes arabes en Palestine, Freud déclare être fier de la création de l'université hébraïque à Jérusalem et des implantations en Palestine, mais ne croit absolument pas que la Palestine pourra devenir un état Juif et que les mondes chrétiens et islamiques seront prêts à tolérer

[95] Freud, S., *Correspondance*, *1873-1939*, op.cit., p. 29-31.
[96] Freud, S., « Lettre à l'éditeur de la Judische Presszentrale Zurich », in *Œuvres complètes*, *XVII*, *1923-1925*, op.cit., p. 146.
[97] Gay, P., *Freud, une vie,* op.cit., p. 688. & Malet, E., H., *Freud, et l'homme juif*, Paris, Editions Campagne Première, 2016, p. 115-117.

que leurs lieux saints soient confiés à la garde des Juifs. Et bien sûr, il réitère son peu de sympathie pour « la piété qui se fourvoie et qui fait d'un morceau du mur d'Hérode une relique nationale en défiant les sentiments des autochtones »[98].

Cependant, à d'autres occasions, Freud peut témoigner d'un enthousiasme certain pour le projet sioniste. Ainsi, dans une lettre adressée à Jones le 6 juin 1925, il lui demande de remettre un exemplaire de son autobiographie *Ma vie et la Psychanalyse* à Lord Balfour et à Lord Haldane « envers qui j'ai une dette en raison d'une très honorable allusion à ma personne »[99]. Lord Balfour dans son discours pour l'inauguration de l'université hébraïque de Jérusalem citait conjointement Freud, Bergson et Einstein comme les trois hommes Juifs qui ont eu une influence sur la pensée moderne[100]. En outre, Balfour, en novembre 1917 alors qu'il était Ministre des Affaires Etrangères, avait pris l'engagement au nom de la Grande Bretagne de soutenir la fondation d'un foyer Juif en Palestine. Dans une lettre à Abraham, quelques jours après ce qui est connu sous le nom de déclaration Balfour, Freud témoigne de sa joie : « A vrai dire, en ce moment, ma seule joie est la prise de Jérusalem et l'expérience que tentent les Anglais avec le peuple élu »[101].

De même, en février 1926, il exprime à Enrico Morsseli la profonde satisfaction qu'il éprouve à la lecture du texte de ce dernier sur la question sioniste et ajoute :

> Je me sens obligé de vous en remercier personnellement. Je ne sais pas si votre jugement est justifié quand vous considérez la psychanalyse comme un produit direct de l'esprit juif, mais si c'est le cas, je n'en serais pas honteux. Bien que je me sois détaché depuis longtemps de la religion de mes ancêtres, je n'ai jamais perdu le sentiment de solidarité envers mon peuple et je vois avec satisfaction que vous vous dites l'élève d'un homme de ma race – le grand Lombroso[102].

---

[98] Lakhdari, S., « Freud, le judaïsme et le sionisme », in *Outre-Terre ?* N° 9, 2004, P. 473-488. Cité dans *Freud et l'homme juif*, Emile H. Malet, Paris, Editions Campagne Première, 2016, p. 116.
[99] Freud, S., « Lettre du 9 juin 1925 », in *Sigmund Freud – Ernest Jones, Correspondance complète, 1908-1939*, Paris, PUF, 1998, p. 666.
[100] Gay, P., *Freud, une vie,* op.cit., p. 522-523.
[101] *Ibid.,* p. 523.
[102] Freud, S., « Lettre à Enrico Morselli, 18 février 1826 », in *Correspondance, 1873-1939*, op.cit., p. 396.

Nous avons également constaté que Théodor Herzl apparait dans les rêves de Freud. Celui appelé « Mon fils, le myope », surgit après que Freud ait vu *Le nouveau Ghetto,* la pièce de théâtre sur l'antisémitisme. Freud connaissait bien le projet visionnaire d'Herzl de la fondation d'un état pour les Juifs en Palestine.

Dans une lettre à Dwossis, le 15 décembre 1930, qui était en train de traduire certains de ses écrits en hébreu, Freud écrit : « Le sionisme a suscité en moi la plus forte sympathie, et j'y reste profondément attaché. Dès le début, il m'a présenté des problèmes que la situation actuelle semble justifier»[103]. Mais c'est dans une lettre à Einstein, le 26 février 1930, qu'il expose le plus en détail son point de vue sur le sionisme et reprend ce qu'il avait jadis écrit à Haïm Koffler : sympathie pour le mouvement, fier de « *notre* » université de Jérusalem, heureux de voir prospérer « *nos* » Kibboutz, mais regret du fanatisme de ses frères Juifs qui éveillent la méfiance des Arabes, aucune sympathie pour une piété fourvoyée.

Comme nous l'avons dit, Freud se veut un Juif séculier, athée, laïc et il n'hésite pas à le répéter ; comme s'il craignait un malentendu quant à sa position. Ainsi, dans une lettre à Arthur Schnitzler le 24 mai 1926, déclare-t-il :

> Les Juifs se sont emparés de ma personne, partout et de tous côtés avec enthousiasme, comme si j'étais un grand rabbin respectueux de son Dieu. Je n'ai rien contre, à condition que ma position envers la croyance en Dieu soit comprise sans équivoque possible. Le judaïsme me demeure très cher sur le plan émotionnel[104].

Le 10 mai 1926, il avait exprimé la même idée à Marie Bonaparte, au lendemain de son soixante-dixième anniversaire, gêné par la vénération manifestée par la loge du Bnai-Brith qui le présentait comme un héros du peuple juif :

> Les Sociétés juives de Vienne et d'ailleurs […] en un mot les Juifs dans leur ensemble, m'ont fêté comme un héros national, bien que

[103] Cité dans Peter Gay, *Freud, une vie,* op.cit., p. 688.
[104] Freud, S., « Brief an Arthur Schnitzler » in *Neue Rundschau*, n° 66, 1955, p. 100. cité dans Emile H. Mallet, *Freud, et l'homme juif,* op.cit., p.96. Et Peter Gay, *Freud, une vie*, op.cit., p.688.

> les services que j'ai rendus à la cause juive se soient limités au fait que je n'ai jamais renié mon appartenance au judaïsme[105].

Son sentiment d'appartenance et sa solidarité envers son peuple, ne sont jamais remis en question. Concernant le projet sioniste, ses réponses contrastées contribuent à rendre difficile une saisie de sa pensée. En effet, il se montre à la fois enthousiasmé et irrité par ce projet. Nous pouvons tout de même formuler l'hypothèse suivante : lorsqu'il s'agit de signer de son nom, et qu'avec la seule présence de son nom on veuille faire de lui en quelque sorte le garant d'une politique, il refuse catégoriquement. Et toujours avec le même argument : il ne peut soutenir un projet qui mêlerait religieux et sacré au sionisme. En cela, il reste cohérent avec sa démarche et son être athée. S'il soutient la cause sioniste, c'est pour des raisons affectives, comme il le dit à Arthur Schnitzler. Nous dirions aussi que son soutien aux associations sionistes est sa réponse à l'antisémitisme et à la persécution des juifs par les nazis. Rappelons que Freud était devenu membre honoraire de Kadima, une organisation étudiante juive et sioniste de Vienne, à la demande de celle-ci dans les premières années de l'hitlérisme. Ses enfants ont aussi appartenu à des associations sionistes lors de leurs études universitaires.

Être lucide, ne pas nier le réel

Être Juif pour Freud équivaut à être sur ses gardes, à se méfier de l'avenir, des non-Juifs. Et savoir que le Juif ne pourra jamais ni être tranquille ni assuré de conserver ce qu'il a pu acquérir.

Ainsi, comme nous l'avons déjà mentionné, c'est dans ce sens que Freud analyse dans *L'interprétation des rêves*, celui intitulé « Mon fils le myope » : « On reconnait facilement, dans les pensées du rêve, la question juive, le souci de l'avenir des enfants à qui on ne peut donner une patrie, le souci de les élever en sorte qu'ils puissent être indépendants »[106]. Ici, il nous faut également souligner dans le texte du rêve un mot en hébreu : *Geseres* qui signifie : douleur prédestinée, fatalité. Il s'agit d'un élément fondamental, *Geseres* est l'un des signifiants de la judéité qui se transmet. Ce rêve aide

[105] Freud, S., « Lettre à Marie Bonaparte, 10 mai 1926 », in *Correspondance, 1873-1939,* op.cit., p. 399-400.
[106] Freud, S., *L'interprétation des rêves,* op.cit., p. 376.

Freud à définir ce qu'est être Juif au sein d'une culture antisémite. Être Juif, c'est se préparer à l'avenir, être conscient des dangers qui menacent le Juif.

Trente ans plus tard cette même idée resurgira dans une formule concise et terrible dans *Malaise dans la culture* : « du Juif qui s'attend au pogrom »[107]. Un propos qui fait suite au constat qu'en dépit des progrès extraordinaire de la science de la nature et des nouvelles possibilités qu'ils offrent, le bonheur et le degré de satisfaction n'ont pas augmenté. Freud énumère les victimes connues dans l'histoire de l'humanité (le paysan de la guerre de Trente ans, le galérien de l'Antiquité) afin d'affirmer que l'on ne peut comparer le bonheur et le malheur des hommes car celui-ci est subjectif. C'est dans cette liste qu'apparait le Juif sous cette forme expectative ; *Du Juif qui s'attend au pogrom.*

De cette menace qui pèse sur les Juifs, Freud a tiré les conséquences lorsqu'il s'est agi d'assurer la survie de la psychanalyse. Il s'y est préparé en nommant Jung président de l'Association Psychanalytique Internationale lors du second congrès de psychanalyse en 1910. Et ce au grand regret de ses collègues juifs qui ont protesté contre cette situation révoltante. Selon le témoignage de Wittels, Freud hors de lui, comme jamais il ne l'avait été auparavant, a déclaré :

> Vous êtes Juifs, pour la plupart et, par-là, inaptes à gagner des amis à la doctrine nouvelle. Les Juifs doivent se contenter du modeste rôle qui consiste à préparer le terrain. Il est absolument essentiel que je forme des liens avec des milieux scientifiques moins restreints. […] Les Suisses nous sauveront »[108].

Deux ans auparavant, Freud avait commencé à préparer Abraham à cette idée. Le 26 décembre 1908, il lui avait écrit : « Nos camarades aryens nous sont bien absolument indispensables ; sans quoi la psychanalyse serait la proie de l'antisémitisme »[109].

---

[107] Freud, S., *Le malaise dans la culture,* op.cit., p. 32.
[108] Gay, P., *Freud, une vie,* op.cit., p. 252.
[109] Freud, S., « Lettre du 26 décembre 1908 », in S*igmund Freud-Karl Abraham, Correspondance complète, 1907-1925*, Paris, Gallimard, 2006, p. 110.

Freud donc, en homme lucide et averti, met en place une stratégie pour dissocier la psychanalyse du signifiant Juif, tant il sait les dangers auxquels elle pouvait être confrontée. Il faut constater toutefois que sa confiance en Jung s'est avérée une erreur. Malgré les avertissements de ses collègues concernant la position de Jung, et particulièrement ceux d'Abraham, une personnalité prudente et mesurée, Freud a voulu croire à cette collaboration. L'attitude de Jung sera un réveil pour Freud. Dès lors il ne ménagera plus les non-Juifs dans sa correspondance.

Dans une lettre à Ferenczi le 28 juillet 1912, alors que sa rupture avec Jung est consommée, Freud constate « avec tristesse l'échec de ses efforts pour amalgamer les Juifs et les Goyims au service de la psychanalyse », car « ils se séparent comme l'huile et l'eau »[110]. Un mois plus tard dans une lettre à Otto Rank, le 18 août 1912, les Juifs et les Goyims deviennent « les Juifs et les antisémites »[111]. Dans une lettre de 1913 à Sabina Spielrein tout espoir disparait : « Nous sommes Juifs et le demeurons. Les autres ne feront que nous exploiter et ne nous comprendront ni ne nous apprécieront jamais »[112].

Mais c'est en 1938 lorsqu'il est exilé en Angleterre et que la situation des Juifs devient critique et sans espoir aucun, que son pessimisme éclate. Jacob Meitlis témoigne dans *Les derniers jours de Freud*, de sa rencontre chez ce dernier qui a eu lieu le 7 novembre 1938 avec des représentants du YIVO. Freud leur dit alors :

> Fondamentalement, tous sont antisémites. Ils sont partout. Fréquemment, l'antisémitisme est latent, caché, mais il est là. Naturellement, il y a aussi des exceptions… par exemple Coudenhove, dans son livre sur l'antisémitisme (L'essence de l'antisémitisme) essaye d'être juste envers nous. Mais les grandes masses sont antisémites, ici comme partout ailleurs[113].

Pour Freud, ne pas nier le réel, au sens de savoir ce qui attend le sujet, ne pas vivre dans l'illusion est une nécessité pour le Juif.

---

[110] Gay, P., *Freud, une vie,* op.cit., p. 266.
[111] *Ibid.*
[112] Cité dans *Freud et l'homme juif* d'Emile Malet, op.cit., p. 97.
[113] Meitlis, J., « Les derniers jours de Sigmund Freud », in *Ecrit du temps*, n° 3, op.cit., p. 234-237.

Supporter l'isolement, être exempt de préjugé

Pour Freud, le destin d'isolement du Juif, le refus par la société d'accueil de son intégration a forgé un caractère bien spécifique et bénéfique pour le Juif. Celui-ci doit apprendre à supporter d'être isolé ; ce qui a des effets considérables : la possibilité de s'extraire de l'emprise de préjugés, la liberté de penser et, par voie de conséquence, la possibilité de se ranger dans l'opposition et non pas dans « la majorité compacte »[114] ; cela sans crainte aucune, puisque cette position lui est familière depuis toujours, comme Freud aime à le répéter. Il rappelle souvent ce point dans ses correspondances et ses écrits. Et il suppose que c'est ce qui lui a permis finalement d'inventer la psychanalyse.

Dans « Autoprésentation » Freud relate sa désillusion à l'entrée à l'Université en 1873. Il ne s'apitoie pas sur son sort, ne se laisse pas abattre par l'antisémitisme. Il en tire un bénéfice :

> […] une conséquence, importante pour plus tard, de ces premières impressions de l'Université fut que je me suis familiarisé si précocement avec le sort d'être dans l'opposition et d'être mis au ban de la « majorité compacte ». Une certaine indépendance du jugement fut ainsi préparée[115].

Cette indépendance, nous la retrouvons dans « Les résistances contre la psychanalyse » lorsqu'en 1924 Freud se pose la question de savoir si elles ne sont pas liées au fait que son inventeur est juif, un fait qu'il n'a jamais caché. Dans cet écrit, Freud suppose que ce n'est pas un hasard

> […] si le premier représentant de la psychanalyse fut un Juif. Pour professer sa croyance en elle, il fallait une passable dose de disponibilité permettant d'assumer le destin de l'isolement dans l'opposition, destin qui est plus familier au Juif qu'à un autre[116].

Il répète cette même idée pour le cinquantième anniversaire d'Ernst Jones :

---

[114] La masse compacte est une notion d'Henrik Ibsen apportée dans sa pièce intitulée *Un ennemi du peuple* (1882).
[115] Freud, S., « Autoprésentation », in *Œuvres complètes, XVII, 1923-1925,* op.cit., p. 57.
[116] Freud, S., « Les résistances contre la psychanalyse », in *Œuvres complètes, XVII, 1923-1925,* op.cit., p. 135.

> Mon héritage en tant que Juif m'a aidé a supporté les critiques, l'isolement, le travail solitaire […] Ces difficultés, en fait, m'ont aidé dans la découverte de l'analyse. Mais que la psychanalyse en elle-même soit un produit juif me parait être une absurdité[117].

Il nous parait important de souligner cette distinction que Freud fait entre la possibilité pour un Juif d'inventer la psychanalyse du fait de sa capacité à supporter l'isolement, et l'idée que la psychanalyse soit un produit juif. Freud a toujours combattu cette idée qu'elle puisse être considérée comme une science juive. Ainsi dans une lettre à Ferenczi, le 8 juin 1913, il admet l'existence de *grandes* différences entre l'esprit juif et l'esprit aryen. Et quelques petits écarts dans la façon de concevoir la vie et l'art, mais ajoute-t-il « il ne devrait pas y avoir une science aryenne ou juive particulière. Les résultats scientifiques devraient être identiques et seule la présentation pourrait varier »[118].

Prenons comme exemple d'absence de préjugés, la publication de l'analyse du petit Hans. Freud sait qu'il va devoir faire face au vacarme et à des critiques féroces en expliquant la phobie du petit garçon à partir de l'angoisse de castration et de ce qu'elle implique au niveau de la sexualité infantile. Cela ne l'effraye ni ne le retient, bien au contraire, il s'en amuse presque : « Encore quelques idéaux allemands en danger *!* », dira-t-il à Abraham dans une lettre de décembre 1908[119].

Freud avait déjà fait part à Abraham le 3 mai 1908 de ce qu'il y avait de commun entre eux *:*

> […] de par notre même appartenance raciale, vous êtes plus proche de ma constitution intellectuelle, tandis que lui, comme chrétien, fils de pasteur, trouve son chemin vers moi seulement en luttant contre de grande résistances intérieures…la psychanalyse a été soustraite au danger de devenir une affaire de nation juive[120].

---

[117] Blanton, S., *Journal de mon analyse avec Freud*, Paris, PUF, 1973, p. 41
[118] Freud, S., Ferenczi, S., *Correspondance, 1908-1914,* Paris, Calmann-Levy, 1992, p. 520.
[119] Freud, S., Abraham, K., *Correspondance complète, 1907-1925,* op.cit., p.110.
[120] *Ibid.,* p. 71.

Ne tombons pas dans le piège de la génétique. La race était à cette époque le signifiant qui désignait la différence des peuples. Freud n'a pas l'idée qu'il s'agit de gènes différents, mais plutôt d'une constitution intellectuelle différente qui est l'effet de l'histoire et de l'héritage symbolique. Nous reviendrons sur ce point quand nous aborderons la question de la transmission.

Pour conclure avec ce point qui caractérise le Juif, à savoir, l'isolement et la capacité de penser librement, nous ne résistons pas à la tentation de citer en entier l'allocution adressée par Freud au Bnaï-Brith en 1926 pour son 70ème anniversaire. Et ce d'autant plus que le propos de Freud ici est d'essayer de cerner ce qu'est pour lui être Juif. Lisons-la :

> Dans les années qui suivirent l'an 1895, deux importants événements concomitants étaient survenus dans mon existence. D'une part, je venais d'acquérir les premiers aperçus sur les profondeurs de la vie instinctuelle humaine et j'y avais vu bien des choses capables d'en abattre l'orgueil, voire de faire peur ; d'autre part, la révélation de mes découvertes peu agréables eut pour résultat de me faire perdre la plupart de mes relations ; je me vis comme banni, évité par tous. Dans mon isolement s'éveilla en moi la nostalgie d'un petit cercle d'esprits d'élite qui, en dépit de ma hardiesse, m'accueilleraient avec amitié. On me désigna votre association comme le lieu où je pourrais trouver de tels esprits. Que vous fussiez Juifs, voilà qui ne pouvait m'être que souhaitable, car j'étais moi-même Juif, et cela m'avait toujours semblé peu digne, voire insensé, de le nier. Ce qui me rattachait au judaïsme — je dois vous l'avouer — n'était ni la foi, ni la fierté nationale, car je fus de toujours un incroyant. J'ai été élevé sans religion, mais pas sans le respect des exigences éthiques, morales, de la civilisation humaine. Et si j'eusse été tenté d'éprouver un fier sentiment national, je me fusse efforcé de le réprimer, en tant que néfaste et injuste, averti que j'étais de son danger par l'exemple des peuples parmi lesquels nous, Juifs, nous vivons. Mais il restait bien assez de raisons pour que je me sentisse invinciblement attiré vers le judaïsme et les Juifs, bien des forces affectives obscures, d'autant plus puissantes qu'elles ne se laissaient pas exprimer en

> paroles. J'avais aussi la claire conscience d'une identité interne, d'une secrète construction psychique identique. Et de plus, je le compris bientôt : c'est au fait que j'étais Juif que je dus deux qualités qui m'étaient devenues indispensables dans ma carrière difficile. En tant que Juif, j'étais libre de bien des préjugés qui en entravaient d'autres dans l'exercice de leur intelligence et le fait d'être Juif m'avait préparé à me ranger dans l'opposition et à renoncer à m'agréger à la « majorité compacte ». Ainsi je devins l'un des vôtres, je pris part à vos intérêts nationaux et humanitaires, je me fis des amis parmi vous et je décidai les quelques rares amis qui m'étaient demeurés à entrer dans notre association. Il n'était pas question encore que je vous persuadasse de la vérité de mes nouvelles doctrines, mais en un temps où personne en Europe ne m'entendait et où, à Vienne même, je n'avais pas un élève, vous me prêtâtes une attention bienveillante. Vous fûtes mon premier auditoire[121].

Freud n'est donc Juif ni par foi ni par fierté nationale, et bien évidement, ni par religion. Ce qui chez lui est Juif est quelque chose d'obscur qu'il ne parvient toujours pas à exprimer. Toutefois, il est convaincu que certaines qualités qui ont été essentielles pour sa carrière de chercheur sont dues au fait qu'il est Juif.

Ne renoncer à rien, ne pas céder sur son désir

De tous les énoncés de Freud concernant l'identité juive, nous en avons trouvé un qui nous a particulièrement frappés et intéressés. Freud, c'est souvent le cas chez lui, peut résumer une étude complexe en une formule claire et concise, en un trait. Et celui-ci nous a paru, en effet, pouvoir englober tout ce qu'il a pu dire jusque-là sur la question juive. Dans une lettre à son fils Ernst qui, après des déboires financiers part s'acheter une nouvelle maison en Angleterre, il dira : « C'est quelque chose d'authentiquement juif que de ne renoncer à rien et de suppléer à ce qui a été perdu »[122].

[121] Propos cité par Marie Bonaparte lors d'une conférence au Bnaï-Brith le 28 janvier 1952, publiée dans la *Revue française de psychanalyse, Tome 4,* 1951.
[122] Freud, S., *Lettres à ses enfants*, Paris, Aubier, p. 242

La ténacité et la résistance du peuple Juif que Freud attribue à la destruction du temple et à la position de Rabbi Jochanan Ben Zakkaï met en lumière cet énoncé. Ben Zakkaï supplée à ce qui a été perdu, la patrie, le temple, par l'étude du texte et la transmission d'un discours. On peut aussi appréhender la liberté de Freud comme une manière de suppléer à ce qui lui manque, à savoir une insertion à part entière dans la société. Au fond, il s'agit dans cette suppléance qu'évoque Freud de savoir y faire avec le réel, avec ce qui est de l'ordre du possible, de se battre pour réaliser sa voie, son désir. Sans illusion, ni désespoir. La vie et l'œuvre de Freud témoignent de cette position. Nous l'avons vu ne pas céder au découragement lors de sa confrontation avec l'antisémitisme à l'entrée à l'université. Nous l'avons vu mettre en œuvre tous les moyens pour empêcher que la psychanalyse devienne une « affaire juive », une proie pour l'antisémitisme. Nous l'avons vu continuer à publier ses thèses scandaleuses pour l'époque sur la sexualité infantile, au prix d'un isolement terrible. Nous l'avons vu publier son *Moïse* envers et contre tout. Finalement, ces différents éléments dessinent ce que Lacan définit dans son séminaire *L'éthique de la psychanalyse,* comme une position éthique : « Je propose que la seule chose dont on puisse être coupable, au moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir céder sur son désir »[123].

L'identité juive essentielle, mais inaccessible

Freud s'est souvent exprimé sur sa judéité. Il est indéniable qu'il s'agit d'une question qui le préoccupe à laquelle, nous l'avons vu, il tente de répondre. Ses réponses sont souvent teintées du sentiment que quelque chose dans cette notion de Juif reste inaccessible à l'analyse.

Voici ce qu'il en dit en 1934 dans sa préface à l'édition hébraïque de *Totem et tabou* :

> Aucun lecteur de ce livre (en traduction hébraïque) ne saurait aisément se mettre à la place de l'auteur et éprouver ce qu'il éprouve, lui qui ne comprend pas la langue sacrée, qui est totalement détaché de la religion de ses pères – comme de n'importe quel autre religion -, qui ne peut partager des idéaux nationalistes et n'a pourtant jamais

[123] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse,* op.cit., p. 368

> renié l'appartenance à son peuple, qui ressent sa nature comme juive et ne voudrait pas en changer. Si on lui demandait : mais qu'est ce qui est encore Juif chez toi, alors que tu as renoncé à tout ce patrimoine. Il répondrait : Encore beaucoup de choses, et probablement l'essentiel. A l'heure qu'il est, il serait toutefois incapable de le formuler en termes clairs. Mais surement qu'un jour ce sera accessible à la compréhension scientifique[124].

Il réitère ce point dans une lettre de 1936, adressée à Barbara Low, belle-sœur de Eder, écrite à l'occasion de la mort de David Eder, son ami et premier adepte en Angleterre : « Nous étions tous les deux juifs et savions l'un de l'autre que nous avions en commun au fond de nous cette miraculeuse chose qui – encore inaccessible à une quelconque analyse, fait le Juif »[125].

Il est frappant de constater que celui qui invente la psychanalyse bute sur quelque chose et reste dans l'impossibilité de définir cette chose qui fait le Juif. Qu'est ce qui échappe à Freud et pourquoi cette question ne le laisse pas tranquille ? Ce sur quoi bute Freud, nous le déplierons dans le chapitre qui suit sur *L'homme Moïse.*

En guise de conclusion

Ces signifiants que nous avons relevés comme faisant partie de ce qui fait le Juif pour Freud, nous verrons dans le chapitre suivant si ce sont les mêmes que l'on retrouve à l'origine de l'antisémitisme.

[124] Edition hebraïque de *Totem et Tabou* de Sigmund Freud, Tel Aviv, Riesling, 2013, p. 17-18
[125] Freud, S., « Lettre à Barbara Low, 19 avril 1936, in C*orrespondance, 1873-1939,* op.cit., p. 466.

Chapitre trois
A la recherche des causes de l'antisémitisme

Moïse a reçu la Torah du Sinaï et l'a transmise à Josué. Josué l'a transmise aux Anciens, et les Anciens aux Prophètes ; ceux-ci l'ont transmise à leur tour aux hommes de la grande Assemblée.

Pirkei Avot, chapitre un, Mishnah 1

L'homme Moïse et la religion monothéiste[126], Freud en a écrit une première version en 1934, qu'il n'a pas publiée pour au moins deux raisons. La première, son travail ne lui parait pas suffisamment assuré, la seconde, son propos serait mal reçu et pourrait mettre la psychanalyse en danger. Ce n'est qu'en 1939 alors qu'il a dû fuir l'Autriche, fuir l'antisémitisme, les persécutions des nazis, et trouvé refuge en Angleterre que Freud va le publier. C'est dans ce livre que Freud est à la recherche des causes de l'antisémitisme, là qu'il s'attaque à cette haine éternelle. Dans ce chapitre aussi nous verrons comment Freud tout au long de sa vie a répondu à cet antisémitisme qui ne l'a pas épargné.

A chacun son Moïse et donc dans ce même chapitre, nous nous intéresserons au Moïse de Yosef Yahim Yerushalmi dans lequel il s'adresse à Freud. Le monologue avec Freud, qui compose la cinquième partie de son livre est une question ; Pourquoi Moïse ? En effet, Yerushalmi pose lui aussi cette question, et nous verrons qu'il va interroger le texte de Freud à la façon talmudique.

3.1. **Moïse envers et contre tout**

Qu'est-ce que ce livre ? Et pourquoi Freud a-t-il écrit ce livre ? Pour quelles raisons Moïse le tourmente « *comme un esprit non exorcisé* »[127] ?

Au cours de l'été 1934, Freud écrit une première version de cette étude qu'il titre : L'homme moïse, un roman historique. D'après la lettre à Arnold Zweig du 30

[126] Freud, S., *Œuvres Complètes, XX, 1937-1939*, Paris, PUF, 2010.
[127] *Ibid.,* p. 182.

septembre 1934, le « point de départ » du Moïse est la tragique actualité des persécutions antisémites.

> Le point de départ de mon travail vous est bien connu ; c'était le même que pour votre *Bilan*. En face de nouvelles persécutions, on se demande de nouveau comment le Juif est devenu ce qu'il est et pourquoi il s'est attiré cette haine éternelle. Je trouvai bientôt la formule. Moïse a créé le Juif, et mon travail reçut le titre : *L'homme Moïse un roman historique*[128].

Mais Freud décide de tenir secret son nouveau travail :

> La pensée de ces non-initiés me commande de garder cet essai secret. Car nous vivons ici (à Vienne) dans une atmosphère de rigorisme catholique. […] Or on peut bien s'attendre à ce qu'une publication de ma part fasse une certaine sensation et n'échappe pas à l'attention du Père hostile (le Père Schmidt, proche du Pape, ethnographe et historien des religions, hostile à la psychanalyse et à la théorie de Totem et tabou). Ainsi l'on risquerait ici une interdiction de l'analyse à Vienne, et un arrêt de tous nos travaux suspendus. […] Et là derrière, il y a que mon travail ne me paraît pas assez bien assuré et ne me plaît pas tellement. Ce n'est donc pas la bonne occasion pour un martyre. Fin provisoire![129]

Si Freud diffère *L'homme Moïse*, son écrit ne le laisse pas en paix :

> L'homme, et ce que je voulais faire de lui, me poursuit continuellement. Mais c'est impossible, les dangers extérieurs et les scrupules intérieurs ne me laissent pas d'autre issue. […] Que je vous ai écrit suffisamment dans une lettre précédente que Moïse était Egyptien, ce n'est pas l'essentiel, bien que ce soit le point de départ. Ce n'est pas non plus la difficulté intérieure, car on peut tenir cela pour certain[130].

---

[128] Freud, S., Zweig, A., Correspondance *1927-1939*, Paris, Gallimard, 1973, p. 129.
[129] *Ibid.,* p. 130.
[130] *Ibid.,* p. 136.

Freud ne le publie pas afin d'éviter l'hostilité de l'Eglise et la censure de la psychanalyse. Cependant précise-il dans une à lettre Lou Andreas-Salomé du 6 janvier 1935 : «c'est uniquement ce catholicisme qui nous défend contre le nazisme »[131]. C'est ce que croit encore Freud à cette date.

C'est en 1939 que Freud, réfugié à Londres après son départ de Vienne en 1938, revient sur son projet de publication. Il n'a plus rien à perdre. Il reprend les deux articles de 1937 parus dans *Imago* – « Moïse : un Egyptien », « Si Moïse fut un Egyptien… » - et ajoute une troisième partie, « Moïse, son peuple et la religion monothéiste ». Cette longue et dernière partie résume les parties précédentes et propose une théorie de la religion, cette fois-ci à partir de la religion juive, qui reprend et développe celle de *Totem et Tabou* (1912).

Freud va publier son *Moïse* juste avant de mourir, envers et contre tout ! Malgré les nombreuses lettres de menaces, d'insultes, les conseils de ses collègues et proches qui lui suggèrent de ne pas le faire. Et bien que ses hypothèses ne soient aucunement validées par les historiens et les scientifiques, ou même par Sellin lui-même sur qui il s'appuie pour affirmer que Moïse a été assassiné par son peuple. Pour Freud : « Une objection n'est pas pour autant une réfutation […] je ne suis pas ethnologue, je suis psychanalyste. J'avais le droit de tirer de la littérature ethnologique ce que je pouvais utiliser pour le travail analytique »[132].

Freud publie donc son *Moïse* au moment où il n'a plus rien à perdre au sens, où il a tout perdu en quelque sorte. Nous retrouvons là l'illustration de qu'il écrit à son fils : ne renoncer à rien et de suppléer à ce qui a été perdu »[133]. En le publiant, en effet, il ne renonce à rien et il supplée par un discours à ce qu'il a perdu, à savoir sa patrie et la psychanalyse liquidée par les nazis.

Nous ne pouvons pas ne pas remarquer que le destin de la psychanalyse se noue de façon inextricable à celui du peuple Juif. Après l'Anschluss, le 15 mars 1938, la liquidation de la psychanalyse sera rapide et totale. Contraint de trouver refuge en Angleterre, Freud comparera la perte du berceau viennois à la destruction de Jérusalem.

---

[131] Andreas-Salomé, L., *Correspondance avec Sigmund Freud* suivi du *Journal d'une année (1912-1913),* Paris, Gallimard, p. 254, 1978.
[132] Freud, S., *Œuvres Complètes, XX, 1937-1939*, op.cit., p. 210.
[133] Freud, S., *Lettres à ses enfants*, op.cit., p. 242.

L'homme Moïse recèle trois thèses importantes :

- L'homme Moïse, qui fut pour le peuple juif libérateur, législateur et fondateur de religion, était égyptien.
- Moïse a été assassiné par son peuple.
- Deux Moïse distincts ont existé ; l'égyptien assassiné et le *Midyanit*, le remplaçant.

3.1.1 Moïse, égyptien

Cette thèse prend appui sur deux arguments. Le premier est *étymologique*. Moïse, considéré comme personnage ayant réellement existé, avait un *nom égyptien*. En effet, pourquoi une princesse égyptienne donnerait-elle un nom hébreu ? Et si dans *l'Exode*, le nom Moïse signifie « tiré des eaux », son nom en hébreu – *Mosché* - signifie « celui qui extrait de ». La forme hébraïque ne peut donc pas coïncider avec l'interprétation biblique.

Le nom Moïse viendrait du lexique égyptien, *mose* signifiant en égyptien « l'enfant » (*moses* étant la traduction en grec). Des noms plus complets, par exemple *Amen-mose* pour « l'enfant d'Amon », sont des abréviations de propositions plus longues, comme « Amon (a fait cadeau d'un) enfant ». Freud cite aussi les noms théophores de pharaons : Thotmes (*thut-mose*), Ramsès (*ra-mose*). Si le *nom* de Moïse était *égyptien* (une hypothèse déjà très ancienne), *l'homme Moïse était un Egyptien*.

Le second argument est « historique et psychanalytique ». Freud reprend l'étude de son ancien disciple Otto Rank, *Le mythe de la naissance du héros*[134], qui porte sur les caractères essentiels des récits poétiques et légendaires de la naissance et de la jeunesse des héros nationaux (Sargon, Moïse, Cyrus, Romulus, Œdipe, Pâris, Persée, etc.), et rappelle le schéma de la condition héroïque. Le héros est l'enfant de parents très distingués. Sa venue au monde a été précédée de difficultés. Un rêve, un oracle met en garde contre sa naissance qui le plus souvent menace le père d'un danger. Le nouveau-né est alors destiné, à l'instigation du père ou de son représentant, à être tué ou exposé. Le *mythe de l'exposition* distingue le héros. Il est alors sauvé par des animaux ou des gens de basse condition (sa seconde famille). Il retrouve ensuite ses véritables parents, se venge

[134] Rank, O., *Le mythe de la naissance du héros,* Paris, Payot, 1983.

du père, est reconnu et accède à la grandeur et à la gloire. Moïse contredit ce schéma sur un point central : Il nait dans une famille juive de basse condition et est élevé par une famille de haute lignée. Freud suppose que l'inversion est le fait des auteurs de la Bible pour « des intérêts nationaux ».

Pour Freud, les mythes du héros (avec deux familles) sont analogues au « roman familial » de l'enfant. On y retrouve les mêmes traits : surestimation et critique du père, famille distinguée et famille rabaissée.

Ces deux arguments, étymologique et historique, ne sont pas satisfaisant pour Freud, mais il décide malgré son manque de preuve de poursuivre son étude. Pourquoi cette insistance ?

> S'il était impossible d'atteindre à plus de certitude, pourquoi ai-je seulement porté cette investigation à la connaissance du public ? […] Si, en effet, on se laisse entrainer par les deux arguments exposés ici, et qu'on essaye de prendre au sérieux l'hypothèse que Moïse fut un Egyptien de haut rang, il s'ouvre de très intéressantes et vastes perspectives[135].

Freud poursuit que cela permettrait de saisir « les possibles raisons d'un grand nombre de caractères et de particularité de la législation et de la religion qu'il a donné au peuple des Juifs, et on se voit amené soi-même à des vues importantes sur la genèse des religions monothéistes en général »[136].

Donc, ce qui anime Freud dans cet œuvre est bien de saisir la genèse de la religion juive, sa spécificité, les caractères du peuple Juif et, dans le même temps, la genèse des religions en général.

3.1.2. Le meurtre de Moïse

Cette thèse recèle de nombreuses difficultés. Si Moïse était un Egyptien, pour quelle raison un homme de haut rang voudrait-il mener un peuple étranger, arriéré et de

[135] Freud, S., *Œuvres Complètes, XX, 1937-1939,* op.cit., p. 90.
[136] *Ibid.*

basse condition. Moïse serait le fondateur d'une nouvelle religion, mais un homme seul peut-il le faire ? Précisons que la religion juive est totalement opposée à la religion de l'Egypte, qu'elle se caractérise par le refus de la croyance en la magie et la sorcellerie, le refus de l'idée de l'immortalité, de l'au-delà, et le refus de l'image.

L'explication est la suivante : l'Egypte de la 18e dynastie était un empire mondial. Vers 1375 avant notre ère, le pharaon *Amenhotep IV* imposa aux Egyptiens une nouvelle religion, *monothéiste* (croyance en un dieu unique et exclusif, intolérance envers les autres dieux). A Heliopolis, au temple du soleil, était née l'idée d'un dieu « universel » à partir de *Re*, dieu du soleil, anciennement dénommé *Aton*. Le soleil – « unique » et source de toute vie - était le symbole d' « un » être divin dont l'énergie se manifestait dans ses rayons. L'impérialisme égyptien s'est reflété sous la forme de l'universalisme et du monothéisme religieux. *Amenhotep* devint *Akhenaton*. La religion d'*Aton* refusait la pensée magique, les représentations figurées (seul un disque avec des rayons terminés par des mains d'homme) et ne se préoccupait pas du royaume des morts. Après la mort d'*Akhenaton*, la religion d'*Aton* fut balayée, sa résidence détruite, sa mémoire proscrite, et l'ancienne religion fut rétablie.

Pour Freud, Moïse aurait pu être un adepte (clandestin) de la religion d'*Akhenaton* qu'il aurait transmis aux Juifs. Donc si Moïse était un Egyptien et s'il a transmis aux Juifs sa propre religion, ce fut celle d'*Akhenaton*. Nous retrouvons dans cette religion les mêmes préceptes : monothéisme, refus de l'au-delà, interdiction absolu de toute représentation. De plus, la circoncision que Moïse prescrit au peuple Juif était une coutume ancienne des Egyptiens, elle symbolisait le signe distinctif de consécration de ces derniers ; un Moïse Juif voudrait-il imposer un rite Egyptien d'appartenance ?
L'hypothèse de Freud est donc la suivante : Moïse, un admirateur d'*Akhenaton* qui ne peut rester en Egypte emmène avec lui le peuple Juif en exode afin de lui transmettre la religion d'*Aton* disparue.

Freud prend appui sur des recherches d'Ernst Sellin[137] pour cette thèse : Moïse a été assassiné par son peuple révolté. C'est chez le prophète *Osée*, au VIII siècle avant J.-C. que Sellin avait trouvé les signes de cette tradition. Moïse fut donc assassiné par son

[137]Sellin, E., *Moses und seine Bedeutung für die israelitisch-jüdische Religionsgeschichte,* Leipzig, 1922.
Moïse et son importance pour l'histoire de la religion israélo-juive

peuple et sa religion abandonnée. On suppose que Sellin renonça par la suite à cette thèse et Lacan, lors de son séminaire *L'envers de la psychanalyse,* indique que Freud aurait su de Sellin lui-même que ce dernier n'était plus certain de sa thèse[138].

Après le meurtre de Moïse, les tribus juives venues d'Egypte se seraient réunies à d'autres tribus locales et auraient adopté à Qades, une oasis au sud d'Israël, une nouvelle religion : le culte de Jahvé, le dieu des Madianites. Freud s'inspire ici d'Eduard Meyer[139].

Nous sommes maintenant en présence d'une dualité. Un peuple constitué de ceux qui ont vécu l'Egypte et de ceux qui ne l'ont pas vécu ; ce qui sera plus tard représenté par la séparation entre le royaume d'Israël et royaume de Juda. Les lévites qui conservèrent la religion de Moïse, par conséquent plus élevés spirituellement et culturellement, sont en minorité. Un compromis est trouvé entre les deux constituants : ils adoptent la nouvelle religion de Jahvé avec l'exigence de la circoncision et l'interdiction de prononcer le nom Yahvé. On reconstitue alors l'histoire et on attribue la sortie d'Egypte à Yahvé. Le récit biblique permet de supposer deux Moïse : l'un coléreux, l'autre doux et patient. Le Moïse Egyptien est différent du Moïse *midyanit* (décrit dans la bible), gendre d'Ytro et appelé par Yahvé. L'un n'avait jamais entendu la voix de Yahvé, l'autre n'avait jamais foulé le sol de l'Egypte.

Freud déploie les différentes contradictions de la Bible : remaniements, dissimulations, déformations, répétitions gênantes, lacunes. Le récit biblique, rédigé entre le VIIIème et le Vème siècle avant notre ère, contient des indications historiques, mais qui ont été déformées : « Il en va de la déformation d'un texte comme d'un meurtre. La difficulté ne réside pas dans l'exécution de l'acte mais dans l'élimination des traces »[140].

Freud, fidèle à lui-même, tel un détective pointe les dissimulations de preuves de l'effacement du premier Moïse : la circoncision dans le récit biblique est ordonnée à Abraham comme une marque distinctive, or en Egypte elle était déjà pratiquée depuis des siècles ; un fait que les auteurs du texte biblique ne pouvaient ignorer. Où est passé Yahvé entre Abraham et la sortie d'Egypte ? Comment se fait-il qu'un Dieu s'élise tout d'un

---

[138] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 161.
[139]Meyer, E., *Die Israeliten und ihre Nachbarstämme*, Halle, 1906.
[140]Freud, S., *Œuvres complètes, XX, 1937-1939,* op.cit., p. 121.

coup un peuple ? On aurait affaire à un cas unique dans l'histoire, puisque jamais un Dieu n'a choisi son peuple. En somme, dit Freud, c'est Moïse qui s'est abaissé et a choisi son peuple.

800 ans se sont écoulés entre l'exode et l'écriture du texte biblique par Ezra et Néhémie. La religion de Yahvé se met au pas de celle de Moïse l'Egyptien. On retrouve le même destin des deux despotes Akhenaton et Moïse dans le récit biblique qui relate les révoltes contre Moïse

Le meurtre de Moïse est refoulé et le « temps de latence » débute. La doctrine mosaïque revient au fur et à mesure par les prophètes et va constituer en cela la base des espérances messianiques ultérieures. Ces derniers n'ont de cesse de proclamer l'ancienne morale mosaïque, la foi dans la vérité et la justice, rejetant la corruption, la croyance en la magie et la sorcellerie, et les sacrifices.

Freud affirme que l'idée de l'autre Dieu est ce qui a permis la survie du peuple d'Israël jusqu'à nos jours, malgré les coups du destin. L'ombre du Dieu de Moïse (retour du refoulé) devint plus forte que Yahvé à travers les prophéties. Freud relève que les efforts des prophètes n'ont pas été vains et ont permis un succès durable :

> […] les enseignements grâce auxquels ils réinstaurèrent l'antique foi devinrent le contenu permanent de la religion juive. Il est tout à l'honneur du peuple juif d'avoir pu maintenir une telle tradition et produire des hommes qui lui prêtèrent une voix, même si l'incitation était ici venue du dehors, venue d'un grand homme étranger[141].

Ainsi, Freud insère un Moïse *égyptien* dans le contexte d'une histoire juive composée de dualités :

- Deux masses populaires qui se réunissent pour constituer une nation
- Deux royaumes en lesquels cette nation se divise
- Deux noms de Dieu dans la Bible
- Deux fondations de religion, la 1ère refoulée par la 2nde et qui cependant l'emporte
- Deux fondateurs de religion avec les deux Moïse.

[141] *Ibid.,* p. 129

3.1.3. La ténacité du peuple Juif et son envers

Dans la troisième partie de *L'homme Moïse*, Freud expose de façon quasi magistrale ce qui fait le Juif et la spécificité de la religion juive. Il avait auparavant décidé de laisser cette partie de côté, parce qu'il la considérait comme scandaleuse et dangereuse pour la survie de la psychanalyse :

> Vint alors en Mars 38, l'invasion allemande inattendue, me contraignant à quitter ma patrie, mais me libérant également du souci de provoquer en le publiant, une interdiction de la psychanalyse là où elle était encore tolérée[142].

Naissance de la religion monothéiste

Freud fait une analogie entre phénomènes religieux et névroses, entre religion juive et « névrose traumatique » : temps de latence, fixation au trauma, compulsion de répétition, réactions de défense avec évitements, inhibitions et phobies, symptômes, conflits, phénomènes de contrainte. Pour lui les phénomènes religieux ne peuvent « être compris que selon le modèle des symptômes névrotiques de l'individu - qui nous sont familiers – en tant que retours de processus significatifs, depuis longtemps oubliés »[143]. Il en est convaincu depuis 1912 quand il a écrit *Totem et Tabou*. Son incertitude repose uniquement sur la question de savoir s'il a pu démontrer ses thèses avec le monothéisme juif.

Freud relève que sur trois points, le Dieu ultérieur des juifs, *Yahvé*, est devenu identique à l'ancien Dieu de Moïse : Dieu unique, rejet du cérémonial et de la magie, éthique en tant que justice et vérité. La question que se pose Freud est la suivante : pourquoi a-t-il fallu un temps aussi long avant de revenir à la religion Mosaïque ? L'analogie entre phénomène religieux et névrose permet d'y répondre. Il y a là comme un transfert de la psychologie individuelle à la psychologie de masse. Pour la masse comme pour l'individu, l'impression du passé demeure conservée dans les *« traces mnésiques inconscientes ».* Dans la névrose, le trauma précoce a pour effet positif la répétition, le sujet se remémore en revivant le même événement. L'effet négatif est que

[142] *Ibid.,* p. 182
[143] *Ibid.,* p. 136.

le trauma se traduit en une défense qui est le refoulement ; autrement dit, rien ne doit être remémoré. Ce refoulement entraîne une période de latence, suivie de l'irruption de la névrose et du retour partiel du refoulé.

Le monothéisme juif est équivalent à la névrose traumatique. C'est la période de latence entre le trauma et l'apparition du symptôme qui permet de résoudre l'énigme de ce laps de temps important. Ainsi, durant cette période de latence, il n'y a aucune marque visible de l'ancien Moïse. Le peuple juif a abandonné la religion d'*Aton* de Moïse et s'est tourné vers *Yahvé*. Pour autant cette religion d'*Aton* n'a pas disparu sans laisser des traces dans l'inconscient, elle est devenue une tradition qui a continué d'agir de plus en plus et est parvenue à transformer le Dieu *Yahvé* en Dieu mosaïque.

A la suite de *Totem et tabou*, Freud situe *historiquement* le meurtre de Moïse entre le meurtre du père de la horde et le sacrifice de Jésus. Avec le christianisme, initié par Paul, Juif romain de Tarse, il y a la rédemption du « péché originel », du crime contre Dieu, du meurtre du père. La vérité « historique » répétée, c'est le meurtre du père avec le refoulement et le retour du refoulé.

Le totémisme est pour Freud la première forme d'apparition de la religion. Pour lui, les symptômes sont équivalents à des phénomènes religieux. Les hommes ont une préhistoire oubliée. Le meurtre du père de la horde débouche sur un contrat social : le renoncement pulsionnel, la morale, le droit et le tabou de l'inceste. Freud voit dans la foi religieuse le caractère d'un symptôme psychotique. Cependant, la religion quand elle est adoptée par la masse échappe à la malédiction de l'isolement, et ainsi ne peut être appréhendée comme un symptôme psychotique.

Pour qu'une tradition engendre le caractère de contrainte des phénomènes religieux, elle doit être fondée sur autre chose que la communication. Elle doit avoir été refoulée pour pouvoir à son retour produire des effets puissants et engendrer cette contrainte. `

Nous avons relevé chez Freud la notion de traces mnésiques concernant la transmission. Il propose une théorie surprenante :

> […] peuvent être à l'œuvre dans la vie psychique de l'individu non seulement des contenus vécus par lui-même, mais aussi des contenus innés, des éléments d'origine phylogénétique, un héritage archaïque[144].

Son argumentation prend appui sur l'universalité du symbolique, du langage qui est pour lui un cas assuré d'héritage archaïque, venant de l'époque du développement du langage, ce serait même « un cas de transmission héréditaire d'une disposition de pensée»[145]. De plus, ajoute-t-il, le travail analytique a mis au jour le fait que les réactions au trauma ne sont pas forcément basées sur des évènements vécus par l'individu lui-même et se rapproche plutôt d'un modèle phylogénétique. Par exemple : la réaction œdipienne et la castration. Ainsi peut-il affirmer que « l'héritage archaïque de l'être humain n'englobe pas seulement des dispositions, mais aussi des contenus – des traces mnésiques concernant l'expérience de vie de génération antérieure »[146]. Freud sait que ceci vient en contradiction avec la science biologique qui « ne veut rien savoir de la transmission héréditaire »[147]. Mais, il ne peut s'en passer, dit-il. Cela lui permet de jeter un pont entre la psychologie de l'individu et la psychologie des masses un souci récurrent chez lui, dirions-nous. Avec cette hypothèse, Freud peut « sans scrupule »[148], affirmer que les êtres humains ont toujours su qu'ils ont eu autrefois un père originaire et qu'ils l'ont tué.

Cette théorie d'une transmission phylogénétique nous interroge. En effet, quel est le message de Freud ? La transmission se fait-elle au moyen de l'écrit, comme il le dit à propos de Jochanan Ben Zakkai, ou comme un inconscient collectif, autrement dit par les chromosomes ? Celui qui s'est battu sans relâche contre l'inconscient collectif de Jung termine-t-il son œuvre sur cette proposition ?

Deux Moïse, mais également deux Freud apparaissent dans *L'homme Moïse*. Le Freud de la transmission par « un héritage archaïque », transmission mnésique à travers les chromosomes, et le Freud de la transmission par l'écrit, autrement dit par le discours comme condition de la cohésion du peuple Juif. Rappelons qu'après la destruction du

---

[144] *Ibid.,* p. 177.
[145] *Ibid.,* p. 178.
[146] *Ibid.,* p. 179.
[147] *Ibid.*
[148] *Ibid.,* p. 180.

temple de Jérusalem, l'ouverture par *Jochanan Ben Zakkai* de la première école où la Torah est enseignée, est pour Freud l'une des manifestations les plus significatives de l'histoire du peuple Juif[149].

Cette question importante de la transmission qui pourrait paraitre scandaleuse, nous la reprendrons plus loin dans ce chapitre quand nous aborderons le Moïse de Yerushalmi. La raison en est que ce dernier interroge Freud précisément sur ce point.

Revenons sur le meurtre du père. Le processus qui se met en route à partir de ce meurtre est pour Freud la conscience de culpabilité dont les Juifs sont les précurseurs en raison de retour du refoulé. Bientôt elle atteint l'ensemble du monde culturel de l'époque par le biais d'un homme issu de ce peuple qui s'en saisit et trouve en un « *agitateur politico religieux* » l'occasion de créer une nouvelle religion qui se détache du judaïsme. Paul de Tarse nomme cette culpabilité « le péché originel », et la ramène à sa source historique originaire. Un crime contre Dieu a été commis qui ne pouvait être expié que par la mort, un acte commis par un fils puisqu'il s'agissait d'un crime contre le père. Et un fils de Dieu a pris sur lui le péché de tous. Pour Freud, il est indifférent de savoir si le meneur, l'instigateur de ce crime a existé ou non, car il faut prendre en considération le fait que chaque membre de la bande des frères a certainement souhaité commettre ce crime, se créer ainsi une position d'exception en se substituant par l'identification au père.

Et de conclure : si un tel meneur n'a pas existé, alors le Christ est l'héritier d'une fantaisie de souhait restée inaccomplie, s'il a existé, alors il est son successeur et sa réincarnation. Ceci nous renvoie au surmoi où le seul souhait d'une agression suffit pour éprouver un sentiment de culpabilité.

Alors que le judaïsme avait été une religion du père, le christianisme va devenir une religion du fils. L'ancien père-dieu s'effaça derrière le Christ qui prit sa place tout comme en ces temps originaires chaque fils l'avait désiré. Paul, le continuateur du judaïsme va aussi devenir son destructeur. Les raisons de son succès sont probablement dues au fait qu'il va annuler la culpabilité de l'humanité par la rédemption, mais aussi

[149]*Ibid.,* p. 193.

parce qu'il va abandonner le statut d'élu qu'avait son peuple et son indice visible : la circoncision. Raison pour laquelle le christianisme devint une religion universelle.
La religion chrétienne, dit Freud, n'a pas maintenu le niveau de spiritualité qu'avait acquis le judaïsme. Elle n'était plus strictement monothéiste, ayant repris des peuples environnants de nombreux rites symboliques, et rétablit la grande divinité maternelle, accueilli des figures de dieux du polythéisme, mais surtout, elle ne s'est pas fermée comme la religion *d'Aton* et la religion mosaïque à la superstition, à la magie et au mysticisme.

L'antisémitisme et la haine des juifs

C'est dans le chapitre « Application » de la partie *Moïse son peuple et la religion monothéiste* que Freud aborde le sujet de l'antisémitisme. Son développement sur la transmission par le mécanisme du refoulement et du retour du refoulé le conduit à l'origine de l'antisémitisme. Le meurtre du père est ce qui a été refoulé et qui s'est répété avec Moïse et ensuite avec le Christ. Cependant, à la différence de la religion juive, le christianisme est devenu une religion universelle et a abandonné la notion d'élection. Pour Freud, à l'origine de l'antisémitisme, il y a le monothéisme.

Le monothéisme, nous l'avons vu, a commencé en Egypte, il est passé sur un autre territoire, puis s'est transféré sur un autre peuple. Après un long temps de latence, il est devenu la plus précieuse possession de son peuple, ce qui confère à ce dernier la fierté d'être d'élu. C'est pour Freud :

> […] la religion du père originaire, à laquelle se rattache l'espoir de récompense, de distinction, finalement d'hégémonie mondiale. Cette dernière fantaisie de souhait, abandonnée depuis longtemps par le peuple juif, continue à vivre encore aujourd'hui chez les ennemis de ce peuple dans la croyance à la conjuration des 'Sages de Sion'[150].

L'élection est l'une des causes de l'antisémitisme, mais elle n'est pas la seule. Freud propose comme autre cause l*a mise à mort de* Dieu : « On ne cessa pas de lui (le peuple Juif) faire ce grief »[151]. Un reproche que Freud trouve juste seulement si on le

[150] *Ibid*., p. 165.
[151] *Ibid.,* p. 170.

traduit ainsi : « Vous avez mis notre Dieu à mort ». Et si on ajoute : « Certes, nous avons fait de même, mais nous l'avons avoué, et depuis lors nous sommes absous »[152]. Il nous semble que l'aveu du meurtre de Dieu équivaudrait pour les Juifs à rejoindre la communauté des chrétiens et bénéficier de la rédemption.

Notre lecture est que rejoindre la communauté des chrétiens revient à annuler le statut d'élu, et donc fait équivaloir la non reconnaissance du meurtre et l'élection comme cause de la haine des Juifs. Mais cette cause n'est toujours pas satisfaisante pour Freud. Plusieurs raisons doivent nécessairement répondre de cette haine profonde, éternelle. Certaines, dit-il, dérivent forcément de la réalité alors que d'autres sont situées plus profondément, « issues de sources secrètes que l'on aimerait reconnaitre comme étant les motifs spécifiques »[153].

Freud décrit quatre causes qui prennent appui sur la réalité et qui pourraient expliquer l'antisémitisme :

- **Les Juifs sont étrangers dans leurs pays**. Un argument fragile dans la mesure où dans de nombreux endroits où sévit l'antisémitisme, les Juifs font partie des plus anciens, voire ont précédé les habitants actuels. Exemple : A Cologne, ils sont arrivés avec les Romains avant les germains.
- **Les Juifs sont une minorité**. Le sentiment de communauté propre aux masses a besoin pour être complet de l'hostilité envers une minorité extérieure. La faiblesse numérique des exclus encourage cette hostilité.
- **Les petites différences**. Freud dit qu'elles sont jugées impardonnables. Les Juifs sont différents des peuples d'accueil. Pas fondamentalement parce que, dit-il, ils ne sont pas asiatiques, par exemple, ni de race étrangère, mais le plus souvent composés de restes méditerranéens et héritiers de cette culture. Le point essentiel, c'est qu'ils sont autres, de manière indéfinissable et l'intolérance, souligne Freud, se manifeste curieusement à l'égard des petites différences plus fortement qu'à l'égard des différences fondamentales.
- **La résistance à toutes les oppressions**. C'est la plus forte particularité impardonnable. Les persécutions les plus cruelles n'ont pas réussi à

[152] *Ibid.*
[153] *Ibid.*

exterminer les Juifs. De plus, ils manifestent une capacité à s'affirmer dans les domaines où ils y sont autorisés et apportent leur contribution.

Pour résumer, nous pouvons isoler quatre signifiants de l'antisémitisme conscient : **Etrangers, minorités, petite différences indéfinissables et ténacité**.

Arrêtons-nous sur les petites différences, ces particularités impardonnables. Les Juifs ont comme d'autres minorités *leurs petites différences* comme par exemple celles entre les Allemands du nord et ceux du sud ; mais les Juifs sont autres de manière indéfinissable. Pourquoi ?

La raison est que chez les Juifs, on rencontre une petite différence plus impardonnable : leur ténacité. Ils défient toutes les oppressions. Une formule saisissante de Serge Cottet, dans son article « Freud, Lacan, La haine » nous semble éclairante pour résoudre le fait que la petite différence des Juifs suscite cette haine alors que entre les Allemands du Nord et ceux du Sud, elle n'est ni aussi intense, ni permanente. Nous le citons : « (pour Freud) Le critère du narcissisme des petites différences s'applique difficilement aux juifs dont l'opiniâtreté, qui défie toute oppression, fait objection à l'imaginaire du semblable[154]». Le Juif, fait objection à l'imaginaire du semblable en raison de sa ténacité, et c'est cela qui est impardonnable. Et c'est aussi finalement ce qui les sort du registre du narcissisme des « petites différences ».

Mais pour Freud, « Les motifs les plus profonds de la haine des Juifs prennent leurs racines dans des temps depuis longtemps révolus, ils exercent leur action à partir de l'inconscient des peuples »[155]. Et pour cette raison, il s'attend à ce que ces motifs soient rejetés au motif qu'ils seraient peu crédibles. Voici les trois causes inconscientes énoncées par Freud :

- **Le peuple élu**. La jalousie envers celui qui se qualifie comme l'enfant préféré de Dieu n'a pas encore été surmontée chez les autres peuples. Et avec cette jalousie, ils ajoutent du crédit à cette prétention.
- **La circoncision.** Cette pratique laisse une impression déplaisante, inquiétante ; sans doute parce qu'elle rappelle la castration redoutée et touche ainsi à une part volontiers oubliée du passé originaire. Rappelons que pour Freud : « Le complexe de castration, dit-il, est la plus profonde racine inconsciente de l'antisémitisme

[154] Cottet, S., « Freud, Lacan, La haine », in *Horizon*, n°61, 2017, p.75.
[155] Freud, S., *Œuvres complètes, XX, 1937, 1939,* op.cit., p. 171.

[…] La relation au complexe de castration est là ce qui est commun au Juif et à la femme»[156].

- **Le déplacement de la haine de la religion chrétienne sur le judaïsme**, sa source. Ceux qui rivalisent dans la haine des Juifs sont devenus chrétiens tardivement, souvent poussés par une contrainte sanglante. Freud les nomme « *les mal baptisés* ». Sous le vernis du christianisme, ils restent des polythéistes barbares. La rancune qu'ils n'ont pas surmontée envers la nouvelle religion est déplacée sur la source. Ajoutons que le fait que les Evangiles ne traitent que des Juifs facilite ce déplacement. Leur haine des Juifs est au fond leur haine des chrétiens. Freud voit cette hypothèse confirmée dans l'hostilité réservée aux deux religions monothéistes par la révolution national-socialiste allemande.

Relevons à nouveau les signifiants de l'antisémitisme, cette fois-ci ceux qui relèvent de l'inconscient : peuple élu, circoncision/castration et mal baptisé. Nous avons maintenant 7 signifiants : **Etrangers, minorités, petite différences, ténacité, peuple élu, circoncision/castration et mal baptisés.**

Interrogeons-nous à présent sur ce qui différencie les motifs inconscients de cette haine des motifs conscients. Autrement dit, pourquoi castration, élection et mal baptisés sont du ressort de l'inconscient ?

Nous proposons l'explication suivante, ce qui est refoulé dans l'inconscient, c'est ce que le sujet ne peut s'avouer à lui-même parce que cela entre en conflit avec ses idéaux, sa morale. Il ne peut donc avouer la cause de sa haine, qui porterait atteinte à son image. Reprenons ces trois raisons inconscientes. Le peuple élu : nous comprenons aisément qu'il est difficile pour un sujet de reconnaitre sa propre jalousie. Les mal baptisés : il est difficile de renier la tradition à laquelle on est assujetti. La circoncision : il est plus facile de nier sa propre castration en l'attribuant à l'autre. De ceci, nous pouvons conclure que l'antisémitisme est un symptôme.

[156] Freud, S., « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (Le petit Hans) », in *Cinq psychanalyses,* Paris, PUF, 1999, p. 116. Note de bas de page.

Moïse a créé le Juif

On saisit un peu mieux les causes de la haine des Juifs. Mais reste la question de la ténacité du peuple Juif, une question qui, au fond, motive Freud à écrire ce livre. D'où vient aux Juifs cette capacité à vivre, voire à survivre? En répondant à cette question, Freud revient nécessairement sur ce qui fonde l'antisémitisme.

De tous les peuples de l'Antiquité qui ont vécu autour du bassin méditerranéen, le peuple Juif est quasiment le seul à encore exister par son nom et sa substance. Il a défié toutes les persécutions, nous l'avons vu, développé des traits de caractères particuliers et s'est attiré la haine de tous les autres peuples. Il a une haute estime de soi, se considère supérieur aux autres dont ils se séparent par les coutumes. Il faut entendre l'insulte « lépreux », par exemple, qui leur est lancée comme une forme de projection. Il a une assurance particulière, une sorte d'optimisme que des croyants pourraient appeler confiance en Dieu. Cette assurance lui vient de sa croyance d'être particulièrement proche de Dieu, d'être son peuple élu. Nous touchons là un point névralgique. En effet, si on est le favori du père redouté, la jalousie des frères est inévitable. Le passage biblique sur Joseph et ses frères le décrit bien.

Peuple élu, élevé, sanctifié, séparé des autres peuples, ce sentiment des Juifs est devenu une partie de leur croyance religieuse, d'où sa force. Mais derrière Dieu qui les a choisis, se trouve l'homme Moïse ! Ainsi, Freud peut en conclure :

> […] ce fut l'homme Moïse, seul qui créa les Juifs. C'est à lui que ce peuple doit sa ténacité à vivre, mais aussi une bonne part de l'hostilité qu'il a connue et connaît encore[157].

Pour saisir cela, il faut pouvoir identifier ce qu'est un grand homme et comment à lui seul il peut donner forme à un peuple. Un grand homme pour Freud est un homme qui influence ses contemporains de deux manières : par sa personnalité et par l'idée pour laquelle il s'engage[158]; parfois, la personnalité agit seule, l'idée, elle, reste marginale. Le meneur y parvient parce que les masses ont besoin d'une autorité à admirer, ce que Freud démontre dans *Psychologie des masses et analyse du moi*. C'est un besoin qui vient d'un

[157] Freud, S., *Œuvres complètes, XX, 1937-1939,* op.cit., p. 185.
[158] *Ibid.,* p. 188.

désir de père ; donc les traits d'un grand homme sont des traits paternels. Moïse a été un modèle paternel qui s*'est abaissé* jusqu'aux pauvres Juifs afin de leur assurer qu'ils étaient ses enfants chéris.

Pourquoi le peuple Juif était-il attaché à son Dieu, aussi soumis alors qu'il était maltraité par lui, se demande Freud. Parce qu'en plus de la fierté d'être élu, la religion apportait aussi aux Juifs une représentation d'un Dieu plus grandiose ; et donc celui qui croyait en ce Dieu avait le sentiment de lui ressembler, d'être élevé comme lui.

L'interdiction de représenter Dieu, donc de vénérer un Dieu qu'on ne peut pas voir, a exercé une influence certaine. La spiritualité, l'abstraction ont pris le pas sur la sensorialité. Moïse a donné au peuple Juif l'orgueil d'être élu et la dématérialisation de Dieu a ajouté l'orgueil d'être supérieur à ceux restés sous l'emprise de cette sensorialité.

Rappelons ce fait significatif, c'est ce texte sur la spiritualité et la transmission de l'héritage culturel avec la création d'une école à Jabneh par Jochanan Ben Zakkai, que Freud charge sa fille Anna de lire lors du 5ème Congrès International de Psychanalyse à Paris, le 1er aout 1938, dans un climat de guerre et de sombres pressentiments concernant l'avenir de la psychanalyse.

Pourquoi le progrès dans la spiritualité élèverait la conscience de soi d'une personne ou d'un peuple ? Lorsque le renoncement pulsionnel résulte d'une intériorisation de l'interdit, le moi éprouve une fierté. Cette instance intérieure, c'est ce que Freud nomme le surmoi. Si le renoncement pulsionnel pour des raisons de contraintes externes est source de déplaisir, le renoncement par obéissance au surmoi procure au moi certes un déplaisir, mais aussi un gain de plaisir, une satisfaction substitutive. Quand le moi a sacrifié quelque chose au surmoi, il attend en retour une récompense : être davantage aimé de lui. Le rôle du surmoi a été tenu par l'homme Moïse, et la religion qui a commencé par l'interdiction de l'image s'est développée au cours des siècles pour devenir une religion des renoncements pulsionnels.

3.2. Contre l'antisémitisme, les réponses de Freud

Nous venons de voir les causes de l'antisémitisme, voyons maintenant comment Freud y faisait face.

Nous faisons le choix ici d'une certaine répétition, puisque les réponses de Freud à l'antisémitisme en quelque sorte répètent ce qui le constitue comme Juif. Certes nous les avons abordées, mais les approcher à nouveau, c'est insister sur un Freud résolument lucide et combatif face à l'antisémitisme.

Quelles sont les modalités de réponses de Freud contre l'antisémitisme ? Sous ce terme « réponses », nous entendons d'une part comment Freud s'est débrouillé lui-même avec ce phénomène, autrement dit, comment il a surmonté ce qui pouvait soit restreindre ses droits, ses possibilités, soit mettre sa vie en danger, et d'autre part comment il a pensé, conçu le mode de réponses possible à l'antisémitisme.

Nous pouvons nommer ce qui nous semble être trois positions freudiennes face à cette haine :

- Un pragmatisme qui n'inclut pas la soumission, mais au contraire envisage le combat
- Une méfiance et une colère envers les non-juifs.
- La transmission comme pérennisation de l'identité juive.

3.2.1. Pragmatisme et combat

Comme nous l'avons dit, Freud, conscient de la situation, élargit son cercle psychanalytique afin de préserver la psychanalyse des attaques antisémites. Sa collaboration avec Jung et les suisses se fait dans un esprit pragmatique ; raison pour laquelle il mettra du temps avant de se séparer de Jung alors que celui-ci s'était déjà fort éloigné de ses thèses[159]. Rappelons que Freud a insisté auprès d'Abraham et de ses collègues juifs viennois sur la nécessité de recruter des non-juifs pour préserver la psychanalyse de l'antisémitisme.

Le pragmatisme de Freud n'est pas une forme de soumission. Au contraire, cette idée lui est insupportable, comme il l'exprime à propos de l'humiliation subie par son père. Il s'agit de la scène du bonnet. A cet événement, qui agit encore aujourd'hui sur

[159] Gay, P., *Freud, une vie,* op.cit., p. 259-280.

tous ses sentiments et tous ses rêves, Freud va préférer la position d'Hamilcar qui exige la vengeance.

Freud est fier de sa position. Il raconte à sa jeune fiancée dans ses lettres que ni lui, ni ses amis ne baissaient la tête devant leurs ennemis.

Le 16 décembre 1893, Freud relate dans le détail à Martha l'incident dans le train dans lequel il est traité de sale juif, et combien cet incident lui a été finalement agréable justement parce qu'il ne s'est pas laissé maltraiter :

> Un an plus tôt l'irritation m'aurait rendu muet, mais à présent j'ai changé et ses goujats ne m'effrayent nullement. Je priais l'un d'eux de garder ses banalités sentencieuses qui ne m'en imposaient pas et je demandais à l'autre de bien vouloir s'approcher, je lui donnerais la réponse qu'il méritait, j'étais tout à fait d'humeur à l'assommer mais il ne bougea pas[160].

Dans la lettre du 6 janvier 1885, il lui raconte comment son collègue Carl Koller a blessé en duel un chirurgien qui l'avait traité de « sale Juif ». « Notre ami n'est pas blessé et son adversaire a pris deux bons coups de sabre. Nous allons faire un cadeau à Koller pour qu'il garde un souvenir durable de sa victoire. »[161]

Dans « Autoprésentation » Freud revient sur sa position de Juif et la désillusion auquel il a affaire en entrant à l'université. Mais ce qui l'atteint dit-il : « […] c'est qu'on prétende que je devais me sentir inférieur et n'appartenant pas à la collectivité du peuple, parce que j'étais juif. Je récusai le premier point avec la plus grande détermination. Je n'ai jamais compris pourquoi j'aurais dû avoir honte de mon ascendance ou, comme on commençait à dire, de ma race. »[162] Freud, ne se laisse ni intimider, ni impressionner. Au contraire, il s'affirme fier d'être juif. C'est une constante chez Freud, dès que l'antisémitisme refait surface, il affirme haut et fort sa judéité, son sentiment de fierté et sa solidarité envers son peuple. A la différence d'Othello dont le surmoi ne fait pas

[160] Freud, S., *Correspondance, 1873-1939*, op.cit., p. 89.
[161] *Ibid.,* p. 143.
[162] Freud, S., *Œuvres complètes, XVII, 1923-1925,* op.cit., p. 57.

barrage à la haine de l'autre, nous l'avons vu dans le chapitre un, chez Freud l'hostilité n'alimente pas la haine de soi.

Non seulement, il ne se laisse pas abattre par l'exclusion imposée, mais il renverse la situation : «Quant à l'appartenance à la communauté du peuple qui m'était refusée, j'y renonçais sans beaucoup de regret»[163] Il sait que sa détermination est sa meilleure alliée :

> […] une conséquence, importante pour plus tard, de ces premières impressions de l'Université fut que je me familiarisai si précocement avec le sort d'être dans l'opposition et d'être mis au ban de la « majorité compacte ». Une certaine indépendance du jugement fut ainsi préparée[164].

Le combat de Freud est aussi un combat de la vérité. Toute sa vie, il a œuvré pour que les sujets puissent accéder à leur vérité et ainsi se débarrasser de leurs symptômes.

Et il souhaite que les non-juifs, les humanistes, les religieux, bref les antisémites au fond, fassent une place à leur vérité comme nous pouvons le constater dans l'entretien qu'il donne pour un numéro spécial de *L'avenir*, une revue destinée aux immigrés allemands et consacrée à l'antisémitisme. Dans cet entretien, Freud fait référence à un auteur non juif, dont il a oublié le nom, et qui a publié un article sur l'antisémitisme ; un article qui lui parait extraordinaire. Cet auteur énumère les protestations qu'il juge insuffisantes parce qu'elles sont motivées soit au nom de la religion, aime ton prochain, même si c'est ton ennemi, soit au nom de l'humanité, mais jamais au nom de la vérité : « Outre la religion de l'amour et de l'humanité, il existe une religion de la vérité, et celle-ci n'a pas trouvé son compte dans ces protestations[165]». Pour lui, ces protestataires devraient d'abord reconnaitre leurs propres sentiments négatifs envers les Juifs (les Juifs sont inférieurs, étrangers, antipathiques, dominants…) avant de se jeter dans la bataille au nom d'un « humanisme ». Ensuite dans un éloge qui contredit ces préjugés, l'auteur déclare qu'ils sont certes différents, mais pas plus mauvais que d'autres. Qu'ils n'ont pas besoin d'alcool pour supporter la vie et que la violence est beaucoup plus rare chez eux,

---

[163] *Ibid.*
[164] *Ibid.*
[165] Freud, S. *Œuvres complètes, XX, 1937-1939,* op.cit., p. 328.

qu'ils sont beaucoup plus portés vers l'esprit, les valeurs de la famille et la solidarité envers leurs proches, ce qui fait qu'ils contribuent à la culture avec succès dans tous les domaines.

La conclusion de l'auteur pointe un élément important : « Cessons donc enfin de leur jeter à la figure nos bonnes grâces alors qu'ils ont droit à la justice »[166]. En effet, protester « au nom de », c'est donner crédit au discours antisémite, c'est renoncer à l'antisémitisme au nom de la religion ou de l'humanisme, mais pas au nom de la vérité. C'est ne pas être franc avec soi-même. Chercheur infatigable de la vérité, on ne sera pas surpris que Freud refuse ses bonnes *grâces.*

Jones suppose que l'auteur en question est Freud lui-même[167]. L'oubli du nom serait un reproche détourné, adressé par Freud aux non-juifs : Voilà ce que devrait dire un non juif ! Il ne faut pas défendre les juifs et condamner l'antisémitisme au nom de la charité, de l'amour du prochain. S'engager dans cette voie, c'est ne rien vouloir savoir de sa propre méchanceté.

Il nous parait important de souligner que la revendication de la laïcité ne protège pas plus les sujets que ne le fait la religion de leur propre haine.

Notons également que dans une lettre a la directrice de *Time and Tide* qui lui demandait une contribution pour un numéro consacré aux persécutions des Juifs (novembre 1938), Freud répond : « Ne pensez-vous pas que les colonnes de votre numéro spécial devraient plutôt être réservées aux déclarations des non-juifs, moins impliqué personnellement que moi-même ? »[168].

3.2.2. Méfiance et colère : tous antisémites

Lorsque son espoir de vaincre l'antisémitisme par la raison, par les intérêts commun ou par l'amitié s'avère vain, surgit alors devant nous un Freud qui n'hésite à crier sa tristesse mais aussi sa colère et sa méfiance à l'égard des non-juifs.

Voici quelques éléments les plus frappants. A Ferenczi, il écrit : « les Juifs et les Goyims […] se séparent comme l'huile et l'eau ». Dans une lettre à Otto Rank, les goys

[166] *Ibid.,* p. 328.
[167] Jones, E., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud,* volume III, op.cit., p. 273.
[168] Freud, S., *Œuvres complètes, XX, 1937-1939,* op.cit., p. 331.

deviennent les antisémites. A Sabina Spielrein, il écrit que les non-juifs ne nous comprendrons jamais et exploiteront toujours les juifs.

Et en 1938, nous le rappelons, avec des représentants du YIVO : « Fondamentalement, tous sont antisémites […] les grandes masses sont antisémites, ici comme partout ailleurs »[169].

3.2.3. Transmission

Nous pouvons dire que le vrai combat de Freud contre l'antisémitisme se situe du côté de la transmission par le discours. C'est sa réponse à l'antisémitisme mais aussi sa réponse concernant la survie de la psychanalyse.

Répétons que pour Freud, le peuple juif doit sa survie à Rabbi Jochanan Ben Zakkaï qui a ouvert à Jabneh la première académie d'études juives. Freud souligne que :

> Encore une fois notre peuple doit faire face à des temps sombre qui exigent que nous rassemblions toutes nos forces afin de préserver indemnes toute la culture et la science durant les rudes orages actuels[170].

Ce qui maintient le peuple Juif en vie est pour Freud dans la transmission des textes.

3.3. Un « monologue avec Freud » : le Moïse de Yerushalmi

Le Moïse de Freud[171] de Yosef Hayim Yerushalmi reproduit un cycle de conférence prononcée à l'université de Columbia en 1986, à l'Université de Yale en octobre et novembre 1989 et au Mount Holyoke Collège et Smith Collège en mars 1990. Yerushalmi s'adresse donc à des auditeurs et non à des lecteurs ; ce qui rend son texte extrêmement vivant. Son style et sa méthode font écho au passage de la loi écrite à la loi orale dans la tradition juive, autrement dit, au Talmud. Son Monologue *avec Freud,* est aussi une discussion talmudique.

---

[169] Meitlis, J., « Les derniers jours de Sigmund Freud », in *Ecrit du temps, n° 3* op.cit., p. 234-237.
[170] *Ibid*., p. 239.
[171] Yerushami, Y., H., *Le Moïse de Freud,* Paris, Gallimard, 1993.

Ce Moïse de Freud est troublant pour diverses raisons. D'une part, Yerushalmi se pose en tant qu'historien, la première partie de son livre, qui comporte quatre chapitres, en reflète le travail. Il a répertorié, ordonné, analysé toutes les sources, publiées ou non. D'autre part son « Monologue » avec Freud qui conclut le livre ne peut être considéré comme un travail d'historien. Dans ce monologue, Yerushalmi n'est plus extérieur à son objet de recherche, il est impliqué subjectivement dans les questions qu'il adresse à Freud. Et Freud n'est plus appréhendé à la troisième personne, représenté par ses écrits publics ou privés, cliniques ou théoriques, il est pris à témoin. Dans l'après-coup de la lecture, il est impossible de ne pas lire la première partie à la lumière du monologue. Ou pour le dire comme Jacques Derrida, la première partie du livre serait une longue préface[172]. Ainsi, le vrai titre du livre, le plus approprié, sa vérité, serait *Monologue avec Freud.*

La lecture que fait Yerushalmi de Freud ne peut laisser indifférent. Il y a une véritable interrogation sur ce qu'est la judéité de Freud, mais aussi sur le judaïsme. Il a exploré le moindre écrit de Freud, mis au jour des inédits. A chacun son Moïse, celui de Yerushalmi est une interprétation originale de la façon dont Freud appréhende la question de sa judéité, lui qui se sentait profondément Juif tout en ne parvenant pas à définir ce que cela signifiait. Yerushalmi va démontrer un Freud bon connaisseur de la Bible en hébreu.

3.3.1. Moïse, la quatrième humiliation

Le Moïse de Freud a suscité de nombreuses réactions, qui plus est très opposées les unes des autres. Elles vont de l'acceptation la plus totale au scandale et à la censure. Sa publication a entraîné une vaste littérature dans diverses disciplines. Les spécialistes des études bibliques y voient une manipulation arbitraire de faits historiquement douteux, les anthropologues et historiens des religions reprochent à Freud de s'appuyer sur des hypothèses obsolètes. Sans oublier les nombreux Juifs pour lesquels il est une blessure impardonnable. Ajoutons à cela les nombreux psychanalystes aux interprétations aussi diverses les unes des autres.

Face à cette diversité, Yerushalmi annonce sa méthode pour lire Moïse :

[172] Derrida, J., *Mal d'Archive,* Galilée, 1995, p. 66.

> y voir un document psychologique sur la vie intérieure de Freud devant, lui aussi, être soumis à une exégèse psychanalytique[173].

La vérité historique n'est pas ce qui intéresse Yerushalmi car l'originalité de ce livre réside plutôt dans l'usage que Freud fait de sa construction historique et des conclusions qu'il en tire. Il s'agit pour Freud, dans *L'homme Moïse*, de prendre position publiquement sur des questions cruciales : qu'est-ce que l'histoire juive, la religion juive, le peuple Juif, le christianisme et l'antisémitisme à un moment où l'histoire prend un tour tragique ? Freud ne s'était jamais en public exprimé explicitement sur ces questions. C'est un point important pour Yerushalmi.

Avec Moïse, note Yerushalmi, Freud, ajoute une quatrième humiliation qui vient s'ajouter aux précédentes, celle de Copernic, la terre n'est pas le centre du monde, celle de Darwin, l'homme n'occupe pas une place privilégiée dans l'ordre de la création et la sienne, *le moi n'est pas maître dans sa propre demeure*. Cette quatrième humiliation est du même ordre, mais elle concerne le peuple juif : la centralité des Juifs dans l'histoire comme peuple élu est de l'ordre de la croyance et non pas de la réalité. Avec Moïse donc, les Juifs sont décentrés.

Freud Lamarckien,

Le vrai dilemme de Freud dans *L'homme Moïse* n'est pas son ambivalence par rapport à son identité, mais que pour la première fois, il doit garantir une vérité à laquelle il est parvenu par des voies psychanalytiques, en s'appuyant sur des faits historiques.

Yerushalmi considère que les lecteurs de *L'homme Moïse*, par exemple Paul Ricoeur[174] qui y voit le désir d'une autre filiation, trop absorbés par l'égyptianité de Moïse et son meurtre n'ont pas vu que ce livre s'articule autour de la problématique de la tradition, au sens de la transmission, son origine et surtout sa dynamique. Nous pouvons dire que Yerushalmi n'a pas tenu compte d'un autre lecteur de Moïse, Jacques Lacan qui, lui, s'est penché avec le *Moïse* de Freud sur la question de la transmission, comme nous le verrons dans la troisième partie.[175]

---

[173] Yerushami, Y., H., *Le Moïse de Freud,* op.cit., p. 27.
[174] Cité par Yosef Haym Yerushami, in, *Le Moïse de Freud,* op.cit., 34.
[175] Il semblerait que Yerushalmi, malgré une recherche approfondie sur ce qui a été écrit sur L'homme Moïse, soit passé à côté de ce qu'en dit Lacan dans ses deux séminaires, *L'éthique de la psychanalyse* et *L'envers de la psychanalyse*.

Pourquoi Freud s'obstine-t-il à soutenir une thèse qui ne tient pas debout se demande Yerushalmi ; l'hérédité des caractères acquis étant, qui plus est, contestée par les scientifiques. La thèse de Freud, nous la connaissons, est que pour qu'une tradition demeure, il faut qu'elle ait subit le destin du refoulement, elle ne peut se fonder sur la communication. Mais ce qu'ajoute Freud et qui est surprenant, c'est son idée d'une concordance entre l'individu et la masse ; dans les masses, comme dans l'individu, l'impression du passé demeure conservée dans les « traces mnésiques inconscientes ». Et ces traces mnésiques concernent l'expérience de vie de génération antérieure.

Arrivé là, dit Yerushalmi « même l'admirateur le plus fervent et le plus fidèle de Freud ne peut que murmurer en son for intérieur : « Credo, quia absurdum».[176]

Pour Yerushalmi, cette obstination reflète ce qu'il appelle le « lamarckisme » de Freud. Le fait que tant de juifs modernes, proches de la foi ou assimilés ressentent le poids énorme du passé juif et sa force d'attraction, que cela soit vécu comme un point d'ancrage ou comme un « boulet », favorise le lien entre judéité et lamarckisme. Reformulé en termes juifs, le lamarckisme est selon Yerushalmi :

> […] cette profonde conviction que, pour le meilleur ou le pire, un Juif ne peut cesser vraiment d'être Juif, pas seulement parce qu'il est en butte à l'antisémitisme […] et moins encore à cause de la chaîne de la tradition, mais parce que son destin de Juif a été scellé il y a bien longtemps par ses pères et qu'il en ressent encore aujourd'hui l'obscur vibration jusque dans son sang ?[177]

Yerushalmi cite une lettre de Freud à Arnold Zweig dans laquelle apparait cette conception :

> *Nous sortons de là… nos ancêtres ont habité là-bas un demi-millénaire, peut être un millénaire entier… et il est impossible de dire ce que nous avons emmené en héritage, dans le sang et dans les nerfs… de notre séjour dans ce pays*[178].

[176] Yerushami, Y., H., *Le Moïse de Freud,* op.cit, p. 75.
[177] *Ibid.,* p. 76.
[178] Cité par Yosef Haym Yerushalmi, *Le Moïse de Freud,* op.cit., p. 76.

Que le caractère des Juifs a été forgé par la religion juive depuis des siècles, nous le retrouvons également dans ces propos de Freud : « Selon de bonnes informations, ils se conduisaient à l'époque hellénistique tout comme aujourd'hui, le Juif était donc en ce temps-là déjà lui-même»[179]. Autrement dit, un Juif ne cesse pas de l'être même s'il est athée.

Que la transmission des caractères acquis soit niée par les biologistes, ou que cette thèse le rapproche dangereusement de l'inconscient collectif de Jung, ne saurait arrêter Freud. Cette opiniâtreté est pour Yerushalmi très enseignante. D'une part, elle permet à Freud de faire le pont entre la psychologie individuelle et la psychologie collective. Mais surtout, elle permet d'affirmer que l'on ne peut cesser d'être Juif car le destin de celui-ci a été scellé depuis des siècles.

3.3.2. L'antisémitisme et « l'affaire nationale juive »

L'affirmation de Freud d'un fond de vérité dissimulée dans l'antisémitisme chrétien, qui reprochent aux Juifs d'avoir tué leur Dieu, parait surprenante au premier abord pour Yerushalmi. Mais Freud cherche à apporter une explication psychanalytique, ne serait-ce que partielle, au prix payé par les Juifs pour rester « élus » plutôt que d'accepter d'être « rachetés ». Nous dirions que le point où se concentre la haine, est le point de l'élection. Rester « élus » plutôt que d'être « rachetés », c'est le refus de l'universel. Les Juifs font obstacle à l'universel en refusant de se rallier aux « rachetés ».

Pour Yerushalmi, nous l'avons dit, l'égyptianité de Moïse n'est pas l'essentiel, ce qui l'est, en revanche, c'est la hantise de Freud, non dissipée, de voir la psychanalyse cataloguée comme une affaire nationale juive. La psychanalyse, il la voulait universelle, certainement pas juive. Ce qui explique, nous dit Yerushalmi, que dans ses publications il ne laisse rien transparaitre de son attachement à son identité alors que dans sa correspondance privée Freud désigne les Juifs par « nous » et les non juifs par « Ils ».

3.3.3. La Bible, le mandat du père

[179] Freud, S., *Œuvres complètes, XX, 1937-1939,* p. 184.

Historien, Yerushalmi retrace l'histoire de l'éducation de Freud à partir de documents publiés, d'archives et de correspondances. Dans cette étude, on aperçoit un Freud qui a lu la Bible, qui connait parfaitement la tradition juive, qui sait lire l'hébreu, et qui est attaché à sa judéité. C'est ce que Yerushalmi souhaite démontrer. Mais il souligne que Freud nie tout cela et se donne une image totalement différente. Et que contrairement à Abraham, Ferenczi et Sachs, Freud ne témoignait pas d'indifférence à l'égard du judaïsme, mais tenait à se démarquer de la religion. Cela pourrait refléter, suppose-t-il, une agressivité, comme un signe de révolte contre cet attachement autrefois puissant.

Tout d'abord, Yerushalmi rappelle les déclarations de Freud concernant sa judéité lorsqu'il était enfant. Elles se résument en trois points :

- Il n'a reçu qu'une éducation religieuse des plus rudimentaires.
- La pratique religieuse, de pure forme, était réduite au minimum chez ses parents
- Il ne connait ni l'hébreu ni le yiddish. Il ne les a pas appris

Yerushalmi s'appuie sur les anecdotes et allusions de Freud dans sa correspondance privée pour montrer que l'image qu'il donne en public est différente de celle qui apparait en privé. Nous citerons deux exemples parmi les nombreuses cités par Yerushalmi. Le premier témoigne de sa parfaite connaissance de la Bible. Dans une lettre du 23 juillet 1880, Freud raconte à son ami Carl Koller, la veille d'un examen, qu'il n'avait pas encore commencé ses révisions :

> Je décidais d'oublier la pharmacologie… et de réviser à mon aise cet intéressant sujet après les vacances. Mais mercredi après-midi vingt-quatre heures avant de prendre la décision, je me ravisai ; le rire satanique de l'enfer éclata à mes oreilles, la clameur était grande sur Israël, et mes meilleurs amis entonnaient le chant funèbre, « Ne le dites pas en Ascalon. Ne le publiez pas dans les rue de Gath », qui fut chanté à la mort de Saül et Jonathan. Et donc je décidai de m'enfoncer douze heures de plus dans les affres de la pharmacologie[180].

[180] Cité dans *Le Moïse de Freud*, Yosef Hayim Yerushalmi, op.cit., p. 130.

Non seulement Freud cite de mémoire le verset, mais il en connait également le contexte. Qui plus est, dix-sept ans plus tard, il le citera à nouveau dans une lettre à Fliess quand il lui parlera de ses doutes concernant sa théorie de la séduction :

> Il est curieux aussi que je ne me sente nullement penaud, ce qui semblerait pourtant naturel. *Evidemment, je n'irai pas raconter tout cela dans Dan, je ne l'annoncerai pas à Ascalon, dans le pays des Philistins* – mais devant nous deux, je me sens victorieux plutôt que battu[181].

Ce qui est remarquable pour Yerushalmi, c'est que Freud non seulement utilise cette expression biblique comme un proverbe qui fait résonner l'idée de ne pas divulguer un secret, mais qu'il le fait également en lien avec le contexte historique de cette expression. Autrement dit, le deuil de Saül et Jonathan est une métaphore du deuil de sa théorie de la séduction et également du deuil de son père.

Le second exemple que nous citons concerne des mots en yiddish qui sont d'usage dans la pratique juive. Toujours dans cette même lettre à Koller, Freud poursuit :

> Je me mis donc au labeur tandis que cette fatale veille d'examen approchait (*eref* examen, comme on disait au temps jadis), et je m'aperçus que j'avais encore devant moi toute la matière [à réviser][182].

Eref, est le mot hébreu *Erev* yiddishisé. *Erev* veut dire littéralement : soir. Or, il est utilisé pour désigner la veille d'une fête, ou du shabbat. Toutes les fêtes du calendrier juif commencent la veille au soir, on est donc en droit de supposer que dans son enfance, Freud entendait dire autour de lui « *erev Shabbes* », veille du shabbat, *etc.* L'expression lui est si naturelle qu'il l'utilise avec humour la veille de son examen en déduit Yerushalmi.

Yerushalmi, conscient du peu d'informations dont nous possédons sur l'identité juive de Jakob Freud, va se servir de la fameuse dédicace apposée sur la Bible offerte à

[181] Yerushami, Y., H., *Le Moïse de Freud,* op.cit, p.130-131.
[182] *Ibid.,* p. 134.

son fils pour en déduire que Freud a bien reçu une éducation juive. Toute son argumentation repose sur cette dédicace. Non seulement, elle lui permet d'en déduire une transmission de Jakob à Sigmund, mais aussi d'interpréter l'effet subjectif de cette dédicace sur Freud à la fin de sa vie. Yerushalmi relate cette période cruciale entre Freud et son père, dont il considère que la portée n'a jamais été pleinement évaluée. Jakob Freud offre, ou plutôt rend à son fils, la Bible de sa jeunesse lors de son 35ème anniversaire. Or la dédicace n'est pas rédigée en Allemand, mais en Hébreu. Cet événement est pour Yerushalmi une preuve que Freud a bien reçu une éducation juive, qu'il sait lire l'hébreu. Il fait de cette dédicace une démonstration magistrale.

Nous allons nous attarder sur cette dédicace rédigée dans une magnifique langue. Yerushalmi, fin connaisseur de la Bible et du talmud a pu faire un commentaire quasi exhaustif de ce texte dans les règles d'interprétation du Midrash.

Citons d'abord ce précieux document, écrit en hébreu, resté à la postérité :

> Fils qui m'est cher, Shelomoh. Dans la septième année des jours de ta vie, l'Esprit du Seigneur commença à t'agiter et Il s'adressa à toi : Va, lis dans mon Livre, celui que j'ai écrit, et s'ouvriront à toi les sources de l'intelligence, du savoir et de la sagesse. Ceci est le Livre des livres où les sages ont puisé, où les législateurs ont appris le savoir et le droit. Tu as eu une vison du Tout-Puissant, tu as entendu et tu t'es efforcé de faire et tu as plané sur les ailes de l'Esprit. Depuis lors, le Livre est resté en réserve, comme les débris des tables, dans une arche par-devers moi. Pour le jour où tes années ont atteint cinq et trente, je l'ai recouvert d'une nouvelle housse en peau et l'ai appelé « Jaillis, ô puits, chantez-le ! » et je te l'ai dédié afin qu'il soit pour toi un mémorial, un rappel de l'affection de ton père qui t'aime d'un amour éternel.
>
> Jakob fils de R. Shelomoh Freid
>
> A Vienne la capitale, le 29 nissan (5)651 6 mai (1) 891[183]

[183] Yerushalmi, Y., H., *Le Moïse de Freud*, op.cit., p. 139-140. Traduction en français de Yerushalmi. En Index, la dédicace et ses références dans la langue originale. Cf. Annexes I, II, III.

La première question que se pose pour Yerushalmi est évidement la suivante : Si Sigmund Freud ne parlait et ne lisait pas l'hébreu, pourquoi son père aurait-il écrit une dédicace dans cette langue. En effet, lorsqu'on rédige une dédicace de portée affective, il est logique de le faire dans une langue connue du destinataire. Mais le plus important finalement et le plus précieux, c'est non seulement ce qu'elle dit, mais la façon dont le message est dit.

Elle est rédigée en *melitzah*, c'est-à-dire constituée d'expressions tirées de la Bible, de la littérature rabbinique ou de la liturgie. Cette technique littéraire a été largement utilisée par les poètes et les prosateurs en langue hébraïque du Moyen Age jusqu'à la Haskalah[184]. La particularité dans la *melitzah*, c'est que chaque mot renvoie au contexte d'où il est extrait. D'où l'importance pour Yerushalmi de visiter les sources auxquelles Jakob Freud fait directement ou indirectement allusion. Yerushalmi estime que la facilité avec laquelle Jakob Freud manie l'art de la *melitzah* ainsi que ses sources donnent de lui l'image d'un Juif cultivé possédant une parfaite maitrise de certains livres de la Bible.

Nous exposons ici l'essentiel de la démonstration d'un Freud ayant bien reçu une éducation biblique dans l'enfance, abandonnée par la suite et à laquelle son père lui demande de revenir.

« *Fils qui m'est cher* » ainsi que la suite « *qui t'aime d'un amour éternel* » est une expression tirée du livre de Jérémie (La Bible, chapitre 4, verset 19). Or, dans Jérémie, le fils chéri est Ephraïm. Ainsi, le contexte de cette *melitzah,* c'est Ephraïm, figure emblématique des tribus perdues d'Israël. Le prophète laisse entrevoir la possibilité d'un retour et d'une réconciliation des tribus avec Dieu le père. Comment ne pas penser que ce contexte était présent à l'esprit de Jakob Freud ? La signification de cette dédicace serait dans ce cas un appel au retour et à la réconciliation, un appel de Jakob Freud à son fils pour qu'il reprenne sa Bible, retourne à sa lecture. Ce fil conducteur oriente la lecture de Yerushalmi.

[184] La Haskalah est un mouvement de pensée qui va s'étendre du XVIII au XIX. Influencé par les Lumières, il prône l'apprentissage d'une culture générale, le rapprochement entre Juifs et peuples d'accueil et apprentissage de la langue du pays d'accueil et de l'hébreu.

Poursuivons la lecture de la dédicace de Jakob Freud :

> Dans la septième année des jours de ta vie, l'Esprit du Seigneur commença à t'agiter et Il s'adressa à toi : Va, lis dans mon Livre […] Tu as eu une vison du Tout-Puissant, tu as entendu et tu t'es efforcé de faire et tu as plané sur les ailes de l'Esprit[185].

Ces propos font allusion au temps ou Freud a commencé a étudié la Bible. Depuis, *le Livre est resté en réserve, comme les débris des tables, dans une arche par-devers moi :* Lorsque Freud a quitté la maison, il a laissé sa Bible en mauvais état comme les tables brisées. Et lorsqu'il atteint trente-cinq ans, Jakob décide de la lui redonner et la recouvre *d'une nouvelle housse en peau.*[186]

Cette dédicace permet d'entrevoir l'arrière-plan de l'intérêt que Freud portera plus tard à la figure de Moïse depuis *le Moïse* de Michel Ange jusqu'à *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Yerushalmi reprend l'interprétation de Freud sur le *Moïse* de Michel-Ange : Moïse ravale sa colère et serre contre lui les tables qui allaient se briser, ce qui va à rebours de l'interprétation traditionnelle, laquelle voit un Moïse en colère prêt à briser les Tables qu'il avait rapporté du Mont Sinaï. Jakob donne pour la seconde fois la Bible à son fils de la même manière que Moïse donne à son peuple une seconde chance avec les deuxièmes Tables de la loi. Et comme Moïse, Jakob ne se met pas en colère, il lui redonne : « afin qu'il soit pour toi un mémorial, un rappel de l'affection de ton père qui t'aime d'un amour éternel »[187]. Sa colère reste contenue dans les versets d'où sont tirées les *melitzot*.

En 1933, Hitler s'empare du pouvoir et les nazis commencent à pourchasser les Juifs et la psychanalyse ; fin 1934, Freud a achevé le premier jet de *L'homme Moïse*. Pour Yerushalmi, c'est avec ce livre que Freud accomplit le mandat du père reçu à l'âge de trente-cinq ans. C'est le moment pour Freud d'écrire son premier et unique livre Juif, et de répondre à la question de ce qui le fait Juif. Dans *L'homme Moïse*, Freud revient à l'étude biblique et s'exprime le plus ouvertement sur la question juive, sur ce qui fait que les Juifs sont-ils devenus ce qu'ils sont.

---

[185] Yerushalmi, Y., H., *Le Moïse de Freud*, op.cit., p. 139-140.
[186] *Ibid.,* p. 140.
[187] *Ibid.*

Yerushalmi trouve confirmation de son hypothèse dans ce qu'écrivait Freud dans son « Autoprésentation » en 1924 :

> J'étais … mû par une sorte de désir de savoir, lequel se rapportait toutefois plus à la condition humaine qu'à des objets naturels et qui n'avait pas reconnu la valeur de l'observation comme principal moyen de se satisfaire[188].

La phrase qui suit a été rajoutée plus tard, en 1935 :

> *Le fait que je me plongeai très tôt, à peine terminé l'apprentissage de la lecture, dans l'étude de l'histoire biblique, a déterminé d'une manière durable, comme je m'en suis aperçu par la suite, l'orientation de mes intérêts*[189].

Ce n'est donc qu'en 1935, en écrivant *L'homme Moïse*, que Freud reconnait publiquement l'influence sur lui de l'étude biblique.

En ce sens estime Yerushalmi, *L'homme Moïse* représente bien un accomplissement tardif du mandat du père. En écrivant ce livre, Freud non seulement obéit à son père et se replonge dans l'étude de la Bible, mais, grâce à l'interprétation qu'il en donne, parvient à préserver son indépendance. Le Livre des livres ne contient aucune vérité matérielle, mais il se réjouit d'y découvrir une vérité historique. Le retour du refoulé développé dans *L'homme Moïse* explique non seulement la puissance contraignante de la tradition religieuse, mais aussi la résurgence, après une période d'oubli, des plus purs enseignements de Moïse. Si le passé nous maintient dans la sujétion, il est aussi ce dont nous nous nourrissons.

3.3.4. 'Ledidah', selon vous

Le monologue est hétérogène à la forme du livre de Yerushalmi, qui se présente dans la première partie comme une étude scientifique. Ce monologue n'a plus rien de tel, comme nous l'avons dit plus haut. Nous reprenons la formule de Derrida dans *Mal*

---

[188] Freud, S. « Autoprésentation ». cité dans Yerushalmi, Y., H., *Le Moïse de Freud,* op.cit., p. 150.
[189] *Ibid.*

d'archive[190] pour dire que c'est le second « *coup de théâtre* » du livre de Yerushalmi. Le premier étant la dédicace de Jakob Freud.

Tout le livre pourrait être lu à la lumière de ce monologue. Au cours de cette discussion en tête à tête avec Freud, Yerushalmi ne s'adresse plus lui à la troisième personne ; un geste incompatible en principe avec les discours scientifiques classiques.

D'emblée, Yerushalmi dit à Freud sa profonde admiration, jamais entamée. On ne peut ne pas entendre cet amour pour Freud. Un amour filial, transférentiel qui se manifeste dans le « nous » où Yerushalmi s'inclut avec Freud de la même manière qu'il nous a fait remarquer que dans ses écrits privés, Freud dit « nous » en s'adressant aux Juifs. Il n'est plus question de Yerushalmi l'historien dans ce monologue. Ce serait plutôt, Yerushalmi l'analysant, le fils, le Juif.

Yerushalmi annonce à Freud l'objet de son monologue, il souhaite comprendre les motivations inconscientes de ce travail sur Moïse. Il lui dit qu'il trouve redoutable son obstination « olympienne ». Et lui rappelle sa réponse à propos des thèses de Robert Smith sur le totémisme qui ont été rejetées : « Une objection n'est pas pour autant une réfutation […] je ne suis pas ethnologue, je suis psychanalyste»[191]. Ou bien à propos de Sellin qui doute de son hypothèse : « N'empêche que son hypothèse était juste »[192].

C'est à la façon talmudique qu'il s'adresse à Freud avec cette expression ledidah*',* qui signifie : selon vous. Et lui rappeler ce qu'Abraham lui avait écrit dans une lettre du 11 mai 1908 :

> Le mode de pensée talmudique ne peut pas avoir soudainement disparu de nous […] dans la technique de l'apposition et dans toute sa composition votre livre sur le mot d'esprit était tout à fait talmudique[193].

---

[190] Derrida, J., *Mal d'Archive,* op.cit., p. 66-67.
[191] Freud, S., « L'homme Moïse et le monothéisme », in *Œuvres complètes XX, 1937-1939*, op.cit., p. 210.
[192] Yerushalmi, Y., H., *Le Moïse de Freud*, op.cit., p. 158.
[193] Sigmund Freud-Karl Abraham, « Lettre du 11 mai 1908 de Karl Abraham », in *Correspondance complète, 1907-1925*, Paris Gallimard, 2006, p. 73.

En utilisant *ledidah'*, notons que Yerushalmi se met quasiment à la place de Freud. Que dit-il dans ce monologue ? Ou plutôt que veux-t-il obtenir de Freud ? Nous reprendrons ici les reproches essentiels de Yerushalmi envers Freud.

Il débat avec Freud essentiellement sur sa thèse d'une tradition qui se transmet au travers de l'inconscient d'un groupe. Cette thèse est inconcevable pour Yerushalmi, et si Freud s'obstine c'est qu'il y a une autre raison derrière. Elle est irrecevable d'une part parce qu'elle contredit les preuves scientifiques de la génétique moderne, mais surtout parce qu'il existe des différences fondamentales entre la mémoire individuelle et la mémoire collective. L'histoire se transmet parce que certains n'oublient pas, même s'ils sont peu nombreux, et continuent à transmettre même à un petit nombre. Freud lui-même le souligne en affirmant que les lévites sont restés fidèles à leur maitre, Moïse, qu'ils ont conservé sa mémoire et ses enseignements. Alors pourquoi soudainement Freud abandonne-t-il la transmission des Lévites au profit d'un « héritage archaïque » qui n'englobe pas seulement des dispositions, mais aussi des contenus, des traces mnésiques relatives au vécu de générations antérieures ?

La réponse de Yerushalmi est que cela répond à un besoin psychologique chez Freud. Il en est convaincu. Car s'il est vrai qu'un caractère national peut se transmettre indépendamment d'une communication ou de l'influence de l'éducation, alors cela signifie que la « judéité » peut se transmettre indépendamment du « judaïsme », que la première est interminable même si le second est terminé. Ainsi se trouverait résolut l'énigme de l'identité juive de Freud, une identité qui l'a tellement interrogé. Freud dès lors peut être Juif sans le judaïsme.

Finalement, la question de Yerushalmi à Freud se résume à « Pourquoi Moïse » ? Il a cette intuition que Freud voulait dire quelque chose et qu'il n'a jamais osé le faire. Aussi se propose-t-il de le dire à sa place :

> Je pense que, tout au fond de vous-même, vous croyiez que la psychanalyse était un avatar, peut être le dernier, du judaïsme, une sorte de prolongement du judaïsme dépouillé de ses manifestations religieuses illusoires mais conservant ses caractéristiques monothéistes fondamentales […] Pour le dire en deux mots : de

> même que vous vous disiez un Juif sans Dieu, de même vous voyez dans la psychanalyse un judaïsme sans Dieu[194].

Pour terminer son monologue avec Freud, Yerushalmi lui rappelle le message de sa fille, Anna, adressé au congrès de L'IPA qui s'est tenu à l'université Hébraïque de Jérusalem :

> […] on lui a reproché (la psychanalyse) […] de ne pas être scientifique et même d'être une 'science juive'. Quelle que soit la valeur que l'on accordera à ces dénigrements, c'est, je crois, ce dernier qualificatif qui, en la circonstance présente, peut faire office de titre de gloire[195].

Yerushalmi pose à Freud sa dernière question, dont il dit que la seule réponse à cette question le contenterait :

> Quand votre fille a fait parvenir ce message au congrès de Jérusalem, était-ce *en votre nom* qu'elle s'exprimait ?[196]

Yerushalmi souhaite que Freud reconnaisse, avoue que la psychanalyse est une science juive. Certes, pas au sens des antisémites qui la rejettent parce qu'elle est un produit juif, mais au sens où elle serait un avatar du judaïsme. Yerushalmi est convaincu que pour Freud la psychanalyse est un judaïsme sans Dieu. Convaincu aussi que pour Freud, la judéité est terminée, achevée depuis des siècles. Dans cette perspective, il est possible d'être Juif sans judaïsme.

En guise de conclusion,

En écrivant *L'homme Moïse*, Freud, nous semble-t-il, consolide la base de sa théorie psychanalytique, et, en même temps, explique ce qui fait le Juif et les raisons de cette haine perpétuelle que s'attire le peuple juif.

---

[194] Yerushalmi, Y., H., *Le Moïse de Freud*, op.cit., p. 186.
[195] Cité dans Yerushalmi, Y., H., *Le Moïse de Freud*, op.cit., p. 187.
[196] Yerushalmi, Y., H., *Le Moïse de Freud*, op.cit., p. 188.

Freud consolide sa thèse développée dans *Totem et Tabou* : le meurtre du père est le fondement de la civilisation. C'est une théorie de la religion. Dans *L'homme Moïse*, ce qui l'intéresse, c'est le meurtre. Nous avons là un plaidoyer pour le père, une définition du père comme père mort. L'amour du père est présent dans chaque individu et l'hostilité au père est associée au sentiment de culpabilité.

Freud trouve avec Moïse ce qui cause cette haine éternelle envers le Juif. Moïse a créé le Juif. La religion de Moïse a forgé le caractère de ce peuple : proximité avec Dieu, haute estime de soi résultant de la primauté du texte et de l'interdiction de l'image, peuple qui se sépare des autres par ses coutumes ; un peuple élu par Dieu et qui refuse de rallier la religion universelle. Si l'élection est une cause importante de l'antisémitisme, elle n'est cependant pas la plus fondamentale. En effet, ce qui déchaine la haine, c'est une particularité impardonnable : la ténacité des Juifs. Avec cette ténacité, ils font obstacle à l'Imaginaire du semblable et ne sont comparable à aucun autre peuple. Et au fond, la question centrale de Freud dans ce livre est la question de la pérennité du peuple Juif et de sa religion. En l'absence de territoire, le texte, la langue et les *Ecritures* sont la pérennité-même. C'est ce qu'illustre l'acte de Ben Zakkai, tellement essentiel pour Freud.

Mais nous avons constaté que Freud aborde cette transmission aussi par l'héritage archaïque, une théorie paradoxale par rapport à ce qu'il développe sur la pérennité du peuple Juif. Ce qui a conduit Yerushalmi à une interprétation de ce que dit Freud de la judéité *:* la judéité est acquise depuis des siècles et ne dépend plus en conséquence du judaïsme. Cependant, Yerushalmi, lui, met l'accent sur un Freud qui avait lu la Bible et qui était imprégné d'une éducation juive.

Une lecture différente de ce dit « héritage archaïque » peut-être appréhendée avec les concepts lacaniens. Ce que Freud nomme un héritage archaïque est un discours. C'est le langage qui permet la transmission du discours. La solution biologique de Freud hypothétique n'est plus un problème à partir de concept de discours, puisque l'inconscient collectif c'est le langage, le langage tels que les énoncés en sont déposés dans la langue. Par conséquent, ce que transmet le judaïsme, c'est un discours qui passe par la grammaire, par le vocabulaire, par l'évolution étymologique, avec des mots qui disparaissent, et d'autres qui s'inventent. Nous sommes des êtres de discours, un discours nous construit. La réalité de Freud est qu'il était pris entre d'un côté son rapport à la science,

fondamentale pour lui, et de l'autre son rapport au discours juif. Freud, psychanalyste, travaille avec la matière de la langue, et c'est pour cette raison qu'il ne pouvait pas faire l'impasse de la question de sa judéité, qu'il ne pouvait pas balayer le discours transmis par le judaïsme. Nous avons là une réponse à cette question de l'identité juive qui n'a pas laissé Freud en paix jusqu'à ce qu'il puisse en transmettre quelque chose à son tour à la postérité. Yerushalmi, lui-même, le démontre en cueillant dans la correspondance de Freud les signifiants de la tradition juive, de ce qui le fait Juif ; *Eref, Geseres,* les expressions bibliques ainsi que sa référence récurrente à l'histoire de Ben Zakkai. Il a manqué à Freud le concept de discours que Lacan, grand lecteur de Freud, a élaboré. Cependant, nous pouvons dire que ce concept est déjà présent chez Freud lorsqu'il justifie sa thèse de l'héritage archaïque :

> Il y a d'abord l'universalité de la symbolique du langage. Le fait de représenter symboliquement un objet par un autre – il en va de même pour les actions - est courant chez tous nos enfants et va pour ainsi dire de soi. Nous ne pouvons leur démontrer comment ils ont appris cela et il nous faut avouer dans de nombreux cas qu'un apprentissage est impossible. Il s'agit d'un savoir originel, que l'adulte a plus tard oublié […] La symbolique se situe au-delà des diversités des langues […] Ici semble donc se présenter un cas assuré d'héritage archaïque, venant de l'époque du développement du langage[197].

[197] Freud S., *Œuvres complètes, XX, 1937-1939, op.cit.*, p. 178.

DEUXIEME PARTIE
LES DISCIPLES DE FREUD

Chapitre un
Marie Bonaparte, le Juif, ennemi intérieur et extérieur

« Attendez ! On en verra sans doute un retour offensif terrible ! »[198] C'est ce que Freud a répondu à Marie Bonaparte en 1926 ou1927 lorsque cette dernière lui disait que les Lumières entraineraient la disparition de l'antisémitisme, ce phénomène obscurantiste et moyenâgeux.

En 1952, Marie Bonaparte a perdu tout optimisme, l'histoire a donné raison à Freud, son maître. Lors d'une conférence prononcée à l'association Bnaï-Brith, le 28 janvier[199] elle va s'exprimer sur les causes de l'antisémitisme et reprendre les développements de Freud dans *L'homme Moïse* et dans *Malaise dans la culture*.

Nous remarquons qu'elle a le souci de démontrer tout au long de son intervention que ce qui se dit des Juifs, source de mépris et de haine, n'est que préjugé faux et injuste. Son intervention adopte le style de manifeste pour la défense des Juifs. Elle est d'ailleurs, ainsi qu'elle le précise[200], très émue de parler devant l'auditoire du Bnaï-Brith. Rappelons que le Bnaï-Brith avait accueilli Freud comme l'un de ses membres et avait été son premier auditoire. C'est devant lui qu'il avait pu exposer ses découvertes.

Voici les causes que Marie Bonaparte relève comme étant à l'origine de l'antisémitisme.

L'une des premiers restes pour elle ce que Freud nomme les « mals baptisés ». L'antisémitisme est d'abord lié à la religion. Il est le reflet d'un antichristianisme. Les « mal baptisés » se déchargent sur les Juifs, à l'origine de la religion chrétienne.

Le Juif étranger reste aussi une cause quasi immuable. Marie Bonaparte trouve ce reproche injustifié. D'une part, comme le rappelle Freud, ils n'ont pas toujours été étrangers et parfois sont arrivés avant les conquérants. D'autre part, si le Juif a si souvent dû changer de lieu, c'est parce qu'il était chassé. Et quand bien même, est-il parvenu à

---

[198] « Des causes psychologiques de l'antisémitisme », Conférence publiée dans la *Revue Française de Psychanalyse*, Tome XV, n°1, janvier-mars 1951, p. 479-480. Freud cité par Marie Bonaparte.
[199] *Ibid.*
[200] *Ibid.,* p. 478.

s'établir sur une longue période dans un pays, cette image du Juif errant est restée ancrée dans la représentation des peuples.

Elle rappelle aussi le préjugé éternel qui associe le Juif et l'argent, sa rapacité et aussi sa cruauté. Les Juifs au Moyen âge faisaient du commerce, ils étaient effectivement en contact avec l'argent, mais c'est parce que toute autre profession leur était interdite. Aujourd'hui encore, alors que les Juifs sont représentés dans l'ensemble des professions, le doute persiste. Cette association « Juif-argent » n'a pas disparu.

Pour Marie Bonaparte, le rapport des Juifs au texte, le fait qu'ils ont mis au centre de leur vie l'intellect, leur seul refuge étant la vie de l'esprit, a suscité une crainte chez les peuples qui les hébergeaient. Pour elle, contrairement à ce qu'on a l'habitude de penser, cela ne suscite pas de la jalousie car : « il y a toujours, pour le peuple, autour de l'intellect, comme un halo de magie inquiétante ; l'intellectuel fait aisément figure voilée de sorcier ; ses livres de grimoires. »[201]. Cet angle intéressant, le rapport au livre, permet à Marie Bonaparte d'appréhender cette croyance des Juifs comme sorciers capables de manipuler le monde à leur gré. Au fond, leur intelligence particulière est à l'origine de l'identification du Juif au diable.

Le peuple Juif est une race, non pas biologique, mais historique précise Marie Bonaparte. On leur reproche d'être un peuple uni par un idéal commun, des traditions et des rites. Mais n'est-ce pas quelque chose de commun à tous les peuples ? De plus, ajoute-t-elle, ils accepteraient bien de se fondre, de s'assimiler aux peuples avec lesquels ils vivent, mais ce sont les peuples qui leur refusent toute assimilation.

A la fin de son intervention, elle rappelle que ce qui est impardonnable pour les autres, c'est que le peuple juif s'obstine à vivre. Malgré tout ce qu'il a pu subir, il a engendré des libres penseurs exceptionnels comme Spinoza, Marx et Freud.

Après avoir exposé les préjugés, la haine envers les Juifs, reste cette question essentielle : Pourquoi ? Marie Bonaparte a cette réponse : «l'antisémitisme, malheureusement, remplit chez les divers peuples deux fonctions redoutables »[202].

Il s'agit de la possibilité de projeter sur le Juif ses propres maux et d'en faire un bouc émissaire idéal. Le Juif représente l'ennemi intérieur et, en même temps, il est lui-

[201] *Ibid.,* p. 484.
[202] *Ibid.,* p. 487.

même le bouc émissaire sur qui rejeter ce mal. Il est intérieur et extérieur. En cela, il est la cible parfaite. Là aussi, notons la pertinence de sa formulation du « bouc émissaire » en termes d'intérieur et d'extérieur. Elle renvoie à la distinction de l'idéal du moi et du surmoi chez Freud, idéal du moi à l'extérieur et surmoi à l'intérieur. Elle fait écho à la position du Juif à la fois dedans et en dehors des peuples. Cette définition permet d'avancer vers une logique de l'antisémitisme Et Marie Bonaparte nous rappelle ce que Freud dit dans *Malaise dans la culture* à propos de ce qui unit les hommes. Les liens d'amour peuvent les unir, à condition de trouver quelqu'un au dehors sur qui décharger l'agressivité. C'est un mode de satisfaction d'agression facile et commode parce qu'il maintient la cohésion du groupe.

Marie Bonaparte fidèle à la théorie freudienne du surmoi pulsionnel. Comme Freud, elle reste pessimiste quant à la possibilité de la fin de l'antisémitisme. S'il disparaissait, dit-elle, cela voudrait dire que les hommes ont trouvé une autre figure pour jouer à la fois le rôle d'ennemi intérieur et de bouc émissaire.

Chapitre deux
Jones, nez hittite ou peuple élu

Ernst Jones lors d'un colloque intitulé *les Gentils et les Juifs*[203], en 1945, aborde ce qu'il appelle *la psychologie de la question juive*. Son intérêt est de permettre aux Juifs de connaitre une vie et peut être un statut plus satisfaisant. Jones va relever des traits qui leur sont attribués et discuter de leurs pertinences, de leur provenance. Autrement dit l'origine de ces préjugés. Nous exposons ici les points essentiels de son texte.

2.1. Les facteurs de l'antisémitisme

D'emblée Jones pose que les Juifs sont le seul peuple, mis à part les Tziganes, qui tout en étant dépourvu d'un foyer national refuse d'en avoir un en s'assimilant aux peuples parmi lesquels ils vivent, et qui revendique *le privilège* de séjourner dans le pays de leur choix, tout en restant séparés des autres habitants par certains aspects. Cet énoncé est un peu étonnant, en effet Jones n'était pas sans savoir que les déplacements des juifs étaient causés par les persécutions.

Jones souhaite souligner l'aspect volontaire chez les Juifs de cette situation qui provoque les préjugés à leur égard :

> […] je veux dire que les facteurs qui chez les Juifs eux-mêmes s'opposent à l'assimilation contribuent autant aux préjugés que les nombreux facteurs extrinsèques qui entravent ce processus[204].

Et de citer les autres peuples qui ont disparu et revivent en tant qu'Espagnols, Italiens, ou Français. Rien de tel pour les Juifs.

Cette distance, séparation entre les Gentils et les Juifs émanent des deux côtés pour lui. Les Gentils craignent que dans une situation grave les Juifs privilégient leurs propres intérêts avant ceux du pays dans lequel ils vivent. Une crainte d'autant plus

[203] Jones, E., *Essais de psychanalyse appliquée*, *Tome I*, Paris Payot, 1973.
[204] *Ibid.,* p. 233.

légitimée du fait que les Juifs, à la différence des autres étrangers, sont une collectivité organisée et structurée.

La nature du refus de l'assimilation de la part des Juifs est pour Jones leur attitude exclusive et l'arrogance de leur croyance religieuse. En somme, il s'agit de l'idée qu'ils sont plus proches de Dieu. Jones note que les Juifs, au 19ème siècle, se sont affranchis de la religion, donc de cette idée de proximité avec Dieu, mais qu'ils l'ont remplacée par un complexe de supériorité intellectuelle. Une supériorité qui, note-t-il, n'est pas tellement étayée par des réalisations dans le domaine de l'art, de la musique, de la science ou de la philosophie. Cette supériorité, bien que les Juifs puissent penser le contraire, n'existe pas. La seule exception se rencontre pour Jones dans le champ de la morale et de l'éthique. Or c'est un champ qui ne suscite pas d'affection. Les doctrines morales des Juifs n'ont pas été offertes à l'humanité avec générosité, dit-il, puisque du fait de l'élection, les autres sont exclus. Ce sont les autres qui les ont empruntées, plus particulièrement les protestants dans leur révolte contre le catholicisme romain. Et ce qui a le plus compromis toute possibilité de tirer avantage de leur primauté morale est l'opiniâtreté déraisonnable des Juifs à refuser d'« être fidèles à leur propre doctrine messianique qui, sauf pour eux, était devenue l'essence de la religion universellement reconnue par les races blanches de tout continent »[205].

Chez les Juifs, à la différence de ce que l'on peut constater chez l'individu en général, il y a des effets bénéfiques tirés de la souffrance : noble résignation, noble endurance, profonde sagesse sur les choses de la vie. Ici, il s'agit de l'ensemble des Juifs. Jones rappelle que d'après l'Ancien testament, les Hébreux ont été sur leur territoire un peuple assez barbare et que les invasions et les destructions totales des pays voisins ont été implacables. Il est donc possible de supposer qu'après une lutte acharnée afin d'éviter la destruction Jérusalem par les Romains, un changement ait eu lieu dans la mentalité des Juifs du fait de la perte de leurs pays. Ils auraient alors décidé de cesser toute violence. Ainsi, dit Jones, de nos jours on ne peut pas dire que les Juifs se caractérisent par un esprit combattif.

[205] *Ibid.*

Un jour, nous dit Jones, ce caractère sera peut-être la marque d'un type supérieur de civilisation, mais malheureusement pour les Juifs ce n'est pas le cas aujourd'hui. Au contraire, pour lui, cette attitude est méprisée car elle reflète un manque de virilité :

> Prenons le cas d'un réfugié juif allemand devenu par naturalisation sujet britannique avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. On pourrait s'attendre à le voir brûler du zèle de faire tout ce qui est son pouvoir pour combattre les persécutions que subit sa race et sauver ainsi ceux d'entre eux qui sont encore en proie aux horreurs qui se passent sur le continent. Au lieu de cela, on peut le rencontrer en train de discuter avec des amis, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, de ses chances d'échapper au service militaire qui est devenu l'une de ses nouvelles responsabilités civiques[206].

Ce mépris quant à leur manque de virilité s'associe dans l'inconscient à deux traits physiques. Le premier est la circoncision, le second est leur nez hittite qui évoque, selon Jones, une difformité que les Juifs ont malheureusement acquise dans leur errance. Ces traits évoquent la castration, et ce qui tend à réveiller cette peur conduit à l'aversion. Mais Jones nous rassure, les Juifs ne sont pas des créatures passives, leurs pulsions agressives trouveront d'autres issues pour affirmer une masculinité. Par exemple, lorsqu'un Gentil les accuse d'être arrivistes, sûr d'eux, enclin à avancer au moyen de méthodes douteuses, ce qu'il veut dire, c'est que la virilité a été remplacée par des méthodes féminines. Jones interprète ces accusations d'ambition, de côté malin comme une marque de féminité venue remplacer la virilité.

Jones conclut toutefois en affirmant que ce qui est reproché aux Juifs est irrationnel et injuste, mais, par ailleurs, tellement humain. C'est un cercle vicieux dit-il. Les uns se plaignent d'avoir été persécutés et ensuite de se voir reprochés les effets pernicieux de cette persécution sur leur caractère, et les autres font remarquer que ceux

[206] *Ibid.,* p. 237.

qui font tout pour ne pas être aimés ne devraient pas se plaindre du sort qui leur est réservé.

Jones souhaite avec son essai parvenir, nous dit-il, à des solutions pour l'avenir des Juifs. Il insiste sur le fait que les causes de l'antisémitisme ne résident pas dans la perversité des Gentils, mais dans un cercle vicieux auquel contribuent les deux parties. Par conséquent, dit-il, si l'on souhaite que les choses changent, il faudra des concessions mutuelles et des modifications réciproques d'attitude.

2.2. Propositions pour l'avenir

Jones propose d'étudier trois propositions pour l'avenir : Le sionisme, le *statu quo,* l'assimilation.

La solution sioniste

Pour Jones, la solution d'un état juif est compliquée pour deux raisons. Premièrement parce que le mouvement sioniste affirme avec plus de détermination que jamais être un peuple distinct et séparé, et entend préserver sa caractéristique nationale comme les autres nations. Cette revendication est juste, mais comme elle est une des causes fondamentale de l'antisémitisme, elle risque de l'exacerber. Deuxièmement, un état juif alors que la majorité des Juifs vivront toujours dans des pays étrangers ne sera jamais accepté par les Gentils ; ce sera interprété comme une arrogance. Cette question : pourquoi ne partez-vous pas vivre en Palestine, sera posée de plus en plus souvent. Tout cela est sans doute confirmé, pour Jones, par l'augmentation de l'antisémitisme depuis la montée du sionisme.

Le statu quo

Il s'agit de maintenir le même mode de relation entre les Gentils et les Juifs, que ces derniers supporteront avec une résignation et une endurance acquises par la plupart d'entre eux. On peut espérer quelques petits changements liées à la naissance du sionisme, mais pas de changements fondamentaux. C'est une solution insatisfaisante et qui laisse le Juif dans une situation inconfortable, mais, dit Jones, c'est la seule qui soit réaliste.

L'assimilation

L'assimilation est la solution, pour Jones, qui s'avère être la plus juste. Aucun peuple ne peut garder indéfiniment son identité séparée ; et les Juifs sont soumis aux mêmes lois historiques et sociales que les autres peuples. L'argument logique des Juifs d'Allemagne assimilés à la culture environnante, et à qui Hitler à rappeler qu'ils étaient Juifs, n'est pas justifié. Il faut avoir à l'esprit qu'une assimilation ne peut pas se faire en l'espace d'un siècle et seulement grâce à des tentatives individuelles. Il faut des siècles, l'histoire l'a montré, par exemple, avec les Normands d'Angleterre où il a fallu quatre cents ans pour qu'ils se fondent aux Anglais.

Jones recommande aux deux parties, Juifs et Gentils, de chercher un terrain d'entente, un rapprochement, une coopération pour réaliser en douceur ce projet. Et de rappeler qu'il est

> […] inexact de voir dans l'antisémitisme une maladie spontanée sans agent provocateur ; pour prendre une autre métaphore, il représente un cercle vicieux qui ne peut être brisé que par un effort réciproque. Il appartient à la fois aux Juifs et aux Gentils de sonder leurs cœurs[207].

Jones ne doute pas que cette solution ne sera pas la favorite des Juifs. Il suppose qu'ils adopteront plutôt la solution nationaliste, mais pense que cela ne diminuera pas l'antisémitisme parce que les Juifs qui vivront en dehors de l'Etat national seront exposés à de nouveaux problèmes. Il est donc souhaitable de compléter l'assimilation par les deux autres solutions citées plus haut afin de combattre l'antisémitisme.

Il, nous semble que pour Jones, l'assimilation des Juifs est au fond la seule solution viable, puisque les Juifs n'existeront plus.

[207] *Ibid.,* p. 233.

En guise de conclusion

Nous pouvons conclure que la raison d'être de l'antisémitisme, selon Jones, tient du côté des Juifs essentiellement à leur revendication et à leur volonté de continuer à exister comme un peuple séparé des autres, différent des autres. Du côté des Gentils, leur haine est provoquée par le refus de cette position et par le rappel de la castration qu'évoquent les Juifs avec leur nez hittite et leur manque de virilité qui se manifeste par leur aversion pour la violence.

Jones semble se positionner en médiateur entre les Juifs et les Gentils, une position « diplomatique » exprimant le point de vue de deux protagonistes qui le laisse prisonnier d'une analyse qui relève du registre imaginaire. Cette pente à ne vouloir froisser personne, à adopter une position de moralisateur le conduit à demander aux « deux parties » de faire un effort pour se réconcilier. Le registre imaginaire nous semble net dans cette remarque surprenante, un peu déroutante concernant le nez hittite des Juifs qui les rendrait difforme. Également dans ses propos sur le réfugié Juif Allemand quand il laisse entendre que les réfugiés Juifs en Angleterre se sont comportés de manière ingrate en cherchant à échapper au devoir envers un pays qui les a accueillis.

Réfléchir sur l'antisémitisme à partir de la dimension imaginaire empêche Jones de prendre en compte le réel de la pulsion haineuse qui venait de se déchainer. N'oublions pas que son intervention est de 1945. Être de bonne volonté peut conduire à l'oubli de ce qui s'est produit. Nous conclurons avec Lacan :

> Qu'on appelle cela où l'on veut, du terrorisme. J'ai le droit de sourire, car ce n'est pas dans un milieu où la doctrine est ouvertement matière à tractation, que je craindrais d'offusquer personne en formulant que l'erreur de bonne foi est de toutes la plus impardonnables[208].

[208] Lacan, J., « La science et la vérité », in *Ecrits*, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1966, p. 859.

Chapitre trois
Bela Grunberger, une obéissance au surmoi

Bela Grunberger a beaucoup travaillé sur les racines de l'antisémitisme à la lumière des concepts psychanalytiques. Il a publié plusieurs articles dans la *Revue française de psychanalyse*, et notamment coécrit avec Pierre Dessuant, *Narcissisme, christianisme, antisémitisme : étude psychanalytique*[209]. Membre de la SSP des 1953 et chargé d'enseignement à l'Institut de psychanalyse, il s'est intéressé essentiellement à la notion de narcissisme. Ses travaux portent sur ce concept.

L'antisémitisme nécessite qu'on l'aborde par la psychanalyse, dit-il, parce que les arguments sociologiques, économiques, ethnographiques *etc.*, ne sont pas suffisants pour expliquer *la constance et la continuité remarquable*[210] avec lesquelles ce phénomène réapparait quand bien même les facteurs sociologiques et économiques se modifient radicalement. Ils ne peuvent être alors que des rationalisations qui se dévoilent comme étant des conséquences de facteurs psychologiques plus ancien.

L'antisémitisme est appréhendé par Grunberger à partir du narcissisme. L'agressivité la plus puissante qui puisse exister, selon lui, tire son origine de la frustration narcissique. L'antisémitisme est une réponse à une blessure narcissique. La thèse qui veut que l'antisémite projette ses conflits sur le Juif est bien connue, mais ce que Grunberger cherche à préciser, c'est précisément pourquoi sur le Juif ?

Grunberger rejette l'analyse de l'antisémitisme à partir de l'analyse des patients parce qu'il considère que le but de l'analyse est essentiellement de réduire les projections. Or l'antisémite se caractérise par le fait de projeter le mal sur le Juif. Si l'inconscient du sujet perçoit le but de l'analyse, on peut supposer que peu d'antisémites se livreront à cette expérience ; et donc les données recueillies ne montreront par d'antisémites authentiques.

---

[209] Grunberger, B., Dessuant, P., *Narcissisme, christianisme, antisémitisme : étude psychanalytique*, Arles France, Acte sud, 1997.
[210] Grunberger, B., « Un exemple de projection : l'antisémitisme », in *Refoulement : défenses et interdits*, Paris,Tchou, 1979.

3.1. L'antisémitisme comme réparation d'une blessure narcissique

Grunberger, comme Loewenstein, appréhende l'antisémitisme comme un rapport conflictuel entre le christianisme et le judaïsme, à partir du complexe d'Œdipe et du surmoi. Cependant, Grunberger voit dans ce phénomène un échec du complexe d'Œdipe du fait d'un narcissisme faible, d'un Moi fragile. Autrement dit, un défaut du symbolique, de la fonction paternelle. Si pour Loewenstein, nous le verrons plus loin, l'antisémitisme est le reflet d'une révolte contre le surmoi et la morale, pour Grunberger, l'antisémitisme est au contraire une obéissance au surmoi. Par l'agression de celui qui représente le mal, l'antisémite tente de guérir sa propre blessure narcissique. L'antisémitisme est un affect et la variable de son intensité et sa constance sont une réponse à une blessure narcissique.

Freud a décrit des phénomènes de foule dans lesquels les individus se libèrent de la pression du surmoi et déchargent leurs pulsions agressives sur les « ennemis », Grunberger, lui, étudie comment l'antisémite : « cherche à satisfaire par son activité antisémitique aux exigences de son Surmoi »[211]. Ce sont les antisémites dits « de bonne foi ».

Le noyau des projections de l'antisémite est issu d'un Moi morcelé immature. L'antisémite ignore la réalité de son noyau projectif, il ne peut donc être accessible à la raison et refuse toute référence à la réalité des choses ; raison pour laquelle, par exemple, il n'est nullement gêné par les accusations contradictoires portées contre les Juifs. On peut comprendre également, à partir du manque d'homogénéité du Moi, comment il se fait qu'un antisémite peut s'avérer à la fois sadique cruel à l'égard du Juif, et père ou mari affectueux.

Le surmoi de l'antisémite est un surmoi inachevé au sens où il n'est pas constitué par l'introjection, mais par des contraintes éducatives. Grunberger le nomme Surmoi pré-génital. Il n'est pas basé sur l'identification, il est le résultat d'un dressage fait de commandements et d'interdictions. Notons donc que chez Grunberger, le surmoi fait de

[211] *Ibid.,* p. 200.

commandements ne correspond pas au surmoi pulsionnel de Freud. Grunberger a développé une théorie de « la pyramide anale »[212] où chacun se trouve à la fois supérieur et inférieur à quelqu'un, en fonction de sa position sur cette pyramide. Le surmoi est le représentant de la puissance coercitive, ce qui explique pourquoi la masse allemande a accepté le surmoi hitlérien plutôt que le surmoi communiste, par exemple. Le surmoi hitlérien semblait incarner pour la masse allemande une plus grande puissance. C'est aussi comme ça que Grunberger comprend comment les Nazis se sont défendus lors des procès : ils n'ont fait qu'obéir. Ils ont obéi à leur surmoi. Un exemple nous est fourni avec Eichmann lors de son procès. Tout le monde a pu le voir écouter l'acte d'accusation, écouter le récit des crimes monstrueux qui lui étaient reprochés, sans réagir. Comme si tout cela n'avait aucune importance. Cependant, lorsque le président du tribunal lui a rappelé qu'il devait se lever quand il lui adressait la parole, Eichmann s'est confondu en excuses, à bégayer et rougi de honte[213]. C'est le seul moment où il s'est senti coupable. Coupable de n'avoir pas respecté la règle, d'avoir manqué de respects à des supérieurs ; une règle qui lui avait été inculqué lors de son dressage.

Le juif est un être diabolique, il est l'incarnation du Mal. On projette sur les Juifs toute l'analité conflictuelle en bloc, y compris les composantes anales de la sexualité. Comme nous le rapporte Léon Poliakov dans *Histoire de l'antisémitisme*[214], l'image du Juif diabolique traverse les siècles. Pour Grunberger, la régression du surmoi antisémite nécessite d'abord une régression dans la représentation du Juif. On assiste alors à la désindividualisation du Juif, il s'agit de lui ôter toute caractéristique personnelle et humaine. Dans les camps de concentration, ils n'étaient que des numéros : pas d'être humain donc pas de culpabilité. La cruauté s'exerce sur « un objet qui a perdu ses références personnelles et historiques »[215].

La projection, nous l'avons vu, est un phénomène courant, et les Juifs ne sont pas les seules cibles. Cependant, l'image du Juif concentre sur elle toutes les charges pulsionnelles négatives à la fois. Elle est le réceptacle de toutes les projections.

---

[212] Grunberger, B., « Etude sur la relation objectale anale », in *Revue française de psychanalyse*, 1960, 24, p137-160.
[213] Observation recueillie par J. Kessel dans son reportage du procès Eichmann, cité dans Bela Grunberger *Un exemple de projection : l'antisémitisme,* op.cit., p. 203.
[214] Poliakov, L., *Histoire de l'antisémitisme*, Paris, Seuil, 1991.
[215] Grunberger, B., *Un exemple de projection : l'antisémitisme*, op.cit., p. 204.

Grunberger ne voit aucune parenté entre le paranoïaque et les projections de l'antisémite. Sauf à supposer, dit-il, que tous les allemands, les polonais, *etc.* étaient paranoïaques. D'autre part, ajoute-t-il, si le paranoïaque projette sur le Juif, il ne le fait pas sur un mode exclusif.

3.2. La satisfaction de l'antisémite

L'antisémite semble ne pas vouloir ou ne pas pouvoir user de mécanismes névrotiques pour compenser son moi fragile. Il les remplace par la projection sur le Juif, ce qui lui permet de maintenir un équilibre. La projection masque sa faiblesse et sa dépendance absolue à ce phénomène, elle est un camouflage d'une blessure narcissique.

Grunberger parvient au constat qu'on est antisémite parce que cela procure du plaisir. Il trouve confirmation de ce plaisir dans les photos des camps et des ghettos sur lesquelles on peut voir le sourire de satisfaction des soldats avant de tirer sur leurs victimes. Autre exemple, avant-guerre, on a pu lire dans un journal canadien : « la lutte anti-juive est une lutte dangereuse, mais elle procure de fameux plaisirs »[216]. Cette satisfaction de l'antisémite vient du fait que son Moi est en parfaite harmonie avec son Idéal du moi. Le bien se trouve de son côté, puisqu'il a projeté le mal sur le Juif :

> L'idéal du Moi est narcissique et la satisfaction est celle d'une intégrité narcissique parfaite retrouvée par la projection sur le Juif[217].

Les antisémites donc se recrutent facilement parmi les faibles, parmi les victimes d'une blessure narcissique qu'ils ne parviennent pas à supporter. A l'origine de cette blessure, il y a l'échec œdipien. Plutôt que de reconnaitre, d'assumer son inaptitude à réaliser son désir œdipien, inaptitude liée à son insuffisance sexuelle, l'antisémite préfère en attribuer la responsabilité à cette puissance rivale mais extérieure à lui qu'est le père. En somme, nous pouvons dire, qu'il vit l'interdiction de l'inceste comme une blessure narcissique, et non pas comme un interdit ou un impossible. L'obstacle au désir incestueux, dit Grunberger, c'est le père dont le rôle est tenu par le Juif. Le Juif vient

[216] Le patriote, Montréal, 15 février 1938, cité dans Grunberger, *Un exemple de projection : l'antisémitisme*, op.cit., p. 206.
[217] *Ibid.*

servir de pansement à la blessure narcissique. L'antisémite invente l'obstacle œdipien pour sauver son honneur (son narcissisme). D'une façon générale, le narcissisme se trouve à la base même de la problématique œdipienne.

3.3. Le Juif comme solution au conflit œdipien

La thèse de Grunberger est que le christianisme est une religion narcissique, il développe longuement cette thématique dans son livre *Narcissisme, christianisme, antisémitisme : étude psychanalytique*. Présentons son argumentaire. L'antisémitisme collectif nous oblige à chercher ses racines dans une période lointaine de l'humanité, de la même manière que dans une cure nous essayons de remonter à la première enfance. Ainsi, l'antisémitisme reflète le conflit entre les religions qui accordent une place importante à l'élément maternel, et le judaïsme qui se présente comme une religion du père ; un père sévère qui représente le Surmoi. L'humanité n'est pas prête à pardonner aux Juifs le Surmoi qui découle de leur religion. Le monothéisme en retirant la figure maternelle a favorisé la spiritualité, tel que Freud l'a développé dans *L'homme Moïse*, mais a aussi désincarné la source de chaleur et d'amour qu'est la mère. Le christianisme a par la suite réparé cette frustration en divinisant la figure maternelle, mais sur un terrain où le Surmoi collectif existait déjà ce qui a abouti au conflit judéo-chrétien. Le chrétien (le fils), en effet, est avec la mère, puisque le père est au ciel. Ce qui est une forme de réalisation du désir œdipien mais qui accroit la culpabilité chrétienne par rapport aux Juifs qui, eux, sont restés fidèles au père, au Surmoi. La question de la naissance du Christ est primordiale, Jésus n'a pas de père. L'histoire de sa naissance, un fantasme consistant à se croire le fils de Dieu, est une tentative de réponse à cette faille, à cette blessure narcissique. Le christ se confond avec la divinité et transforme le narcissisme en une véritable religion.

En somme, non seulement le Juif avec l'introduction du monothéisme a interdit l'intimité de l'homme avec sa mère, mais il a aussi installé un juge intérieur pour le persécuter et le punir de son désir œdipien. Le Juif occupe la place du père dans le conflit œdipien : il interdit la mère et introduit la morale. C'est selon Grunberger la raison pour laquelle le Juif est choisi par l'antisémite pour cible, il en fait le lieu de projection qui lui permet de régler son conflit œdipien.

Les adolescents permettent de saisir ce phénomène. Lors de cette période, ils ne passent rien à leurs parents, ils guettent la moindre faille. C'est comme s'ils leur disaient, au père en particulier, avant de critiquer et de faire la morale, regardez comment vous vous conduisez vous-mêmes. L'adolescent est pour Grunberger l'âge électif de l'antisémitisme parce que :

> l'adolescent se retrouve justement à la fois à l'acmé de sa crise œdipienne et de sa poussée narcissique avec la difficulté d'intégrer ces deux facteurs d'autant plus qu'il est en même temps aux prises avec les exigences de la réalité[218].

Si nous résumons la pensée de Grunberger, l'antisémitisme est une variante de la relation œdipienne. La fonction du Juif facilite l'abréaction œdipienne en permettant la dichotomie que réalise l'antisémite. Il partage son père en deux, le père veut dire ici l'image paternelle. Il y a celui à qui il adresse ses sentiments négatifs, son agressivité et celui à qui il adresse ses sentiments positifs qui est le père aimé, l'idéal. L'association de ces deux images du père est la condition requise pour que le mécanisme de projection antisémite fonctionne. C'est ainsi que Grunberger interprète les slogans antisémites tels que : « Réveille-toi Allemagne, crève Juif », « Battre les Juifs, sauver la Russie ». Le sens de cette association constante de l'idéal à préserver et du mal à détruire peut se formuler ainsi :

> Je ne bats que le Juif, le mauvais, qui est mon ennemi et donc ennemi de mon père, par contre j'aime et j'honore mon père et n'œuvre que pour son Salut[219].

Mais le juif comme représentant du père dans le conflit œdipien, comme celui resté fidèle au surmoi n'est pas un argument suffisant pour Grunberger. Le facteur décisif, pour lui, du choix de la figure du Juif, pour l'antisémite, réside dans le fait que ce dernier réunit deux caractéristiques contradictoires et indispensables : le Juif est à la fois tout puissant et châtré. Tout puissant parce que figure surmoïque, châtré parce que hors de la collectivité, en marge. La circoncision n'intervient pas ici. Pour Grunberger, l'antisémite est un régressé anal et pour ce type d'individu, seule l'insertion dans un système organique social valorise narcissiquement, et seule cette forme d'intégrité narcissique est

[218] *Ibid.*, p. 210.
[219] *Ibid.,* p. 214.

capable de lui donner un « phallus ». Le Juif est un être errant, et solitaire, châtré et misérable exactement comme le père qui est vu par l'enfant comme un intrus, étranger.

En guise de conclusion

Pour Grunberger, l'antisémite souffre d'une blessure narcissique, résultat d'un échec de l'Œdipe. En projetant le mal sur le Juif, il répare cette blessure et obéit en cela à son surmoi. Le Juif est une surface de projection parce qu'il représente à la fois le père redouté et aimé. Il permet de régler le conflit œdipien. Mais le facteur décisif qui fait que le juif incarne cette cible de projection, c'est qu'il est à la fois puissant comme le père et châtré parce que en marge de la collectivité et donc peu valorisé. Nous retrouvons cette idée chez Jones qui pense que c'est la faiblesse, le manque de virilité chez le juif et une difformité qui suscitent le mépris. Mais aussi chez une patiente de Loewenstein, nous le verrons au chapitre suivant, qui méprise les juifs lorsqu'ils sont victimes, mais dès qu'ils acquièrent du pouvoir, son mépris disparait.

La création de l'état d'Israël met fin à l'image du Juif errant, en marge, du Juif faible. Pour Grunberger, l'israélien participe d'une souveraineté et d'une puissance ; ce qui signifie pour l'inconscient qu'il est doté d'un « phallus ». Il vit sur sa terre à lui et a donc, en quelque sorte, repris contact avec la mère. Il vit avec elle comme un couple, à l'égal des autres peuples. Il vit dans un monde matériel, organisé et hiérarchisé. L'antisémitisme, ne va pas cesser « comme on souffle une bulle de savon », dit Grunberger, mais « le ton de l'antisémitisme a changé subitement, et l'on assiste même à ce phénomène étrange que le même Juif, qui était méprisé et persécuté hier, devient pour l'antisémite un homme comme les autres depuis qu'il s'appelle Israélien »[220].

[220] *Ibid.,* p. 217.

Chapitre quatre
Loewenstein, se libérer du surmoi

Quelques points importants

Psychanalyse de l'antisémitisme de Rudolph Loewenstein, est le premier essai psychanalytique consacré entièrement à cette question après Freud. Edité en France une première fois en 1952 et une seconde fois en 2001, il « appartient à une constellation bien particulière d'essais consacrés à l'antisémitisme » note Nicolas Weill dans la préface[221]. Il replace ce livre dans son contexte historique entre la publication de Sartre *Réflexions sur la question juive* (1946), *un peuple solitaire de Cioran* (1956) et *sur l'antisémitisme* de Hannah Arendt (1951, 1973 pour l'édition française). « Pris ensemble, ces écrits constituent une première confrontation sociologique, philosophique, historique - et en l'occurrence, psychanalytique – avec le phénomène, et sont publié dans les années qui suivirent immédiatement la Shoah »[222]. C'est durant cette période que foisonne une production d'études sur la haine antijuive, dont les auteurs n'aborderont plus, ou sinon, occasionnellement, « la question ».

Ces écrits vont se heurter à l'indifférence et à la lassitude. Il faudra attendre la fin des années soixante-dix pour que la mémoire de l'extermination des Juifs connaisse un cours nouveau. « De tous ces ouvrages, note Weill, l'essai de Loewenstein n'en est pas moins resté l'un des plus oubliés. Un détail significatif : en deux décennies, les années 1980 et 1990, ce petit volume n'aura été emprunté que deux fois à la bibliothèque de l'Institut de Psychanalyse de Paris, l'un des rares lieux où il pouvait être consulté avant la présente réédition »[223].

---

[221] Loewenstein, R., *Psychanalyse de l'antisémitisme*, Paris, PUF, 1952, p. 3.
[222] *Ibid.*
[223] *Ibid.,* p. 6.

L'une des spécificités de *Psychanalyse de l'antisémitisme* est qu'il est né de l'évènement lui-même « c'est en France au cours de la triste année 1941, que cet ouvrage fut commencé[224] » confie Loewenstein. Alors qu'il parle avec Marie Bonaparte en août 1940 de la situation politique du monde, celles des Juifs et de l'antisémitisme, elle lui rapporte les propos du directeur d'un important périodique auquel elle reprochait la campagne antisémite de son journal. Celui-ci se défendant d'un éventuel antisémitisme, avec cet argument « classique » d'amis intimes Juifs, ajouta :

> Il faut bien l'avouer, nous sommes en périodes révolutionnaires…Le sang n'a pas encore coulé…mais le peuple a besoin de s'en prendre à quelqu'un, il lui faut des victimes…Alors les Juifs…[225].

Marie Bonaparte, dit à Loewenstein que le Juif allait être à nouveau utilisé comme bouc émissaire. Cet entretien avec Marie Bonaparte a été le point de départ de son livre, mais aussi, dit Loewenstein, « Des mobiles plus personnels, ont sans aucun doute, contribué à l'intérêt suscité en moi par ce problème »[226]. Loewenstein nous confie s'être entièrement identifié à la France bien que né en Russie et s'être ensuite senti brutalement rejeté par son pays d'adoption parce que Juif.

Ce livre a été publié aux Etats Unis immédiatement après la guerre, après l'horreur qu'a été la découverte de l'extermination d'un tiers du peuple juif. Mais, curieusement, Loewenstein ne parait pas distinguer la Shoah des manifestations antisémites antérieures. Il n'introduit pas comme Hannah Arendt, une discontinuité entre la judéophobie du passé et l'antisémitisme des temps modernes, celui auquel il a été lui-même confronté.

Alors que, selon ses dires, son vécu est essentiellement le point de départ de cet essai, ce qui est tout à fait particulier, c'est que Loewenstein ne parle pas de sa judéité, de son propre rapport à son identité juive. Il ne dit rien des effets subjectifs de son passé dans son village natal, Lodz, par exemple, ou des conséquences subjectives de la nécessité pour lui de fuir la France. Contrairement à Freud qui s'interroge sur son propre rapport au judaïsme, qui nous fait part de ces réponses à l'antisémitisme et qui s'implique

---

[224] *Ibid*., p. 51.
[225] *Ibid.,* p. 55.
[226] *Ibid*., p. 55-56.

subjectivement dans son objet de recherche, Loewenstein, lui, s'absente. Il traite l'antisémitisme comme un objet presque extérieur, dirions-nous. De la même manière, il ne s'attarde pas sur la création de l'Etat d'Israël et sur ce que cela peut représenter pour le peuple juif après la Shoah, alors qu'il cite Pinsker, précurseur du sionisme politique, qui propose comme remède à l'antisémitisme, l'indépendance politique.

Loewenstein, membre actif de la Société Psychanalytique de Paris, associée à l'IPA créée par Freud, a apporté en France son expérience berlinoise. Il a participé à la traduction des Cinq psychanalyses de Freud et a été secrétaire de la Revue française de psychanalyse. C'est sur son divan que se sont formés au cours de ces années à Paris plusieurs analystes français célèbres. Parmi eux Lacan qui a correspondu avec lui tout au long de la crise qui a précédé la rupture.[227]

L'une des particularités de l'essai de Loewenstein est qu'il est aussi une étude clinique. En effet, il se sert de réactions antisémites de ses patients sur le divan, qu'il analyse avec les concepts de la psychanalyse. Toutefois, cela n'est pas suffisant pour lui, il estime que l'antisémitisme relève également de la psychologie collective. ; on ne peut pas faire abstraction des conditions sociales et historiques des peuples et par conséquent on doit appliquer la psychanalyse dans le champ du social. Loewenstein s'intéresse et examine aussi les propos « racistes » basés, selon lui, sur des facteurs sociologiques et économiques. Enfin, Loewenstein étudie les interactions psychologiques entre les Juifs et le monde chrétien au milieu duquel ils ont vécu pendant des siècles. Ce qui le conduit vers une conception d'un « couple culturel » formé par Israël et le Christianisme et qui lui sert de base à l'explication du phénomène de l'antisémitisme.

Par ailleurs, Loewenstein consacre un chapitre aux « Particularités psychologiques des Juifs ». En ceci, il fait partie d'une tradition de Juifs érudits qui ont tenté de combattre l'antisémitisme racial au moyen d'arguments scientifiques afin de réfuter les préjugés raciaux[228]. Soit à partir du modèle lamarckien qui aborde la transmission par un transfert héréditaire de caractères acquis et non pas par une transmission biologique (prônant l'idée de la race immuable), soit en rapportant des traits

[227] Annexe IV. Lettre de Jacques Lacan à Rudolph Loewenstein.
[228] Voir la préface documentée de Nicolas Weil à ce sujet.

de caractères juifs à une origine historique, environnemental et non pas biologique. Soit par l'utilisation des statistiques afin de démonter les préjugés raciaux.

Dans ce chapitre « Particularités psychologiques des Juifs » Loewenstein démontre que la plupart de ces traits de caractère dits Juifs, sont communs à tous les êtres humains. Il les étudiera en détail et montrera comment ils sont liés au vécu spécifique des Juifs. En effet, ils peuvent être accentués chez ces derniers en fonction de l'époque, du milieu, de la situation spéciale dans laquelle ils se trouvent.

Un des traits de caractère dit « Juif » souligné par lui nous semble intéressant, puisqu'il fait écho à la férocité du surmoi que nous venons d'étudier chez Freud. Loewenstein rappelle qu'après son exil, le peuple Juif a renoncé à la violence, et surtout a pris sur lui la faute de son malheur. Dieu n'est jamais remis en question par le peuple Juif. Celui-ci continue à lui être fidèle malgré tous les malheurs. Plus le juif est persécuté, plus il se rattache au passé. Le renoncement à la violence, aux pulsions agressives, nous l'avons vu, renforce le surmoi et l'agressivité est retourné contre soi. Ainsi, Loewenstein conclut que les Juifs du fait de leur histoire ont une tendance accentuée à retourner contre eux l'agressivité.

La soumission totale à Dieu a un autre effet sur l'attachement familial que l'on trouve accentué chez les Juifs. La composante hostile du complexe d'Œdipe dans le cas d'une minorité peut se fixer sur les persécuteurs, nous dit Loewenstein et par là augmenter l'attachement à la famille. D'où l'importance de la famille chez les Juifs et les névroses familiales.

4.1. Le fantôme juif comme cause de la judéo phobie

Définir l'antisémitisme de manière exacte ou s'accorder sur les conditions qui le favorisent n'est pas chose simple. Loewenstein va prendre appui sur les idées de Léon Pinsker[229], médecin Juif d'Odessa, diffusées dans *Auto-émancipation*[230].

[229] Léon Pinsker, (Pologne le 13 décembre 1821- 9 décembre 1891), militant sioniste. Il milita également toute sa vie pour l'intégration des Juifs russes en créant notamment la Société pour la promotion de l'instruction qui encourageait l'apprentissage de la langue russe.
[230] Pinsker, L., *Autoémancipation ! Avertissement d'un Juif russe à ses frères*, Paris, Mille et une nuits, 2006.

Ne pas être indépendant est incompatible avec la vie pour Pinsker. Avec la perte de leur patrie, les Juifs ont perdu leur indépendance, « ils sont minés depuis lors par un processus de décomposition incompatible avec l'essence d'un organisme vivant et complet »[231]. Cependant, si les Juifs ont renoncé à leur existence politique, ils n'ont pas pour autant renoncé à leur héritage spirituel et ont continué à vivre comme une nation. C'est ce qui fait que le monde dès lors voit dans ce peuple « l'apparition macabre d'un mort qui se meut parmi les vivants »[232]. C'est cette figure de fantôme, de revenant, de peuple sans organisation, sans pays, qui continue à errer parmi les vivants, qui suscite la terreur des foules. C'est une figure unique dans l'histoire. Cette crainte du fantôme Juif s'est transmise de génération en génération. La judéophobie est donc une variante de la démonophobie avec cette différence que le Juif est bien vivant, en chair et en os, d'où l'effroi qu'il provoque. De plus, ajoute Pinsker, la particularité du fantôme Juif, c'est que cette figure est partagée par l'ensemble de l'humanité. Pour lui, la judéophobie est une psychose. La peur des revenants permet de reporter la responsabilité sur l'ensemble de la nation juive des fautes individuelles, effectives ou supposées, de ses membres. La solution pour Pinsker est de retrouver l'indépendance avec un état et une existence politique.

4.2. Les antisémites.

4.2.1. Les différents types d'antisémites

Loewenstein va distinguer différents types d'antisémites et indiquer ce qui lui a permis de parvenir à cette distinction :

- Les antisémites par ambition politique, comme le journaliste cité plus haut.
- Les sadiques qui assouvissent leurs instincts sur des victimes. Les Juifs en ont souvent été victimes, surtout quand la propagande a permis ce sadisme et l'a justifié. La cruauté d'un grand nombre de criminels antisémites découle d'une sorte de perversion sexuelle.
- La haine raciale, les préjugés anti-Juifs. Bien des gens, précise Loewenstein, ayant des préjugés anti-Juifs tentent de s'en débarrasser ou de les atténuer.

[231] cité dans Loewenstein, R., *Psychanalyse de l'antisémitisme,* op.cit., p. 59.
[232] *Ibid.,* p. 60.

Certains résolvent ce conflit en distinguant le « bon Juif » du « mauvais Juif ». Le mauvais Juif présenterait des caractéristiques stéréotypés : âpreté au gain, avarice, cruauté, perfidie, *etc.* Le bon Juif, en revanche, est pur, idéaliste généreux, noble et désintéressé. Cette distinction, remarque Loewenstein avec subtilité, n'est évidemment pas une appréciation objective puisqu'elle ne concerne jamais d'autres nations : on ne parle pas de « bon Américain » ou de « mauvais Américain ». En parlant de « bon Juif », les antisémites laissent échapper leurs véritables pensées : chez le « bon Juif », il n'y a rien de Juif, voire même il n'est « pas Juif du tout ». C'est le mot Juif qui est consciemment ou non synonyme des défauts que la tradition et la superstition ont associé au « mauvais » Juif. Loewenstein illustre son propos dans un exemple fréquent au quotidien :

> Quand un Juif est malhonnête, sa malhonnêteté, qualifiée de 'juive', est attribuable à l'ensemble des Juifs. Tel Juif est malhonnête justement parce qu'il est Juif. [233]

- Les réactions antisémites dues à l'envie et la jalousie.
- Les opportunistes, arrivistes politiques.
- Les adeptes de la « justice ». Puisque les Juifs suscitent tant de haine, il doit y avoir une part de vérité dans ce qui leur est reproché.
- Les antisémites par culpabilité. Ils n'aiment pas les Juifs parce qu'ils se sentent coupables des persécutions chrétiennes. Ils tentent de les justifier en découvrant des défauts aux Juifs.
- Les antisémites pour échapper au remord. Les Juifs sont comme une épine dans le pied, toujours « victimes », il faut toujours les défendre. Et comme ils ne peuvent ou ne veulent pas assumer ce rôle de défenseur, les antisémites préfèrent les voir disparaitre pour ne plus ressentir de remords.
- Les antisémites par conformisme. Ils se rangent à l'opinion de leur milieu.

[233] *Ibid.*, p. 67.

4.2.2. L'antisémitisme n'est pas une pathologie mentale

Loewenstein, est attentif à ne pas confondre psychose, névrose ou phobie avec antisémitisme. Certes une analogie existe entre les réactions des antisémites et celles de psychotiques ou de névrosés atteints de phobie. En effet, l'antisémitisme donne lieu à des comportements qui ressemblent à ces tableaux cliniques : méfiance et vigilance pouvant aboutir à une sorte de répulsion, judéophobie consistant en un mélange de haine et de peur, de dégout et de mépris, antisémitisme délirant «ou « paranoïaque » d'individus qui croient au « complot mondial Juif ». Cependant Loewenstein souligne que l'on peut être névrosé ou aliéné sans être antisémite et inversement. Si la croyance aux « Protocoles des sages de Sion » ressemble fortement à un délire paranoïaque, elle n'est est pas pour autant un délire au sens clinique du terme. Loewenstein note que les chefs nazis ainsi que les innombrables antisémites qui l'ont suivi n'étaient pas des sujets psychotiques. Pour lui, la ressemblance est une ressemblance de forme. Dans la paranoïa comme dans le délire antisémite, le délire se traduit par l'idée de complot, de conspiration. Dans la phobie comme dans la judéophobie certains objets, certaines personnes peuvent inspirer une horreur insurmontable.

Une autre ressemblance importante, note Loewenstein, est que ni les paranoïaques, ni les phobiques ni les antisémites ne sont accessibles à la raison, à l'épreuve de la réalité.

> Les passions, les mobiles et les mécanismes inconscients qui sont en jeu chez l'antisémite, sa haine et sa peur, sont tous trop puissants pour céder à des raisonnements ou à des faits d'expérience[234].

4.2.3. Clinique de l'antisémitisme, les antisémites sur le divan

La spécificité de la recherche de Loewenstein c'est qu'elle s'appuie sur la clinique. Des analysants ont au cours de leur analyse révélée des sentiments antisémites que Loewenstein va appréhender comme un symptôme à déchiffrer. Dans son livre, il présente une lettre envoyée par une de ses patientes. Un détail important, cette lettre date apparemment de 1948, année de la création de l'Etat d'Israël. Cette lettre est un

[234] *Ibid.,* p. 64.

témoignage précieux, nous avons en effet rarement l'occasion d'entendre des paroles d'analysants sur ce sujet.

La patiente témoigne de la cause de l'antipathie à l'égard des Juifs, leur statut éternel de victime suscite en elle une répugnance. Arrêtons-nous donc sur ses propos.

D'emblée, elle reconnait en elle un conflit entre ses convictions socialistes et sa sympathie pour tout être persécuté, et un antisémitisme sous-jacent. Elle dit n'avoir eu aucune sympathie pour la cause sioniste tout en se disant que la simple justice voudrait que l'on soutienne cette cause. Encore une fois, dit-elle, ce sera une cause perdue :

> […] ils (les Juifs) allaient être trompés et trahis comme d'habitude. Je n'avais rien fait pour l'empêcher…mais tout de même cela me laissait un peu honteuse. Ils étaient toujours visés, luttant sans espoirs, sans aide….je n'avais pas la conscience tranquille[235].

Elle reconnait avoir toujours considéré les Juifs comme une bande pas très recommandable, toujours entassés dans des ghettos sales ou dans des camps de concentrations, innocemment bien sûr. Toujours fuyant une tragédie. Elle avait pitié d'eux, car ils ont toujours été comme des enfants dont on ne voulait pas. Elle avait pitié d'eux sachant que tout cela était injuste, mais elle ne pouvait pas s'identifier à de tels gens. « Beaucoup trop de martyrs » ! Par ailleurs, les autres Juifs, les supers Juifs, les génies de la science, de l'art et de la politique, ne la gênaient pas, elle ne leur tenait pas rigueur de leurs succès. Cela rendait seulement plus incroyables toutes ces histoires de ghettos et de camps de concentrations. Mais cela ne les rendait pas plus proche que les Juifs martyrs. « *Ni Einstein, ni Freud, ni aucun d'autre de ces individus de génie ne me rappelle personne de ma connaissance pas plus que ces martyrs* ». Son antisémitisme, précise-t-elle était dirigé contre des Juifs qu'elle ne connaissait pas. Quand elle pensait aux « Juifs », elle ne pensait pas à des personnes ordinaires. Ils n'avaient pas non plus d'histoire, mise à part celle d'avoir été malmené, ils n'avaient pas de pays et on ne pouvait donc pas les situer comme tout le monde. Et puis vint la guerre avec les palestiniens. Au moment où elle a pu constater que c'était bien réel, que les Juifs avaient une armée bien organisée, qu'ils luttaient comme des gens normaux, comme tout le monde, sa perception

[235] *Ibid*., p. 68.

a changé. Les Juifs sont devenus pour elle soudainement respectables. Il n'était plus nécessaire d'avoir pitié d'eux.

Le point intéressant est que la patiente ne connait pas de Juif. Ces sentiments sont issus de ce qu'englobe pour elle le « Juif ». Relevons les deux signifiants à l'origine de ses sentiments négatifs : « Pas comme tout le monde » et « victimes ». On ne peut situer les Juifs, les tragédies se succèdent, leur état éternel de victime suscite de la pitié et du mépris. Au moment où elle les identifie « comme tout le monde », sa répugnance cesse. Les propos de cette patiente font écho à l'analyse de Hannah Arendt. Selon elle, l'antisémitisme commence lorsque les Juifs perdent leur position de pouvoir et qu'ils deviennent des parasites : « Le déclassement des Juifs lors de l'affaiblissement de l'Etat-Nation, favorise l'antisémitisme ; considérés d'abord comme exploiteurs et oppresseurs, ils deviennent des parasites »[236].

Nous ne disposons pas d'éléments concernant cette patiente. Nous ne savons pas pourquoi la victime suscite en elle un mépris et non pas une empathie par exemple ? Est-ce qu'il y un lien avec son histoire, sa logique symptomatique, fantasmatique ?

Pour Loewenstein, reste la question fondamentale : pourquoi et comment devient-on antisémite ? Quelle fonction l'antisémitisme assure-t-il dans l'existence d'un individu ? Pour y répondre, il déploie des concepts freudiens susceptibles de révéler les mécanismes psychiques à l'œuvre dans l'antisémitisme.

Loewenstein suppose que les réactions des antisémites habituels, non analysés, sont les mêmes que celles de l'antisémitisme momentané des patients en analyse.

Tous les névrosés ne réagissent pas de la même façon, ni avec la même intensité. Alors chez qui trouve-t-on cette réaction prononcée ? Loewenstein la trouve chez les individus de type paranoïaque. Chez ceux qui se défendent contre toute tendance personnelle indésirable en l'attribuant à l'autre. Ceux chez qui l'ambivalence est très prononcée, autrement dit, qui séparent nettement leurs sentiments agressifs et leurs sentiments amoureux positifs. Chez ceux qui pensent de manière stéréotypée : les autres

[236] Arendt, H., *Sur l'antisémitisme, Les origines du totalitarisme*, Paris, Calman-Lévy, 1973, p. 21.

sont soit haïssables soit admirables. Il y les aussi aigris qui rejettent la responsabilité de leurs échecs, personnels aussi bien que professionnels, sur les autres, et s'empressent de découvrir un bouc émissaire : les Juifs qui ont mieux réussi qu'eux. La plupart des antisémites fanatiques appartiennent à l'un de ces types, parfois combinés.

Ces mêmes mécanismes, précise Loewenstein, existent également chez les patients Juifs, ou chez les patients chrétiens analysés par des chrétiens. Les Juifs ont aussi tendance à généraliser et utilisent les mêmes mécanismes de défenses, mais l'aspect menaçant de l'analyste n'est pas associé au fait qu'il soit Juif. Notons l'importance du phénomène que Loewenstein souligne, à savoir, que des analystes chrétiens ont communiqué que leurs patients manifestaient parfois des réactions antisémites à leur égard. Ces analystes l'attribuent au fait que la psychanalyse est considérée comme une science juive. Ce qui revient à dire finalement que : « chez tous les Occidentaux existe, toute prête à servir, la notion traditionnelle du Juif pouvant servir de bouc émissaire »[237]. Mais, il faut, dit-il, surmonter des résistances considérables pour que ces réactions anti-juives inconscientes deviennent conscientes.

Nous pouvons résumer ainsi le phénomène de l'antisémitisme tel qu'il se révèle dans la clinique de Loewenstein. C'est une projection du mal sur la figure du Juif. La figure du Juif se prêtant finalement à toutes les projections, il doit assumer les responsabilités, les fautes des autres. Le Juif est la cause de tout, tout peut lui être attribué.

4.2.4. Psychopathologie collective

A certaines époques, on passe d'un antisémitisme individuel à un antisémitisme collectif qui atteint des populations entières. Se pose donc la question de ce qui favorise cette transformation qui ressemble à une épidémie.

On retrouve les mêmes représentations du Juif légitimant l'antisémitisme : croyances délirantes dans le caractère démoniaque des Juifs, le Juif meurtrier (Caïn), traitre (Judas), le Juif errant, le Juif maudit, le Juif pervers, les Juifs solidaires dominant le monde (Sages de Sion) et, bien sûr, les Juifs méritant leur châtiment, puisqu'ils sont le mal absolu ; une façon de se décharger de la culpabilité.

[237] Loewenstein, R., *Psychanalyse de l'antisémitisme,* op.cit., p. 83.

Loewenstein explique le passage de l'individuel au collectif à partir du développement de Freud dans *Psychologie collective et analyse du moi* : un sentiment d'amour commun pour le chef entraîne une identification entre les membres d'un groupe ; cette identification réduit au minimum les tendances agressives à l'intérieur du groupe, et celles-ci peuvent se déplacer avec d'autant plus de violence sur les individus n'appartenant pas à ce groupe ; le chef peut ordonner de s'abandonner à ses pulsions agressives puisqu'il occupe plus ou moins la place du surmoi. L'Allemagne nazie a été l'exemple frappant de ce processus. L'antisémitisme d'un seul, Hitler, a eu par suite de son formidable pouvoir une influence sur la quasi-totalité du peuple allemand. Mais, indique Loewenstein, cela n'a pu se produire que parce qu'il y avait un antisémitisme latent chez ceux qui l'ont suivi. Il perçoit une similarité, une analogie entre les névroses et le fonctionnement de l'antisémitisme, la raison en est que souvent les forces agressives d'un groupe augmentent lors de périodes de misère et de malheurs collectifs. Le névrosé, à la différence d'une personne normale, sera incapable de trouver une solution aux problèmes vitaux et ses réactions ne s'accorderont pas avec la réalité. Il en sera de même au plan collectif : les forces agressives engendrées par ces problèmes se déplaceront sur les Juifs.

4.3. L'antisémitisme religieux, une révolte conte le surmoi

Se basant sur des travaux d'historiens, Loewenstein extrait quatre types d'antisémitisme : l'antisémitisme politique, l'antisémitisme xénophobie, l'antisémitisme économique l'antisémitisme religieux. Loewenstein a l'idée qu'un phénomène psychologique ne résulte généralement pas d'une cause unique et que la surdétermination est particulièrement marquée dans l'antisémitisme. Mais sa thèse essentielle se situe dans le rapport entre le christianisme et le judaïsme. C'est-à-dire que même si la laïcité domine, les préjugés contre les Juifs dans l'enseignement religieux demeurent intacts.

L'antisémitisme religieux n'est pas uniquement une intolérance religieuse. Ce qui a laissé une empreinte indélébile sur les hommes, c'est l'idée du « Juif maudit » qui a pris racine dès la naissance du christianisme, autrement dit, dans la séparation du judaïsme et christianisme. Le christianisme devait prouver que le vieil Israël avait perdu

la faveur de Dieu et qu'il était le véritable Israël. Les pères de l'Eglise ont alors représenté les Juifs comme des traitres, non par haine des Juifs, mais par nécessité historique, celle d'établir et d'affirmer l'indépendance du christianisme sur une religion qui lui avait donné naissance.

Nous voyons que le rapport du christianisme au judaïsme s'apparente au rapport du fils au père. Le fils doit au père son existence, mais inconsciemment il est un rival dont il doit s'émanciper ; d'où le rapport ambivalent et inconscient du christianisme au judaïsme. Cette thèse pour Loewenstein permet de saisir pourquoi tant de crimes ont pu être commis au nom des plus hauts principes d'amour et de charité.

Le croyant monothéiste est intolérant à l'égard du mécréant parce que son Dieu ne tolère aucune ambivalence à son endroit. Il exige une soumission absolue et un dévouement total aux principes éthiques posés par lui. Ces exigences sont les projections en un Dieu de la figure paternelle, de la relation affective entre fils et père, en somme du surmoi, l'héritier du complexe d'Œdipe. Ainsi, il subsiste à l'égard des exigences morales de la religion, comme à l'égard des restrictions surmoïques une révolte ambivalente inconsciente. Ces sentiments refoulés ne se manifestent que de façon détournée par des symptômes, par exemple, dans les doutes religieux. Toute personne d'une autre religion est un défi à l'ambivalence refoulé du croyant parce qu'elle peut renforcer cette ambivalence : le croyant hait l'incroyant dans la mesure même où il refoule sa propre révolte contre Dieu. Mais les sentiments des chrétiens à l'égard des Juifs sont encore plus complexes du fait de leur origine commune et de leur scission, et du double rôle que joue le Juif dans la théologie chrétienne : témoin et pêcheur à la fois.

La révolution nazie comme révolte des instincts contre le surmoi

Le national-socialisme tout en étant anti-chrétien a fonctionné comme une religion. Pour Loewenstein, l'antisémitisme nazi peut être considéré comme un antisémitisme religieux. Il ressemble sous certains aspects à l'antisémitisme du moyen âge : le Juif diabolique, le complot du Juif pour dominer et détruire le monde. Pour le chrétien, le mécréant est une offense à Dieu, pour le nazi, un Juif est une insulte à la race aryenne. Le paganisme nazi est essentiellement dirigé contre les fondements du christianisme. Loewenstein rappelle que Freud a été le premier à souligner que l'antisémitisme nazi menaçait en réalité le christianisme. Freud parlait des « mal baptisés » désignant par là ceux qui ont adopté le christianisme sous la contrainte.

Pour Loewenstein, l'attitude de l'Allemagne nazie est une révolte contre le surmoi. Le but d'Hitler était d'exclure de l'esprit Allemand tout ce qui était étranger à l'intérêt de la race aryenne. Il s'agissait d'anéantir l'héritage d'une civilisation millénaire, autrement dit, les principes de droits venant de Rome, du vrai et du beau venant de la Grèce, de justice, de liberté, de charité venant du judaïsme et du christianisme. Ces principes relèvent du surmoi. Pour le croyant, ces lois morales fondamentales sont dictées par Dieu, pour l'athée, elles ont une valeur universelle et sont dictées par des hommes. L'hitlérisme, pour faire des Allemands une race de Seigneurs a tenté d'éliminer chez eux le surmoi qui est un obstacle aux pulsions agressives. Au fond, dit Loewenstein, la révolution nazi : « c'est la révolte des instincts contre la valeur universelle des forces du surmoi »[238]. L'antisémitisme des nazis a masqué leur antichristianisme. « Leur antisémitisme était directement issu de l'antisémitisme chrétien médiéval : Les mêmes symboles furent utilisés, seule sa fonction avait changé. (Heinz Hartmann) »[239].

Chez les « mal baptisés », la révolte inconsciente contre le Christ se déplace, elle est projetée sur le Juif. Mais sur le plan conscient l'amour du Christ reste intact. Chez les nazis, en revanche, la révolte contre le Christ et le surmoi est pratiquement conscient. Le

[238] *Ibid.,* p .155.
[239] *Ibid.*

christ souffrant, représentant des forces morales n'est plus un idéal, il est identifié au peuple Juif qui est la source des conceptions morales chrétiennes. Les Juifs symbolisaient aux yeux des nazis la victoire du droit sur la force. Or « la conscience morale était la seule capable d'empêcher les Allemands de devenir des 'parfaits Nazis', c'est-à-dire des machines humaines dénuées de scrupules et de sens moral »[240]. Les nazis n'ont pas osé s'attaquer directement au christianisme, ils se sont attaqués à son origine : le judaïsme. Ils ont fait subir aux Juifs le sort du Christ et ainsi se sont débarrassés de leur surmoi.

4.3.1. Le Christ et les Juifs, un couple culturel

Pour Loewenstein, Israël et la Chrétienté forme un couple culturel « dont l'existence est à la base du conflit qui, tout à la fois, unit et sépare Chrétiens et Juifs »[241].

La spécificité du peuple Juif, c'est sa résistance, sa capacité à survivre. Celle-ci, affirme Loewenstein, est le résultat d'un mécanisme psychologique particulier : les Juifs ont pris sur eux la faute de leurs malheurs et ont considéré leurs défaites comme une punition infligée par Dieu pour leurs péchés. Ils sont donc restés fidèles à leur Dieu et à leurs principes éthiques considérés comme supérieurs à ceux de leur environnement.

Loewenstein va retracer les persécutions des Juifs tout au long de l'histoire. A l'époque du schisme entre le judaïsme et le christianisme, les Juifs sont représentés comme abandonnés et maudits par Dieu. Il s'agit d'une nécessité pour la survie du christianisme. Au moyen âge viennent s'ajouter aux motifs religieux, des motifs économiques. Exclus de toutes les professions, ils deviennent usuriers et sont associés à l'argent. Nous avons alors en plus du « Juif déicide », le « Juif traite, Judas » et le « sale argent ». Aux XIXème et XXème siècle, ce sont des raisons politiques et économiques. Le gouvernement tsariste rend les Juifs responsables du mécontentement général et provoque les pogroms afin de détourner sur eux les hostilités. Avec les nazis, l'utilisation politique de l'antisémitisme prend une ampleur incomparable. Les Juifs sont responsables de la défaite de l'Allemagne, ils sont une race inférieure, ils veulent dominer le monde (les sages de Sion). La propagande nazie a réussi à transformer le Juif en bouc émissaire du monde entier, à en faire le responsable de tous ses maux.

---

[240] *Ibid.,* p. 156.
[241] *Ibid.,* p. 233.

Les juifs, pour survivre, ont acquis certaines particularités névrotiques, devenues prétextes supplémentaires pour les persécuteurs. Cette faculté de survivre est devenue troublante pour les chrétiens suppose Loewenstein. Elle suscite tout autant l'admiration que le mépris, la haine, la crainte et l'envie. En survivant, les Juifs ont créé la première condition de tout antisémitisme, dit Loewenstein, celle d'être un groupe différent des autres. Disant cela, il rejoint Freud, nous l'avons vu, qui fait de cette capacité à survivre la différence fondamentale entre les Juifs et les autres peuples et suscite la haine.

Cependant, une des thèses importante de Loewenstein est que si les Juifs ont survécu aux massacres chrétiens, aux pogroms du moyen âge, c'est parce que les chrétiens leur ont permis de survivre, parce que la chrétienté avait besoin d'eux. Loewenstein note d'ailleurs que les Juifs sont le seul groupe non chrétien à avoir survécu en terre chrétienne. Et c'est ce qui le conduit à l'idée selon laquelle « les Juifs et les peuples de civilisation judéo-chrétienne – forment un couple culturel dont chaque partie a besoin de l'autre »[242].

La raison la plus ancienne du rôle du Juif comme bouc émissaire, c'est sa responsabilité dans la mort du Christ, donc dans la naissance du christianisme. Jésus devient le Christ parce qu'il a été crucifié et les chrétiens sont sauvés de leurs fautes par son supplice. Au fond, ils doivent se réjouir inconsciemment de sa mort car le christianisme est né de cette crucifixion. La faute du chrétien est rachetée par son identification au Christ lors de la communion. Par celle-ci, il est prêt à mourir pour l'amour du Christ. En projetant la responsabilité du supplice de Jésus sur les Juifs, ils se libèrent d'une culpabilité commune avec les Juifs. Finalement le Juif est identifié au Christ, car le Juif comme le Christ joue le rôle du bouc émissaire, même si le juif n'est pas un bouc émissaire divin. On peut donc se réjouir des souffrances des Juifs comme on se réjouit inconsciemment du supplice du Christ qui a donné naissance au christianisme. Le Juif, propose Loewenstein, est en quelque sorte le double du Christ.

Pour Loewenstein reste la question de savoir comment ces faits ont pu agir sur les gens de notre époque, puisque la plupart probablement ne connaissent même pas l'histoire des Juifs. La réponse, pour lui, est que l'histoire ne s'enseigne pas seulement par les livres, qu'elle se transmet oralement de génération en génération, avec toutes les

[242] *Ibid.,* p. 239.

déformations que cela comprend. La tradition directe et indirecte, consciente et inconsciente exerce une influence sur les individus. Ainsi, le mot Juif s'est transmis avec cette connotation de danger et de mystère.

Loewenstein considère que l'enseignement de l'histoire sainte se présente à un moment de l'enfance ou le surmoi n'est pas encore achevé. Cette histoire raconte un conflit entre un fils et son père, entre le Christ (le fils) et les Juifs (le père), et le jeune chrétien trouve dans ce récit son propre conflit œdipien avec son père, qui comporte des souhaits de mort inconscient. Cet enseignement a ceci de particulier, c'est qu'il peut offrir une solution à ce conflit : l'enfant peut profiter impunément de la mort du Christ, en rejetant la faute du crime sur le Juif ; et se débarrasser ainsi de sa culpabilité. De plus, le Juif représente la conscience morale du fait de sa fidélité inconditionnelle à Dieu le père, il représente donc le père admiré et craint en même temps. Autrement dit, il existe un lien intime entre le Juif et le Christ, le Juif est identifié à la fois à l'ennemi du Christ et au Christ lui-même. Ces pensées inconscientes sont levées au cours d'une analyse estime Loewenstein. Le judaïsme, ennemi par excellence du christianisme est à la fois le témoin de celui-ci, et c'est de la conversion des Juifs que dépend le salut final du monde. Ainsi, une attitude contradictoire envers les Juifs est à la base de la civilisation chrétienne.

En résumé, pour Loewenstein l'antisémitisme est une révolte contre le surmoi, une façon de se débarrasser du surmoi représenté par le juif. Rappelons que le judaïsme est la religion du père, le christianisme est la religion du fils.

Conscient, qu'il donne beaucoup de poids aux facteurs religieux, Loewenstein, reconnait que l'enseignement religieux est loin d'être à lui seul la cause de l'antisémitisme. Mais son importance tient pour lui au fait qu'il laisse une empreinte dans l'enfance, à une époque où d'autres facteurs économiques ou sociologiques n'interviennent pas encore.

Ce qui rend ce facteur si déterminant, c'est que l'empreinte laissée par la tradition sur les individus est équivalente au développement historique de cette tradition. Le point de départ du sentiment antisémite dans le passé, qui fut le rôle d'Israël dans la naissance du christianisme, se retrouve encore aujourd'hui, dit Loewenstein, chez les enfants modernes, transmis par l'enseignement de cette même histoire. D'autres thèmes sont venus s'ajouter au mythe traditionnel tels que la race, le pouvoir, l'importance des

Juifs dans tous les bouleversements du monde. Mais tous, pour Loewenstein « ont été ajouté au concept primitif issu de la naissance du christianisme. Ils reflètent indirectement les réactions à la dette morale que la chrétienté a contractée envers les Juifs. Ils reflètent aussi son incomplète victoire sur Israël »[243].

En guise de conclusion

Pour Loewenstein, les Juifs, à partir de leur représentation dans les Evangiles, représentent pour les enfants élevés dans le christianisme les mauvaises pulsions, l'incarnation du mal que l'enfant a refoulé. Comme les Juifs sont les ancêtres, ils sont l'image transformée de leur père. Ainsi, le conflit entre les Juifs et le Christ, qui s'est produit il y a plusieurs siècles reflète dans l'imagination de ces enfants, plus ou moins consciente, leur propre conflit avec leur père et devient le symbole inconscient du complexe d'Œdipe. Ce conflit œdipien va être ranimé par l'enseignement religieux de la période de latence. Rappelons aussi que pour Loewenstein, Israël et la chrétienté forment un couple "culturel", qu'ils sont indispensables l'un à l'autre. L'enseignement religieux laisse une empreinte profonde sur l'enfant parce qu'il est délivré à un moment de l'enfance où le surmoi n'est pas encore achevé.

Loewenstein souligne que supprimer l'enseignement religieux ne fera pas disparaitre l'antisémitisme, mais que si cet enseignement pouvait être délivré dans un esprit moins antijuif, cela pourrait produire, avec le temps nécessaire, un changement et peut-être quelques résultats.

La solution de Loewenstein passe par le savoir, en cela elle n'est pas étrangère à la psychanalyse :

> Pour combattre l'antisémitisme, Chrétiens et Juifs devront donc lutter pour une cause commune : le bien des hommes. Il y a, dans cette lutte, des moyens plus puissants que la raison. Mais la recherche de la vérité demeure une partie intégrante de cette lutte. Le présent travail essaie d'y contribuer[244].

[243] *Ibid.,* p. 250.
[244] *Ibid.,* p. 253.

TROISIEME PARTIE
LACAN

Chapitre un
Moïse avec Lacan

Lacan va s'intéresser au *Moïse* de Freud plusieurs fois au cours de son enseignement. En effet, il s'intéresse, lui aussi, à l'histoire du peuple Juif, à sa persistance, à la transmission du judaïsme, à ce qui en fait la spécificité dans cet ouvrage de Freud. Nous repérons deux temps forts. En 1959-1960, dans son séminaire sur *l'éthique de la psychanalyse*, il renforce la catégorie du symbolique et identifie les commandements aux lois de la parole. En 1970, dans *L'envers de la psychanalyse*, il reprend sa lecture du *Moïse*, cette fois sous l'angle du réel. Il va passer du mythe à la structure, de Moïse au signifiant-maître, de l'interdit à l'impossible. Jacques-Alain Miller va relire le Moïse de Lacan et faire apparaitre que ce qui persiste finalement, c'est la pulsion.

1.1. Moïse et les lois de la parole

C'est dans le séminaire *L'éthique de la psychanalyse* que Lacan s'intéresse dans un premier temps à *L'homme Moïse.* Il prend le texte de Freud à bras le corps, le résume d'abord pour en donner sa lecture, son interprétation. C'est dire déjà que le *Moïse* de Freud, pour lui, concerne l'éthique de la psychanalyse.

Le *Moïse* lui paraît le livre le plus articulé et le plus conforme à toute la pensée de Freud. Pour lui, aucun doute, Freud a « mijoté » ce livre durant dix ans, il ne pensait qu'à ça depuis *Totem et Tabou*[245]. Aussi dira-t-il à ses élèves : « je crois que, pour un auditoire de gens comme vous, psychanalystes à quatre-vingts pour cent, vous devez savoir par cœur ce livre »[246].

Pourquoi Lacan s'intéresse-il au *Moïse* ? Quand Lacan s'intéresse à un auteur, à une théorie, c'est toujours pour s'en servir. Il s'en sert pour penser et pour renforcer ce

[245] Freud, S., *Totem et Tabou, Œuvres complètes, XI, 1911-1913,* Paris, PUF, 2009.
[246] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse,* op.cit., p. 203.

qu'il est en train d'articuler. Dans le cas qui nous intéresse, Lacan se sert du *Moïse* pour renforcer la catégorie du symbolique et poursuivre son élaboration de l'éthique de la psychanalyse qui aboutira à la fin de son séminaire à la maxime suivante : ne pas céder sur son désir. Reprenons son énoncé : « Je propose que la seule chose dont on puisse être coupable, au moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir cédé sur son désir »[247].

Dans ce séminaire, Lacan différencie le registre de la morale du registre du désir. La morale est située du côté du surmoi, elle en est le résultat. La morale, c'est le devoir, le sacrifice, la jouissance. Le désir, lui, ne prend pas en compte la morale, il s'articule à la loi, il en découle.

Nous avons vu que Freud, avec son *Moïse*, tente d'expliquer ce qui fait le Juif et pourquoi ce dernier s'est attiré, c'est encore vrai de nos jours, tant de haine. L'explication du fait Juif passe par l'histoire de ce peuple, lue avec les concepts suivants : le refoulement et le surmoi. C'est une lecture psychanalytique du phénomène juif. Freud pour expliquer la pérennité, la résistance de ce peuple s'est appuyée sur la notion de transmission ; une transmission qui a fait passer d'une génération à l'autre quelque chose de l'identité et lui a permis de se maintenir en vie malgré les coups du destin. En une phrase, Freud s'est servi de *Moïse* pour expliquer la pérennité du peuple Juif malgré les persécutions.

Avançons maintenant dans le séminaire *L'éthique* de Lacan et gardons à l'esprit que dix ans plus tard, en 1970, dans *L'envers de la psychanalyse*[248], il reviendra sur le *Moïse* de Freud et en fera un autre usage.

Lacan trouve dans *Moïse* le condensé de l'histoire juive et de la religion juive. Mais, rappelle-t-il, Freud n'aborde pas les choses d'un point de vue religieux. Il cherche à définir quelle fonction occupe la religion pour les êtres parlants et sous quel mode ils s'en saisissent. Ce qui compte pour Freud, dit Lacan, c'est l'opération de la loi et non pas l'existence de Dieu. L'intérêt principal de l'histoire juive pour Freud, c'est d'avoir

[247] *Ibid*., p. 368.
[248] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1991.

véhiculé le message du Dieu unique, donc de la religion monothéiste. C'est de cela dont il s'agit dans *Moïse* ; la transmission de ce message du Dieu unique.

Mais, avant de déployer comment s'est opérée cette transmission, Lacan tient à souligner que : « Pour cet athée qu'est Freud, je ne dis pas pour tout athée, la visée de ce message saisi dans son fondement radical a une valeur décisive »[249].

Lacan rappelle que tout le livre de Freud repose sur le fait de deux Moïse : Moïse l'Egyptien et Moïse le Midianite. Le Midianite est celui qui entend la parole décisive : « je suis ce que je suis »[250]. Il l'entend, mais ne voit pas Dieu. Autrement dit, ce Dieu se présente comme essentiellement caché. L'essentiel de Moïse est que ce message s'est transmis dans l'obscurité. Il s'est transmis par le biais du refoulement du meurtre du grand homme ; raison pour laquelle il a pu être véhiculé et conservé avec une telle efficacité. Le meurtre du père est à l'origine de la culture, et donc de l'instauration de la loi. Ce qui revient à dire que pour que quelque chose de l'ordre de la loi puisse être véhiculé, il y a nécessité de la mort du père et ses conséquences (le refoulement).

La loi de ce Dieu se fait entendre sous la forme des commandements. Que sont ces commandements ? Quelles sont leurs valeurs décisives ? Pour Lacan, leur intérêt ne consiste pas dans leur application :

> Dès lors que ces commandements s'avèrent pour nous être à toute épreuve, je veux dire que les appliquant ou non, nous les entendons encore, ils peuvent s'avérer dans leur caractère indestructible être les lois mêmes de la parole[251].

Et les lois de la parole, ce sont les lois du symbolique. A ce moment de son enseignement, Lacan renforce et promeut la catégorie du symbolique dont il fait l'éloge. Le *Moïse* de Freud lui sert à la déployer, à la penser. Le symbolique, c'est la représentation par les mots, et non pas par l'image, en tant qu'il n'y a pas d'autre accès à

[249] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, op.cit., p. 203.
[250] C'est la traduction classique de ce verset. Notons qu'en hébreu, le verbe être ne se conjugue pas au présent. André Chouraqui, l'un des traducteurs de la Bible, traduit ce verset ainsi : je serai qui je serai.
[251] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre VII, L'Ethique de la psychanalyse*, op.cit., p. 204-205.

la chose que par les mots. Les commandements de Moïse sont donc les lois du symbolique, de la représentation par les signifiants et rien d'autre.

Lacan souligne l'originalité de la position de Freud sur la question des religions. Freud nous permet d'aboutir à une classification de celles-ci, si l'on n'en reste pas sur le versant de la religiosité. Il y aurait les religions qui entrent dans la catégorie de l'imaginaire, celles qui s'opposent à la tradition du monothéisme dont les commandements sont les lois de la parole : tu ne feras pas d'image. Ajoutons qu'il s'agit d'une loi écrite, un fait qui a toute son importance puisqu'il va donner lieu à une très importante interprétation des textes qui dure aujourd'hui encore. Une des particularités de ce peuple Juif est de se livrer à des jeux d'interprétations et des débats ; deux activités qui procurent une satisfaction.

L'essentiel du *Moïse* de Freud, c'est que le message du monothéisme ne peut être véhiculé que par le meurtre et son refoulement. Mais pour Lacan, le mythe du meurtre du père et celui de Moïse, en tant qu'il s'agit d'une répétition du premier meurtre, répond à une autre exigence chez Freud : affirmer que Dieu est mort, qu'il l'est depuis toujours. Ce « Dieu mort depuis toujours » étant la condition pour qu'un message ait pu être véhiculé ; une idée qu'il attribue à Freud : c'est ce que dit Freud dit Lacan. L'homme qui a incarné la mort de Dieu est toujours là avec ce commandement qui ordonne d'aimer Dieu. Ce n'est pas tant le meurtre en soi qui compte, mais l'idée qu'il est mort depuis toujours. Le meurtre vient ici voiler quelque chose.

Le message du monothéisme est celui d'un seul Dieu maître du monde qui règle l'ordre du réel. Mais, précise Lacan, ce Dieu pour Freud et pour d'autres hommes d'exception comme Spinoza n'est pas le même que celui des croyants. Pour Freud et Spinoza, il s'agit d'un Dieu de message. Ce message étant celui de la vérité. Lacan formule la pensée de Freud ainsi :

> […] si ce Dieu-symptôme, ce Dieu-totem autant que tabou, mérite que nous nous arrêtions à la prétention d'en faire un mythe, c'est pour autant qu'il fut le véhicule du Dieu de vérité[252].

[252] *Ibid.,* p. 213.

Cette vérité, c'est que Dieu est mort.

En toute logique, on peut dire que si Dieu n'était pas mort, on ne chercherait pas un créateur. Ce que veut faire entendre Lacan par cette idée, nous semble-t-il, c'est que Dieu existe par le symbolique parce que les hommes sont des êtres parlants. Ce sont les hommes qui font exister Dieu avec le symbolique. C'est ce dont il s'agit lorsqu'il énonce que « le réel est rationnel, le rationnel est réel »[253]. En fait, que le symbolique nomme le réel. On s'aperçoit au fil de la lecture de ces deux chapitres, « La mort de Dieu » et « L'amour du prochain » de son séminaire, que Lacan cherche à penser la loi en l'articulant à la catégorie du symbolique.

Reste maintenant à savoir à quoi sert alors le meurtre du père. Pourquoi avons-nous besoin du meurtre du père si ce dernier n'a jamais existé ?

Le meurtre du père dans *Totem et Tabou* est à l'origine de la culture et de l'institution de la loi. Le meurtre a pour effet un lien ambivalent du fils au père ; une ambivalence dont la conséquence est que non seulement le meurtre n'ouvre pas la voie à la jouissance des femmes, comme le voudrait la logique, mais qu'il en renforce l'interdiction. Pour Lacan, le mythe du meurtre rend visible le renforcement de cette interdiction de la jouissance en même temps qu'il le masque ; raison pour laquelle, il rappelle qu'il faut garder à l'esprit que *Totem et Tabou* est un mythe « peut-être le seul mythe dont l'époque moderne ait été capable. Et c'est Freud qui l'a inventé »[254].

Ce renforcement de l'interdiction est le propos de Freud dans *Malaise dans la culture*[255]. Pour Lacan, Freud a écrit ce livre pour dire que tout ce qui est « viré de la jouissance à l'interdiction va dans le sens d'un renforcement toujours croissant de l'interdiction[256]. Plus on se soumet à la loi morale, plus les exigences du surmoi sont fortes. Finalement, la seule manière d'accéder à la jouissance, à des petites satisfactions, c'est par le biais de la transgression de la loi. L'expérience clinique démontre ce

[253] *Ibid.,* p. 212.
[254] *Ibid.,* p. 208.
[255] Freud, S., *Malaise dans la culture,* op.cit.
[256] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre VII, L'Ethique de la psychanalyse*, op.cit., p. 208.

qu'articule Freud à propos du surmoi et aussi ce que dit Saint Paul : « Il fallait que le pêché eût la Loi, pour que […] il (l'homme) pût devenir […] démesurément pêcheur»[257].

La voie du surmoi n'est donc pas la solution. La solution réside dans un désir articulé à la loi. Freud est attentif au Nom-du-Père ; que ce soit le père en tant que sublimation, ou le père réel de chacun. Dans *Moïse*, il en fait une fonction essentielle à l'ouverture d'une spiritualité, à la normalisation du désir ; toujours à la condition que Dieu n'existe pas. Ce qui compte pour lui, c'est la loi pas l'existence de Dieu. Par conséquent, dit Lacan, il en résulte un père dans une position difficile, c'est un personnage « boiteux ». Freud a en somme démystifié la fonction du père.

Pour Lacan, *le Moïse* de Freud est un enseignement pour la clinique. D'une part, Moïse nous révèle l'importance de la loi comme loi du symbolique. Ce qui découle de Moïse et du meurtre primitif (Moïse étant la répétition de ce meurtre) c'est la fonction du Nom-du-Père comme ce qui permet l'accès au désir. D'autre part, la religion se présente à Freud avec ce commandement d'aimer son prochain. Autrement dit la religion renforce l'interdiction et aboutit au surmoi qui exige encore et toujours plus. Ce qui en fait l'obstacle le plus sérieux au désir.

1.2.Moïse et la castration

En 1970, dans son séminaire *L'envers de la psychanalyse*[258] Lacan aborde à nouveau *le Moïse*. Il s'en sert pour son élaboration, nous l'avons rappelé, et à ce moment de son enseignement, il est en train de promouvoir la catégorie du réel, de poser le réel en tant qu'impossible. C'est aussi le moment où Lacan établit ces quatre discours. Il va relire *Moïse,* mais aussi les autres mythes de Freud à la lumière des discours, celui du maître et celui de l'hystérique.

Avec les discours, Lacan élève le mythe au rang de la structure. C'est avec quatre lettres, S1, S2, $, *a* qu'il va construire ces quatre discours : discours du maître, discours de l'hystérique, discours de l'université, discours de l'analyste. La place de ces lettres

[257] *Ibid.*
[258] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse,* op.cit.

dans la matrice va déterminer quel discours est à l'œuvre. Un point important à souligner : le discours du maître est l'envers exact du discours de l'analyste.

Posons dès à présent les termes propres au discours[259] :

agent → Autre
vérité perte/production

Le Discours du maître, Lacan en fait la matrice de tout discours. Que le signifiant n'existe qu'à titre de différence oblige à en poser deux. Le S1 est l'agent du discours, le signifiant maître. Le S2, deuxième signifiant, est celui à partir duquel s'enclenche la chaîne signifiante, celui par rapport auquel se situe le S1. Ce S2 représente le Grand Autre, le « trésor des signifiants ». Il est également le lieu du savoir que le S1 met en action. Le signifiant représente le sujet auprès d'un autre signifiant ; raison pour laquelle Lacan fait de ce discours du maître la matrice de tout discours. Dès lors que l'on parle, on perd quelque chose. En effet, dès lors que le sujet est inscrit dans le langage, il n'a plus d'accès direct à l'objet. Il entre dans la dépendance de la demande, et son désir ne peut se dire que dans l'intervalle entre les signifiants. Ce qui nous donne l'écriture complète du discours du maître :

S1 →S2

$ a

Ce que l'on remarque dans ce discours, c'est que les termes veulent dire exactement la même chose que les places qu'ils occupent, c'est pour ça qu'il est aussi le discours de l'inconscient : ils ont le même fonctionnement. Il y a deux noms pour la même structure. Dans ces deux discours, l'arbitraire est à l'œuvre : le S1 identifié à l'Autre est toujours arbitraire, c'est ce qui nous commande, ce qui est compulsif. Mais la vérité cachée sous cet arbitraire est celle du sujet de l'inconscient. Le S2, à la place de l'Autre, c'est l'inconscient qui travaille, un travail qui produit un gain de plaisir. L'inconscient ça jouit.

[259] *Ibid.,* p. 105.

Lacan reprend le cas Dora en rappelant que le père de celle-ci est un homme châtré, impuissant. Dans le discours de l'hystérique, le père joue le rôle pivot du maître. Et l'hystérique en s'adressant au maître montre que ce dernier est castré. Si l'on considère le père comme déficient dans sa fonction, on lui accorde une place symbolique. Ainsi, dit Lacan, le père, comme l'ancien combattant, l'est jusqu'à la fin de sa vie. Et si le père est toujours idéalisé par l'hystérique, c'est bien parce qu'il occupe une place symbolique.

Ce qui l'intéresse chez Dora, c'est la vérité qu'elle veut faire éclater. Lorsque Mr K lui offre sa jouissance en lui disant : « *Ma femme n'est rien pour moi* »[260], elle n'en veut pas. Ce qu'elle veut, nous dit Lacan, c'est le savoir comme moyen de jouissance. Dans un rêve, Dora trouve un substitut au père mort alors que tous ses proches sont au cimetière pour l'enterrement de son père. Ce substitut est un dictionnaire qui renferme un savoir sur le sexe. Donc ce qui lui importe, au-delà du père, c'est le savoir que celui-ci produit. Un savoir sur la vérité, la vérité sur ce qu'il en est des rapports de son père avec Mme K comme des siens avec M.K. En fait, la vérité de « l'embrouille » dans laquelle est Dora, c'est que le maître est castré.

Les mythes de Freud, aussi bien le meurtre du père que le complexe d'Œdipe, viennent dissimuler que le père est dès l'origine castré. Ce n'est pas le meurtre qui castre le père, il l'est depuis toujours. Pour Lacan, Freud a substitué l'Œdipe au savoir que lui ont transmis ses patientes hystériques comme Dora, Anna, Emmie pour dissimuler cette vérité. S'il les avait écoutées, il aurait su cela.

Lacan rappelle que dans *Psychologie des masses*[261], Freud affirme que l'identification au père est première, après seulement vient celle à la mère. Le père est celui qui est élu comme méritant l'amour. De même, dans la dernière des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*[262], Freud cherche à démontrer que le support de la religion n'est rien d'autre que ce père auquel l'enfant à recours dans l'enfance. Dans sa détresse, il s'adresse au père comme à celui qui peut le protéger. Freud explique cela pour montrer que la religion est une illusion et que Dieu prend la place du père.

---

[260] *Ibid.,* p. 110.
[261] Freud, S., Psychologie des masses, op.cit.
[262] Freud, S, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, op.cit.

Lacan montre le paradoxe des propos de Freud :

> N'est-ce pas […] ce que Freud préserve, en fait sinon en intention, c'est très précisément ce qu'il désigne comme le plus substantiel dans la religion ? – à savoir l'idée d'un père tout amour. Et c'est bien ce que désigne la première forme d'identification […] le père est amour, ce qu'il y a de premier à aimer en ce monde est le père. […] Freud croit que cela va évaporer la religion, alors que c'en est vraiment la substance même qu'il conserve avec ce mythe bizarrement composé du père[263].

Si dans *l'Ethique de la psychanalyse*, Lacan considérait le *Moïse* comme le livre le plus articulé et le plus conforme à la pensée de Freud, dans *L'envers de la psychanalyse*, le ton change en ce qui concerne les trois mythes de Freud :

> Ce n'est tout de même pas parce que je prêche un retour à Freud, que je ne peux pas dire que *Totem et Tabou*, c'est tordu. C'est même pour ça qu'il faut retourner à Freud – c'est pour s'apercevoir que, si c'est tordu comme ça […] ça doit bien y avoir une raison d'être[264].

Lacan remet en question non pas les mythes en soi, mais la manière dont Freud les aborde. C'est-à-dire pas comme des mythes, mais comme si cela avait bel et bien existé :

> Le père de la horde - comme s'il y en avait jamais eu la moindre trace, du père de la horde. On a vu des orangs-outangs. Mais le père de la horde humaine, on n'en a jamais vu la moindre trace[265].

Lacan rappelle que lui n'a jamais parlé du complexe d'Œdipe que sous la forme de la métaphore paternelle ; une métaphore et non pas une histoire qui raconterait que pour coucher avec sa mère, il faut tuer le père. Une métaphore est une substitution et, dans ce cas, le père est une substitution du désir de la mère.

---

[263] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse,* op.cit., p. 114.
[264] *Ibid.,* p. 128.
[265] *Ibid.,* p. 129-130.

Qu'est-ce qu'un mythe, dit Lacan. Dans l'expérience analytique surgissent des contenus manifestes et des contenus latents. Le contenu pour un sujet divisé, c'est son savoir. Pour l'analyste, le contenu latent est du côté du S1, c'est l'interprétation, le sens qu'il donne au savoir du sujet lui-même. Un mythe, répond Lacan, c'est un contenu manifeste. Et s'il y a contenu manifeste, il y a contenu latent à déchiffrer. Or Freud ne traite pas le mythe comme un contenu manifeste.

Et le comble du comble pour Lacan, c'est :

> *le Moïse*. Pourquoi faut-il que Moïse ait été tué ? Freud nous l'explique, et c'est plus fort – c'est pour que Moïse revienne dans les prophètes, par la voie sans doute du refoulement, de la transmission mnésique à travers les chromosomes, il faut bien l'admettre[266].

Lacan considère que *Moïse* comme le reste de tout ce qu'écrit Freud, est absolument fascinant. Même si tout cela est absurde, il est clair que ce dont il s'agit avec le retour des prophètes n'a, cette fois-ci, rien à voir avec la jouissance. Autrement dit, Freud, ne peut pas prétendre à la libération de la jouissance avec le meurtre de Moïse alors que les prophètes viennent prêcher la restriction de la jouissance. En quelques mots, ni le meurtre du père, ni le meurtre de Moïse n'engendre l'accès à la jouissance.

Curieusement, note Lacan, le résultat d'Œdipe et du meurtre du père serait exactement le contraire. L'un permettrait l'accès à la jouissance de la mère et l'autre interdirait la jouissance de toutes les femmes. Dans le meurtre du père, les fils se découvrent frères et Lacan en profite pour rappeler que de la fraternité s'origine la ségrégation ; une ségrégation toujours à l'œuvre :

> […] dans la société […] tout ce qui existe est fondé sur la ségrégation, et, au premier temps, la fraternité.
>
> Aucune autre fraternité ne se conçoit même, n'a le moindre fondement […] si ce n'est que parce qu'on est isolé ensemble, isolé du reste[267].

---

[266] *Ibid.,* p. 132.
[267] *Ibid.*

En réalité, le résultat de l'Œdipe et du meurtre du père est le même. Lacan pointe qu'Œdipe ne trouve pas accès à Jocaste par le meurtre de Laïos, mais parce qu'il a triomphé d'une épreuve de vérité. Finalement Lacan fait équivaloir dans ce séminaire une équivalence structurelle des mythes freudiens : meurtre du père et jouissance interdite de la mère.

1.3. Moïse et le culte du Un

Jacques-Alain Miller dans son séminaire Un effort de poésie en 2002-2003 a relu *L'homme Moïse* à la lumière de l'enseignement de Lacan, de la lecture faite par Lacan. Nous allons prendre appui plus particulièrement sur les leçons des 4 et 11 juin 2003 dans lesquelles il aborde la logique du grand homme[268].

Pourquoi Moïse ? C'est la question que pose Miller :

> C'est un fait historique, que Freud a fait de Moïse, de sa mort, de la religion monothéiste, de sa survivance, de sa persistance le contenu de ce que Lacan appelle son dernier message[269].

Ce *message dernier* nous oblige donc à nous y arrêter pour en saisir l'enjeu.

Lorsqu'on lit *L'homme Moïse*, on a l'impression, comme le souligne Miller de lire :

> […] un roman, en même temps qu'une enquête, un roman-quête : qui a tué Moïse ? […] On se demande quelle est la question de Freud. Est-ce pourquoi Hitler ? Pourquoi la haine des Juifs ? Pourquoi la persistance des Juifs ? Pourquoi donc attirent-ils la destruction ? Pourquoi dons résistent-ils à la destruction ?[270]

Miller fait apparaitre la logique de cette narration, la logique de ce grand homme Moïse. Certes Freud s'interroge sur la haine des Juifs et leur persistance, leur résistance

---

[268] Miller, J.-A.., « Religion, psychanalyse » in *La Cause freudienne,* revue de l'Ecole de la cause freudienne, Paris, Navarin Seuil, n° 55, 2003, p 7-27. Ce texte est tiré des leçons des 4 et 11 juin 2003 du séminaire de Jacques-Alain Miller L'*orientation lacanienne, Un effort de poésie.*
[269] Miller, J.-A.., « Religion, psychanalyse » in *La Cause freudienne*, op.cit., p. 7.
[270] *Ibid.,* p. 23.

à tous leurs malheurs et leurs ennemis. Mais au fond ce dont il s'agit, c'est de la persistance en tant que telle : « La persistance de la croyance et du rite, croyance dans l'ordre de la pensée et rite dans l'ordre de l'action »[271]. Plus fondamentalement, précise Miller : « c'est une question sur la pulsion, c'est-à-dire sur ce que la jouissance comporte de détraqué »[272].

Qu'est ce qui fait que l'homme persiste selon Freud se demande Miller. Qu'est ce qui est à l'origine de cette persistance ?

Le pouvoir du S1

Prenant appui sur *L'avenir d'une illusion,* Miller revient sur la thèse fondamentale de Freud sur la civilisation, à savoir, que toute culture s'édifie sur la contrainte et le renoncement pulsionnel. Pour cela, la civilisation a besoin d'hommes exceptionnels :

> Seule l'influence d'individus exemplaires que les masses reconnaissent comme leur meneur peut les amener à des prestations de travail et de renonciations d'où dépend l'existence de la culture[273].

Freud a besoin d'un grand homme, souligne Miller, pour rendre raison de la religion monothéiste, autrement dit de la primauté du Dieu Un. En terme lacanien : la souveraineté du signifiant Un.

La religion pour Freud dans *L'avenir d'une illusion* n'aurait que « l'avenir d'une illusion ». Il croyait à la science, rien ne devait résister à la raison. Cependant, comme le note Miller, en écrivant *Moïse,* Freud semble nous dire que « Cette illusion a un avenir »[274].

Ainsi, suivant la lecture de Lacan, précise-t-il, la fonction du S1 :

---

[271] *Ibid.*
[272] *Ibid.*
[273] Freud, S., *L'avenir d'une illusion*, Paris, op.cit. p. 11.
[274] Miller, J.-A.., « Religion, psychanalyse » in *la Cause Freudienne,* op.cit., p. 8.

> Le signifiant-maître est le signifiant qui réussit à faire s'accorder le signifiant et le signifié, à les arrêter dans leur glissement contraire. C'est sa fonction de point de capiton, de rendre lisible. […]
> C'est aussi bien par la mise entre parenthèse du signifiant-maître que Lacan définit le discours analytique […] Ce qu'on appelle l'association libre, c'est la mise entre parenthèses de ce signifiant un comme foncteur de lisibilité[275].

Au Moïse de Freud, Lacan répond par le discours du maître : « Le monothéisme, le culte de l'Un et de sa toute – puissance, c'est encore peu trop dire que de dire qu'il relève du discours du maître »[276].

Au fond, ce dont il est question, dans le *Moïse* quand on le voit par le prisme lacanien, conclut Miller, c'est qu'aucun « *dieu est mort* » ne saurait délivrer l'espèce des êtres parlants du pouvoir qu'a sur elle le signifiant Un.

Le monothéisme équivaut à la névrose traumatique

Les trois textes de Freud, *Totem et Tabou*, *L'avenir d'une illusion* et *L'homme Moïse*, sont essentiellement une critique de la religion. Dans *l'avenir d'une illusion*, Freud refuse l'idée d'une transcendance et tente de désacraliser les lois et les commandements religieux. Il ne voit dans ces commandements qu'un ensemble de représentations culturelles. Ainsi que le traduit Miller, la méthode de Freud consiste à refuser ce qui se présente comme *vérité* pour le traiter comme *savoir*. Il considère la religion comme une ennemie de la psychanalyse dans la culture, au sens où la psychanalyse au contraire de la religion souhaite atténuer les contraintes de la culture[277].

Cela étant, si Dieu n'existe pas pour Freud, le père existe bel et bien. Le père, lui, n'est pas une illusion[278]. Et c'est *la* critique de Lacan, comme nous l'avons vu, qu'il

---

[275] *Ibid.,* p. 18-19.
[276] *Ibid.,* p. 9.
[277] *Ibid.,* p. 22.
[278] *Ibid.,* p. 23.

fait à Freud. Derrière Dieu, il y a le père. Que le père et son meurtre aient été réels pour Freud n'est pas sans raisons ni sans conséquences.

Nous pouvons dire que *L'Homme Moïse* est une théorie du traumatisme, il est « la scénographie du traumatisme et de la répétition[279] ». C'est ce qu'il ajoute de plus à *Totem et Tabou* et à *L'avenir d'une illusion*. Le traumatisme chez Freud est un événement que le sujet ne peut assimiler. Il engendre sous une forme positive un phénomène de répétition qui est une remémoration de l'évènement traumatique, ignoré par le sujet. Sous sa forme négative, le traumatisme engendre une défense contre cette remémoration. La répétition sous sa forme défensive, d'évitement, est ce que Lacan nomme, dans le séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, la *tuché* :

> La fonction de la *tuché*, du réel comme rencontre […] essentiellement elle est la rencontre manquée - s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle seule suffit déjà à éveiller notre attention – celle du traumatisme[280].

Cette rencontre manqué avec le réel engendre selon Freud le *Zwang*, la contrainte compulsionnelle.

Le traumatisme, ici, c'est le meurtre de Moïse qui lui-même est une répétition du meurtre du père de la horde primitive et qui va ensuite se répéter dans l'histoire avec le sacrifice du Christ. La thèse de Freud, que nous répétons ici, c'est que les êtres humains ont toujours su qu'ils ont eu autrefois un père et qu'ils l'ont tué. Il faut qu'une tradition ait vécu entièrement le destin du refoulement avant de pouvoir déployer dans le retour du refoulé des effets aussi puissants et présenter ce caractère de contrainte. Le monothéisme juif est équivalent à la névrose traumatique.

---

[279] *Ibid.,* p. 24.
[280] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 54.

La béance de la jouissance

Avec le meurtre de Moïse, la question qui se pose est de savoir qui dit non à la jouissance. Autrement dit, qu'est ce qui fait limite à la jouissance ?

C'est sur ce point que Lacan et Freud se séparent, comme nous l'avons vu. Pour Freud, c'est le père qui dit non à la jouissance. Pour Lacan, c'est la castration en tant qu'effet du langage, effet du signifiant.

Pour Miller :

> Meurtre et castration sont les deux noms de la même opération. Et si Freud cherche fiévreusement un meurtre, c'est parce que, aussi bien concernant le père que concernant le phallus, il faut une symbolisation qui passe par une annulation. Autrement dit, le thème du meurtre chez Freud n'est rien qu'une dénégation de la castration[281].

Miller note la différence entre la psychanalyse freudienne restée suspendue à une idéalisation du père en tant qu'il est celui qui dit non à la jouissance et qui est le fondement du renoncement pulsionnel en échange de l'amour, et la psychanalyse lacanienne qui ne recule pas devant la béance de la jouissance.

Que fait Freud en désacralisant l'ordre social, c'est-à-dire en retirant Dieu de cette affaire ? Eh bien, dit Miller, il sacralise l'impuissance à jouir. Lacan au contraire met l'impuissance du côté de l'imaginaire et l'impossible du côté du réel. Pourquoi le fait-il ? C'est afin d'extraire les sujets parlant d'une position imaginaire, en attente d'un possible, d'une idéalisation afin qu'ils s'orientent à partir du désir par l'intermédiaire du symbolique.

Ce que montre Lacan dans *L'envers de la psychanalyse,* et que Miller rend lisible, c'est que de structure la jouissance rencontre une limite. C'est la jouissance même

[281] Miller, J.-A.., « Religion, psychanalyse » in *la Cause Freudienne*, op.cit., p. 26.

qui est traumatique, et qui enclenche le *Zwang*, la répétition. Autrement dit, le Zwang se passe du meurtre.

Comme le montre le meurtre du père de la horde, le soi-disant « obstacle » éliminé ne permet pas de jouir et ne change rien à la structure de la jouissance. La jouissance comporte une béance, précise Miller. Nul besoin de barrière. La jouissance fait trou, elle comporte une part excessive qui doit être soustraite, et le père freudien comme le monothéisme n'est que l'habillage, la couverture de cette entropie. Il y a donc une déperdition propre à la jouissance qui n'a pas besoin d'un père interdicteur pour trouver son fonctionnement[282].

En guise de conclusion

Le Moïse du séminaire sur *L'éthique de la psychanalyse*, l'accent mis sur les lois de la parole, ne suffit plus à Lacan, parce qu'il s'aperçoit que le symbolique masque le réel en jeu. Lacan va donc dans le séminaire *L'envers de la psychanalyse* lire le mythe comme un texte dont le contenu est un contenu manifeste. Il faut procéder autrement et saisir quel est le contenu latent de ces mythes.

La mort du père et la jouissance qu'il emporte avec lui n'est que la couverture de la castration qui se transmet de père en fils. Autrement dit, ce qui est masqué, ce n'est pas que c'est interdit, mais que c'est tout simplement impossible. La jouissance est interdite « dans son fond »[283], ce qui veut dire que c'est elle-même qui fait barrière. On en prend des « lichettes », dit Lacan[284].

Ce qui limite la jouissance, c'est la castration :

> […] c'est l'opération réelle introduite de par l'incidence du signifiant quel qu'il soit, dans le rapport du sexe. Et il va de soi qu'elle détermine le père comme étant ce réel impossible que nous avons dit[285].

[282] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse,* op.cit., p. 206.
[283] *Ibid.,* p. 124.
[284] *Ibid.*
[285] *Ibid.,* p. 149.

La castration est l'effet du signifiant, parce que dès lors que nous parlons, nous n'avons pas accès direct à l'objet, nous devons en passer par la demande à l'Autre. Le désir ne peut exister que par cette opération de la castration. Ou comme le dit Lacan dans « Subversion du sujet du sujet et dialectique du désir », un texte de 1960 :

> La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la loi du désir[286].

Le père réel n'est pas autre chose qu'un effet de langage. Le mythe pour lui ne saurait avoir d'autre sens que celui d'un énoncé de l'impossible. Et, note-t-il, Freud avec le père réel met au centre de son système l'impossible.

Le complexe d'Œdipe est le rêve de Freud n'aura de cesse de répéter Lacan, et comme tout rêve, il doit être interprété. C'est son rêve parce que : « Il est plus commode de subir l'interdit que d'encourir la castration »[287].

Avec la lecture serrée de Miller, nous arrivons à ceci : la persistance des Juifs n'est autre que la persistance en tant que répétition du traumatisme. Le meurtre de Moïse est l'illustration du fait que la jouissance est dans son essence traumatique, qu'elle comporte de structure une limite, une part excessive dont on ne peut jouir. Et aucun meurtre ne pourrait délivrer l'être parlant du pouvoir qu'a sur lui le S1.

Si on prend les choses sous l'angle du réel, suivant le dernier enseignement de Lacan, nous ne pourrons pas faire l'impasse sur ce réel de la jouissance pour appréhender ce qu'il en est de la haine envers les Juifs.

---

[286] Lacan, J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », in *Ecrits*, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1966, p. 827.
[287]. Lacan, J., *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, op.cit., p. 354.

Chapitre deux
La haine est une passion de l'être

Exclure les Juifs, non, vraiment, cela ne suffit pas ; les exterminer, cela n'est pas assez : il faudrait aussi les retrancher de l'histoire, les retirer des livres par où ils nous parlent, effacer enfin cette présence qu'est, avant et après tout livre, la parole inscrite et par laquelle l'homme, du plus loin, là où manque tout horizon, s'est déjà tourné vers l'homme : en un mot supprimer « autrui ».

Maurice Blanchot[288]

Ainsi que nous l'avons dit à propos de Freud, il nous parait essentiel de réfléchir sur l'affect de la haine avant de nous orienter sur celle adressée spécifiquement aux Juifs, c'est-à-dire l'antisémitisme. Comment Lacan aborde-t-il la haine dans son enseignement ?

Commençons par rappeler, comme le souligne François Regnault[289], que Lacan, à la différence de Freud, la soumet à une topologie. Il fait de la haine une passion structurale de l'être parlant. L'amour est la seconde passion de l'être parlant et Lacan va complexifier la relation de ces deux passions, l'amour et la haine. Elles ne sont pas seulement opposées. Ensuite Lacan va relier la haine à une troisième passion, l'ignorance : « sans laquelle elles resteraient sans doute une opposition trop simple, ou factice»[290].

2.1. Les trois passions de l'être

En 1954, voici ce que Lacan dit de ces passions

> […] ces deux possibilités de l'amour et de la haine ne vont pas sans cette troisième, qu'on néglige, et qu'on ne nomme pas parmi les composantes primaires du transfert – l'ignorance en tant que passion[291].

[288] Blanchot, M., Etre Juif », in *L'Entretien infini*, Paris Gallimard, 1999, p. 189-190.
[289] Regnault, F., *«* Hais les joyeux », in *Le diable probablement*, n°11 2014, p. 79.
[290] *Ibid.,* p. 76.
[291] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 298.

La passion de l'ignorance intéresse Lacan, puisque pour qu'un sujet s'oriente vers une analyse, il faut qu'il se suppose ignorant, qu'il suppose qu'un savoir sur son symptôme lui manque, qu'il s'interroge sur son mal être, qu'il se demande comment il pourrait guérir. La dimension du transfert existe donc avant le début de l'analyse ; elle en est même la condition.

Plus tard dans son enseignement, lors de son séminaire *les quatre concepts de la psychanalyse* ainsi que dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir»[292], Lacan fera de l'analyste le sujet supposé savoir. L'amour du transfert est alors l'amour à celui à qui on suppose un savoir. Le transfert n'est plus pris sous l'angle unique de la répétition.

Symbolique, Imaginaire et Réel

Impossible de penser les trois passions, l'amour, la haine et l'ignorance, sans les référer aux trois instances, le symbolique, l'imaginaire et le réel, compte tenu du fait qu'elles constituent l'être parlant : « C'est dans la dimension de l'être que se situe la tripartition du symbolique, de l'Imaginaire et du réel, catégories élémentaires sans lesquelles nous ne pouvons rien distinguer dans notre expérience. »[293]

Ainsi :

> […] c'est seulement dans la dimension de l'être, et non pas dans celle du réel, que peuvent s'inscrire les trois passions fondamentales – à la jonction du symbolique et de l'imaginaire, cette cassure, si vous voulez cette ligne d'arête qui s'appelle l'amour – à la jonction de l'imaginaire et du réel, la haine – à la jonction du réel et du symbolique, l'ignorance[294].

[292] Lacan, J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Ecrits*, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1966.
[293]Lacan, J., *Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud,* op.cit., p. 297.
[294] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud*, op.cit., p. 297-298

Notons donc que les passions rencontrent un sujet pris dans le symbolique, le réel et l'imaginaire et que la haine se situe pour Lacan dès 1954, à la jonction de l'Imaginaire et du Réel.

La haine imaginaire

La haine versant imaginaire, nous la saisissons à partir du stade du miroir. C'est la rivalité, l'agressivité, la jalousie qui apparait comme une relation en miroir. C'est ce que Lacan appelle l'axe *a – a*'. On l'appelle également la haine narcissique, nous l'avons vu avec Freud chez le paranoïaque, par exemple.

Le stade du miroir est un modèle qui nous éclaire sur la psychose paranoïaque. Il est un moment paradigmatique de la mise en place de la relation de l'homme à son image et au semblable. Lorsque le tout jeune enfant se regarde dans le miroir, il voit une image et ne dispose alors d'aucun moyen pour déterminer que c'est sa propre image. Ce savoir, il va l'acquérir en se retournant vers sa mère ou la personne qui le porte. Il remarque que l'image de cette personne figure aussi dans le miroir, et de là il peut commencer à déduire que l'autre image est bien la sienne.

L'enfant voit une image de lui qui ne correspond pas à ce qu'il est réellement. En effet, son corps est morcelé, il ne peut le maîtriser, il est encore sous la dépendance de l'Autre pour sa survie, et ce qu'il voit dans le miroir est une forme totale de son corps, une *Gestalt* qui introduit un sentiment d'unité. Le bébé se reconnaît dans cette image, il est captivé, fasciné par elle. C'est : « L'assomption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme à ce stade »[295]. Il s'agit là d'une jouissance de l'enfant face au miroir. L'une des principales conséquences de ce stade est que la reconnaissance de soi passe par l'autre. L'autre dans le miroir c'est moi, donc moi est un autre. Ainsi pouvons-nous comprendre chez l'enfant les confusions fréquentes entre soi et les autres, effet de ce que Lacan appelle un transitivisme enfantin : l'enfant qui bat dit avoir été battu, celui qui voit tomber l'autre, pleure, *etc*. De cette aliénation découle une certaine méconnaissance de soi, une connaissance paranoïaque, la projection sur la réalité des propriétés du Moi – « Ce n'est pas moi c'est l'autre ! ».

[295] Lacan, J., « Le stade du miroir », in *Ecrits*, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1966, p. 94.

Avec le miroir, le sujet trouve son origine ; son moi constitué par les identifications que le miroir permet d'effectuer. Mais il est nécessaire que quelque chose assure à l'enfant cette identification, raison pour laquelle il se retourne vers sa mère ou la personne qui le porte : il cherche un signe de reconnaissance. C'est le signe, la parole symbolique émise par la mère qui va venir stabiliser cette situation en lui disant que c'est bien son image qu'il voit. Autrement dit, pour que le sujet se reconnaisse, il doit se régler sur un point appartenant au champ de l'Autre - I - qui constituera ultérieurement l'Idéal du Moi. Ce n'est qu'à partir de là qu'il peut exister en tant que « Je » (sujet), séparé de l'autre. Cette instance symbolique qui cadre l'imaginaire permet de pacifier l'agressivité qui en découle : « l'autre c'est moi. »

Comme exemple d'agressivité originelle consécutive de la rivalité, de la relation imaginaire, Lacan cite Saint Augustin : « J'ai vu de mes yeux et j'ai bien connu un tout petit en proie à la jalousie. Il ne parlait pas encore, et déjà il contemplait, tout pâle et d'un regard empoisonné, son frère de lait »[296].

L'être-haïr

Le fantasme *on bat un enfant*, dont Freud a relevé la phrase complète : *Le père bat l'enfant que je hais,* illustre pour Lacan :

> […] (le) point initial au cœur même de l'être, là où se situe la qualité la plus intense de l'amour et de la haine. L'enfant battu est représenté comme au maximum de la déchéance, de la dévalorisation symbolique, comme absolument frustré, privé, d'amour[297].

La haine vise l'enfant battu dans son être nous dit Lacan. Pourquoi cela ? Parce qu'elle attaque au point même de la demande de l'enfant qui est toujours une demande d'amour, qui s'inscrit dans une dimension symbolique. L'enfant privé d'amour est touché

[296] Lacan, J., « L'agressivité en psychanalyse », in *Les Ecrits*, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1966, p. 114.
[297]Lacan, J., *Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation,* texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 151.

alors dans son image narcissique. « L'injure dite narcissique faite au sujet haï est ici totale »[298].

En effet, pour Lacan, la haine fonctionne comme l'amour. Il distingue l'amour versant imaginaire de l'amour du côté du don donc sur le versant symbolique[299]. L'amour côté imaginaire, c'est : « essentiellement une tentative de capturer l'autre dans soi-même, dans soi-même comme objet »[300]. Il est assez commun que :

> Celui qui aspire à être aimé se satisfait fort peu, c'est bien connu, d'être aimé pour son bien. […] On veut être aimé pour tout — pas seulement pour son moi, comme le dit Descartes, mais pour la couleur de ses cheveux, pour ses manies, pour ses faiblesses, pour tout[301].

L'amour côté symbolique « c'est aimer un être au-delà de ce qu'il apparaît être.»[302]. Le don symbolique dit Lacan vise l'autre dans son être et non pas dans sa spécificité. Pour la haine, dit-il, c'est la même chose. Elle vise l'autre dans son être, comme dans l'amour symbolique, et ne peut donc pas se satisfaire de la disparition de l'adversaire. Ainsi :

> Si l'amour aspire au développement de l'être de l'autre, la haine veut le contraire, soit son abaissement, son déroutement, sa déviation, son délire, sa négation détaillée, sa subversion. C'est en cela que la haine, comme l'amour est une carrière sans limite[303].

Reprenons : dans l'amour, le don symbolique vise l'autre dans son être, au-delà ce qu'il apparait être, dans la haine, il en est de même. La haine est à la jonction de l'imaginaire et du réel, parce que viser l'être doit nécessairement passer par la disparition de l'autre, soit la mort subjective et/ou réel de l'autre. Mais la haine ne peut se conclure par cette disparition de l'autre, car la destruction de l'autre ne détruit pas l'être, c'est quelque chose qui ne trouve aucun terme. C'est une destruction sans fin. La haine poursuit sa victime au-delà de la mort, au-delà de la destruction du corps.

---

[298] *Ibid.*
[299] Lecture éclairée par l'article de François Regnault, « Hais les joyeux » in *le diable probablement,* n° 11, op.cit.
[300] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud*, op.cit., p. 304
[301] *Ibid.*
[302] *Ibid.*
[303]*Ibid.,* p. 305.

La haine va donc bien plus loin que l'agressivité narcissique. Elle vise la jouissance incluse dans le corps à détruire précise Serge Cottet[304].

Lacan remarque que lorsqu'on parle de la haine on en reste « à la notion de la haine jalouse, celle qui jaillit de la *jalouissance*, de celle qui s'*imageaillisse* du regard chez Saint Augustin qui l'observe, le petit bonhomme »[305] . Aussi ajoute-t-il : « Nous en sommes, sur ce sujet de la haine, si étouffés, que personne ne s'aperçoit qu'une haine, une haine solide, ça s'adresse à l'être, à l'être même de quelqu'un qui n'est pas forcément Dieu »[306].

Mais d'où s'origine cette haine ? C'est l'envie, *Lebensneid*, de la jouissance de l'autre qui suscite cette haine :

> Ce n'est pas une jalousie ordinaire, c'est la jalousie qui naît dans un sujet dans son rapport à un autre, pour autant que cet autre est tenu pour participer d'une certaine forme de jouissance, de surabondance vitale, perçue par le sujet comme ce qu'il ne peut lui-même appréhender[307].

Et Lacan interroge : « N'est-ce pas vraiment singulier, étrange, qu'un être s'avoue jalouser chez l'autre, et jusqu'à la haine, jusqu'au besoin de détruire, ce qu'il n'est capable d'appréhender d'aucune façon, par aucune voie intuitive ? » [308]. Nul besoin d'être un analyste, dit-il pour s'apercevoir de ce malaise.

2.2. La haine comme effacement du nom

Le transfert, rappelle Lacan dans le séminaire *Encore*, « ne se distingue pas de l'amour, de la formule *le sujet-supposé-savoir*»[309]. Si celui que l'on aime est celui à qui on suppose un savoir, on peut en déduire que la haine est la dé-supposition du savoir.

---

[304] Cottet, S., « Freud, Lacan, la haine », in *Horizon* n° 61, revue de l'Envers de Paris, 2017, p. 78.
[305] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 91.
[306] *Ibid.*
[307] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse,* op.cit., p. 278.
[308] *Ibid.*
[309] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op.cit., p. 64.

Lacan fait référence aux auteurs du livre *Le titre de la lettre*, *lecture de Lacan* : « si j'ai dit qu'ils me haïssent, c'est qu'ils me dé-supposent le savoir»[310].

A titre d'hypothèse, nous dirons que si ces deux auteurs lisent Lacan sans lui supposer un savoir, c'est en quelque sorte comme s'ils effaçaient son nom. A cet instant précis de leur lecture, ils effacent le nom de Lacan. Son écrit n'est plus un écrit subjectif, mais un écrit objectif. L'être de Lacan est touché à ce moment. Lacan se sert de cet exemple pour illustrer la haine qui vise l'être ; il ne s'agit pas de détruire l'autre dans son corps, il s'agit de nier son être. Il nous semble que nous pouvons illustrer ce que veut dire « la haine vise l'autre dans son être », au-delà de sa mort avec l'histoire d'Amalec.

Dieu ordonne au peuple d'Israël de se souvenir de la méchanceté d'Amalec qui, profitant de sa faiblesse lorsqu'il fuit l'Egypte, l'attaqua. Dieu dit à son peuple : « Souviens- toi de ce que t'as fait Amalec, lors de votre voyage, au sortir de l'Egypte. »[311] Mais il poursuit : « … tu effaceras la mémoire d'Amalec de dessous le ciel : ne l'oublie point. »[312]

La particularité, voire le paradoxe de cet ordre, c'est que Dieu demande au peuple hébreu de se souvenir et en même temps d'effacer le nom d'Amalec de dessous le ciel. Se souvenir et effacer le nom en même temps illustre, selon nous, la haine qui vise l'être. Il ne suffit pas d'effacer le nom d'Amalec, il ne faut jamais oublier de l'effacer, il faut sans cesse se souvenir de ce qu'a fait Amalec. C'est quelque chose qui n'aboutit jamais, qui est sans fin. C'est cela la haine qui vise l'être.

C'est ainsi que nous pouvons entendre ce que dit Lacan : « la haine, qui est bien ce qui se rapproche le plus de l'être, que j'appelle l'ex-sister. Rien ne concentre plus de haine que ce dire où se situe l'ex-sistence»[313].

Il est d'autant plus intéressant de souligner que le peuple juif se souvient d'Amalec en lisant ces versets, « souviens-toi » le jour de la fête de Pourim avant de commencer la lecture du livre d'Esther. Ce livre raconte l'histoire de la volonté d'Aman

---

[310] *Ibid.*
[311]Deutéronome, chapitre 25, verset 17, in La Bible, Paris, Colbo, 1986. traduction du texte original par les membres du rabbinat Français, sous la direction de Zadoc Kahn
[312] Deuteronome, chapitre 25, verset 19
[313] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op.cit., p. 110.

de « détruire, exterminer et anéantir tous les Juif, jeunes et vieux, enfants et femmes en un seul jour »[314] ; un vœu qui ne s'est pas réalisé.

Aman voulait donc rayer de la surface de la terre le peuple juif. Cela résonne de manière effrayante avec la volonté d'Hitler d'exterminer le peuple Juif. Aman dans la tradition juive, c'est Amalec. Et il s'agit d'effacer son nom sans jamais l'oublier.

2.3. Le surmoi comme sacrifice aux Dieux obscurs

Nous avons vu lorsque nous avons travaillé la question de la haine chez Freud que le surmoi n'est pas une instance pacificatrice, au contraire, agissant comme une répression, il se transforme en jouissance et renforce la pulsion de mort. Nous avons également constaté que dans le surmoi, il s'agit de la haine de soi, de l'agression que le sujet s'adresse à lui-même. Cette haine de soi ne fait pas barrage à la haine de l'autre, elle l'alimente et inversement renforce le surmoi du sujet.

Voyons comment Lacan lie la haine au surmoi et quelle réponse il va apporter. Lacan aborde le surmoi sous l'angle du sacrifice, il en trouve la logique dans ce qui s'est produit au cours de la Seconde Guerre mondiale, avec la barbarie nazie.

Pour lui, le surmoi est l'une des formes de l'objet *a* :

> […] je vous ai indiqué qu'il ne saurait y avoir de conception analytique valable du surmoi qui oublie que, par sa phase la plus profonde, c'est l'une des formes de l'objet *a*[315].

A la fin du séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* Lacan reconnait dans la logique du sacrifice une des racines du nazisme. Autrement dit, l'horreur nazie s'explique par la fascination pour le sacrifice. Citons-le :

> Je tiens qu'aucun sens de l'histoire, fondé sur les prémisses hégéliano-marxistes, n'est capable de rendre compte de cette résurgence, par quoi il s'avère que l'offrande à des dieux obscurs d'un

[314] Le livre d'Esther, chapitre 3, verset 13.
[315] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 342.

> objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture.
>
> L'ignorance, l'indifférence, le détournement du regard, peut expliquer sous quel voile reste encore caché ce mystère. Mais pour quiconque est capable, vers ce phénomène, de diriger un courageux regard — et, encore une fois, il y en a peu assurément pour ne pas succomber à la fascination du sacrifice en lui-même—le sacrifice signifie que, dans l'objet de nos désirs, nous essayons de trouver le témoignage de la présence du désir de cet Autre que j'appelle ici le Dieu obscur.
>
> C'est le sens éternel du sacrifice, auquel nul ne peut résister, sauf à être animé de cette foi si difficile à soutenir, et que seul, peut-être, un homme a su formuler d'une façon plausible — à savoir, Spinoza, avec l'*Amor intellectualis Dei*[316].

Essayons de saisir ce qu'il dit ici.

- Les prémisses hégéliano-marxistes ne peuvent rendre compte de l'histoire monstrueuse du nazisme. Autrement dit, l'extermination des Juifs ne peut pas s'expliquer par les problèmes économiques. Comme par exemple dans interprétation fréquente : l'Allemagne mourrait de faim, elle a trouvé un bouc émissaire.
- Il est courant de rencontrer dans l'histoire des sujets qui acceptent de mourir pour une victoire. Ils se sacrifient dans l'espoir d'obtenir en retour quelque chose, une compensation en quelque sorte.
- Les hommes préfèrent ne rien savoir de ce phénomène. Ils préfèrent *l'ignorance, l'indifférence et le détournement du regard.*
- Celui qui regarde avec courage ce phénomène et qui ne succombe pas à cette fascination du sacrifice sait de quoi il s'agit : « le sacrifice signifie que, dans l'objet de nos désirs, nous essayons de trouver le témoignage de la présence du désir de cet Autre que j'appelle ici le Dieu obscur. »

[316] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*,op.cit., p. 246-247.

- Pour résister à cette fascination, il faut être dans la position de Spinoza, c'est-à-dire réduire Dieu « à l'universalité du signifiant. »[317].

Cependant, Lacan conclut que cette position de Spinoza, pour qui le désir *est l'essence de l'homme,* un désir relié aux attributs divins qui permet au philosophe de se « confondre avec un amour transcendant » n'est pas tenable pour nous (les psychanalystes).

L'expérience montre que Kant est plus vrai. Autrement dit, l'expérience clinique nous montre que la morale kantienne prend le dessus. A partir de Kant, la loi en tant qu'interdit qui instaure le désir, devient une loi morale. L'interdit laisse place au droit, à ce qui est permis. Le devoir ne laisse pas place au droit, c'est un impératif. L'instance qui transforme le droit en devoir, c'est le surmoi. Un droit qui devient obligatoire pour tout le monde. Pour toute action vaut cette maxime : que cela puisse être une action universelle. Donc plus de sujet divisé par son objet (*a*), plus d'objet cause, plus de plaisir singulier, plus de contradiction, la loi doit répondre à un principe logique d'universalisme.

Il s'agit donc pour les psychanalystes de trouver une autre réponse à ce surmoi féroce. Cette réponse sera d'obtenir la différence absolue. « Le désir de l'analyste n'est pas un désir pur. C'est un désir d'obtenir la différence absolue»[318]. La différence ici concerne celle entre l'idéal et l'objet *a*. Autrement dit, il s'agit d'un désir d'obtenir la distance maximale entre l'idéal et l'objet *a*.

Cette idée du sacrifice reste extrêmement compliquée. S'agit-il dans cette fascination du sacrifice, du bourreau ou de la victime ? Est-ce la victime qui se sacrifie à un Dieu obscur ? Est-ce le bourreau qui sacrifie sa victime ? Nous pouvons supposer qu'il s'agit des deux[319].

---

[317] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 247.
[318] *Ibid.,* p. 248.
[319] Les Nazis ont choisi leurs victimes, ils les ont sacrifiées au Dieu obscur. Mais des sujets se sont sacrifiés (en collaborant par exemple) en croyant obtenir en échange une compensation, victimes eux-aussi donc d'une certaine façon. Soulignons que nous ne faisons pas ici référence aux victimes de l'extermination qui, selon nous, sont des vraies victimes.

Le sacrifice est de l'ordre du surmoi. Les propos de Lacan dans le séminaire *les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* ne sont pas sans faire écho à ce qu'il énonçait dans un article publié en 1947, « La psychiatrie anglaise et la guerre »[320]

2.4. Un rapport véridique au réel

Lacan dans « La psychiatrie anglaise et la guerre» aborde les « puissances sombres du surmoi ». Il pointe la difference de position entre la France et l'Angleterre durant la Seconde Guerre mondiale:

> […] psychanalyste, je ne pouvais qu'identifier pour le groupe en proie à une dissolution vraiment panique de son statut moral, ces mêmes modes de défense que l'individu utilise dans la névrose contre son angoisse[321].

Lacan parle ici de la France qui a capitulé devant l'ennemi. A l'opposé, il y a l'Angleterre :

> La victoire de l'Angleterre est du ressort moral – je veux dire que l'intrépidité de son peuple repose sur un rapport véridique au réel[322].

Elle est l'exemple du *refus crucial* du compromis. (Donc pas de dissolution de son statut moral). Le rapport véridique au réel est illustré par la position de l'Angleterre qui, face au mal absolu, face à la haine des nazis, n'a accepté aucun compromis et ne s'est pas sacrifié dans une position surmoïque. Le réel ici étant la haine de l'autre nazi à prendre en compte. La Seconde Guerre mondiale nous a en effet démontré l'effroyable docilité de l'homme moderne, prêt à s'enrôler sous des « *idéologies de néant* ». Lacan conclut ainsi ce texte :

> Ce n'est pas d'une trop grande indocilité des individus que viendront les dangers de l'avenir humain. Il est clair désormais que les puissances sombres du surmoi se coalisent avec les abandons les plus veules de la conscience pour mener les hommes à une mort acceptée

[320] Lacan, J., « La psychiatrie anglaise et la guerre », in *Autres écrits*, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, 2001.
[321] *Ibid*., p. 101.
[322] *Ibid.*

pour les causes les moins humaines, et que tout ce qui apparait comme sacrifice n'est pas pour autant héroïque[323].

Ainsi, le rapport véridique au réel est à mettre en opposition avec le compromis et les puissances sombres du surmoi. Il est la réponse à la tyrannie du surmoi. Comme le note Éric Laurent, si Lacan s'est intéressé avec autant de passion à l'expérience et à l'effort de guerre des Anglais « C'est qu'il témoigne de la victoire possible des pouvoirs de la raison non seulement contre le nihilisme nazi, mais contre les puissances de la pulsion de mort »[324].

En guise de conclusion.

Nous pouvons dire que la haine va bien plus loin que l'agressivité narcissique. Elle s'adresse à l'être. Elle vise la jouissance incluse dans le corps à détruire. Mais la haine ne peut se conclure par cette disparition de l'autre, car la destruction de l'autre ne détruit pas l'être, c'est quelque chose qui ne trouve aucun terme ; c'est une destruction sans fin. La haine poursuit sa victime au-delà de la mort, au-delà de la destruction du corps ?

Cette haine prend origine du côté de l'envie, *Lebensneid*, de la jouissance de l'autre. Elle est un produit du surmoi ; surmoi qui est de l'ordre du sacrifice. Les hommes sont fascinés par le sacrifice, d'eux-mêmes ou de l'autre, prêts à mourir, dit Lacan en prenant exemple sur l'histoire du nazisme. Nous avons vu lorsque nous avons abordé le surmoi chez Freud, que celui-ci est une jouissance. Ce que Lacan exprime de la façon suivante : « Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi c'est l'impératif de jouissance – Jouis !»[325]. Il dit au sujet : « *Jouis* ! » jusqu'à l'anéantissement du prochain et de soi-même. Le surmoi est donc à la fois haine de soi et haine de l'autre.

[323] *Ibid.,* p. 120.
[324] Laurent, E., « Le réel et le groupe », in *Ornicar?* digital, n° 244, 2003.
[325] Lacan, J., *Le séminaire, livre XX, Encore,* texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 10.

Chapitre trois
Les ressorts de la ségrégation : racisme et antisémitisme

Savez-vous pourquoi est-ce qu'ils n'ont pas bonne presse, ces Juifs ? C'est parce qu'ils ne sont pas gentils, s'ils étaient gentils, ben ! ils ne seraient pas juifs quoi. Et ça arrangerait tout !

Jacques Lacan[326]

Dans la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole » [327], Lacan pose ce qui garantit le psychanalyste. Il souhaite mettre en place un modèle qui se différencie de celui de l'IPA, en un mot, un modèle qui ne soit pas basé sur l'identification. Ce sera la passe. Ce texte intéresse notre sujet parce qu'il traite de la ségrégation, produit de l'Universel. Nous verrons que Lacan interprète le racisme, la ségrégation comme un rejet de la jouissance de l'Autre et avance le pas-tout comme modalité, autre que l'identification, pour fonder le lien social.

Lacan cherche à rompre avec la séparation de ce qu'il appelle psychanalyse en intension et psychanalyse en extension. La psychanalyse en intension est l'expérience individuelle de l'analyse d'un sujet. La psychanalyse en extension, c'est le discours de la psychanalyse, la théorie, le savoir de la psychanalyse.

A la fin de la « « Proposition, Lacan évoque les camps de concentration nazis et prophétise l'extension de la ségrégation à la mesure du progrès de la science. La question se pose donc de savoir quel est le lien entre la question juive, sous l'angle de la ségrégation, avec la formation du psychanalyste, avec la fin de l'analyse, avec l'Ecole de psychanalyse ?

Rappelons qu'il existe deux versions de la « Proposition », l'une orale de 1967[328]et l'autre écrite qui ne fut publiée qu'en 1978. Dans la version orale, la référence

[326] Lacan, J., RSI, leçon du 15 avril 1975. Inédit< ;
[327] Lacan, J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », in *Autres Ecrits*, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2001.
[328] Lacan, J., « Première version de la 'Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole' », in *Autres Ecrits*, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 575-591.

aux Juifs diffère de la version écrite. Nous allons à présent étudier de près les deux versions de la conclusion de cette proposition et essayer de cerner pourquoi Lacan parle de la ségrégation des Juifs. En quoi cela concerne-t-il la psychanalyse ?

3.1. Lecture de la « Proposition du 9 octobre 1967 » dans ses deux versions

3.1.1 L'universel et le réel

Nous allons déplier quelques éléments de cette citation de la version écrite :

> Avant de vous en proposer une forme, je veux indiquer que conformément à la topologie du plan projectif, c'est à l'horizon même de la psychanalyse en extension, que se noue le cercle intérieur que nous traçons comme béance de la psychanalyse en intension[329].

Avant de vous en proposer une forme : cette forme, c'est celle de la passe, la forme selon laquelle un psychanalyste peut témoigner de ce qu'a été pour lui l'expérience de son analyse.

Je veux indiquer que c*onformément à la topologie projective :* il n'y a pas pour la psychanalyse d'intérieur et d'extérieur. La topologie projective subvertit l'intérieur et l'extérieur de manière telle qu'il n'y a plus de point de repère entre le dedans et le dehors.

c'est à l'horizon même de la psychanalyse en extension, que se noue le cercle intérieur que nous traçons comme béance de la psychanalyse en intension : la psychanalyse en intension est l'expérience analytique pour un sujet. Comment va se dérouler son analyse, comment il va repérer ou interpréter par exemple son symptôme, son fantasme, quels seront les effets subjectifs de son analyse, comment il va conclure, *etc.,* tout cela est une béance parce que nous ne pouvons ni le savoir, ni le prévoir. Et cela se noue et se cerne *à l'horizon même de la psychanalyse en extension*. La psychanalyse en extension se noue à la psychanalyse en intension, il n'y a pas de point de repère pour

[329] Lacan, J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », in *Autres Ecrits*, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 256.

distinguer l'une de l'autre, l'intérieur de l'extérieur. Le savoir analytique se nourrit de la clinique.

Lacan vient là remettre en question l'analyse didactique. Celle-ci divise l'analyse individuelle en deux parties et aboutit nécessairement à l'identification de l'analysant à l'analyste.

Pour Lacan, le psychanalyste est le produit d'une psychanalyse et de ça seulement[330]. La psychanalyse en extension ne vient pas déterminer la psychanalyse en intension, puisque chaque analyse est singulière et imprévisible. Elle n'est pas sur commande, dirions-nous. En d'autres termes, cela veut dire que ce qui garantit le psychanalyste, c'est son analyse en intension et non pas une analyse didactique.

Le psychanalyste doit répondre de la place du sujet-supposé-savoir : « ce qui nous importe ici, c'est le psychanalyste, dans sa relation au savoir du sujet supposé»[331]. Lacan rappelle l'insistance de Freud sur le fait d'aborder chaque cas nouveau comme si nous ne savions rien de ses enseignements. Mais ajoute-t-il : « ceci n'autorise nullement le psychanalyste à se suffire de savoir qu'il ne sait rien, car ce dont il s'agit, c'est de ce qu'il a à savoir »[332]. Et ce qu'il a à savoir et à entendre, ce sont les signifiants d'un sujet qui s'ordonnent en une chaîne signifiante et devient la chaîne singulière de l'analysant.

L'analyse didactique conduit à l'identification de l'analysant à l'analyste qui est son guide et c'est l'alliance avec la partie saine du moi qui résout le passage à l'analyste. A quoi bon demande alors Lacan un passage par l'expérience ? C'est pour cela qu'il refuse une distinction catégorique entre l'analyse individuelle et le discours de la psychanalyse. Ce n'est pas la théorie de la psychanalyse qui détermine l'analyse d'un sujet. Si tel était le cas, l'analysant aurait à se conformer à la théorie et à identifier chez lui les concepts abordés dans la théorie. Il s'agit bien plutôt d'agir de telle sorte que l'analyse du sujet vienne enrichir le discours de la psychanalyse.

Après avoir posé et déplié au début de son texte les problèmes que pose l'analyse didactique, Lacan le termine en définissant ce qui finalement noue la psychanalyse en extension à la psychanalyse en intension et qui est en lien avec l'histoire de la ségrégation des Juifs.

---

[330] *Ibid.,* 254-255.
[331] *Ibid*., p. 249.
[332] *Ibid.*

> Cet horizon, je voudrais le centrer de trois points de fuite perspectifs, remarquables d'appartenir chacun à l'un des registres dont la collusion dans l'hétérotopie constitue notre expérience[333].

La psychanalyse en extension se noue avec les trois registres symbolique, imaginaire et réel qui constituent l'expérience de la psychanalyse.

Symbolique : dans le symbolique, il y a le mythe œdipien. Facticité donc. Ce mythe qui vient de l'extérieur de la psychanalyse pose un problème, cependant Lacan affirme que si on le retire, alors la psychanalyse en extension relèverait du délire du président Schreber.

Imaginaire : il s'agit ici de l'unité de la société de psychanalyse surplombée par un exécutif à l'échelle internationale. Seconde facticité, évidente. Cette structuration tient à ce que Freud propose comme modèle de la constitution du groupe : l'Armée et l'Eglise. Le point important, c'est que ce modèle freudien est basé sur les identifications imaginaires, l'identification au leader[334] ; point qui fait que Lacan ne trouve pas étonnant que cela enchaîne la psychanalyse en intension et limite sa portée, comme nous venons de le mentionner plus haut.

Réel : La troisième facticité, c'est le réel : « trop réelle, assez réelle pour que le réel soit plus bégueule à le promouvoir que la langue»[335]. Ici apparait une référence à l'histoire des Juifs : l'horreur des camps.

Laissons la parole à Lacan :

> Abrégeons à dire que ce que nous en avons vu émerger, pour notre horreur, représente la réaction de précurseurs par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupements sociaux par la science, et nommément de l'universalisation qu'elle y introduit.
>
> Notre avenir de marchés communs trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation[336].

---

[333] *Ibid.,* p. 256.
[334] Freud, S., *Œuvres complètes, XVI,* Paris, PUF, 1991, p. 31-38.
[335] Lacan, J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », in *Autres Ecrits*, op.cit., p. 257.
[336] *Ibid.*

La ségrégation des Juifs est le modèle de ce que l'avenir nous promet avec le progrès de la science et l'universalisation qui en découle. C'est un réel. Et l'Ecole que propose Lacan prend en compte le réel, le trou dans le symbolique. Et, par voie de conséquence, le réel est pris en compte dans l'analyse d'un sujet.

Pourquoi Freud a-t-il voulu une société psychanalytique universelle demande Lacan. N'est-ce pas parce que lui-même a subi en tant que Juif une ségrégation ?

> Faut-il attribuer à Freud d'avoir voulu, vu son introduction de naissance au modèle séculaire de ce processus, assurer en son groupe le privilège de la flottabilité universelle dont bénéficient les deux institutions susnommées ? [337]

Le combat de Freud, nous l'avons vu, était en effet de rendre la psychanalyse universelle, éviter qu'elle soit considérée comme une science juive. Il s'est battu toute sa vie pour empêcher cela. Lacan rappelle que l'IPA de la Mitteleuropa grâce à *sa flottabilité universelle* n'a perdu aucun de ses membres dans les camps.

Cette suggestion de Lacan ne nous laisse pas indifférent et nous invite à penser. Essayons de comprendre pourquoi la flottabilité universelle a permis aux membres de l'IPA d'échapper au camp ?

Que les analystes juifs de l'IPA aient été des hommes des Lumières, comme Freud lui-même, nous pouvons le supposer sans difficulté. Ils croyaient donc à l'Universel. Mais l'Universel produit toujours un rebut, l'objet *a*. Ce qui n'entre pas dans le tout de l'Universel, c'est ça la ségrégation. Nous développerons cet aspect dans la suite de ce chapitre. Les membres de l'IPA persécutés en tant que Juifs dans leur pays, l'ont quitté. Partir, penser qu'ailleurs on peut être sauvé témoigne d'une certaine croyance en l'Universel. Il faut avoir l'idée qu'ailleurs l'Universel fonctionne et que le rebut serait les nazis eux-mêmes. C'est ce qui a permis à ces analystes de partir à temps. Voilà notre hypothèse de ce que formule Lacan.

[337] *Ibid*., p. 257-258.

Lacan conclut ainsi sa Proposition publiée en 1978 :

> Que la « coexistence », qui pourrait bien elle aussi s'éclairer d'un transfert, ne nous fasse pas oublier un phénomène qui est une de nos coordonnées géographiques […] et dont les bafouillages sur le racisme masquent plutôt la portée[338].

3.1.2. L'existence des Juifs : un modèle de nouage

Passons maintenant à la version orale en ce qui concerne les trois registres qui nouent psychanalyse en intension et psychanalyse en extension. Notons que dans cette version, il s'agit, à propos des trois registres, de fonctions, pas de points de fuites ou de facticités.

Les trois fonctions sont les suivantes : dans le symbolique, le familialisme avec l'Œdipe, dans l'imaginaire, l'identification au père idéal et dans le réel la ségrégation due au sujet de la science.

C'est à propos du réel que la différence entre les deux versions est significative et que l'existence des Juifs est convoquée. Commençons par citer Lacan :

> La solidarité des trois fonctions majeures que nous venons de tracer, trouve son point de concours dans l'existence des Juifs.[…]
>
> Il est impossible de s'acquitter de la ségrégation constitutive de cette ethnie avec les considérations de Marx, celles de Sartre encore bien moins. C'est pourquoi, pourquoi spécialement la religion des Juifs doit être mise en question dans notre sein[339].

---

[338] *Ibid.,* p. 258.

[339] Lacan, J., « Première version de la 'Proposition sur le psychanalyste de l'Ecole' », in *Autres Ecrits*, op.cit., p. 588-589.

Formulons :

- Les trois registres du Réel, Symbolique et Imaginaire sont non seulement présents, mais aussi noués (solidaires) dans l'existence des Juifs.
- Pour s'acquitter de la ségrégation constitutive des Juifs, la religion juive doit-être mise en question par la psychanalyse.

Notre intérêt ne portera pas sur la question de savoir pourquoi Lacan a retiré ce passage dans la version publiée en 1978. Il s'agit pour nous de tenter d'en saisir l'enjeu, puisqu'il a été énoncé par Lacan. De comprendre le lien entre la ségrégation juive et le psychanalyste de l'Ecole.

Ce que cherche Lacan c'est à *s'acquitter de la ségrégation constitutive de cette ethnie,* entendons saisir pourquoi les Juifs se trouvent dans cette situation depuis toujours. On a l'idée qu'il y a quelque chose de constitutif chez les Juifs qui les rend aptes à être la cible d'une persécution séculaire. Pour Lacan, ni l'économie, ni la lutte des classes n'expliqueraient la ségrégation des Juifs, ni non plus l'idée que l'enfer c'est l'Autre, l'Autre ici incarné par le juif.

Seule la psychanalyse peut *s'acquitter* de ce problème, et ce en mettant en question la religion des Juifs. Si nous suivons Lacan, la religion des Juifs donc a comme effet que les trois registres Symbolique, Réel et Imaginaire s'inscrivent, se nouent dans l'existence des Juifs. Pourquoi ? De quelle façon ?

Nous pensons que la circoncision illustre le nouage de l'imaginaire, du symbolique et du réel dans l'existence des Juifs. Du côté du réel, il s'agit bien d'un prélèvement, d'une coupure d'une partie du corps. Mais cet acte réel s'insère aussi dans le registre symbolique, puisque c'est l'inscription de l'alliance avec Dieu de laquelle découlent des lois. La dimension Imaginaire tient dans le fait que les Juifs s'identifient entre eux, se reconnaissent comme une collectivité rassemblée autour de ces lois.

La préoccupation de Lacan est de protéger la psychanalyse du phénomène de ségrégation identifié par lui à l'IPA. En quoi le modèle ségrégatif est-il dangereux pour la psychanalyse ? Quel est le danger de l'universel ? Que nous apporte l'histoire des Juifs pour penser ces questions.

3.1.3. Les Juifs : un modèle pour l'analyse du processus de ségrégation

Il y a quelque chose de commun, nous semble-t-il, entre la position des Juifs et la psychanalyse en extension.

Tournons-nous d'abord vers l'universel et rappelons que Lacan nous avertit de l'illusion de celui-ci. En effet, nous croyons cohérent que la logique de l'universel s'oppose à la ségrégation, l'empêche, or Lacan nous annonce que c'est un leurre. En 1967, alors que l'atmosphère est à l'ouverture des frontières, favorable à l'Europe, Lacan prophétise déjà la montée du racisme qui est une des formes de la ségrégation. L'universel, produit de la science, au contraire de ce que l'on pourrait penser, pousse à la ségrégation.

La formule de l'universel est définie par Lacan comme le *tout*. Il prend appui sur la logique d'Aristote, mais en fait un usage différent. Il s'en sert pour établir comment le sujet s'inscrit comme homme ou comme femme au regard de la fonction phallique[340].

L'inscription d'un sujet comme homme opère à partir des deux formules suivantes :

$$\forall x \,.\, \Phi x \quad // \quad \exists x \,.\, \text{non } \Phi x$$

Pour tout x la fonction phallique est satisfaite, mais il existe un x pour qui la fonction phallique ne s'applique pas. Autrement dit, le tout suppose une limite. Il faut une exception pour que le tout existe.

L'inscription d'un sujet comme femme opère de la manière suivante :

Il n'existe pas de x tel que non Fx

Cette figure pose le *tout* comme illimité. Aucune exception ne vient faire limite qui constituerait un *tout* des femmes.

Lacan conserve « le tout » classique pour désigner « le tout » limité, mais pour désigner l'illimité, il invente le « pas-tout ». Précisons que ce « pas-tout » ne peut se construire que dans la mesure où il y a un universel. Et que le côté masculin du tableau

[340] Lacan, J., « L'étourdit », in *Autres écrits*, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 458.

est le côté de tous les êtres parlants hommes et femmes. Les femmes se situent aussi du côté du *tout* au regard de la fonction phallique.

Le pas-tout n'est pas le refus de l'universel. Ce n'est pas parce que l'on se situe du côté du pas-tout qu'on n'est pas dedans, dans le *tout*. Pour le dire autrement : ce n'est pas parce qu'on n'est pas-*tout dedans* qu'on n'est pas dedans.

La conséquence de l'universel, c'est la ségrégation, mais le pas-tout est tout à fait autre chose. L'universel, c'est par exemple : tous les Juifs, tous les chrétiens, tous les hommes. Curieusement ça n'exclut pas au départ, mais fondamentalement ça finit toujours par exclure. Il y aura toujours ceux qui n'entre pas dans le *tous*, les rebuts, l'objet *a*.

Pour bien saisir ce dont il s'agit, il nous faut rappeler que dans la logique de l'universel, on utilise deux quanteurs. Celui de l'universel : « pour tout » et celui de l'existence : « il existe ». Autrement dit, l'universel ça n'existe pas. Parce que dès que nous disons « pour tout » on est forcément hors de l'universel puisqu'il y aura toujours une exception. Pour qu'il y ait l'universel, il faut qu'il y ait une exception qui soit hors du *tout*, qui permette de faire exister l'ensemble (le tout), et en même temps c'est cette exception hors du *tout* qui fait que l'universel n'existe pas. Il y a quelque chose donc dans l'universel qui ne s'accordera jamais. Une fois cela posé, nous sommes mieux armés pour répondre à nos interrogations.

Revenons à la psychanalyse en *extension*. La psychanalyse, Lacan ne la veut pas du côté de l'universel, il la veut du côté féminin, du côté du *pas-tout.* Autrement dit, *tous* les psychanalystes, ça n'existe pas. Il n'y a pas d'équivalence, il n'y a pas *le psychanalyste*. Ce n'est pas une collectivité fondée sur une exception, ce n'est pas un tout tourné vers un idéal. Il y a une série de sujets barrés, il y a un psychanalyste et un psychanalyste et un…. La formation lacanienne est singulière, au un par un, c'est un parcours singulier. La logique lacanienne cherche à échapper à tous discours de domination. Face à l'universalité, Lacan pose l'existence.

L'IPA, elle, est sur le versant du « tout ». *Pour tous* les psychanalystes la même formation : 3 ans d'analyse personnelle, 3 ans d'analyse didactique, *etc*. On est junior,

puis sénior, on grimpe dans la hiérarchie de cette façon. Tous les mêmes, c'est un principe ségrégatif. Ce que dit Lacan, c'est que Freud, en croyant échapper à la ségrégation par la science et par l'universel, la voit revenir.

La psychanalyse en extension ne peut être une science objective, sans lien avec la subjectivité, avec le sujet en analyse. Il s'agit d'empêcher la psychanalyse en extension de verser du côté de l'universel, car, ainsi que l'a montré Lacan, l'universel ne permet pas de prendre en compte la singularité de chacun, autrement dit prendre en compte l'inconscient freudien ou le réel lacanien.

C'est toute la complexité de la psychanalyse. Elle est une science, elle a une théorie structurée, alors pourquoi se poser la question de sa place à l'université ? Parce que tout en étant un savoir, ce qui la nourrit, l'enrichit, c'est la clinique subjective des sujets en analyse, un par un, c'est ce qui la fait en même temps singulière. Chaque analyse est singulière, chaque symptôme, fantasme *etc.* est singulier au sens où il est déterminé par la chaîne signifiante de chaque sujet. Il y a la structure dégagée par la théorie, par le savoir de la psychanalyse, et il y a le sujet qui habite la structure avec son histoire, sa logique singulière.

La psychanalyse ne peut qu'occuper une place différente dans l'université, dans la science. Elle ne peut pas entrer entièrement dans une institution, elle doit rester indépendante.

Cette question de son entrée à l'université s'est posée à Freud et ensuite à Lacan. Lacan a résolu ce problème avec l'élaboration des quatre discours. Elle peut être enseignée à l'université dans la mesure où le discours de l'université est différencié du discours de l'analyste. Et, point important, les études de psychanalyse à l'université ne garantissent pas le psychanalyste.

Pour Freud aussi, nous le voyons dans son texte « La psychanalyse doit-elle être enseignée à l'université »[341], l'enseignement à l'université ne peut former un analyste. Sa propre analyse et des supervisions auprès d'autres analystes constituent la formation d'un psychanalyste.

Le danger de l'universalisme à l'échelle du monde, c'est l'expansion de la ségrégation, la montée du racisme. Le danger de l'universalisme à l'échelle d'une société

[341] Freud, S., *Résultats, Idées, Problèmes I*, Paris, Payot, 1984.

psychanalytique, c'est l'écrasement du désir du psychanalyste. A faire un *tout* des psychanalystes, le risque est également de ne pas prendre en compte le réel singulier de chacun. Le réel de sa jouissance, de sa pulsion. Si la dimension du réel est absente dans la constitution d'une société psychanalytique, elle le sera également dans la psychanalyse en intension, puisque l'une renvoie à l'autre comme nous l'avons montré plus haut. Tenir compte du réel, c'est faire barrage au groupe. Le mode de jouissance de l'un ne peut se confondre avec le mode de jouissance d'un autre. C'est absolument singulier. Ce qui fait précisément limite à l'universel, c'est la jouissance, le mode de jouissance de chacun.

La ségrégation de la psychanalyse en tant que collectivité se manifeste par le fait qu'elle n'est jamais admise véritablement dans le lien social, elle est rejetée par le discours de la science. Et quand elle l'est, admise, c'est au prix d'un abâtardissement. Elle devient une psychologie, adaptative, et donc soumise à l'Autre, au discours du maître.

Jacques Alain Miller, dans son séminaire Extimité, en se référant aux propos de Lacan prédisant la montée de la ségrégation comme effet du discours de la science, pose la question suivante : pourquoi est-ce à un psychanalyste de prédire cela ?

> Ce n'est pas seulement en tant que sage du monde contemporain qu'un analyste peut formuler ça. Il y a quelque chose qui fait que ça peut s'apercevoir plus lucidement à partir du discours psychanalytique, à savoir que le mode universel, qui est le mode propre sous lequel la science élabore le réel, semble n'avoir pas de limites alors qu'il en a[342].

Cela n'a aucun effet poursuit-il de répéter les formules de l'universel :

> *nous les hommes*, parce que le mode universel, qui est celui de la science, a ses limites dans ce qui est strictement particulier. Ça a ses limites dans ce qui n'est ni universel ni universalisable, et que nous pouvons appeler, avec Lacan, *le mode de jouissance*[343].

[342] Miller, J.-A., Extimité, séminaire L'Orientation lacanienne délivré dans le cadre du Département de Psychanalyse, Université Paris 8, 1985-1986, leçon du 27 novembre 1985, inédit
[343] *Ibid.*

Revenons à notre question de départ. En quoi la conception de la psychanalyse en extension concerne-t-elle l'existence des Juifs ? Ce qui est commun à l'existence des Juifs et à la psychanalyse, nous semble-t-il, c'est de ne pas être dans le *tout* universel, de se situer en dehors.

Les Juifs sont *dans* les nations et dans le même temps à part, dehors. Tout en se situant du côté de l'universel, du *tout,* (lorsqu'ils bénéficient de droits), ils se séparent des autres par leurs lois. Nous pouvons dire finalement que les Juifs tout en étant du côté du *tout*, sont du côté de l'existence. La formule : « il existe », nous l'avons vu, a pour conséquence que l'universel n'existe pas. Il existe implique que l'universel n'existe pas. Dans ce sens les Juifs font objection à l'universel comme l'expose Jean-Claude Milner dans son livre *Les penchants criminel de l'Europe démocratique*[344].

3.1.4. La solution du pas-tout

La psychanalyse est du côté du « pas-tout », le Juif l'est-il également ? Les Juifs et les psychanalystes ont en commun de se situer du côté de l'*existence*. Mais il n'est pas certain que nous puissions affirmer que les Juifs sont du côté du « pas-tout ». Faisons un pas supplémentaire.

Miller, toujours dans Extimité, analyse la complexité de la ségrégation chez les Juifs en partant de la différence entre le christianisme et le judaïsme. Cela nous permet de clarifier encore un peu les propos de Lacan que nous venons d'étudier. Dans le christianisme, le christ offre une forme totale du corps souffrant, du corps tourmenté ; ce qui permet une identification idéale et fait apparaitre le côté masochiste du christianisme. Dans le judaïsme, en revanche, avec le rite de la circoncision, nous avons affaire à une partie du corps prélevée. « ça (ce prélèvement) incarne dans le corps cette *Verdrängung* inhérente au désir, et ça consacre par là un rapport normé à l'Autre »[345]. C'est ainsi que Lacan l'aborde dans le séminaire sur l'angoisse. Pour être Juif comme les autres, donc pour entrer dans la collectivité, dans l'ensemble des Juifs, le Juif sacrifie à l'Autre une partie de son corps ; un acte par lequel il se différencie des autres. C'est un acte auquel il ne veut pas renoncer, et ce qui en résulte, précise Miller c'est que le Juif, finalement, ne

[344] Milner, J.-C., *Les penchants criminels de l'Europe démocratique*, Paris, Verdier, 2003.
[345] Miller, J.-A., Extimité, séminaire l'Orientation lacanienne, 1985-1986, leçon du 5 février 1986, inédit

veut pas sacrifier sa différence à l'Autre. Il veut rester différent.

De ce fait, conclut-il, tout en reconnaissant la difficulté de penser les choses ainsi, on ne peut considérer l'histoire de la ségrégation des Juifs comme si la position juive n'était que passive. Certes, matériellement, les Juifs sont victimes et à une grande échelle :

> […] mais il y a quand même là un principe actif. Il y a un principe actif dans le judaïsme. Ces effets de ségrégation sont préparés parce qu'on peut appeler l'exclusivisme juif, par l'élection. En effet, s'il y a bien un sacrifice de la différence subjective qui est constitutif de cette collectivité, il faut dire aussi qu'il y a collectivement la culture de cette différence. On peut dire que le Juif ne veut pas sacrifier sa différence à l'Autre. Et il le paye d'un prix extrêmement lourd. Il y a un certain *tout mais pas ça* proprement juif. Cet exclusivisme est aussi bien celui du Dieu des Juifs. C'est un Dieu qui ne dit jamais qu'il est le seul […] mais il entend être le seul là où il est[346].

Du côté des Juifs, nous avons donc une volonté de se différencier des autres. A ce titre, ils sont dans le *tout* de l'universel, mais également en dehors. Comme le dit si justement Miller, chez les Juifs il s'agit d'un *tout mais pas ça*.

Du côté des psychanalystes, nous l'avons vu, la psychanalyse pour se préserver doit se situer du côté du pas-tout.

Dans Silet, Miller revient sur le sujet de la ségrégation dans une école de psychanalyse. « Le concept d'école, dit-il, introduit une partition, une ségrégation, et permet de distinguer un dedans et un dehors»[347].

De nos jours où la psychanalyse se voit qualifier de psychothérapie par les Etats, c'est-à-dire dans le champ du bavardage pas dans celui de la science, une qualification qui n'enchante guère les psychanalystes, Miller souligne le côté précieux de la ségrégation

---

[346] *Ibid.*
[347] Miller, J.-A., Silet, séminaire L'Orientation lacanienne délivré dans le cadre du Département de Psychanalyse, Université Paris 8, 1994-1995, inédit.

> Il faut dire qu'une expérience ineffable a nécessairement, concernant ses servants, un effet de ségrégation. C'est un effet que l'on constate chez les psychanalystes. On constate même qu'ils ont tellement pris l'habitude de cette ségrégation, qu'ils se sont mis à l'aimer. Ils croient même devoir la défendre comme le plus précieux[348].

Le côté ineffable et le côté précieux de la différence, de la ségrégation, d'être aussi dedans et en dehors du tout, peut être considéré comme commun aux Juifs et aux psychanalystes.

Ce *tout mais pas ça* des Juifs, nous semble toutefois être différent du pas-tout des psychanalystes, du pas-tout des femmes. Proposons que les Juifs se situent au regard de l'ensemble du *tout* comme : il existe un peuple qui est en dehors du tout ; *tout mais pas ça.* Ou bien, il existe un peuple qui est élu. Autrement dit, les autres peuples ne le sont pas.

3.2. Le racisme est le rejet de la jouissance de L'Autre

Nous avons vu dans notre étude de la Proposition du 9 octobre 1967 que Lacan déduit la ségrégation de l'universel. Nous avons vu également que Lacan noue la question de la ségrégation dans la civilisation au psychanalyste.

Le 22 octobre 1967, dans « Allocution sur les psychoses de l'enfant », il l'énonce sans détour : « comment nous autres, je veux dire les psychanalystes, allons y répondre : la ségrégation mise à l'ordre du jour par une subversion sans précédent»[349].

En 1973, Lacan introduit la jouissance pour penser le racisme. Jacques-Alain Miller va lui poser lui la question suivante : « D'où vous vient par ailleurs l'assurance de prophétiser la montée du racisme ? Et pourquoi diable le dire ? »[350]

Dans cette question, Miller fait référence aux derniers mots que Lacan avait prononcés dans la leçon du 21 juin 1972 du séminaire *...ou pire :*

---

[348] *Ibid.*
[349] Lacan, J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », in *Autres Ecrits*, op.cit., p. 363.
[350] Lacan, « Télévision », in *Autres Ecrits,* op.cit., p. 534.

> Et quand nous revenons à la racine du corps, si nous revalorisons le mot de frère, il va rentrer à pleine voile au niveau de bons sentiments. […] sachez que ce qui monte, qu'on n'a pas encore vu jusqu'à ses dernières conséquences, et qui, lui, s'enracine dans le corps, dans la fraternité du corps, c'est le racisme. Vous n'avez pas fini d'en entendre parler[351].

Pourquoi diable le dire ? Lacan va répondre :

> Parce que ce ne me paraît pas drôle et que pour autant, c'est vrai.
>
> Dans l'égarement de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe, mais c'est en tant que nous en sommes séparés. D'où des fantasmes, inédits quand on ne se mêlait pas.
>
> Laisser cet Autre à son mode de jouissance, c'est ce qui ne se pourrait qu'à ne pas lui imposer le nôtre, à ne pas le tenir pour un sous-développé.
>
> S'y ajoutant la précarité de notre mode, qui désormais ne se situe que du plus-de-jouir, qui même ne s'énonce plus autrement, comment espérer que se poursuive l'humanitairerie de commande dont s'habillaient nos exactions ?
>
> Dieu, à en reprendre de la force, finirait-il par ex-sister, ça ne présage rien de meilleur qu'un retour de son passé funeste[352].

Dans son article « Le racisme »[353], Éric Laurent dégage la logique développée par Lacan ; une logique de jouissance. Ce n'est pas le choc des civilisations, précise Laurent, mais le choc des jouissances. Les sujets méconnaissent la jouissance qui pourrait les orienter, ils ne savent que rejeter la jouissance de l'Autre. On peut l'appréhender dans la volonté de normaliser, par exemple, la jouissance de l'immigré, de la faire semblable à la nôtre, au nom de son « bien ». Lacan interprète cette volonté comme un mépris de

---

[351] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XIX, …ou pire*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 236.
[352] *Id.,* « Télévision », in *Autres Ecrits,* op.cit., p. 534.
[353] Laurent, E., « Le racisme » in *Lacan Quotidien,* revue de l'Ecole de la Cause freudienne, n° 371, 26 janvier 2014.

l'Autre : « Laisser cet Autre à son mode de jouissance, c'est ce qui ne se pourrait qu'à ne pas lui imposer le nôtre, à ne pas le tenir pour un sous-développé. »

La réponse de Lacan au racisme consiste donc à fonder différemment un ensemble humain. Un ensemble de psychanalystes. Puisque le psychanalyste doit répondre de ce qui est à l'œuvre dans la civilisation.

Laurent constate que la logique de Lacan diffère de celle déployée par Freud dans son fameux texte *Psychologie des masses et analyse du moi*. Cette différence n'est pas sans conséquence.

Pour Freud, une collectivité se constitue à partir d'un meneur, d'une identification, d'un amour pour ce meneur : « les exemples les plus intéressants de telles formations sont l'Eglise, la communauté des croyants, et la force armée, l'Armée »[354]. Notons que dans ces deux masses artificielles chaque individu est lié libidinalement, d'une part au meneur (Christ, commandant en chef), d'autre part aux autres individus de la masse. Mais la haine unit tout autant que l'amour :

> Les masses avec meneur ne seraient-elle pas les plus originelles et les plus complètes ; le meneur ne pourrait-il pas, dans les autres, se trouvé remplacé par une idée, une abstraction…Le meneur ou l'idée menante pourraient aussi, pour ainsi dire, devenir négatifs ; la haine envers une personne ou une institution déterminées pourrait avoir un effet tout aussi unifiant et susciter des liaisons de sentiments analogues à celles que suscite l'allégeance positive.[355]

Pour Freud, donc, la haine et le rejet raciste font lien mais pas sans connexion au meneur, autrement dit, pas sans l'identification et l'amour pour le meneur.

[354] Freud, S., Œuvres *complètes, XVI, 1921-1923*, op.cit., p. 31, 34.
[355] *Ibid.,* p. 38-39

3.2.1. Le lien social : Identification ou rejet pulsionnel ?

Chez Freud, le lien social reste fondé sur l'assise pulsionnelle de l'identification. Reprenant *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*[356] de Lacan, Laurent nous montre que ce dernier prend pour point de départ le rejet pulsionnel et non pas l'identification dans la construction du lien social. Le temps logique « aboutit à proposer pour toute formation humaine trois temps selon lesquels s'articulent le sujet et l'Autre social »[357] :

- Un homme sait ce qui n'est pas un homme
- Les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes
- Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme.

Ces temps de l'identification, autrement dit s'identifier comme homme, ne partent pas d'un savoir sur ce qu'est un homme, mais au contraire d'un savoir sur ce que n'est pas un homme. Ensuite les hommes se reconnaissent entre eux et enfin je m'affirme homme de peur de n'être pas reconnu comme tel. Donc je me reconnais comme homme par peur du rejet, de la solitude. Cet ensemble se fonde sur la peur du rejet, du racisme. Mais ce que cela dit, c'est que n'est pas homme celui qui ne jouit pas comme moi. Rappelons que lorsque Lacan a écrit ce texte, en 1945, la barbarie nazie était encore proche :

> Elle a commencé à épingler le Juif comme celui qui ne jouit pas comme l'Aryen : un homme n'est pas un homme parce qu'il ne jouit pas comme moi. A l'envers on peut souligner, dans cette logique, que si les hommes ne savent pas quelle est la nature de leur jouissance, les hommes savent ce qu'est la barbarie. A partir de là, les hommes se reconnaissent entre eux, ils ne savent pas trop comment. Et ensuite, subjectivement, un par un, je me hâte.[358]

De peur d'être dénoncé comme pas homme, je me hâte de m'affirmer homme. Pas de leader, pas de modèle identificatoire, contrairement à la logique de Freud. C'est

[356] Lacan, J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », in *Ecrits*, op.cit.
[357] Laurent, E., « Le racisme », in *Lacan Quotidien*, n° 371, op.cit.
[358] *Ibid.*

donc une logique anti-identificatoire, comme la nomme Laurent, ou comme Jacques-Alain Miller, une logique des identifications non ségrégatives[359].

Donc, fondement du lien social par identification, par amour chez Freud, fondement du lien social par crainte de la solitude chez Lacan.

Toutefois, nous semble-t-il, nous ne pouvons pas dire que le raisonnement de Freud est inexact. Les masses sont capables d'identifications. Les processus d'identification qui font que l'on croit au chef se sont avérés dans l'histoire, malheureusement, parfaits. Quand Freud a écrit *Psychologie des masses et analyse du moi*, il se referait évidemment à la politique dans son ensemble. Quelques années plus tard, sa thèse se verra confirmée avec l'exemple le plus épouvantable de l'amour et de l'identification avec le chef qu'était Hitler.

Alors, comment comprendre la logique du lien social relevée par Lacan ? Quelle conséquence cela a-t-il de l'attraper par le biais de la crainte du rejet ?

Nous pensons que cela permet de faire entendre la cause du rejet de l'Autre ; une cause qui a pour origine une méconnaissance de soi, un non savoir sur soi. Cette absence de savoir, de définition, entraine une nécessité de se faire reconnaitre par les autres. C'est en somme une réponse à ce non savoir angoissant. Le rejet de l'Autre s'appréhende alors comme rejet de celui non reconnu comme semblable, au sens où il ne jouit pas pareil. C'est la jouissance de l'Autre qui est rejetée. Être averti de cette logique ouvre une autre perspective pour aborder le phénomène du racisme.

Eric Laurent applique cette logique *d'identifications non-ségrégatives* au psychanalyste. Citons-le[360] :

- Un psychanalyste sait ce que n'est pas un psychanalyste - cela ne dit pas du tout que le psychanalyste sache ce qu'est un psychanalyste.
- Les psychanalystes se reconnaissent entre eux pour être des psychanalystes – c'est ce qu'on demande dans l'expérience de la passe, qu'un cartel reconnaisse : - celui-là, il est des nôtres.

[359] Miller, J.-A., « La théorie de Turin sur le sujet de l'Ecole, (2000) », in *La Cause freudienne*, revue de l'Ecole de la Cause freudienne, n°74, 2010.
[360] Laurent, E., « Le racisme », in *Lacan Quotidien*, n° 371, op.cit.

- Pour se présenter à la passe, le sujet, lui, doit s'affirmer, décider d'être psychanalyste et risquer de ne pas convaincre les autres qu'il est un psychanalyste.

Cette logique nous renvoie aux propos de Lacan dans la Proposition du 9 octobre 1967. Nous avons vu qu'il cherche à fonder une école autrement que sur l'identification, sur un autre modèle que l'universel. Pour le dire autrement, Lacan insiste sur cette dimension du racisme dans ce texte « pour souligner que tout ensemble humain comporte en son fonds une jouissance égarée, un non savoir fondamental sur la jouissance qui correspondrait à une identification»[361].

En guise de conclusion

Lacan veut une Ecole de psychanalyse non ségrégative. Il va s'appuyer sur le modèle du pas-tout qu'il a élaboré quand il a traité de l'inscription du sujet comme homme ou femme au regard de la fonction phallique. Lacan fait référence à l'histoire de la ségrégation des Juifs en raison du fait que ce qui est commun aux femmes et aux Juifs, c'est qu'ils se situent à la fois dans le tout et en dehors. Ils sont pas tout dedans.

L'universel produit la ségrégation qui est le rejet de l'autre. Méconnaître la logique du rejet de l'autre comme fondement du lien social, c'est cela la jouissance mauvaise en jeu dans le discours raciste, conclut Laurent. Résumons cette logique :

Elle consiste en la croyance que l'on peut savoir quelque chose de la jouissance de l'Autre. Que l'on puisse tous avoir le même mode de jouissance, que l'identification annule la jouissance singulière de chacun. Or l'identification telle que Lacan la déploie dans *le temps logique* porte sur un non savoir. Le « je » ne découle pas d'un processus d'identification mais d'un je ne sais pas. Ainsi, le crime fondateur, précise Laurent, n'est pas le meurtre du père, mais la volonté de meurtre de celui qui incarne la jouissance que je rejette.

L'antisémitisme occupe une place centrale dans le racisme, à la fois précurseur et horizon rappelle Laurent. Nous pouvons donc penser l'antisémitisme à partir de cette logique du lien social. Elle consiste à attribuer aux Juifs une jouissance distincte, et, par

[361] *Ibid.*

voie de conséquence, les Juifs ne sont pas des hommes puisque je rejette leur jouissance qui n’est pas la même que la mienne.

Chapitre quatre
L'antisémitisme à la lumière de l'objet

La première et unique référence de Lacan à la notion d'antisémitisme à proprement parlé, apparait dans le séminaire *L'angoisse*[362]. Ce n'est évidemment pas la seule fois, loin de là, que Lacan s'intéresse à l'histoire des Juifs, à leur religion et à leur persécution, mais c'est la seule fois où il emploie le signifiant antisémite et où il tente de situer la source du *sentiment antisémite*.

Nous commençons par rappeler dans quel contexte théorique Lacan aborde ce *sentiment antisémite*. C'est dans ce séminaire sur l'angoisse que Lacan commence à élaborer l'objet, qu'il formalisera comme objet petit *a.* Auparavant, il situait l'objet comme un objet de désir, donc un objet visé, devant le désir, agalmatique. A partir de ce séminaire, l'objet n'est plus devant mais derrière le désir. C'est un objet qui cause le désir.

Nous verrons ensuite avec François Regnault comment la question juive peut trouver élucidation, mais pas sans Lacan. Nous le suivrons quand il déplie la judéité, le Juif à partir de la logique lacanienne, à partir du réel comme déterminant.

4.1 L'objet a

> Pour fixer notre visée, je dirai que l'objet *a* n'est pas à situer dans quoi que ce soit d'analogue à l'intentionnalité d'une noèse. Dans l'intentionnalité du désir, qui doit en être distinguée, cet objet est à concevoir comme la cause du désir. Pour reprendre ma métaphore de tout à l'heure, l'objet est derrière le désir[363].

Rappelons *que dans la* quatrième partie du séminaire sont clairement articulées « Les cinq formes de l'objet *a* », pour chacune il s'agit d'un morceau de corps détaché, chu, séparé. L'objet *a* est enraciné dans le corps. Il est un prélèvement corporel et c'est cet objet séparé du sujet, ce creux, ce vide qui institue la cause du désir.

---

[362] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2004.
[363] *Ibid.,* p. 120.

Précisons, comme Jacques-Alain Miller nous l'indique, qu'il y a deux mouvements de l'angoisse dans ce séminaire. Dans le premier, c'est l'objet qui précède et qui cause l'angoisse. C'est ce que Lacan appelle le manque du manque. Autrement dit, quand l'objet apparait au champ de l'Autre, alors qu'il est non spécularisable, non visible dans le miroir. L'angoisse générée reste liée à l'Imaginaire. Dans le second, c'est l'angoisse qui produit l'objet. L'angoisse dans ce cas est productrice d'un objet comme séparé. Cette séparation porte sur le corps libidinal qui implique celui de l'Autre. L'exemple de la mère avec le sein illustre cette implication de l'Autre. Cet objet séparé, partiel, qui sera restitué à sa place d'objet cause, apparait sous les espèces du reste et du déchet : « Dans ces structures se dénonce le lien radical de l'angoisse à l'objet en tant qu'il choit. Sa fonction essentielle est d'être le reste du sujet, reste comme réel »[364].

Quand Lacan introduit la circoncision, qu'il articule au sentiment antisémite, dans la dernière partie de son séminaire, l'angoisse est appréhendée comme opérateur de séparation. Ce concept de séparation, Lacan l'élaborera avec celui d'aliénation dans le séminaire suivant, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse.*

L'aliénation rend compte du refoulement et de l'identification. L'aliénation, c'est l'aliénation signifiante, c'est le sujet divisé qui a perdu son être. C'est le sujet aliéné au discours de l'Autre, aux signifiants de l'Autre pour définir son être.

La séparation intervient après. Elle met en jeu la dynamique du désir et de l'objet *a*. Elle consiste pour le sujet névrosé à bricoler un petit objet dans l'Autre ; condition d'une séparation possible, et en même temps création d'un lien inconscient. C'est une séparation qui fait lien. Le sujet va mettre son propre manque pour combler le manque de l'Autre en y plaçant l'objet *a.* La confrontation avec le manque est la condition de la séparation, pas l'inverse, qui se produit quand le sujet parvient à répondre à ce manque en le comblant avec l'objet *a*. Mais pour cela, il faut qu'une découpe du corps ait eu lieu. C'est ce que Lacan décrit dans le séminaire *l'Angoisse*. L'objet petit *a* écrit à la fois

[364] *Ibid.,* p. 194

l'objet découpé, l'objet perdu, l'objet substitut, l'objet réel. « Le sujet a essentiellement comme partenaire dans l'Autre l'objet petit *a*»[365].

Dans le séminaire *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*[366], Lacan formalise l'articulation entre le sujet et l'Autre, cette fois dans la perspective d'articuler le sujet, non plus seulement au signifiant, mais à l'objet *a* qui se définit de n'être pas un signifiant. Le sujet est condamné à la division, c'est-à-dire à être représenté par le signifiant et ce qui ne peut être représenté par le signifiant. Dans cet espace entre en jeu l'objet *a.*

> […] le sujet en articulant la chaine signifiante, amène au jour le manque à être avec l'appel d'en recevoir le complément de l'Autre, si l'Autre, lieu de la parole, est aussi le lieu de ce manque»[367].

dit Lacan dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ». Autrement dit, il y a l'Autre comme lieu des signifiants, mais aussi l'Autre comme manquant, barré. L'Autre marqué d'un désir.

Le sujet divisé par le signifiant met en jeu quelque chose de lui-même chez l'Autre, l'objet *a*. Il met en jeu cette part de lui-même qui lui permettra d'établir cette conjonction qui n'est autre que celle écrite dans le fantasme : *$ < > a*, défini à partir du concept de séparation.

Lacan change de perspective et interprète autrement le *fort-da*. Dans cette opération, c'est la bobine qui est ici mise à cette place où s'est ouvert une béance en raison de l'absence de la mère. Cette bobine, dit Lacan « ce n'est pas la mère, […] mais c'est où s'exprime ce qui, de lui, se détache dans cette épreuve… »[368]. La bobine est une part de l'enfant lui-même. Et Lacan ajoute que cette opération est homologue à la structure du fantasme.

---

[365] Miller J.-A., « La théorie du partenaire », in *Quarto*, revue de l'Ecole de la Cause freudienne, n° 77, 2002, p.12.
[366] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op.cit., chapitre XVI et XVII
[367] Lacan, J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Ecrits*, op.cit., p. 627.
[368] Lacan, J., *Le séminaire, livre XI, les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* op.cit., *p. 60.*

Lacan n'en restera pas à cette élaboration de l'objet *a*. Il y a la face pleine de l'objet petit *a,* c'est son aspect prélèvement corporel décrit dans le séminaire *l'Angoisse*. Par la suite, il y aura la face vide. L'objet *a* ne sera plus une substance, mais une consistance logique, un objet topologique[369].

4.1.1. La circoncision

Nous allons, après avoir situé l'objet petit (a) dans la théorie psychanalytique, revenir au propos de Lacan concernant le *sentiment antisémite.*

Commençons par sa lecture de la circoncision qui, selon, lui serait à l'origine du sentiment antisémite. Une précision avant toute chose, la circoncision n'a rien à voir avec la castration :

> […] parmi les demandes de Dieu à son peuple élu, privilégié, il en est de tout à fait précises […] il y en a une qui s'appelle la circoncision. Il nous ordonne de jouir et, en plus, il entre dans le mode d'emploi. Il précise la demande, il dégage l'objet.
>
> C'est en quoi, je pense, à vous comme à moi, il n'a pas pu ne pas apparaître depuis longtemps l'extraordinaire embrouillamini, le cafouillage, qu'il y a à référer la circoncision à la castration.
>
> Bien sûr que ça a un rapport analogique, puisque ça a rapport avec l'objet de l'angoisse. Mais dire que la circoncision est la cause, le représentant, l'analogue de ce que nous appelons la castration et son complexe, est faire une grossière erreur, ne pas sortir du symptôme, à savoir de ce qui, chez tel sujet circoncis, peut s'établir de confusion concernant sa marque avec ce dont il s'agit éventuellement dans sa névrose relativement au complexe de castration. Rien de moins castrateur que la circoncision[370].

---

[369] Miller, J.-A., « Biologie lacanienne », in *La Cause freudienne*, revue de l'Ecole de la Cause freudienne, n°44, 2000.
[370] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op.cit., p. 96.

La circoncision, en tant que coupure dans le corps, isole quelque chose qui incarne le non spécularisable. Pour Lacan, « toutes les coordonnées de la circoncision, la configuration rituelle, voire mythique, des primordiaux accès initiatiques qui sont ceux où elle s'opère, montre qu'elle a le rapport le plus évident avec la normativation de l'objet du désir »[371]. Il s'agit du désir de l'Autre, celui qui ordonne cette circoncision, le Dieu de la tradition judéo-chrétienne. Et Lacan précise : « Le circoncis est consacré – consacré moins à une loi qu'à un certain rapport à l'Autre, et c'est pour cela qu'il s'agit du *a* »[372].

La circoncision, en effet, dans le texte biblique[373] est décrite comme une alliance du peuple hébreu avec son Dieu. Il s'agit donc bien dans cet acte d'entretenir un rapport à l'Autre et à son désir.

Lacan, poursuit son étude et rapporte le fait que la circoncision date d'avant Moïse. Déjà dans la Bible, la Genèse, chapitre XVII, Dieu ordonne à Abraham la circoncision pour lui et pour ses descendants comme signe d'une alliance avec lui. Mais, note Lacan, deux cadavres ont été découverts près de Louxor portant la trace de la circoncision, une trace qui est une inscription en Egyptien. Lacan s'est plongé dans le déchiffrage de ces lettre et nous en transmet le sens : « *avant que je n'ai été séparé de mon prépuce* »[374]. L'être séparé de quelque chose est donc articulé dans une inscription Égyptienne. Lacan souligne qu'étant donné le poids donné à chaque mot, il faut retenir cette idée : « le maintien du prépuce comme étant l'objet de l'opération tout autant que celui qui l'a subie »[375]. Faut-il entendre ici une équivalence entre l'objet prépuce et le sujet qui a subi ce prélèvement ? C'est au fond comme la bobine qui est une partie de l'enfant. L'opération concerne l'objet lui-même et le sujet au sens où cette opération n'est pas uniquement chirurgicale mais qu'elle illustre la relation à la séparation. « Cet objet a comme coupé présentifie une relation essentielle à la séparation comme telle »[376]. Autrement dit, le sujet a affaire dans ce prélèvement corporel à la séparation. Cette idée se retrouve dans le texte de Jérémie, un texte sur lequel Lacan va se pencher lors de la séance du 8 mai 1963.

---

[371] *Ibid.,* p. 240.
[372] *Ibid.*
[373] Livre de la genèse, chapitre XVII, verset 10, 11.
[374] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op.cit, p. 243.
[375] *Ibid.,* p. 243
[376] *Ibid.,* p. 247.

Les propos de Dieu dans Jérémie « Je sévirai contre tout circoncis à la façon de l'incirconcis»[377] nous montrent bien, précise Lacan, que la circoncision n'est pas réduite au bout de chair qui fait l'objet du rite. Il s'agit bien d'autre chose comme le montre d'autres versets :

> *Incirconcis des lèvres, incirconcis du cœur,* ces expressions qui sont nombreuses tout au long de ce texte, qui y sont courantes et communes, soulignent que la séparation essentielle avec une certaine partie du corps, un certain appendice, devient symbolique d'une relation fondamentale au corps propre pour le sujet désormais aliéné[378].

La séparation réelle avec une partie du corps devient symbolique, elle est une représentation de la relation du sujet à son propre corps. Pour qu'il y ait séparation, il faut une coupure dans le corps, mais il s'agit d'une séparation qui fait lien puisque l'objet est dans l'Autre.

Nous ajoutons la fin du verset 25 du chapitre IX de Jérémie qui résonne avec ce que dit Lacan, l'idée qu'il s'agit dans la circoncision d'un rapport symbolique : « Car tous les peuples sont incirconcis et toute la maison d'Israël a le cœur incirconcis.»[379]. Quand bien même le peuple d'Israël est circoncis, Dieu peut énoncer qu'il est incirconcis du cœur.

4.1.2. La livre de chair

Lacan s'intéresse à la fonction de la cause. Celle-ci est le résultat de l'objet perdu, irrécupérable, c'est à dire de la coupure qui se produit dans le corps, comme incidence du signifiant sur le sujet : « c'est qu'il y a toujours dans le corps, du fait de cet engagement dans la dialectique signifiante, quelque chose de séparé, quelque chose de sacrifié, quelque chose d'inerte, qui est la livre de chair »[380].

---

[377] Jérémie chapitre IX, verset 24
[378] Lacan J., *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, op.cit., p. 247.
[379] C'est nous qui traduisons de la Bible hébraïque
[380] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op.cit., p. 254.

Avec la livre de chair, nous touchons à l'origine du *sentiment antisémite*. On la trouve dans *le Marchand de Venise* de William Shakespeare[381], un livre dont Lacan fait l'éloge :

> On ne peut que s'étonner une fois de plus à ce détour, de l'incroyable génie qui a guidé celui que nous appelons Shakespeare, à fixer sur la figure du *Marchand de Venise* la thématique de la livre de chair[382].

Si Shakespeare fixe cette livre de chair sur le corps, c'est bien, nous dit Lacan, pour nous rappeler que la loi de la dette et du don ne passe pas par un tiers extérieur, qu'il ne s'agit pas de l'échange de biens ou de femmes au sens de Claude Lévi-Strauss dans *Les structures élémentaires de la parenté*[383] :

> […] mais que l'enjeu du pacte ne peut être et n'est que cette livre de chair, à prélever, comme dit le texte du *Marchand*, tout près du cœur.
>
> Assurément, ce n'est pas pour rien qu'après avoir animé de cette thématique une de ses pièces les plus brûlantes, Shakespeare - poussé par une sorte de divination qui n'est rien que le reflet de quelque chose de toujours effleuré et jamais attaqué dans sa profondeur dernière - l'attribue à ce marchand qui est Shylock et qui est un Juif[384].

Que comprendre de ces propos si vifs ? Premièrement, l'homme a une dette, c'est la dette de la vie. Ensuite cette dette, nous ne pouvons la payer qu'avec notre chair propre. Et finalement, c'est le Juif qui le mieux peut l'illustrer. Pourquoi est-ce lui ?

> C'est qu'en effet nulle histoire écrite, nul livre sacré, nulle Bible pour dire le mot, plus que la Bible hébraïque, ne sait nous faire vivre la zone sacrée où l'heure de la vérité est évoquée, qui sonne la rencontre avec le côté implacable de la relation à Dieu, avec cette méchanceté divine par quoi c'est toujours de notre chair que nous

[381] Shakespeare, W., *Le marchand de Venise,* Paris, Flammarion, 1964
[382] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op.cit., p. 254.
[383] Levi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté,* Mouton de Gruyter, 2002.
[384] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op.cit., p. 254.

> devons solder la dette. Ce domaine que je vous ai à peine effleuré, il faut l'appeler par son nom[385].

La dette de la vie qui ne peut se solder que par la livre de chair, c'est le nom du *sentiment antisémite :*

> Le nom qui le désigne, et qui fait pour nous le prix des différents textes bibliques que j'ai évoqués, est corrélatif de ce que l'on appelle le sentiment antisémite, sur quoi tant d'analystes ont cru devoir s'interroger, quelquefois non sans succès, pour en déterminer les sources[386].

Nous sommes maintenant au plus près de notre question. Pourquoi cet acte suscite-t-il un sentiment antisémite ? Ou, comme interroge Lacan, quelles sont les sources de ce sentiment antisémite ?

> Celles-ci sont précisément à chercher dans cette zone sacrée, et, je dirais presque, interdite, qui est là mieux articulée qu'en tout autre lieu, non pas seulement articulée mais vivante, toujours portée dans la vie de ce peuple en tant qu'il subsiste de lui-même dans la fonction que, à propos du *a*, j'ai déjà articulée d'un nom - le nom du reste. Qu'est-ce que le reste ? C'est ce qui survit à l'épreuve de la division du champ de l'Autre par la présence du sujet[387].

Donc, le Juif incarne la fonction de l'objet *a* en tant que reste. Et ce reste, c'est le sujet en tant que séparé de l'Autre divisé, manquant. Autrement dit, le Juif incarne l'opération de la séparation aliénation, en tant qu'objet *a* situé entre le sujet et l'Autre. Récapitulons, le Juif incarne cette dette de la vie qui ne peut se solder que par la livre de chair.

---

[385] *Ibid.,* p. 254-255.
[386] *Ibid.*
[387] *Ibid.*

Lacan conclut ainsi :

> La fonction du reste, cette fonction irréductible qui survit à l'épreuve de la rencontre avec le signifiant pur, c'est là le point où je vous avais amenés déjà au terme de ma dernière conférence, avec le passage de Jérémie sur la circoncision[388].

Ce qui revient à dire que cette opération de la circoncision illustre la rencontre du sujet avec le signifiant pur.

D'une part, nous avons vu que la circoncision était, bien avant Moïse, pratiquée. D'autre part, c'est le signifiant qui produit la coupure et donc nul besoin de la circoncision pour la produire. Alors pourquoi les Juifs l'incarnent-ils ? La circoncision est la modélisation de l'extraction de l'objet *a.* Les Juifs en ont fait un pacte, une alliance avec Dieu qui les unit en tant que peuple élu.

4.1.3. Le Juif, objet déchet ou objet cause ?

L'objet *a,* nous l'avons mentionné plus haut, est un objet cause de désir. Le creux par la séparation instaure le désir. Mais, dans sa face pleine, il peut être un objet déchet, quand le sujet est réduit à cet objet découpé.

L'objet anal illustré par l'excrément est examiné par Lacan dans la leçon du 18 juin 1963, intitulée par Jacques-Alain Miller *De l'anal à l'idéal*. Lacan cherche à expliquer pourquoi contre toute logique l'excrément peut venir en place de *a,* tant comme objet déchet que comme objet cause. Dans une approche biologique, l'excrément est caractérisable comme rejet, comme quelque chose dont l'être vivant se désintéresse, pourtant montre Lacan, il y a toute une économie de la fonction de l'excrément qui n'est pas absente du champ humain. Aussi surprenant que cela puisse paraitre, l'objet anal, pour Lacan, reste paradigmatique de la fonction de l'objet cause.

Et pour nous rafraichir la mémoire, il nous rappelle comment les Juifs ont été réduits à la fonction d'excréments durant la seconde guerre mondiale.

---

[388] *Ibid.*

Citons-le :

> Au reste, il n'est pas hors de saison de rappeler à ce propos ce qu'un certain progrès des relations interhumaines, ces *human relations* si à la mode depuis la dernière guerre, a pu accomplir, pendant ladite dernière guerre, quant à la réduction de masses humaines entières à la fonction d'excréments. La transformation d'individus nombreux d'un peuple choisi précisément d'être un peuple élu parmi les autres, par l'intermédiaire du four crématoire, à l'état de quelque chose qui finalement se répartissait, paraît-il, dans la *Mitteleuropa* sous la forme de savonnettes, est aussi quelque chose qui nous montre que, dans le circuit économique, la visée de l'homme comme réductible à l'excrément n'est pas absente. Mais nous autres analystes, nous nous en tenons à la question de la subjectivation[389].

Nous saisissons ici dans ce passage terrifiant comment l'homme peut facilement être réduit entièrement à un objet déchet, à la fonction d'excrément et même entrer dans un circuit économique.

Mais l'objet déchet est en même temps objet cause de désir :

> Je vous ai fait remarquer la dernière fois que, par rapport au désir, l'objet *a* se présente toujours en fonction de cause […] L'excrément ne joue pas le rôle d'effet de ce que nous situons comme le désir anal, il est la cause de ce désir[390].

C'est par la voie de la demande de l'Autre que l'excrément entre dans la subjectivation et qu'il devient l'*agalma*.

Pour résumer, nous apercevons chez Lacan dans ce séminaire l'Angoisse, deux sources de l'antisémitisme qui s'entrecroisent, et qui sont, nous semble-t-il dépendantes l'une de l'autre.

---

[389] *Ibid.,* p. 348
[390] *Ibid.,* p. 342-343

- Le Juif comme fonction d'objet *a*, de reste ; conséquence de la circoncision qui illustre l'extraction de l'objet et qui laisse une marque dans le corps.
- Le peuple élu de Dieu, en tant qu'il transforme cette circoncision en pacte avec Dieu, se situe à part, en dehors.

Dans cette haine dont il est l'objet, le Juif a été réduit à un déchet, à quelque chose d'irreprésentable lors de Seconde Guerre mondiale. Mais l'objet déchet est aussi un objet cause. Ce qui nous amène maintenant, à nous intéresser au Juif comme objet cause tel que François Regnault l'élabore dans son livre, *Notre objet a*[391].

4.2. Une lecture logique de la question juive

Notre objet a est un livre que François Regnault a écrit en 1979 et qui a été publié en 2003, sans aucun changement dit-il. Cela a un sens pour nous. Il s'agit d'une réflexion sur la question Juive pas sans Lacan. C'est ce qui rend son texte intemporel, puisqu'il en dégage une doctrine qui tient de la logique, la logique lacanienne.

En effet, Regnault pose d'emblée dans son avant-propos : « Etre, se dire, Juif est de l'ordre du réel. Du réel au sens de Lacan. » Et la particularité du réel, c'est qu'il s'oppose à l'Imaginaire, autrement dit aux réalités connues. Le réel c'est ce qui insiste, ce qui revient toujours à la même place et qui est impossible à dire[392]. Ainsi, l'élucidation de Regnault sur la question juive est toujours d'actualité puisqu'elle répond à la structure du réel qui revient toujours à la même place.

Il y a bien sûr le Juif qui renvoie à son appartenance, à toute description possible, et il y a le Juif comme nom. Celui-ci appartient au sujet qui l'énonce et à l'interprétation du sujet lui-même.

> L'interprétation au sens de Lacan. Qui « n'est pas ouverte à tous les sens », qui doit être « preste », qui doit ouvrir le signifiant (juif) pour le refermer aussitôt (à ses propriétés), qui, donc, est de l'ordre du

[391] Regnault, F., *Notre objet a*, Paris, Verdier, 2003.
[392] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* op.cit., p. 49.

réel - qui ne peut donner lieu ni au commentaire, ni à la contestation, ni au bavardage[393].

[393] Regnault, F., *Notre objet a*, op.cit., p. 10.

4.2.1. Le Juif

Le Juif est l'objet *a* de l'Occident. Cette proposition, Regnault va la mettre à l'épreuve, la préciser, nous la rendre intelligible. Pour ce faire, il va s'appuyer, entre autres, sur la logique du fantasme, théorie développée par Lacan dans son séminaire de 1966, donc après son élaboration de l'objet *a* dans *L'angoisse* que nous venons de parcourir.

L'objet *a*, c'est la cause du désir du sujet. Le sujet, c'est le sujet divisé de la psychanalyse. Le rapport du sujet à cet objet, c'est la structure du fantasme : *$* < > *a*

Le poinçon (<>), de la vérité se lit « désir de », et désigne la relation qu'entretient le sujet barré avec l'objet *a.*

Regnault nous rend lisible les propos de Lacan dans la logique du fantasme[394] concernant le quadruple rapport du sujet et de l'objet *a* (le fantasme). Il s'agit de rapport d'implication directe, d'implication inverse, de disjonction et de conjonction. Ces quatre rapports existent en même temps.

Autrement dit :

- *$* implique *a*. Pas de sujet sans *a.*
- *a* est impliqué par le sujet. Donc le sujet seulement si *a*
- *$* et *a* forment un ensemble, mais ils appartiennent, dans ce même ensemble, à des sous ensemble disjoint.
- *$* et *a* se conjoignent, mais excluent les éléments qu'ils n'ont pas en commun

L'Occident, selon Regnault, entretient avec ce qui est Juif un semblable quadruple rapport : d'implication réciproque, d'inclusion et d'exclusion. Regnault conçoit évidement les fait comme des faits de discours, et comme tels ayant un lien avec la vérité.[395]

Voici comment ce rapport quadruple entre l'Occident et le Juif s'exprime dans l'histoire :

---

[394] Lacan, J., La logique du fantasme, leçon du 16 novembre 1966. inédit

[395] Rappelons qu'un discours tel que Lacan l'établit est composé de quatre places : l'agent, de l'Autre, la production (perte) la vérité. Chacune des places comprend un terme : S1, S2, S barré et *a.* La place des termes, détermine le discours. Il y a quatre discours possibles : le discours de l'université, le discours de l'analyste, le discours de l'hystérie et le discours du maître.

> Au nom de la vérité, donc, l'histoire dit qu'il n'y a pas d'Occidental sans Juif, ni inversement – mais en même temps, que le sujet Occidental et le Juif furent et peuvent être en exclusion (le ghetto, les persécutions, l'extermination : la cause du désir suppose le désir de mort), mais aussi en rapport d'inclusion (le même ghetto contient des exclus de l'intérieur ; l'Etat d'Israël, faisant partie de l'Occident etc.) ; la question de la double appartenance ou double nationalité illustre à la fois l'inclusion et l'exclusion[396].

Regnault vérifie sa thèse avec d'autres peuple pouvant aussi occuper la place d'objet *a* mais qui n'entretiennent pas ce rapport avec l'Occident. Par exemple, si les Arabes sont en place d'objet *a* ce sera de tel ou tel pays, mais pas de l'Occident. Les Juifs eux-mêmes dans les pays arabes n'ont pas fonctionné comme un tel objet, ils étaient minoritaires, opprimés, mais nous ne pouvons pas dire, par exemple : pas de Juifs sans Arabes ou pas d'Arabes sans Juifs.

Le rapport qui semble réciproque : « Si le Juif alors L'Occidental » ne l'est pas car le Juif se trouve à la place de l'objet *a,* cause du désir. La réciprocité se situe au niveau des places mais non pas des termes. C'est *a* qui cause la division du sujet. Donc, « Dire 'Juif ' en Occident, c'est un dire qui implique l'ordre du désir (que ce désir se monnaie en amour, haine, intérêt, curiosité, rejet, etc.) »[397].

Il en est de même au niveau de la disjonction et de la réunion, il n'y a pas de réciprocité au niveau des termes, elle reste au niveau des places.

Regnault utilise les cercles d'Euler apportés par Lacan dans les deux séminaires *Les quatre concepts fondamentaux* et « la logique du fantasme » pour illustrer l'aliénation du sujet et la séparation. En effet, le rapport paradoxal qu'entretiennent l'Occident et le Juif, du point de vue de la disjonction- conjonction, s'illustre avec l'aliénation-séparation.

[396] Regnault, F., *Notre objet a,* op.cit., p. 28.
[397] *Ibid.,* p. 30.

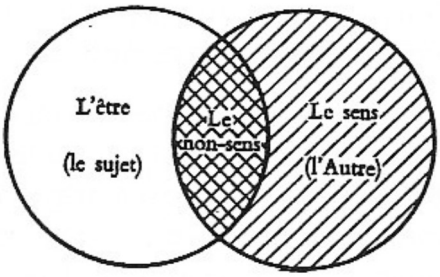


Figure 1

Du point de vue de la disjonction, Lacan définit l'aliénation dans *Les quatre concepts fondamentaux* avec la formule suivante : « La bourse ou la vie! Si je choisis la bourse, je perds les deux. Si je choisis la vie, j'ai la vie sans la bourse, à savoir, une vie écornée. Je vois que je me suis suffisamment fait comprendre »[398].

Pour Regnault, on situe le Juif *a* à la place de la vie, et l'Occident (le sujet barré) à la place de la bourse. Ce qui donne le résultat suivant : Si on choisit l'Occident seul, on perd la vie, on perd donc l'Occident et les Juifs. Si on choisit la judéité, on a la judéité écornée de l'Occident.

Du point de vue de la conjonction, l'objet *a* est présenté par Lacan comme intersection : « C'est par là que l'aliénation du sujet ne peut s'instituer que comme un rapport de manque à ce *a* de l'Autre »[399]. Autrement dit, l'Occidental (le sujet aliéné) est aliéné par ce manque (*a*) qui se trouve chez l'Autre. Dans notre cas, l'Occidental et le Juif ont en commun le problème juif. Ils sont aliénés, dirons-nous, par le même manque qui se trouve dans le champ de l'Autre.

Il y a une distinction entre être la cause du désir et soutenir le désir, rappelle Regnault : «On dira donc moins 'l'Occidental désire le Juif ' que 'le fantasme (la réalité de l'Occident) soutient le désir dont le Juif est la cause' »[400]. Pour le dire autrement, le fantasme soutient le désir, l'objet, lui, cause le désir.

[398] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* op.cit., p. 192.
[399] Lacan, J., La logique du fantasme, leçon du 16 novembre 1966, séminaire inédit. cité dans François Regnault, *Notre objet a*, op.cit.
[400] Regnault, F., *Notre objet a,* op.cit., p. 32

4.2.2. La judéité

Le Juif aussi, comme l'Occident, rencontre donc le problème juif, l'objet *a*. L'objet *a* pour le Juif est aussi celui de sa propre judéité.

Regnault nous rappelle que l'objet *a* « se diversifie » : il est par exemple le sein, les excréments. Les objets ne sont au fond que les représentants de ce qui se soustrait à l'être vivant, c'est pourquoi dit-il, il n'est pas nécessaire d'en établir une liste. Citons Lacan :

> C'est ce qui est justement soustrait à l'être vivant de ce qu'il est soumis au cycle de la reproduction sexuée. Et c'est de cela que sont les représentants, les équivalents, toutes les formes que l'on peut énumérer de l'objet *a*. Les objets *a* n'en sont que les représentants, les figures[401].

Pour chaque fantasme se présente un seul objet. Cependant, on peut tenir compte de cette figuration la plus courante, les quatre objets, et l'appliquer au Juif de l'Occident. Ainsi, nous aurons le Juif sous la forme du sein (la mère juive) d'où les histoires juives sur la mère juive, le Juif comme déchet, le Juif comme la voix d'Israël et le regard de Yahvé. Mais aussi, ajoute Regnault, comme le lien du Juif au rien, à la négation, à l'indicible. Ou comme le lien de la circoncision au phallus.

A partir de là, Regnault nous fait apercevoir que se vérifie le dire de Lacan sur l'objet *a* : « de rebut, il doit devenir pierre d'angle »[402], ou encore que tant d'histoires juives tournent autour du rien ; comme en témoigne le temple vide découvert par les Romains et qui à leur grande surprise ne cachait absolument rien.

Ce qui est essentiel, précise Regnault, c'est que dès lors que la judéité est l'objet d'un fantasme, que le rapport à la judéité est de structure un fantasme au sens lacanien, tel que nous venons de le déplier, on touche à un réel. Par conséquent, la judéité ne se définit pas en termes de « réalité », du côté de l'imaginaire. Si le Juif ne peut se définir à partir de l'Imaginaire, cela signifie qu'il n'a pas de propriété. Toutes les définitions du côté de la réalité sont insuffisantes. En termes de foi : il y a des Juifs athées, en termes de

---

[401] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op.cit., p. 180

[402] Lacan, J., L'objet de la psychanalyse, 6 janvier 1966. inédit. cité dans François Regnault, *Notre objet a*, op.cit.

nationalité : il y a des Juifs non israéliens, etc. En termes de propriété négatives, mais aussi en termes de propriétés positives, contrairement à ce que l'on pourrait penser. Le génie juif, par exemple : celui-ci ne permet pas de saisir quelque chose des Juifs, puisqu'il s'agit quant au génie juif, au fond du même rapport, défini plus haut, d'inclusion-exclusion-implication directe et inverse avec le sujet Occidental. Ainsi, le génie juif est aussi le génie de l'Occident. Il s'agit du Juif qui parle au nom d'un discours universel, au nom de l'homme.

Cette logique du rapport quadruple peut ainsi rendre compte des blessures que peuvent infliger les génies juifs aux Juifs eux-mêmes. Par exemple, lorsque Freud déjudaïse Moïse, que fait-il ? En quoi cela constitue une blessure pour les Juifs ? Il ne les blesse pas, dit Regnault, dans la cause de leur désir, mais dans la réduction de cette cause à une simple propriété. C'est donc lorsqu'il aborde le Juif du côté de la réalité qu'il les blesse.

Comment entendre l'énoncé de Regnault qu'il est impossible de définir le Juif à partir de la réalité imaginaire ? Est-ce vraiment impossible ? En termes de logique, c'est en effet le cas, mais dans le quotidien l'imaginaire prime. Revenons à la logique. Cette proposition de Regnault fait écho à la formule de Serge Cottet, concernant ce que Freud dit sur le narcissisme des petites différences, l'une des causes de l'antisémitisme :

> Le critère du narcissisme de petites différences s'applique difficilement aux juifs dont l'opiniâtreté qui défie toute oppression fait *objection à l'imaginaire du semblable*[403].

Le Juif est de l'ordre du réel. Il ne peut donc se définir à partir des propriétés.

Le rapport qu'entretient le Juif avec sa judéité est du même type que celui qui unit *$* et *a*. Ces propriétés (culturelles, religieuse, nationale, *etc.*) sont à chaque fois incluses et exclues de la judéité, directement et inversement impliquées par elle. La judéité transforme une propriété en objet *a* conjoint par le poinçon au Juif comme S barré. L'exemple le plus clair est la circoncision. Celle-ci est bien une propriété juive, mais elle n'est juive que si elle est la circoncision d'un Juif.

[403] Cottet, S., « Freud, Lacan, la haine, in *Horizon*, n° 61, 2017.

Seul le symbolique peut lier le réel et l'imaginaire nous rappelle Regnault. Comme la circoncision l'illustre parfaitement. La circoncision est le réel d'une coupure irréversible, mais pour la conjoindre avec l'imaginaire (appartenance à une communauté), il faut le symbolique, autrement dit le signifiant Juif, la parole du Rabbin. Sinon, le nœud se défait et on obtient une circoncision sans sens, de type hygiénique.

Cela nous renvoie au propos de Lacan, dans la proposition du 9 octobre 1967, et permet de mieux les saisir : « La solidarité des trois fonctions majeures que nous venons de tracer trouve son point de concours dans l'existence des Juifs »[404]. En effet, la circoncision, à partir de la logique du rapport du sujet à l'objet *a*, dont rend compte ici Regnault, illustre parfaitement ce que veut dire le nouage des trois dimensions, Réel, Symbolique et Imaginaire, par l'objet *a*.

Pour Regnault, il s'agit dans ce texte de l'éthique du bien dire. L'éthique étant ici de référer les propriétés judaïques à leur statut d'objet. Si les Juifs ont le statut d'objet. Par conséquent chacune de ses propriétés est irreprésentable. Les Juifs sont un ensemble non défini et le Juif est un sujet.

Voici la conclusion de Regnault que nous faisons le choix de citer, puisque nous ne pourrons pas mieux dire :

> Il en résulte l'un de ces ensembles dont les éléments sont sans propriétés, sauf celle de n'être reconnu chacun élément de l'ensemble que par les autres éléments. Ce qui introduit, comme toute dialectique du sujet, la référence nécessaire au grand Autre, lieu d'où le sujet reçoit sa détermination comme sujet. Les autres Juifs diront si je suis l'un d'eux, car ni ma foi, ni ma nationalité, ni mes traits, ni mes mœurs, ni la circoncision, ni même mon dire n'y suffiront. Ou seul ce dire, s'il est discours de l'Autre.
>
> Toute propriété judaïque n'est donc réalité qu'en apparence. Elle doit se présenter au sujet (Juif) dans *la guise de sa judéité*, qui est son réel[405].

[404] Lacan, J., « Première version de la 'Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole'», in *Autres écrits*, op.cit., p. 584.
[405] Regnault, F., *Notre objet a,* op.cit., p. 45.

En guise de conclusion

Avec Lacan, nous avons vu que le Juif incarne l'objet a, la coupure. La circoncision qui vient l'illustrer suscite la haine antisémite. Cet objet *a* peut être objet déchet et fonctionner comme cause. Le Juif peut donc être identifié dans son mode de jouissance par toutes les formes de l'objet *a*. Si le Juif occupe la place d'objet cause du désir, on peut alors lui prêter toutes sortes de choses, il est la cause de tout. L'introduction de l'objet *a* nous conduit à analyser la haine raciste à partir du fantasme et non à partir du seul préjugé.

C'est ce que met en lumière François Regnault dans *Notre objet a*. Il se sert de l'objet *a* pour tenter de répondre à la question juive. Regnault formalise le problème juif, la judéité, en fait une logique et par cette voie se dégage de l'Imaginaire.

Quel avantage y a-t-il à s'extraire de la voie Imaginaire ? Définir le Juif par la voie imaginaire entraine un discours sans fin. Nous le savons, le sens est sans fin, il ouvre à d'autres sens et ne se referme jamais. Seul le réel peut capitonner le sens. Du côté de l'objet, il n'y a pas de renvoi d'un objet à l'autre, ce qu'il y a, c'est la détermination. Le point fondamental est que l'axe Imaginaire ne permet pas de se débarrasser de la haine du Juif, au contraire l'axe imaginaire nourrit la haine, la rivalité.

Cet énoncé de Regnault : « Les autres Juifs diront si je suis l'un d'eux, car ni ma foi, ni ma nationalité, ni mes traits, ni mes mœurs, ni la circoncision, ni même mon dire n'y suffiront Ou seul ce dire, s'il est discours de l'Autre »[406] ne peut pas ne pas nous rappeler les propos adressés par Freud au Bnai-Brith en 1926

Nous les citons, en partie, à nouveau pour en faire retentir la similarité incroyable :

> Ce qui me rattachait au judaïsme — je dois vous l'avouer — n'était ni la foi, ni la fierté nationale, car je fus de toujours un incroyant. J'ai

[406] *Ibid.*

été élevé sans religion, mais pas sans le respect des exigences éthiques, morales, de la civilisation humaine.

Mais il restait bien assez de raisons pour que je me sentisse invinciblement attiré vers le judaïsme et les Juifs, bien des forces affectives obscures, d'autant plus puissantes qu'elles ne se laissaient pas exprimer en paroles[407].

Freud, nous l'avons vu a cherché tout au long de sa vie à définir ce que signifiait pour lui être Juif. Le fait Juif reste pour lui quelque chose d'essentiel sans qu'il puisse le formuler en termes clairs : « Mais surement qu'un jour ce sera accessible à la compréhension scientifique » [408] C'est essentiel dit-il mais indicible. Qu'est-ce sinon l'objet *a*, en tant qu'irreprésentable.

[407] Propos cité par Marie Bonaparte lors d'une conférence au Bnai-Brith le 28 janvier 1952 et publié dans la *Revue française de psychanalyse*, Tome 4, 1951
[408] Préface à l'édition hebraïque de *Totem et Tabou* de Sigmund Freud, Tel Aviv, Riesling, 2013, p. 17-18

QUATRIEME PARTIE
VOIX CONTEMPORAINES

Chapitre un
L'antisémitisme dans la langue

Si elle ne fut battue contre le peuple qui me paraissait le plus ténébreux, celui dont l'origine se voulait à l'Origine, qui proclamait avoir été et vouloir demeurer l'Origine, le peuple qui se désignait Nuit des Temps, la révolution palestinienne m'eût elle, avec tant de force, attiré ?

Jean Genet[409]

L'antisémitisme peut s'appréhender à partir des trois registres élaborés par Lacan, le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel. Ils nous permettent de dégager sous quelle forme il peut se présenter.

L'antisémitisme dans sa dimension symbolique, c'est celui qui apparait dans le discours, dans la langue, dans les énoncés. Le discours[410] étant la modalité du lien social, l'antisémitisme apparait dans le lien social. Par exemple, une interdiction de pratiquer certains métiers, ou de vivre dans certains lieux peut être considérée comme une discrimination symbolique dans laquelle on assigne une place ou on retire une place aux Juifs. Le négationnisme peut également se situer du côté du symbolique dans le sens où il annule ce qui est le plus cher aux Juifs, leur mémoire, leur histoire. Dans ce sens un discours qui annule l'histoire d'un peuple est un discours qui annule ce qui fait la singularité d'un peuple. On atteint le Juif dans son aspect symbolique.

Dans sa dimension imaginaire, l'antisémitisme apparait sous la forme de la projection, de la rivalité ; éclairée par le stade du miroir développé par Lacan. Tous les préjugés qui consistent à attribuer aux Juifs le pouvoir, l'argent, *etc*., en somme tout ce qui trouve à se loger dans l'accusation du « complot juif » est du registre imaginaire.

Le Réel de l'antisémitisme, nous l'identifions dans les massacres des Juifs, dans les pogroms, l'extermination des Juifs, les attentats, les meurtres. Là nous ne sommes

[409] Genet, J., *Un captif amoureux,* Paris, Gallimard, 1995.
[410] Nous nous référons ici au discours tel que Lacan l'a conceptualisé dans le séminaire *L'envers de la psychanalyse, op.cit.*

plus dans le registre des discours. L'antisémitisme se manifeste par la haine sur son versant réel, qui veut la disparition du Juif dans son corps, mais aussi dans son être.

Nous souhaitons dans ce chapitre montrer comment l'antisémitisme traverse le discours contemporain, comment il se glisse dans la langue. Le discours du maître est le discours d'une société dans un temps donné. Les signifiants-maîtres qui sont en place d'agent, changent d'une époque à l'autre en fonction des modifications de la société.

L'antisémitisme, s'est manifesté sans interruption tout au long de l'histoire et toujours avec intensité. Cependant, il a atteint son paroxysme avec les camps d'extermination nazis. A partir de là, nous considérons avec Hannah Arendt[411], une discontinuité entre l'antisémitisme passé et l'antisémitisme moderne. Une rupture a eu lieu avec la Shoah, et il est impossible d'envisager cette rupture sans conséquence sur l'antisémitisme d'aujourd'hui.

Cette conséquence se manifeste dans la langue. Puisque les signifiants de l'antisémitisme s'intègre dans la langue du discours dominant ; un discours dominant qui a changé. Pour le dire avec Bernard-Henri Levy : « Bref, tout se passe comme si la plus longue des haines se cherchait, chaque fois, le bon véhicule. Tout se passe comme si elle savait ne pouvoir fonctionner et tourner à bon régime qu'en se coulant dans la langue dominante du moment »[412].

Quels sont donc les signifiants essentiels de l'antisémitisme aujourd'hui ? Pourquoi ou comment ces énoncés reflètent la conséquence de la Shoah ? Autrement dit, comment s'intègre-t-ils dans le discours contemporain ? Nous avons répertorié des énoncés qui peuvent être considérés comme ayant un caractère antisémite. Ils émanent de toutes les classes sociales confondues, de toutes appartenances politiques (droite ou gauche) de divers pays, plus particulièrement de France[413].

Nous avons regroupé ces énoncées selon des thématiques ; un découpage un peu forcé car les thématiques se recouvrent ou plutôt sont nouées, il n'existe pas de division nette entre elles. Cependant il nous a paru intéressant de le maintenir dans la mesure où il fait apparaitre les signifiants fondamentaux du discours antisémite et leurs fondements.

---

[411]Arendt, H., Les *Origines du totalitarisme*, suivi de *Eichmann à Jérusalem,* Paris, Gallimard, 2002.
[412] Levy, B.-H., « Comment fonctionne l'antisémitisme d'aujourd'hui *?,* in *Le point*, 9 octobre 2014.
[413] Nous avons largement puisés nos données dans l'ouvrage de Pierre-André Taguieff *Regards sur la nouvelle configuration judéophobie*, CNRS éditions, 2016, ainsi que dans les médias, les sites internet, la télévision, *etc.*

Cela nous permettra d'apercevoir et d'analyser les nouvelles formes d'antisémitisme tel quels apparaissent dans la langue.

Donnons donc la parole aux interlocuteurs avant d'analyser leurs discours et d'en relever les signifiants-maîtres.

Israël détestable	**Interlocuteur**	**Année**
Bannissons le **sionisme**=racisme et fascisme = terrorisme Sioniste casse-toi la France n'est pas à toi	Manifestation Jour de colère	Janvier 2009
Dans ce commerce les chiens sont autorisés, mais les Juifs (sionistes jamais.	Propriétaire d'un Café à liège[414]	
On va rue des Rosier casser du Feuj, Nous sommes là pour lutter contre le nouveau nazisme**. Israël** assassin, Morts aux Juifs, Hitler avait raison, La Palestine doit finir le boulot	Manifestation	juillet 2014
Le racisme a été inventé par Abraham. Le peuple élu c'est le début du racisme. En luttant contre les Juifs, on lutte contre le racisme.	Dieudonné[415]	
Les juifs, tous ceux qui sont en train de massacrer les musulmans, je les déteste.	Soeur de Merrah[416]	2012
La France aux français ! juifs sionistes hors de France **Israël** assassin, **Israël** terroriste **Israël** casse toi, la Palestine n'est pas à toi…	Manifestation jour de colère	Janvier 2014
Les sionistes ils contrôlent vraiment tout et ils n'ont même plus besoin de se cacher Le sionisme pour moi c'est la domination d'une élite juive sur les autres peuples Les Juifs « feujs » ou « sionistes », se définissent par deux trait principaux : « Ils tiennent le monde et ils ont l'oseille »	Enquête sociologique[417]	2006-2008
Toute synagogue est une ambassade d'**Israël**, je pense qu'il faudrait remplacer le mot Juif par Palestinien et Hitler par Netanyahou sur cette plaque commémorative, vous ne pensez pas ?	Genève[418]	Aout 2014

[414] Taguieff,P., A., *Une France antijuive*, CNRS Editions, 2015, p. 58. L'affiche à l'entrée du café était écrite également en turc : « L'entrée est autorisée aux chiens, mais au sionistes en aucune façon. »
[415] *Ibid.,* p. 72.
[416] https://www.lemonde.fr/societe/article/2012/11/10/souad-merah-se-dit-fiere-de-son-frere_1788903_3224.html
[417] Entretiens réalisés par le sociologue Éric Marlière cité par Pierre-André Taguieff, *Une France antijuive*, op.cit., p. 98.
[418] http://www.cicad.ch/cicad-news-press-releases-and-feedback/activistes-anti-israeliens-mobilises-devant-la-synagogue-beth.

« Boycotter tous les produits et magasins juifs est nécessaire pour mettre fin au massacre en Palestine »	Parti Anti Sioniste[419]	
Le **sionisme** est une des conséquences du mondialisme. C'est un outil. Combattre le mondialisme, c'est s'opposer à tous ces dérivés. Le **sionisme** en fait partie car lié aux Rothschild et aux élites américaines-anglaises.	Pierre Hilard[420]	
Les israéliens n'ont aucune conscience, aucun honneur, aucune fierté. Ceux qui maudissent Hitler nuit et jour ont surpassé Hitler dans la barbarie.	Erdogan[421]	Juillet 2014
Tout ce qui se passe sert les intérêts d'**Israël**. Cherchez **Israël**, cherchez le **sionisme** derrière tous les évènements et vous verrez que leur main invisible intervient dans un grand nombre d'affaires	cheik Yousouf al-Qâradwi[422]	aout 2003
Je veux que chaque Juif vive dans la peur, sauf s'il est pro-palestinien …Qu'ils meurent ! Ils me font chier. Ça fait 2000 ans qu'ils nous font chier. Il faut les euthanasier.	Siné[423]	aout 82
Affaire Dieudonné – qui dirige la France ? …Le conseil d'Etat est-il Français ? Travaille-t-il dans l'intérêt de la France ou est-il au service du lobby sioniste et de l'entité sioniste d'**Israël** ? Le PAS interroge tous les citoyens Français : qui dirige notre pays ?	PAS[424]	
*Je comprends Hitler. Je pense qu'il a fait de mauvaises choses, absolument, mais je peux l'imaginer assis dans son bunker à la fin… je ne suis pas contre les juifs. Je suis avec les juifs bien sûr, mais pas trop... Parce que **Israël** fait vraiment chier…*Je dis que je comprends l'homme. Ce n'est pas vraiment un brave type, mais (...) je compatis un peu avec lui..	Lars Von Trier[425]	
Le puissant lobby des youpins sionistes qu'il (P. Bernheim) représente est voleur, raciste et menteur.	Dieudonné [426]	
Qui peut croire qu'il y a dans les manifestations pour Gaza de l'antisémitisme ?	Jean-Luc Mélenchon[427]	2014

[419] http://www.i24news.tv/fr/actu/international/europe/39867-140811-appel-au-boycott-des-magasins-juifs-a-rome.
[420] Pierre Hillard, *Les chroniques du mondialisme, novembre 2003, octobre 2012-décembre 2013, s.l.,* Le retour aux sources, 2014. cité par Pierre-André Taguieff, *Une France antijuive*, op.cit., p.29.
[421] Taguieff,P., A., *Une France antijuive*, op.cit., p. 72
[422] *Ibid.,* p. 59.
[423] Propos tenu à radio libre Carbone dans la nuit du 16 au 17 aout 1982, une semaine après les attentats de la rue de Rosiers. Cité par Taguieff, p. 73.
[424] http://www.partiantisioniste.com/communication/l-acahrnement-sioniste-contre-dieudonne-communique-du-parti-antisioniste-1778.html.
[425] https://www.lemonde.fr/festival-de-cannes/article/2011/05/18/stupeur-a-cannes-apres-les-propos-de-lars-von-trier-sur-hitler_1523968_766360.html
[426] Taguieff,P., A., *Une France antijuive*, op.cit., p. 104
[427] *Ibid.,* p. 47.

Concurrence/ substitution des victimes	**Interlocuteur**	**Année**
Stop au génocide palestinien Stop au terrorisme juif Hitlérien, Gaza, la nouvelle Shoah	Manifestation	Janvier 2009
Nous sommes tous des palestiniens	Manifestation Jour de colère	Janvier 2014
Je constate qu'après la constitution de leur état, les Juifs, de victimes, sont devenus des bourreaux	Abbé Pierre[428]	1991
Si on compare notre époque à celle de l'avant-guerre, on pourrait dire qu'aujourd'hui le musulman, suivi de près par le maghrébin, a remplacé le Juif dans les représentations et la construction d'un bouc émissaire… l'islamophobie a pris la relève de l'antisémitisme, les anti-juifs d'hier se sont convertis à l'islamophobie…	Nonna Mayer, Guy Michelat, Vincent Tiberj[429]	2012
« Quand je travaille pour faire un film sur la traite négrière et que **les autorités sionistes** - parce qu'aujourd'hui ce sont les autorités sionistes - qui me répondent : ce n'est pas un sujet de film. Avec l'argent public, on fait 150 films sur la Shoah, moi je demande de faire un film sur la traite des Noirs et on me dit que ce n'est pas un sujet. »	Dieudonné [430]	2005
« J'ai simplement besoin, ne serait-ce que par rapport à mes enfants, de leur expliquer : voilà, tes ancêtres n'étaient pas forcément gaulois, tu es descendant d'esclave et voilà comment les choses se sont passées. Eh bien ça, ça nous est confisqué, **parce que** le lobby sioniste cultive l'unicité de la souffrance. »	Dieudonné [431]	2005
Les sionistes ont une sorte d'impunité. Eux, dans une école, il suffit qu'un petit soit traité de sale juif pour que tout le monde se lève. Pour moi, le **sionisme**, c'est le sida du judaïsme	Dieudonné[432]	Février 2005
La république n'est pas juste avec ses enfants…il y a des chouchous dans la maison….rien n'est plus abject que l'instrumentalisation politique de la souffrance, comme la pratique de l'état d'**Israël**. L'antisémitisme ne correspond à aucune réalité sur le terrain. C'est un instrument de chantage politique.	Dieudonné[433]	11 mai 2005
Sachez que ce soir, en ce qui me concerne, je me sens Charlie Coulibaly	Dieudonné[434]	11 janvier 2015

[428] Taguieff,P.- A., *Une France antijuive*, op.cit, p. 74.
[429] La lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie, éditions, la documentation française, 2012, p. 28-47, cité in Pierre-André Taguieff, *Une France antijuive*, op.cit., p. 278.
[430] https://www.lemonde.fr/societe/article/2005/02/21/aujourd-hui-je-parle-de-pornographie-memorielle_398935_3224.html
[431] https://www.lemonde.fr/societe/article/2005/02/21/aujourd-hui-je-parle-de-pornographie-memorielle_398935_3224.html
[432] https://www.lemonde.fr/societe/article/2005/02/21/dieudonne-s-empetre-dans-l-antisemitisme-au-nom-des-noirs_398934_3224.html
[433] Taguieff, P.- A., *Une France antijuive*, op.cit., p. 112.
[434] *Ibid.,* p. 109.

BHL c'est 3 milliard d'Euros qu'il a dans ses caisses….et puis cet argent c'est de la pornographie, parce qu'on se prostitue avec l'argent des victimes de la Shoah. On en fait un business c'est obscène.	Dieudonné[435]	
Aujourd'hui, vous remarquerez que, dans la vie politique française, il y a une zone sacrée. Faut pas toucher à tout ce qui concerne l'existence juive... Il ne faut même pas prononcer le nom, c'est sacré…	Roland Dumas [436]	2016

Le complot : l'argent, le pouvoir	**Interlocuteur**	**Année**
L'Etat Islamique, je vous le dit est une organisation sioniste américaine…méfiez-vous des impérialistes. Ils sont vicieux et collaborent avec les sionistes pour contrôler le monde entier	Leila Khaled[437]	Février 2015
Les collaborateurs juifs du Panorama de France Culture exagèrent un peu tout de même: d'une part ils sont à peu près quatre sur cinq à chaque émission, ou quatre sur six, ou cinq sur sept, ce qui sur un poste national et presque officiel constitue une nette surreprésentation d'un groupe ethnique ou religieux donné.	Renaud Camus[438]	2000
A chaque divorce moi je vous le dis, il y a un sioniste derrière	Yahia Gouasmi, Fondateur du PAS[439]	2009
Tout ce qui se passe dans le monde aujourd'hui est la faute des sionistes. Les Juifs Américains sont derrière la crise économique mondiale qui a aussi frappé la Grèce	Mikis Theodorakis[440]	2011
Vous savez, Manuel Valls est marié à quelqu'un qui a de l'influence sur lui, "Il est sous influence juive ?" "Probablement, je peux le penser, ... *le Premier ministre est* sous influence de sa femme, pourquoi ne pas le dire, c'est la réalité	Roland Dumas[441]	2016
Les télés, elles ne parlent pas de nos manifs pour Gaza, pourquoi ? de toute façon, Ils contrôlent tout, les Juifs »	Manifestation[442]	Juillet 2014
CRS milice des Juifs Juif casse-toi, la France n'est pas à toi	Manifestation	2014

[435] *Ibid.,* p. 121.
[436] http://www.lepoint.fr/politique/roland-dumas-je-vais-encore-me-faire-traiter-d-antisemite-mais-27-03-2015-1916429_20.php
[437] Taguieff,P.- A., *Une France antijuive*, op.cit., p. 173.
[438] https://next.liberation.fr/livres/2000/04/20/polemique-autour-de-renaud-camus_322062
[439] Taguieff,P.-A., *Une France antijuive*, op.cit.,, p. 59
[440] http://www.conspiracywatch.info/le-monde-vu-par-mikis-theodorakis_a625.html
[441] https://www.francetvinfo.fr/politique/les-propos-de-roland-dumas-sur-manuel-valls-provoquent-un-tolle-a-gauche-comme-a-droite_826207.html
[442] Propos recueillis par le journaliste Pascal Riché ; https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-nos-vies-connectees/20140719.RUE5019/vous-savez-ou-c-est-la-palestine-choses-entendues-a-la-manif-interdite.html

Juifs Licra on n'en veut pas	Jour de colère	
Il n'y a pas de SDF Juif	Dieudonné[443]	2006
Ils tiennent le monde, et ils ont l'oseille Là où il y a de la tune à se faire ils sont là…les postes clé aussi, une partie de l'argent, ils le reversent à **Israël** Si aujourd'hui on est flingué dans les médias, c'est les grands financiers, l'ultralibéralisme qui tient tout et derrière on retrouve le **sionisme** en premier. Regarde le nombre de feujs dans les postes clés dans les médias, dans l'Etat et les universités.	Enquête sociologique[444]	

Négationnisme	**Interlocuteur**	
Faurisson a raison, la Shoah c'est du bidon…	Manifestation Jour de colère	2015
Le génocide des juifs était sans doute plus criminel mais paraît tout de même un peu petit bras auprès du remplacisme global	Renaud Camus[445]	2017
Je n'ai pas à choisir entre les Juifs et les nazis, je suis neutre dans cette affaire	Dieudonné[446]	
Opposez-vous au chantage moral du prétendu Holocauste !	Herman Dierkes[447]	2011

Que pouvons-nous conclure de ce tableau ?

Nous entendons dans certains énoncés la haine éternelle vouée au Juif. Les accusations classiques sont toujours présentes : Le complot ; Les Juifs contrôlent le monde, ils ont l'argent et le pouvoir. Ils sont l'incarnation du mal. L'Etranger.

Mais ce qui est particulier et nouveau dans ces énoncés contemporains et que nous relevons ici, c'est que l'antisémitisme est recouvert par l'antisionisme dans la majorité des énoncés. Ce n'est plus le complot juif, mais le complot sioniste : l'Etat

[443] Taguieff,P.-A., *Une France antijuive*, op.cit., p. 97.
[444] Entretiens réalisés par le sociologue Éric Marlière cité par Pierre-André Taguieff, *Une France antijuive*, op.cit , p. 98.
[445] https://twitter.com/renaudcamus/status/921870284541620224?lang=bg
[446] Taguieff,P.- A., *Une France antijuive*, op.cit. p. 108
[447] http://www.jforum.fr/Le-top-10-des-insultes-anti-Israel-et-antisemites-en-2011.html

d'Israël contrôle la France, le monde. L'incarnation du mal, ce n'est plus le Juif, c'est Israël, l'Etat assassin. Nous avons mis en gras les signifiants Israël et sioniste afin de les mettre en exergue. Il est possible dans la plupart de ces énoncés de remplacer Israël ou sioniste par le signifiant Juif. D'ailleurs, une des personnes le dit clairement : « toute synagogue est une ambassade d'Israël ». Et les « morts aux Juifs » « Juif, casses-toi, la France ne t'appartient pas » sont toujours en lien avec Israël, c'est-à-dire avec le conflit israélo-palestinien.

On assiste alors à une substitution des victimes. Les victimes palestiniennes remplacent les victimes juives de la Shoah et les sionistes sont les nouveaux nazis. Le palestinien remplace le Juif un peu comme le christianisme a remplacé le judaïsme dans l'histoire. On remarque que le pur négationnisme est quasiment absent des énoncés, ce qui vient à la place, c'est la banalisation de la Shoah et la compétition des victimes qui au fond sous-entend que l'horreur de la Shoah est un peu exagérée.

Mais ce qui nous a frappé et que nous voulons souligner ici c'est l'expression : « Cherchez Israël derrière tous les évènements. » Cela n'est pas sans faire écho à l'expression « Cherchez la femme… » qui renvoie sur la femme la responsabilité des comportements inexplicables des hommes. Cette expression a été utilisée à plusieurs reprises par Alexandre Dumas. En voici un exemple : « Il y a une femme dans toutes les affaires ; aussitôt qu'on me fait un rapport, je dis : « Cherchez la femme ! »[448]. Cette expression est si courante qu'on la retrouve dans une lettre adressée aux députés de l'assemblée nationale le 1er septembre 1876 : « A côté de tous les crimes, il y a la femme, cherchez la femme et vous trouverez le coupable »[449].

Ceci nous parait essentiel et nous mène vers l'une des racines de l'antisémitisme. Le Juif rappelle la femme et la haine qu'il suscite est à rapprocher de la haine que s'est attirée la femme depuis toujours. Il y a quelque chose de commun entre le Juif et la femme. Nous y reviendrons au moment de conclure. Rappelons juste, les paroles de Freud à ce propos :

[448] Dumas, A., *Les Mohicans de Paris*, *I*, Paris, Michel Lévy frères, éditeurs, 1871, p. 232.
[449] Wikipédia, https://fr.wikipedia.org/wiki/Cherchez_la_femme

> Le complexe de castration, dit-il, est la plus profonde racine inconsciente de l'antisémitisme […] La relation au complexe de castration est là ce qui est commun au juif et à la femme[450].

Donc, le Juif est remplacé par le sioniste. Et la haine s'adresse maintenant à Israël. Pourquoi cette nécessité de recouvrir l'antisémitisme par l'antisionisme, c'est ce que nous allons voir dans le chapitre suivant *Voix contemporaines*.

[450] Freud, S., « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (Le petit Hans) Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1999, p. 116. Note de bas de page.

Chapitre deux
Voix logique, voix philosophique, voix psychanalytique

Dans ce chapitre, nous souhaitons laisser la voix à trois hommes qui se sont exprimés, à plusieurs reprises, dans leurs œuvres respectives, sur la résurgence de l'antisémitisme à notre époque. Nous avons fait le choix de Bernard Henri Lévy[451] pour une lecture philosophique et ce à travers plusieurs de ces textes sur ce sujet. Jean-Claude Milner, auteur de plusieurs ouvrages, dont *La politique des choses, Relire la révolution*, *L'universel en éclat et le Juif du savoir*, a accepté de répondre à nos questions sous forme d'entretien écrit et nous présente ici une interprétation logique de l'antisémitisme. Et enfin, Nous avons interrogé Gérard Wajcman, écrivain et psychanalyste, auteur de plusieurs ouvrages dont, *Le maitre et l'hystérique*, *l'œil absolu*, pour une approche psychanalytique de la question juive.

2.1. Une voix philosophique, la justification de l'antisémitisme

Bernard-Henri Levy[452] observe que l'antisémitisme change d'habits, de visage, d'apparence et de logique à chaque étape de son histoire. Il résume les formes qu'a pris l'antisémitisme à chaque époque. Il a commencé par être païen dans l'Empire Romain, le reproche fait aux juifs était la Sainte loi. Ensuite l'antisémitisme a été chrétien jusqu'au Moyen Age, on leur imputait le meurtre du Christ. Et puis il a été antichrétien à l'âge des Lumières et cette fois, on ne leur reprochait pas le meurtre de Dieu, mais au contraire de l'avoir inventé. Il a été socialiste, anticapitaliste, ouvrier au temps de l'affaire Dreyfus et les juifs étaient alors accusés « du haut de leur finance juive » de conspirer à l'oppression des humbles. Enfin, il a été raciste quand est apparu la biologie et les juifs sont devenus une race inférieure et il fallait éviter qu'elle contamine les races supérieures ou pures. En relevant le signifiant de l'antisémitisme à chaque époque comme le fait Bernard-Henri

[451] Levy, B.-H., « Comment fonctionne l'antisémitisme d'aujourd'hui ? », in *Le point*, 9 octobre 2014 et Levy, B.-H., « L'antisémitisme est en train de devenir une religion planétaire », in *La règle du jeu*, 5 février 2016.
[452] Levy, B.-H., « Comment fonctionne l'antisémitisme d'aujourd'hui *?,* op.cit.

Levy, on voit bien comment celui-ci doit épouser le discours dominant de chacune de ces époques.

Quel est le signifiant de l'antisémitisme aujourd'hui ?

La thèse de Bernard-Henri Levy c'est que l'horreur de la Shoah modifie quelque chose d'essentiel. L'antisémitisme ne peut maintenant fonctionner qu'à la condition d'en trouver des justifications. Après l'extermination des Juifs, on ne peut attirer les foules sans une bonne conscience. L'antisémitisme ne peut embraser les foules dit-il qu'en : « s'adossant à un système de justification nouveau qui s'articule, lui-même, autour de trois énoncés principaux »[453].

Quels sont ces énoncés ? Laissons ici la parole à Bernard-Henri Levy :

- Les Juifs sont détestables parce qu'ils sont solidaires d'un Etat lui-même détestable : c'est l'énoncé antisioniste.
- Les juifs sont d'autant plus détestables que cet Etat a pour ciment la religion d'une souffrance dont il n'est pas exclu qu'elle soit imaginaire ou, en tout cas, exagérée : c'est l'énoncé négationniste.
- Les juifs, en procédant ainsi et en faisant, pour ainsi dire, main basse sur le capital mondial de compassion disponible, ajoutant à cette double infamie celle de rendre l'humanité sourde aux autres souffrances des autres peuples à commencer, naturellement, par le peuple palestinien : et c'est le thème de la compétition des victimes.

Peu importe que l'on puisse démontrer l'idiotie de ces énoncés. Ceux-ci ont une seule fonction, c'est de rendre l'antisémitisme à nouveau audible et dicible dit Bernard-Henri Levy. Ces « sottises » rendent les antisémites nobles, puisqu'au fond ils ne détestent les juifs que par amour des palestiniens, des victimes de l'impérialisme. C'est une haine justifiable. Ces énoncés sont encore disjoints pour l'heure, mais le jour où ils seront noués ensemble, la conséquence sera redoutable. Il est indispensable pour lui d'empêcher ce nouage, de faire taire certains comme Dieudonné qui tentent de les nouer.

[453] *Ibid.*

Pour Bernard-Henri Levy ces trois composants de l'antisémitisme sont comme « une triple mèche pour une bombe à retardement terrible »[454].

Cette analyse de Bernard-Henri Levy, nous intéresse particulièrement parce qu'elle rend compte de ce qu'est un discours dominant et comment à chaque époque des signifiants-maîtres s'insèrent dans la langue. Mais aussi, elle éclaire notre précédent tableau des énoncés antisémites sous un nouvel angle. Nous saisissons maintenant pourquoi le nouvel habit de l'antisémitisme est l'antisionisme. Voilà la raison pour laquelle quasiment tous les énoncés haineux emploient le signifiant « sioniste » ou « israélien ». La haine s'adresse à celui qui le mérite, ainsi la bonne conscience nécessaire après la Shoah n'est pas touchée. Nous pouvons dire avec Enthoven que l'antisémitisme nous enseigne ce qu'est la haine parce que la haine est première et la cause qu'elle se donne est toujours un alibi.[455]

2.2. Une voix logique, le Nom Juif et la rature de l'identité

Nous avons fait le choix de poser à Jean-Claude Milner des questions à partir des dires de Freud et de Lacan. Mais aussi à partir de ses propres écrits.

Nous publions ici l'entretien dans son intégralité[456].

<u>Les questions à partir de Freud</u> :

1/*Freud s'est interrogé tout au long de sa vie sur ce qu'était son identité juive. Il y a répondu par les traits suivants : résistant, insoumis, libre de préjugés. Mais il a ajouté aussi que le judaïsme lui était « essentiel » et « inaccessible » à la pensée scientifique. Dans une lettre à son fils Ernst, Freud dit : « C'est quelque chose d'authentiquement juif que <u>de ne renoncer à rien et de suppléer à ce qui a été perdu</u> »*[457]**.**

SA *:* Qu'en pensez-vous ? Pour vous, aujourd'hui, qu'est-ce qu'être Juif ? La création de l'État d'Israël a-t-elle des conséquences sur cette identité ?

---

[454] *Ibid.*
[455] Chronique radiophonique, Le fin mot de l'info par Raphaël Enthoven, Europe 1, le 27 mars 2018.
[456] Entretien réalisé par mail et publié avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Milner.
[457] Freud, S., *Lettres à ses enfants*, op.cit. p. 242

JCM : Je ne me suis jamais interrogé sur mon identité juive, parce que je ne suis pas sûr de raisonner en termes d'identité. Je raisonnerais plutôt en termes de subjectivation. Pendant longtemps, j'ai ignoré mon ascendance juive et quand j'en ai pris connaissance, elle a d'abord pris la forme d'une donnée sans conséquence. Des conséquences se sont déployées progressivement, mais je ne dirais pas qu'elles se sont déployées dans la forme de l'identité. Au fond, tout se ramène pour moi à la question de la 1e personne dans son rapport au nom. Ce que j'écris "le nom juif" en laissant volontairement flotter l'attention entre mention et usage du signifiant *juif*.

Ce signifiant s'est pour moi peu à peu subjectivé. Il était d'abord apparu comme une donnée de mon arbre généalogique, comparable à d'autres données curieuses, telles par exemple l'existence, parmi mes ancêtres, d'un évêque catholique qui s'est converti au luthéranisme et s'est marié. Événement sans lequel je ne serais pas là pour vous parler. On était là dans la sphère du "que suis-je ?", question d'identité. Pas à pas, en relation sans doute avec le déplacement de mon attention à l'égard de la langue, ce nom s'est révélé entretenir un lien singulier à la 1ère personne. Sartre avait eu l'intuition d'une singularité, mais il l'avait mal située. Il soutenait que le nom juif vient aux Juifs sous la forme de l'insulte antisémite, autrement dit comme une 2ème personne, car, je le signale au passage, il appartient à la structure de l'insulte de se vouloir une nomination réelle de 2ème personne – nomination qui vise à fracturer réellement le noyau subjectif du petit autre ; de là, en français, l'usage de la locution « espèce de … » : la référence à l'espèce doit nier le réel de la singularité. De fait, la première parole qu'entend Primo Levi en arrivant au camp, est un appel de 2ème personne : *Du Jude*. Je reprendrais ici le logion de Freud, mais pour le renverser : « wo Ich war soll es werden » ; la profération *Du* forme le pivot de la transformation. Goebbels décrit avec délectation ce moment où le sujet insulté se défait sous ses yeux. Sartre met le processus en scène dans *L'Enfance d'un chef*.

Or, logiquement et chronologiquement antérieure à l'insulte, vient l'affirmation subjective, éventuellement horrifiée : *Je suis juif*. Selon moi, une telle affirmation n'a rien à voir avec la position d'une identité; bien au contraire, elle n'a que l'apparence d'une phrase attributive et identificatoire du type : "Je suis un prolétaire", "Je suis Français", « je suis homosexuel ». Elle pose le sujet de manière thétique, sans ajouter aucune substance classificatoire au *je* initial. En poussant plus avant, on pourrait dire que l'énoncé

je suis juif pose le *je* comme non-identique à soi. Il dresse un obstacle sur la voie qui mène de la césure sans substance du *je* au paquet de propriétés qui enclencheront l'imaginarisation d'un moi. A strictement parler, le nom juif rature l'identité juive. Celle-ci ne peut se constituer qu'en un second temps, sur le fond de cette rature première. Une fois constituée, elle permet aux Juifs de prendre rang parmi les noms de l'Histoire – soit les nominations de 3ème personne.

***2**/Freud s'interroge sur les causes de l'antisémitisme. Certaines relèvent selon lui de l'inconscient, d'autres du conscient. Parmi les causes conscientes, il affirme : « ils sont différents de leurs « peuples d'accueil ».*[458] *Au niveau inconscient : «La jalousie envers le peuple qui se donna pour […] l'enfant préféré du père-dieu »* [459].

SA : Dans la perspective contemporaine de l'antisémitisme, qu'en pensez-vous ?

JCM : La voie de la différence est la plus facile à suivre, elle ne mène pas loin. Freud dit aussi que les Juifs ne sont pas assez différents de leurs peuples d'accueil. C'est autrement plus significatif. Un des thèmes favoris de l'antisémitisme souligne justement les difficultés qu'il y a à les reconnaître. *La France juive* d'Édouard Drumont se terminait par un registre des célébrités dont il se faisait fort de prouver qu'elles étaient juives alors qu'on ne les prenait pas pour telles. Pendant la 2ème guerre, on organisa à Paris une exposition pour initier le public à l'art d'identifier les Juifs, tant la tâche semblait difficile. On en vint alors à considérer que la judéophobie, pour être efficace, réclamait une culture étendue et/ou une intelligence pénétrante, bien loin d'être réservée aux ignorants et aux imbéciles. Cette conception est en train de renaître; la judéophobie s'étend, de nos jours, dans les milieux instruits, plus vite et plus profondément que dans les autres couches de la société. Je ne m'étendrai donc pas, pour ma part, sur la question de la différence, qui est devenue la tarte à la crème de la bien-pensance.

Quant à l'interprétation en quelque sorte familiale de la judéophobie, elle touche sûrement juste ; Freud retrouve à propos du peuple juif ce qu'Augustin pointait, sous le nom d'*invidia*, chez l'enfant qui voit son cadet avoir encore accès au sein maternel, alors

[458] Freud. S., Œuvres *complètes, XX, 1937-1939,* p. 170-171
[459] *Ibid.,* p. 171.

que lui-même en a été sevré. Au reste, les figures du fils préféré et de la jalousie fraternelle sont récurrentes dans la Bible : Abel et Caïn, Joseph et ses frères, Jacob et Ésaü, le fils prodigue et le fils convenable. Mais la justesse de l'analogie familiale est inerte. Elle redit sous forme imagée ce qu'il faudrait tenter d'expliquer.

La notion de "peuple élu" est la plus courante des notions, puisqu'en vérité, tout peuple se tient pour élu à partir du moment où il s'affirme comme peuple. Les Athéniens se prétendaient les enfants préférés d'Athéna, au point que nul ne sait si le nom de la ville a donné son nom à la déesse ou l'inverse; les Romains se considéraient destinés à régner sur les autres peuples; les Français du XVIIIe s. se pensaient, dit un contemporain, comme des êtres intermédiaires entre les hommes et les dieux. Je pourrais continuer avec les Suédois, les Anglais, les Etats-Uniens, les Japonais, les Chinois.

La vraie question, je la dédoublerai, en m'inspirant des travaux de Bruno Karsenti. Première question : y a-t-il dans l'élection du peuple juif une singularité qui la distingue des autres élections ? Seconde question : la judéophobie concerne-t-elle les *qualia* du Juif ou l'être du Juif, indépendamment de ses *qualia* ? Concerne-t-elle ce qu'ils sont ou font ou disent - ou concerne-t-elle les Juifs en tant qu'ils *sont*, tout simplement ?

Sur le premier point, j'avancerai que l'élection juive se ramène à une voix parlante, proférée par un Autre. Que dit cette voix ? Très peu de chose ; au minimum, elle affirme ceci, qui s'adresse en 2ème personne à un sujet : « en disant de toi-même, en 1e personne 'Je suis juif', tu touches à un réel au-delà de la presque disparition vibratoire des mots. » Bien entendu, les Juifs de l'étude – ceux que j'appelle les Juifs d'affirmation – situeront cet Autre comme un être éternel, créateur des mondes, etc., tout en se refusant à proférer son nom propre et à lui conférer une figure. Les Juifs non-religieux maintiendront l'Autre comme pure fonction dont il est vain de déterminer une valeur et cette voix comme un acouphène propre aux Juifs. Dans les deux variantes, demeure la dimension vocale, verbale, signifiante, si épurée qu'elle s'isole de tout nom prononçable et de toute figure traçable ; voilà qui me paraît propre à l'élection juive, comparée à l'élection athénienne ou romaine ou française.

Sur le second point, les Juifs ne sont que pour autant que leur nom subsiste, ne serait-ce, comme l'a noté Spinoza, que sous la forme d'un souvenir. A mes yeux, la judéophobie nazie a oscillé entre toutes les versions possibles, mais pour la première fois

depuis le Moyen-Âge, elle s'est exprimée, *entre autres modes d'expression*, comme *Judenhass*, comme haine du Juif. Dans ce cas, peu importe ce que sont ou font ou disent les Juifs; il faut qu'ils ne soient pas, que disparaissent et leur nom et le souvenir de leur nom.

Cette forme de judéophobie ne cesse de s'étendre dans l'opinion mondiale et singulièrement dans l'opinion éclairée. Elle allègue les actions de l'État d'Israël. Mais il s'agit de bien autre chose. Il s'agit de l'être. A supposer qu'Israël disparaisse de la carte, la diaspora qui en suivrait serait d'autant plus persécutée qu'elle serait vaincue, mais même cela serait secondaire au regard du réel : la haine du Juif nourrit l'idéologie spontanée des Occidentaux comme celle des Orientaux, parce qu'elle est devenue ou redevenue la passion immédiate qui rassemble l'humanité au-delà de ses divisions. Elle a de l'avenir parce qu'elle s'enracine dans le doute.

Celui qui hait les Juifs les hait parce qu'il doute de son être à soi. La haine chrétienne naissait du doute que suscitait, à l'encontre du Christ, le retard prolongé de la venue du Royaume de Dieu. La haine musulmane, à supposer qu'elle existe (on sait qu'il est de bon ton de ne pas en admettre la possibilité), naîtrait du statut de religion tard venue. Mais la structure importe plus encore que les exemples : celui qui hait les Juifs les hait non pour ce qu'ils sont ou font, mais parce qu'ils sont ; or, puisque sa haine ne dépend pas de la réalité des actes ou des propos, elle se renforcera de tout ce qui peut arriver, quoi qu'il arrive ; mais plus il les hait, plus il confirme leur être, sans pour autant réduire son propre manque à être. En sorte que la haine du Juif trouve en elle-même sa ressource la plus inépuisable. Une fois qu'elle a commencé de se manifester, elle ne peut que s'accentuer, se posant en paradigme de toutes les ségrégations à venir. Or, elle a recommencé sous nos yeux.

***3/** Pour la dernière partie de son œuvre Freud travaille sur la question Moïse. Il différencie un Moïse Égyptien et un Moïse Hébreu, ce qui n'est pas sans avoir fait scandale dans la tradition juive.*

SA : A votre avis, pourquoi est-ce si important pour Freud ?

JCM : Je ne peux aller au-delà de la conjecture. Freud, comme tout le monde, accorde beaucoup d'importance à la destruction du premier Temple, à l'exil vers Babylone, puis au retour, autorisé par Cyrus. C'est à cette occasion que se constitue ce qu'il résumera ensuite : *ne renoncer à rien et suppléer à ce qui a été perdu*. Vous-même citez Lacan : le retour de Babylone constitue le peuple juif en peuple de la lecture et de l'interprétation. Cette première expérience est confirmée par la deuxième : destruction du second Temple et deuxième diaspora (tenue pour définitive par la plupart des Juifs éclairés de 1939) ; prééminence définitive du pharisaïsme et développement du commentaire talmudique. Le *Moïse* est écrit alors qu'une troisième expérience se profile : destruction de la communauté juive de langue allemande (sorte de substitut au second Temple et promesse d'un lieu de repos au sein de la diaspora), nouvel exil et n-ième diaspora.

J'incline à supposer que Freud a souhaité trouver une cause à cette répétition – au sens propre de *Wiederholungszwang*. Cette cause, il la trouve dans le dédoublement initial et fondateur du judaïsme : parce que le judaïsme repose sur deux fondements irréconciliables, l'un hébreu, l'autre égyptien, parce qu'il dépend de la dissimulation de cette dualité, il ne trouvera jamais le repos. Ce qui lui arrive depuis 1933 n'est pas seulement le fruit des délires d'un criminel ou d'un peuple égaré (le peuple allemand, le plus civilisé du continent européen aux yeux de Freud) ; il faut y voir une loi du judaïsme lui-même. Il ne s'agit pas seulement du meurtre de Dieu, évoquée à la fin du livre, mais du fait que l'expiation prend toujours la même forme : construction réussie d'un lieu juif– exil-diaspora- retour, nouvelle construction-nouvel exil-nouvelle diaspora-nouveau retour et cela jusqu'à l'absence de conclusion finale.

Questions à partir de Lacan :

1/Lacan écrit : « le Juif depuis le retour de Babylone, est celui qui sait lire, c'est-à-dire que de la lettre il prend distance de sa parole, trouvant là l'intervalle, juste à y jouer d'une interprétation »[460].

SA : Que pensez-vous de cette thèse ? Le Juif qui sait lire est-il votre « Juif du savoir » ?

JCM : La thèse elle-même est classique. On la trouve chez Renan, à cette différence près – elle est, je l'avoue, capitale – que ce dernier juge calamiteuse l'émergence de ce que Lacan situe comme *intervalle*, alors que Lacan la tient pour un événement digne de considération. Capital en tout cas pour la possibilité ultérieure de l'interprétation dans l'univers de la science moderne. On peut en effet entendre dans son propos une réponse à la question : comment est-il possible que quelque chose comme la *Deutung* freudienne ait pu surgir chez un scientiste ?

Je ne suis pas spécialiste, mais j'ai cru comprendre que dans l'installation du christianisme comme religion dominante en Europe, les techniques de l'intervalle, la disjonction réciproque de la lettre écrite et du parlé ont joué un rôle. Et cela, non seulement dans les premiers temps. Au contact des savants juifs chassés d'Espagne après 1492, l'humanisme chrétien s'en est emparé à nouveau; ni Descartes, ni Leibniz, ni bien entendu Spinoza n'en ignoraient l'existence et ce n'est pas par méconnaissance qu'ils les ont laissées de côté dans leurs écrits. Autrement dit, les techniques de l'intervalle ont persisté, aux marges du savoir ; Freud, le scientiste, en avait eu quelque idée au cours de son enfance et de son adolescence, dont Yerushalmi a montré qu'elles étaient plus marquées par la pratique religieuse qu'on n'avait pensé. Je ne veux pas dire que la *Deutung* soit marquée par le judaïsme en tant que judaïsme ; je veux dire que le geste de séparation entre écrit et parlé était devenu si étranger aux pratiques discursives du XIXe siècle qu'il fallait un détour extérieur pour aller vers la *Deutung*. Le judaïsme a pu faire gagner un quart d'heure de peine au disciple d'Ernst Mach qu'était Freud, alors que ce

[460] Lacan, J., « Radiophonie », in *Autres Écrits*, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 428.

quart d'heure a manqué à Renan. Il est intéressant, parallèlement, que Saussure ait, dans la citadelle du calvinisme, accomplit un pas de plus que Renan vers la *Deutung*.

Quant au Juif de savoir tel que je l'entends, il pratique une substitution qu'il imagine sans perte : à l'étude juive, fondée sur les techniques de l'intervalle entre écrit et parlé, il substitue le savoir moderne, qui repose sur le même intervalle, pour en tirer cependant une conséquence tout autre : il est purement littéral. Autrement dit, il laisse tomber le parlé et cela, qu'il s'agisse de la lettre des philologues ou de la lettre mathématique de la science moderne. Du même coup, l'intervalle s'évanouit et avec lui la topologie de l'interprétation. Plutôt que de *lire*, au sens fort où Lacan prend le mot, le Juif de savoir déchiffre. Plutôt que de devenir un maître qui parle, le Juif de savoir devient un professeur, de préférence en université. Or, le professeur se veut pur et simple porteur de l'écrit : le parlé n'existe plus comme tel. Je renvoie au texte fondateur de Max Weber, qui oppose le professeur, professionnel du savoir, au prophète juif, qui se situe dans l'intervalle du parlé et de l'écrit.

On peut supposer que chez certains, la pratique juive de l'intervalle les avait modelés; il n'en reste pas moins qu'ils l'ont abandonnée au profit de la *Wissenschaft* : le savoir absolu, écrit sans parole, qui n'a pas de maître et en comparaison de quoi il n'est rien de plus grand.

2/ *La circoncision, en tant qu'elle est la livre de chair, désigne le sentiment antisémite nous dit Lacan. Ses sources : « ... sont précisément à chercher dans cette zone sacrée, et, je dirais presque, interdite, qui est là mieux articulée qu'en tout autre lieu, non pas seulement articulée mais vivante, toujours portée dans la vie de ce peuple en tant qu'il subsiste de lui-même dans la fonction que, à propos du a, j'ai déjà articulée d'un nom - le nom du reste. Qu'est-ce que le reste ? C'est ce qui survit à l'épreuve de la division du champ de l'Autre par la présence du sujet»*[461].

[461] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse,* op.cit., p.255.

SA : Alors, la circoncision : Imaginaire, Réel ou Symbolique ?

JCM : Quant au propos de Lacan sur le reste, je crois y être demeuré fidèle dans mon approche du nom juif par la subjectivation ; je pourrais aisément reprendre les termes : l'énoncé *Je suis juif* divise le champ de l'Autre et le corps énonciateur se pose en reste de cette division. Ce n'est pas le prépuce qui tombe, mais le corps circoncis. Voilà ce dont Portia préservera les chrétiens de Venise : le corps masculin ne sera pas un reste, mais au prix que la subjectivité s'en absente.

C'est Portia elle-même qui s'en charge, au prix du travesti, non sans qu'en tant que femme promise à Bassanio, elle prenne sur elle de laisser s'écouler le sang dont Shylock n'a pas su discerner qu'il fallait l'inclure dans le marché. L'anneau qu'elle requiert de son promis et qu'il commence par lui refuser, il faut bien de la naïveté pour n'y pas reconnaître, en métaphore commune, le siège de la virginité et des menstrues.

***3/** Dans la note sur le père, Lacan prophétise la montée des processus de ségrégation avec la montée de l'universel. Il en déduit la montée du racisme*

SA : Dans cette perspective que devient l'antisémitisme, constitué depuis toujours par une auto-ségrégation et hétéro-ségrégation ?

JCM : J'ai déjà répondu pour l'essentiel à cette question. L'antisémitisme ou l'antijudaïsme touchent à l'être du Juif comme symptôme du manque à être de celui qui le hait. J'ajouterai seulement ceci : dans mon parcours personnel vers le nom juif, Lacan n'a pas été le seul à compter, mais il a compté, pour un texte en particulier. Or, ce dernier ne parle ni de l'antisémitisme ni des Juifs. On le trouve dans le séminaire XX, séance du 26 Juin 1973, p. 133. Lacan aborde la question de la haine. Il rappelle un souvenir personnel – je fais toujours attention quand Lacan se livre à un tel exercice. Dans l'immeuble qu'il habitait au cours des années 20 ou 30, le concierge, comme il convient, se chargeait de pourchasser les « nuisibles » : « le rat, il ne le ratait jamais. Il avait pour le rat une haine égale à l'être du rat ». Est-ce par association libre ? Ces mots m'ont toujours fait penser aux Juifs parisiens, pendant l'occupation.

Vivant dans les caves ou les mansardes, à la merci d'un concierge plus ou moins bienveillant, ils étaient, comme on dit, faits comme des rats. En sorte que les survivants se réduisaient à ceux qu'on avait ratés. Les Juifs *sont* en tant qu'on les rate, en groupe ou un par un, et en tant que chacun d'eux peut rater sa propre énonciation *Je suis juif*. Or, le rat apparaît dans la même séance du séminaire XX, en liaison avec l'expérience du labyrinthe : « On ne le prend pas, ce rat, comme être, mais bel et bien comme corps […] Or, cet être du rat, qu'est-ce qui le soutient donc ? On ne se le demande absolument pas. Ou plutôt on identifie son être et son corps » (*ibid*., p. 127). On dispose là d'une clé. La haine du Juif porte sur son être, mais de cet être, le haineux ne sait rien, hormis le corps qu'il peut toucher, blesser, tuer. Il a identifié l'être et le corps. Je renvoie à l'intuition géniale de Shakespeare et aux propos qu'il prête à Shylock. L'antisémitisme, l'antijudaïsme, la haine du Juif sont des ratages de l'être juif, mais des ratages qui passent par la prise de corps. A l'échelle des camps nazis, la chambre à gaz est une réussite – imaginaire comme telle, mais aux dimensions exactes du ratage réel qu'elle recouvre. Pour se supporter lui-même, celui qui hait doit pouvoir ne rien voir ni savoir de la déhiscence entre l'être qu'il vise et le corps qu'il atteint : cela s'obtient par cette discipline du voir et du regarder qu'est la ségrégation, dont la forme ultime est la mise à mort invisible et sans restes.

Question à partir de votre œuvre

SA : Que vous permet d'articuler sur l'antisémitisme contemporain votre œuvre politique: *La politique des choses, Pour une politique des êtres parlants, L'universel en éclat et le Juif du savoir* ?

JCM : Si vous permettez, j'y ajouterai la réflexion sur les droits de l'homme, qu'on trouve dans *Relire la révolution*. J'y avance que les droits de l'homme ne sont rien de plus et rien de moins que des droits du corps. Ce fil du corps, on le retrouve dans ma conception de la politique et de son fondement initial : la coprésence des corps parlants dans une multiplicité. Le paradoxe est qu'on ne parle pas en chœur et qu'un seul corps peut parler à la fois, les autres risquant incessamment d'être réduits du même coup à l'état de choses muettes. Relisez les réponses que j'ai données à vos questions précédentes ; elles s'appuient sur les travaux que vous citez. Si elles contiennent quelque élément de justesse, alors vous aurez en main de quoi répondre à votre question.

J'y ajouterai seulement ceci : que le tournoiement réel des prises de paroles soit imaginarisé comme une lutte et même une lutte à mort symbolique, avec victoires et défaites, c'est la plus forte tentation. Dans cette lutte imaginaire, la victoire appartient à celui qui parle le premier. Or, le Juif passe volontiers – y compris à ses propres yeux – pour celui qui de toujours réussit à faire que sa parole fasse coupure initiale et passe pour première dans le nouvel espace parlé. Genet le dénonce comme peuple qui se veut origine, c'est-à-dire aussi origine du parler ; à ce titre, pourrait-il conclure, l'humanité entière ne peut se constituer en humanité qu'à haïr celui qui, ne cessant d'être le premier à parler, met les êtres parlants en face de leur incessant avenir de choses. De là, les deux formes de l'antisémitisme : 1) Contester la primauté juive dans l'ordre de la parole – Heidegger, par exemple, insistera sur les Grecs, pour effacer les Juifs, mais vous trouverez facilement d'autres exemples ; songez aux querelles sur la primauté en matière de monothéisme. 2) Annuler le concours, en frappant d'infamie ce qu'il y a de parlant chez l'être parlant – on retrouve l'aboiement nazi, mais aussi la tentation célinienne : prétendre ramener toute langue écrite en-deçà de l'écriture afin de la mener hors du champ de la prise de parole.

Que pouvons-nous déduire pour notre recherche de la logique déployée par Jean-Claude Milner pour expliquer l'antisémitisme ?

De la pensée dense et logique de Milner, il y a un signifiant qui nous donne une clé pour penser la question juive. Il est là présent dans cet entretien mais aussi dans ses écrits, c'est le « Nom » Juif et le manque à être comme ce qui en découle. Être Juif ne se pose pas en termes d'identité. Il s'agit d'un nom. Par conséquent, l'affirmation « Je suis Juif » ne peut que *rater* l'identité. Les identifications viennent dans un second temps remplir l'absence de substance.

De ce Nom, de cette rature de l'identité découle la haine des Juifs.

Du côté du Nom

Ce qui distingue l'élection du peuple Juif des autres peuples (puisque chaque peuple en s'affirmant peuple se tient pour élu) c'est que chez les Juifs cette affirmation vient de l'Autre. Ce n'est pas une auto affirmation. Et cet Autre se traduit par une voix qui le désigne comme peuple élu. Nous ajouterons comme un Nom est toujours le Nom que l'Autre nous donne. Et qu'est-ce que voulaient les nazis si ce n'est de faire disparaitre leur nom et le souvenir de leur nom.

Du côté de l'être

Cela pourrait se résumer ainsi : L'être du Juif est le symptôme du manque à être de celui qui le hait. On hait les Juifs non pas pour ce qu'ils font, mais pour ce qu'ils sont. Et leur être suscite le doute puisque le Juif « rate l'identité ». Cette haine est inépuisable parce qu'elle s'enracine dans le doute. Plus le Juif est haï, plus son être est confirmé sans que le manque à être de celui qui hait ne disparaisse.

La référence de Lacan au rat, évoquée ici par Milner, est surprenante de justesse. « Le rat, il ne le ratait jamais. Il avait pour le rat une haine égale à l'être du rat » et Lacan précise ce qui soutient l'être de ce rat, c'est son corps : « … on identifie son être et son corps »[462]. La haine du rat, illustre la haine de l'être et la nécessité d'identifier le corps à l'être. Mais c'est un ratage parce que celui qui hait ne saura jamais rien de cet être. Ainsi, les Juifs sont en tant qu'on les rate. Cela résonne avec ce fait de Juifs parisiens pendant l'occupation, qui se cachaient dans des caves, comme des rats, à la merci d'un concierge. Les survivants ont donc été ratés.

Ainsi s'éclairent pour nous les propos de Lacan sur le sentiment antisémite que produit la circoncision : L'affirmation « Je suis Juif » divise le champ de l'Autre.

Nous pouvons proposer alors que le Juif qui sait lire, c'est aussi le Juif qui désigne le manque à être, puisque savoir lire s'oppose au déchiffrage de la science. L'intervalle entre la parole et l'écrit permet l'interprétation, et celle-ci ne sera jamais

[462] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 127.

fondée sur une certitude. Le doute ne peut que persister dans l'intervalle. L'interprétation ne résoudra jamais le manque à être du sujet.

2.3. Une voix psychanalytique, conversation avec Gérard Wajcman

SA : Freud s'est beaucoup interrogé sur ce que voulait dire pour lui être Juif. Ce qu'il écrit à son fils Ernst me semble essentiel : « « C'est quelque chose d'authentiquement juif que de ne renoncer à rien et de suppléer à ce qui a été perdu »[463].
Pour vous, qu'est-ce qu'être Juif ? La création de l'État d'Israël a-t-elle des conséquences sur cette identité ?

GW : C'est une question qui ne s'est jamais posée pour moi pendant très longtemps. Je me suis toujours dit Juif, mais ça n'avait pas plus de conséquence que ça. C'était lié au fait que je ne vivais finalement que dans un monde juif. Mes parents se sont toujours dit juifs, sans que cela représente pour eux rien de plus que l'énoncé Juif. Ils n'avaient aucune pratique religieuse, c'est lié au fait que mon père venait d'une famille Bundiste de Pologne. Il était donc à la fois antireligieux et antisioniste. Le lien au judaïsme passait par son affirmation et par la langue, par le yiddish. Mes parents parlaient yiddish entre eux. Le Yiddish était parlé par les bundistes immigrés, Par le Bund lui-même à paris.

Pour moi ça s'incarnait dans des organisations juives de l'enfance ; elles existent toujours. C'est assez fou parce qu'on se rend compte que tous nos enfants ont baigné la dedans, que la chose continue alors qu'elle n'a aucun support, rien d'autre que cette affirmation d'être Juif. Corvol[464] avait inventé, étant donné les questions qui se posaient pour les futures générations, de faire un shabbat laïque ; ce qui n'a pas de sens. Pour moi, c'était du côté des juifs d'affirmations dans le sens au Jean Claude Milner pouvait en parler, rien d'autre que cette affirmation.

Je n'ai jamais été confronté à l'antisémitisme, sinon adolescent par le lien à la politique. Je savais ce que c'était l'antisémitisme, et parfois, on se battait au lycée contre l'extrême droite ; on avait une sorte de rendez-vous hebdomadaire devant le lycée. C'était mon rapport à l'antisémitisme, ferme ! sans aucun doute lié aussi à mon père qui a une histoire politique.

---

[463] Freud, S., *Lettres à ses enfants*, op.cit., p. 242.
[464] Club laïque de l'enfance juive créé en 1947

J'avais d'une certaine manière hérité de l'antisionisme de mon père, de son anti-religiosité aussi, mais j'étais militant pro palestinien. Ça a été la seule occasion d'un conflit véritable avec lui, sur un point qui était pour moi inattendu.

Mon père était plus avancé que moi finalement, il était antisioniste, mais il a quand même voulu que j'aille en Israël quand j'étais adolescent. Ça s'est très mal passé, j'ai été renvoyé d'Israël pour antisémitisme, en 64 ou 65, parce que je refusais d'aller voir tous les monuments de guerre ; ça ne m'intéressait pas. On m'a fait descendre du bus et on m'a dit : tu rentres chez toi tout seul…

Au moment de la guerre des Six-jours, mon père d'un seul coup, avec la menace qui pesait sur Israël, intolérable pour lui, a pris le parti de la défense d'Israël absolument.

Moi stupidement, j'étais en plein dans le militantisme pro palestinien. Le conflit avec mon père était un peu inattendu pour moi, puisqu'il disait sa grande hostilité à mes opinions politique, mais néanmoins, j'étais du bon côté, du côté du prolétariat. Sur la question de la Palestine, ça a été sans nuance très violent. J'ai mis longtemps avant de réaliser ce que lui avait compris bien avant moi.

SA : Qu'est-ce qui vous a fait comprendre ?

GW : C'est la rencontre, il y a une quinzaine d'années, avec Shifra Shalit, l'attachée culturelle de l'ambassade d'Israël en France J'ai découvert quelqu'un qui représentait l'Etat d'Israël, qui était de gauche, qui travaillait dans des organisations pour les palestiniens en Israël. Elle m'a proposé de venir en Israël, et ça a été pour moi un bouleversement. J'avais été en Israël, mais je n'avais rien vu, rien compris. Elle m'a fait découvrir autre chose, m'a fait rencontrer d'autre gens. Par ailleurs nous sommes devenus amis, elle a une grande galerie d'art à Tel Aviv. Tout a changé à partir de là.

C'est à peu près à ce moment-là que j'ai rencontré Lanzmann et mon rapport à Israël a changé entièrement les choses au point de faire que la question de savoir ce qu'est être Juif s'est posée dans les termes qui incluaient maintenant Israël. L'existence de l'Etat d'Israël est devenue fondamentale pour moi. Je suis devenu intransigeant sur cette question. Ça a absolument tout changé.

SA : Est-ce que vous pouvez préciser ce qui a changé. C'est cette rencontre avec cette femme ?

GW : Oui par elle

SA : Ce n'est pas l'antisémitisme dans les manifestations antisioniste qui a eu cet effet pour vous ?

GW : Non, pas du tout. J'avais été militant maoïste. J'avais eu des relations avec des arabes, j'avais les meilleures relations du monde avec eux. J'avais été établi en usine, chez Renault. Il y avait beaucoup de yougoslave et des arabes, qui se montraient formidablement accueillants, sympathiques.

Mais on entendait des discours pro palestiniens qui étaient toujours un peu étonnamment formulés. C'était : « les Juifs sont comme ci, les Juifs sont comme ça ». Quand je dis que je n'avais aucun rapport avec l'antisémitisme, c'est au point que je leur faisais la leçon. Je les interprétais pour leur dire : « ce n'est pas ce que vous voulez dire, ce que vous voulez dire c'est que l'état sioniste et très vilain, il vous veut beaucoup de mal et le mouvement de libération palestinien, c'est formidable », n'entendant pas du tout que quand ils disaient les Juifs, ils parlaient des Juifs. Il m'a fallu quelques années pour rétrospectivement saisir que c'était un discours antisémite. Je ne dis pas qu'eux étaient antisémites, je n'en sais rien. C'était intolérable, mais on traduisait, on disait qu'il fallait les éduquer, leur faire comprendre ; que c'est une question politique. Evidemment, la rencontre avec Israël a bouleversé tout ça.

SA : Mais pourquoi finalement ?

GW : Parce que j'ai découvert les amis, les réseaux de Shifra. J'ai découvert qu'il y avait en Israël des gens qui pouvaient aussi protester, militer contre la politique d'Israël, tout en étant Israélien, des gens pour qui la question de l'identité israélienne était intouchable. Shifra, c'était à l'époque des attentats, qui avait deux garçons me disait : je voudrais qu'ils partent aux USA. Pour ses enfants, il n'en était pas question. Elle a fait finalement comme tout le monde, elle leur a dit : Vous m'appelez toute les deux heures, je veux savoir ou vous êtes. Pour elle-même, il était hors de question qu'elle quitte le pays. J'ai découvert ça avec surprise. Je ne m'y attendais pas.

SA : Mais pourtant vous entendiez les voix d'Amos Oz, de David Grossman ?

GW : C'est vrai, je les lisais, mais c'était pour moi des voix. Il y avait déjà plein de choses qui m'étaient familières, avec lesquelles je pouvais sympathiser, mais sur place, on mesure quelque chose. Par exemple, ce qu'était le territoire. On quitte tel Aviv et on peut montrer du doigt la frontière avec la Jordanie. La Jordanie est là

Et il y a eu la rencontre avec Lanzmann qui vient se conjoindre, pour aller vite, dans l'idée de rapport à Israël. Lui, au début me traitait avec mépris absolu. Il était du côté d'Israël et moi j'étais le petit juif qui parlait. Le lien, c'est en particulier ce que montrait le film sur Sobibor c'est-à-dire entre Tsahal et Sobibor ; comment les juifs peuvent s'armer, se défendre. Pour Lanzmann, ils n'avaient rien à voir avec des victimes. Lui-même a recueilli des témoignages, des faits vérifiables, sur des gens qui se sont révoltés dans les chambres à gaz. L'idée que les Juifs sont allés au massacre comme des moutons, les millions de victimes, ça lui était complètement étranger. Il refusait absolument cette idée. Je n'ai moi-même jamais adhéré à cette image.

SA : Vous connaissez la lettre de Freud dans laquelle il raconte à Martha qu'il s'est fait traiter de sale Juif ? Il lui écrit : Je priais l'un d'eux de garder ses banalités sentencieuses qui ne m'en imposaient pas et je demandais à l'autre de bien vouloir s'approcher, je lui donnerais la réponse qu'il méritait, j'étais tout à fait d'humeur à l'assommer mais il ne bougea pas[465].

GW : Je n'ai jamais eu le sentiment du Juif lié à la victime, même si la question n'était pas pour moi formulée explicitement et que je ne m'étais pas interrogé. C'est lié au fait que mon père était résistant qu'il s'était battu. C'était une figure opposée à celle de la victime. Il s'était battu avec ses frères parce qu'ils voulaient aller se faire recenser comme Juifs. Mon père avait un rapport au judaïsme qui était le contraire. C'était un Juif combattant, mais pas en tant que Juif. Je découvre que c'est tout de même ça qui s'incarne dans Israël et dans la manière dont Lanzmann pouvait se poser. Ce n'est pas comme Juif qu'il a fait *Shoah,* mais en tant que combattant. Il a revendiqué ça et la résistance *etc.* Il était intransigeant sur ça et prêt à casser la figure à qui aurait un mot de travers

Ce sont les deux incarnations qui ont fait que la question d'être Juif s'est posée pour moi et aussi les conversations avec Jean-Claude Milner. Au fond ce sont les trois choses. C'était en phase avec les questions que je me posais à ce moment-là. Ça s'est nourri avec ces conversations avec lui, avec tout ce qui pouvait se passer ; le lien à Israël sur ce qui a nourri mon intransigeance vis-à-vis des mouvement palestiniens, l'impossibilité qu'il y aurait à jamais, de s'entendre avec les palestiniens, d'une certaine manière, non pas le refus, je partage absolument l'idée de deux états, je n'ai aucun doute la dessus, mais ça c'est politique…. mais entre un pays que je découvre avec la notion de ce que c'est qu'un

[465] Freud, S., *Correspondance ,1873-1939*, op.cit, p. 89.

peuple comme les Juifs en Israël pour qui la question de la victoire compte, face à un peuple pour qui la seule chose qui compte c'est d'être victime. Appeler à la mort, c'est une figure sur laquelle on a souvent parlé avec Milner ; la mère méditerranéenne, pour le coup palestinienne mais pas seulement, qui peut s'enorgueillir de la mort de ses propres enfants. Vous connaissez ça mieux que moi : « jamais vous n'aimerez la vie autant que nous aimons la mort. » Toutes ces choses qui m'ont agité, continuent de le faire, rendent impossible même une rencontre, en dehors du fait qu'il faut une rencontre politique et qu'il faut que ça se discute. Ces gens appellent à la mort face à un peuple qui veut vivre. Mon père s'appelait Haïm et « lehaym »[466] c'est mon mot d'ordre. C'était la vie, c'était notre vie, même si mes parents ont rencontré le pire plus ou moins directement. Je me suis identifié d'une certaine manière à cette idée d'Israël qui s'incarnait là-bas et Lanzmann a pris un peu cette place. Au-delà même de savoir comment je jugeais d'un film comme *Shoah*, je crois avoir été le premier à considérer que c'était une œuvre d'art et pas un documentaire. Ca a frappé Lanzmann parce que c'est la vérité, c'est un grand cinéaste. Quand les gens revoient ses films, ils disent combien ils sont frappés du caractère absolument artistique. J'ai revu le début de Shoah avec l'enfant chanteur, c'est du génie du cinéma.

J'ai été très impliqué à un moment dans un projet de film pour Arte avec Lanzmann et Godard. Godard avait publié un entretien dans *Les Inrockuptibles* auquel j'avais répondu dans *Le Monde* sur un point précis : « si on me donne de l'argent, les moyens des assistants, *etc* je trouverais des images de chambre à gaz ». Est-ce qu'il y a des images de chambre à gaz, je n'en sais rien, mais la question est de savoir pourquoi il faudrait qu'il y ait des images. Pour y croire ? Godard me contacte et me dit vouloir une rencontre, un débat à la FEMIS. Et moi, pour qui Godard était une chose extrêmement importante dans mon adolescence, j'ai été flatté, et j'ai dit oui tout de suite. L'idée était de montrer des images de films et de les commenter chacun de notre côté. Arrivés à la FEMIS, Godard refuse de montrer des images si ce ne sont pas des films, elles étaient sur des DVD. Tout est remis en cause et ça devient un débat, soi-disant, entre nous, et là Godard a eu des propos antisémites : « Oui évidement les juifs ont en a beaucoup parlé, et les malades mentaux alors ça a compté pour vous ? » Il était face à une salle pleine de jeunes gens à

[466] Haïm signifie en hébreu : la vie et Lehaïm c'est ce que l'on se souhaite en buvant un verre de vin. Equivalent à : « santé » en français.

la FEMIS, évidement tous fous de Godard. Tout le monde s'est tu, y compris mes amis, tout le monde était tétanisé.

SA : Il n'y avait pas Lanzmann ?

GW : Non, ça ce serait passé autrement avec lui

SA : Vous avez répondu ?

GW : J'étais écrabouillé, Godard tenait la salle et donc il pouvait dire ce qu'il voulait. Il y avait des gens dont je connais les opinions, tout le monde a été horrifié, mais personne n'est intervenu Pas une seule voix pour dire quelque chose.

Après ça, je devais organiser une rencontre entre Godard et Lanzmann pour le projet pour Arte. Godard envoyait tous les jours des fax tels que comment mettre les caméras, *etc* Lanzmann, lui, n'en avait rien à faire de tout ça. Une discussion était prévue et il était prêt à le boxer s'il le fallait. On était censé montrer des bouts de films et puis à la fin il était prévu, que chacun fasse un film de 3 minutes pour cette rencontre. J'ai dit à Lanzmann : non, tu ne le fais pas. Lanzmann était furieux : Quoi ? Ça ne va pas…Je lui ai dit : « trois minutes de Godard, un clip de Godard c'est génial. Toi avant trois heures, tu ne fais rien… ». Lanzmann : « Quoi, je ne suis pas un cinéaste à la hauteur, capable de... ». Je lui ai répondu : « Tu es un très bon cinéaste mais tu ne sais pas faire un clip de trois minutes.

Lanzmann était furieux. Finalement l'affaire ne s'est pas faite, c'est dommage. Ça ne s'est pas fait pour des raisons liées à Arte ; Bernard- Henri Levy était impliqué, mais ça n'a pas pu se faire

Il y a eu un livre sur l'antisémitisme de Godard, on a tous les éléments pour l'affirmer, mais lui faire entendre cela c'est autre chose.

SA: Ce que vous a dit Godard, c'est un peu ce que dit Bernard- Henri Levy sur la concurrence des victimes.

GW : Absolument. Il jouait là-dessus complètement.

SA : Pour revenir sur votre lien à la question juive au travers d'Israël. Ce qui est intéressant c'est que votre fils, Elie, a fait un film sur Israël, sur la France et Israël en somme puisqu'il est sur l'Alya.

GW : Oui, il l'a même appelé Alya. Vous avez raison de m'en parler. C'est moi qui aurait dû vous le dire. Il y a une transmission.

SA: Je voudrais noter que son film sort à un moment où beaucoup de juifs quittent la France et font leur Alya parce que l'atmosphère dans ce pays est antisémite.

GW : Bien sûr. Et même de façon plus intense aujourd'hui d'une certaine manière. Un de mes patients qui habitait dans le 19, il avait deux filles, a dû quitter ce quartier. C'était devenu insupportable pour ses filles quand elles sortaient dans la rue.

SA : Dans les écoles , beaucoup ont quitté les écoles publiques

GW : Absolument. Finalement, ce patient a fait son Alya.

SA : Je suis arrivé en France, auparavant je vivais en Israël, au moment de la seconde intifada. Il y avait des manifestations anti israéliennes violentes. J'ai été choquée, c'était ma première confrontation avec l'antisémitisme.

SA : J'ai un souvenir de ma mère que je trouve drôle. Ma grand-mère, durant la guerre, envoie ma mère et mon oncle à l'école et leur dit : essayez d'aller en classe, je vous attends au coin de la rue, si jamais on vous renvoie. Bien sûr, ils se font renvoyés. Ma mère déprimée. Mon oncle dit : ah ben ils sont contents maintenant ils vont pouvoir être les premiers de la classe….

Freud énonce plusieurs causes inconscientes de l'antisémitisme : la circoncision, les « mal baptisés », le peuple élu. Au niveau conscient, il y a le narcissisme des petites différences que je trouve la plus signifiante au fond. Les peuples sont moins tolérants envers les petites différences dit Freud et les Juifs ont une différence intolérable : leur opiniâtreté. Avec leur opiniâtreté ils font obstacle à l'imaginaire du semblable, ils font tache sur le tableau de n'avoir pas reconnu le meurtre…[467]

GW : Absolument.

SA : Aujourd'hui qu'est-ce que vous en dites ?

GW : C'est l'occasion d'ajouter quelque chose à propos du nom. Qui est légèrement antérieur. Le changement de mon nom. Pour des raisons compliquées qui ne se sont éclairées pour moi que plus tard. J'ai pris un pseudonyme pour publier mon premier livre :

[467] Formulation de serge Cottet, cf. chapitre 2 partie 1

Wajcman, je l'utilise encore aujourd'hui, c'est-à-dire Waizman, ça se prononce comme le son des deux lettres TS rapprochés. Je m'appelle Wajeman. Ma femme et mes enfants portent aussi ce nom Wajeman.

SA : qui est transparent…

WA : Oui, assez transparent, mais surtout qui est le retour au nom originel. Mon père en Pologne s'appelait Wajcman ; un nom imprononçable en français. Au moment de sa naturalisation, c'était au début des années 30, il a fallu le franciser. Cette francisation s'est effectuée en fermant la boucle du C pour en faire un E. JC devenait JE. A la fois facile pratiquement et visuellement. Sur tous mes papiers officiels, je suis Wajeman, mais je ne signe plus que du nom Wajcman et précisément dans l'idée que c'est un nom imprononçable.

Le changement de nom pour moi a été, ça a fait un nœud, avec un nom qui est le nom d'origine dans la famille. Seul un des frères de mon père l'avait conservé. Il avait une fille, ma cousine donc, qui a été arrêtée et qui est morte à Auschwitz. Elle portait le nom de Wajcman. Pour des raisons bizarres, elle a été arrêtée au lycée près de la porte de Vincennes. Une plaque a été posée dans le lycée avec le nom des jeunes filles disparues et son nom n'y figurait pas. Mon père a décidé faire porter le nom de ma cousine sur la plaque et pour cela, il a fallu mobiliser Serge Klarsfeld. Mon autre oncle s'appelait Wajeman comme mon père. Après la guerre, il faisait du tricot, il s'est fait appeler Wajemond pour faire français. J'ai repris le nom Wajcman. J'ai même fait changé la plaque où mes parents ont habités pour reprendre le nom…ils n'ont pas bien compris.

SA : Alors qu'est-ce que vous pensez du peuple élu ? Pourquoi le juif suscite-t-il tant de haine.

WA : Je ne sais pas, c'est le côté irréductible. Vous, avec votre travail vous avez une thèse ?

SA : J'ai l'idée que l'élection est centrale. Jean-Claude Milner dit que tout peuple se sent élu à partir du moment où il s'affirme peuple. La question est en quoi l'élection du peuple juif se distingue.

GW : C'était l'idée que j'en avais à propos du nazisme, que l'élection était l'idée centrale, au regard du peuple allemand qui se tenait pour élu. C'est tout de même la rencontre de

deux peuples élus et ça devient l'un ou l'autre. L'idée que chaque peuple se sent élu parce qu'il s'affirme peuple, comme vous citiez Milner, je ne le pense pas, ça ne me parle pas.

SA : Elu au sens où un peuple qui s'affirme peuple se sent spécial

GW : Spécial, oui, mais pas élu. Elu, c'est autre chose.

SA : Qu'est ce qui distinguerait cette élection ?

GW : C'est l'idée de la rencontre. Il y a deux peuple élus…….pour le reste…

SA : Elu en tant qu'il se met à part des autres…

GW : Oui, ça fait partie de ce que je disais d'irréductible

SA : L'hypothèse de Jean-Claude Milner concernant les deux Moïse de Freud est que Freud cherche une cause à la répétition destruction du temple – exil /diaspora – nouvelle destruction – nouvelle diaspora, *etc.* Cette cause serait que le judaïsme repose sur deux fondements irréconciliables, l'un hébreu, l'autre égyptien. Au fond, puisqu'il y a cette dualité, ça ne se résoudra jamais. Je dirais que c'est ce qui fait probablement que les juifs sont dedans et dehors à la fois.

GW : Ca résonne pour moi du côté de ma situation de la diaspora. Je ne me sens jamais autant Juif qu'en étant en diaspora c'est tout à fait nécessaire. Et en effet c'est dedans dehors. On en discute avec ma femme, on n'a pas la moindre idée de ce qu'est l'identité et ce n'est pas un problème pour nous. L'identité être Juif, on ne sait absolument pas ce que c'est. On est là dans un monde qui est ailleurs, on est absolument autre là, avec la nécessité que ça emporte tout de même de n'être pas complètement autre. Il faut qui y ait des autres pour nous, on s'est aperçu qu'on fréquentait tout de même beaucoup d'autres. Est-ce que nos enfants vont se marier avec des juifs ou non ? Il n'y a aucun interdit évidement, d'autant que la première chose que j'ai fait c'est de me marier avec une goy. Mes parents ont discuté le soir dans leur chambre pour dire que c'était une catastrophe absolue, mais ils l'ont accueillie sans la moindre hésitation. C'était très touchant. Mon état diasporique est fondamental avec l'idée qu'il faut tout de même qu'il y ait des Juifs autour…

SA : Et au fond pourquoi faudrait-il ?

GW : C'est comme ça…

SA : A.B Yehoshua pense que le problème repose sur le fait que la nation juive-israélienne n'entretient de lien avec aucune autre nationalité. [468]

GW : Que propose-t-il ?

SA : Que la nationalité juive-israélienne reconnaisse les Israéliens chrétiens ou musulmans comme membre du peuple d'Israël historique, un peu comme la nationalité française reconnaît les juifs, les bouddhistes, les musulmans, *etc*. comme membres à part entière du peuple français historique.

GW : Non, ça c'est hors de question.

SA : C'est la disparition

GW : C'est ce qu'on nous conseille.

SA : Ca reviendrait à une nation israélienne et non pas juive israélienne

GW : Là, c'est fini.

GW : Mon père s'appelait Haïm (la vie). Et mon mot d'ordre c'est « léhaym » !

Ce que nous inspire cette conversation avec Gerard Wajcman

Relevons d'abord que comme pour Jean-Claude Milner, se dire Juif pour Gérard Wajcman n'est pas de l'ordre de l'identité. C'est une affirmation. Et c'est un Nom. D'où son changement de nom pour revenir à son nom d'origine : Wajcman.

Nous sommes saisis par certains points de ressemblance entre le témoignage de Gérard Wajcman et ce que nous avons découvert chez Freud. Wajcman, comme Freud, ne peut dire précisément en quoi consiste pour lui être Juif, puisqu'il n'est pas religieux. Et, ce qui s'est transmis, l'a d'abord été par la langue. Mais au fil de l'entretien quelque chose peut s'énoncer de ce que signifie Juif pour Wajcman : Juif, c'est du côté de la vie. Nous l'avons aussi relevé chez Freud.

[468] Malet, E., H., *Freud et l'homme juif*, préf. Avraham B. Yehoshua, Paris, édition Campagne Première, 2016, p. 15.

La vie

Nous identifions un signifiant fondamental pour Gérard Wajcman, du moins ce sera notre interprétation, qui condense son rapport au judaïsme et à l'antisémitisme : La vie. Le combat pour la vie. Son combat contre l'antisémitisme est un combat pour la vie au fond. Son changement subjectif à l'égard de l'Etat d'Israël se produit lorsqu'il découvre la volonté, inébranlable, de vivre des israéliens. Sa rencontre avec Lanzmann est une rencontre sur ce rapport à la vie aussi.

L'Autre

Nous relevons un autre signifiant important : ailleurs. Wajcman dit être ailleurs. Nous proposons dedans-dehors. Le Juif est ailleurs tout en étant là. La formulation de Wajcman : « J'ai besoin de l'Autre pour être Autre » résonne pour nous avec la femme qui elle aussi est Autre. Cela nous met encore une fois sur la voie de la similarité entre le Juif et la femme.

Ou moi ou l'Autre

La thèse de Wajcman concernant le peuple élu est très intéressante, parce qu'elle subvertit cette idée d'élection. La question du peuple élu n'a véritablement de sens qu'avec les nazis ; nazis qui se considéraient comme le peuple élu. Or, il ne peut y avoir deux élus, c'est ou l'un ou l'autre. Et donc les nazis ont voulu exterminer l'autre. Cette idée d'élection n'a de sens que si on lui donne consistance par la rivalité, sur l'axe imaginaire. Cela résonne fort avec les propos de Freud : « la jalousie envers le peuple qui se donna pour l'enfant […] préféré du père-dieu, n'a pas encore été aujourd'hui surmontée chez les autres, donc comme s'ils avaient ajouté crédit à cette prétention. »[469].

[469] Freud, S., *Œuvres complètes, XX, 1937-1939,* op.cit., p. 171.

CONCLUSION

Cette recherche, nous l'avons dit, a été notre réponse face à l'angoisse suscitée par la montée de l'antisémitisme.

Effets subjectifs :

La découverte de la correspondance de Freud a été avant tout un vrai plaisir. Nous y avons rencontré un Freud jeune, vivant, joyeux, franc, un penseur infatigable, un combattant sans relâche, un homme de courage exceptionnel et d'un humour singulier. Un homme de désir. Nous pouvons dire que les réponses de Freud à l'antisémitisme sont un hommage à la vie. Un combat et un refus de se soumettre à la haine de l'autre, au surmoi, en un mot ne jamais renoncer à son désir. Une ténacité à révéler la nature humaine, à ne pas reculer devant le savoir de la vérité. « Si tu veux maintenir la paix arme-toi contre la guerre »[470], dit Freud. Pour s'armer, il faut être averti de la pulsion de mort qui habite l'homme.

Avoir débuté cette recherche par la lecture de Freud a fait que ce sujet peu réjouissant qu'est l'antisémitisme, s'est transformé en un élan de travail. Un désir de savoir ce qui est en jeu dans l'antisémitisme l'a emporté sur l'angoisse.

Qu'avons-nous donc déduit de cette recherche ?

Nos interrogations portaient sur les causes et les mécanismes de l'antisémitisme. Nous nous sommes donc orientés à partir de deux questions : pourquoi et comment. Pourquoi le Juif ? Et comment se met en place cette haine ? Autrement dit, quels sont les mécanismes psychiques à l'œuvre dans la haine ?

Pourquoi ?

Pourquoi le Juif est-il la cible d'une haine séculaire ? Quelle cause ou quelle fonction ? Telle était notre première question. Venons-en à présent à nos conclusions. Nous retiendrons ce qui nous parait essentiel et déterminant.

Au terme de ce parcours, nous pouvons annoncer la première thèse à partir de laquelle découlerons les autres. Ce que signifie être Juif est la cause même de cette haine. Et c'est à cette question, de l'être Juif, qu'ont tenté de répondre les auteurs que nous avons

[470] Freud, S., *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort,* op.cit.

convoqués dans ce travail et qui s'orientent de la psychanalyse. Chacun d'eux trouve la cause de l'antisémitisme à partir de sa propre définition de ce que représente le Juif. On en déduit alors que l'antisémite parle de lui lorsqu'il il hait le Juif.

Commençons par Freud. De tous ses énoncés sur ce que signifie pour lui l'être Juif, nous retenons celui-ci: « C'est quelque chose d'authentiquement juif que de ne renoncer à rien et de suppléer à ce qui a été perdu »[471]**.** La ténacité et la résistance du peuple Juif que Freud attribue à la destruction du temple et à l'acte posé par Rabbi Jochanan Ben Zakkaï illustre cet énoncé. Ben Zakkaï supplée à ce qui a été perdu, la patrie, le temple, par l'étude du texte et la transmission d'un discours de génération en génération.

Ainsi, la cause de l'antisémitisme la plus importante n'est pas la prétention du Juif à être un peuple élu. Mais ce qui déchaine la haine envers le Juif, c'est pour Freud une particularité impardonnable : leur ténacité. Leur opiniâtreté qui défie toute oppression, fait objection à l'imaginaire du semblable. C'est ça qui est impardonnable. Cette ténacité s'est manifestée par l'acte de Ben Zakkaï et c'est pour Freud l'évènement le plus significatif de l'histoire du peuple Juif.

Qu'en est-il des disciples de Freud ? Nous avons vu que Loewenstein et Grunberger approchent le judaïsme par la religion et non pas par l'être Juif. L'antisémitisme est alors essentiellement un conflit entre la religion chrétienne et la religion juive. L'opérateur en jeu dans l'antisémitisme, pour Loewenstein comme pour Grunberger, est le surmoi que ce soit pour lui obéir ou pour le rejeter. En tant que la religion juive présente le père. Nous avons constaté que ces auteurs ne prennent pas en compte le surmoi pulsionnel. Freud, dans *Malaise dans la culture* a distingué l'idéal du moi du surmoi, lorsqu'il s'est aperçu que le renoncement aux satisfactions ne faisait qu'augmenter les exigences du surmoi. C'est la dimension pulsionnelle du surmoi. Ce que Lacan définira comme une jouissance, un « Jouis ». Cette dimension est absente de leurs travaux.

L'étude de Loewenstein est aussi une large étude, enseignante qui prend appui sur des travaux historiques et scientifiques de son époque. Son hypothèse d'un

[471] Freud, S., *Lettres à ses enfants*, op.cit., p. 242

changement dans l'enseignement catholique pouvant atténuer la haine à l'égard des Juifs n'est pas inintéressante. Et nous ne pouvons que souscrire à sa conclusion qui fait de la recherche de la vérité la seule arme pour lutter contre l'antisémitisme. Cependant, nous considérons que ces deux approches, celle de Grunberger et celle de Loewenstein, se révèlent insuffisantes, parce que même s'ils font usage du surmoi, la dimension pulsionnelle de celui-ci est absente de leur théorie.

Chez Jones, nous avons été frappés par la place importante de la dimension imaginaire dans sa réflexion sur l'antisémitisme. L'axe imaginaire, nous le savons, ne permet pas de pacifier le lien de rivalité à l'autre.

Marie Bonaparte est resté fidèle à Freud. Elle aborde cette question à partir de la pulsion de mort freudienne. Epingler le Juif comme un ennemi à la fois intérieur et extérieur renvoie à la distinction de l'idéal du moi et du surmoi chez Freud. L'idéal du moi est extérieur alors que le surmoi est introjecté. Cette analyse nous a semblé intéressante car elle résonne avec la position du Juif dedans et dehors en même temps. A la fois dans les nations et séparé des autres.

Qu'est-ce que le Juif pour Lacan ?

- Celui qui sait lire.
- L'objet *a* en tant qu'il noue le symbolique, l'imaginaire et le réel.

Nous avons vu que le Juif pour Lacan, depuis le retour de Babylone, est celui qui sait lire, c'est-à-dire « que de la lettre il prend distance de sa parole, trouvant là l'intervalle, juste à y jouer d'une interprétation»[472]. Il s'agit d'une séparation entre l'écrit et le parlé qui a comme effet la possibilité d'une interprétation et celle-ci ne pourra jamais se fonder sur une certitude. C'est ce que Yerushalmi nous a démontré dans *Le Moïse de Freud.* Freud a reçu une éducation juive beaucoup plus importante que ce qu'il affirmait. Freud savait lire, il lisait la Bible. Ce savoir lire met en valeur la béance de l'être parlant causée par l'incidence du signifiant. La première lecture que fait Lacan du *Moïse* va dans ce sens. Les commandements de Moïse ne sont que les lois de la parole, les lois du symbolique.

[472] Lacan, J., « Radiophonie », in *Autres Écrits*, op.cit., p. 428.

Mais sa seconde lecture du *Moïse* dans le séminaire *L'envers de la psychanalyse*, est, au fond, du même ordre : ce qui fait limite à la jouissance, ce n'est pas le père mais l'incidence du signifiant sur l'être parlant.

L'existence des Juifs représente un nouage des trois registres du symbolique, imaginaire et réel et cela s'incarne dans la circoncision. La coupure est une coupure réelle, irréversible, d'un morceau de corps, mais cette coupure est en même temps symbolique parce qu'elle est le signe d'une alliance avec Dieu, et imaginaire parce qu'elle constitue une communauté d'appartenance.

Le sentiment antisémite est donc causé par ce que signifie le Juif pour Lacan. C'est la livre de chair qui est à l'origine de ce sentiment. Le Juif représente par cet acte de la circoncision l'objet *a* en tant que reste et « Qu'est-ce que le reste ? C'est ce qui survit à l'épreuve de la division du champ de l'Autre par la présence du sujet »[473]. Donc pour Lacan, le sujet Juif, celui qui *sait lire dans l'intervalle*, celui qui *noue* les trois registres du symbolique, imaginaire et réel, a comme effet de diviser le champ de l'Autre et c'est cela qui lui attire cette haine éternelle. Le Juif est le reste de cette division.

L'entretien que nous avons eu avec Jean-Claude Milner nous a rendu encore plus lisible les propos de Lacan, avec sa définition de l'être du Juif comme le symptôme du manque à être de celui qui le hait. On hait les Juifs non pas pour ce qu'ils font, mais pour ce qu'ils sont. Leur être suscite le doute parce que le Juif « rate l'identité ». Cette haine est inépuisable parce qu'elle s'enracine dans le doute. Plus le Juif est haï, plus son être est confirmé sans que le manque à être de celui qui hait disparaisse.

Nous avons, en effet, vu que pour Lacan la haine vise l'autre dans son être. Elle ne peut donc se conclure par cette disparition de l'autre, car la destruction de l'autre ne peut détruire l'être, c'est quelque chose qui ne trouve aucun terme. C'est une destruction sans fin. La haine poursuit sa victime au-delà de la mort, au-delà de la destruction du corps.

Cette haine s'origine de l'envie, *Lebensneid*, c'est la jouissance de l'autre qui suscite cette haine :

---

[473] *Ibid.*

> Ce n'est pas une jalousie ordinaire, c'est la jalousie qui naît dans un sujet dans son rapport à un autre, pour autant que cet autre est tenu pour participer d'une certaine forme de jouissance, de surabondance vitale, perçue par le sujet comme ce qu'il ne peut lui-même appréhender[474].

Avec François Regnault, nous sommes arrivés à une formalisation de l'être Juif. Le Juif est l'objet *a* de l'Occident. Et l'objet *a* est un objet cause de désir, que celui-ci se monnaie en amour, haine, intérêt, curiosité, ou rejet, *etc*.

La judéité a également le statut d'objet cause de désir pour le Juif. Dès lors, la judéité ne se définit pas en termes de « réalité », du côté de l'imaginaire. Si le Juif ne peut se définir à partir de l'Imaginaire, cela signifie qu'il n'a pas de propriété. Toutes les définitions du côté de la réalité seront insuffisantes. La conséquence de cette formalisation nous a paru essentielle. C'est une logique qui se démarque de l'Imaginaire. Et l'axe Imaginaire, nous le savons ne permet pas de se débarrasser de la haine envers le Juif, au contraire il nourrit la haine, la rivalité. Il est un discours qui ne se referme jamais, qui alimente le sens.

Dans la perspective contemporaine de l'antisémitisme, nous avons pu constater comment l'antisémitisme glisse dans la langue dominante de chaque époque. Au travers des énoncés antisémites prononcés ces vingt dernières années nous avons pu appréhender que les accusations classiques sont toujours présentes : le complot ; les Juifs contrôlent le monde, ils ont l'argent, le pouvoir. Ils sont l'incarnation du mal. L'Etranger. Mais nous avons relevé deux points particuliers :

Le premier, c'est qu'aujourd'hui, le signifiant Juif est remplacé par le signifiant sioniste. L'antisémitisme est recouvert par l'antisionisme dans la majorité des énoncés. La haine s'adresse maintenant à Israël. Pour le dire avec Jankélévitch : « l'antisionisme est la trouvaille miraculeuse, l'aubaine providentielle qui réconcilie la gauche anti-impérialiste et la droite antisémite ; l'antisionisme donne la permission d'être

[474] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse,* op.cit., p. 278.

démocratiquement antisémite »[475]. Pourquoi cette nécessité ? Parce qu'après l'extermination des Juifs, nous explique Bernard-Henri Lévy, on ne peut plus les attaquer sans chercher à se donner une bonne conscience. Il faut maintenant un alibi à la haine des Juifs, comme le souligne Enthoven[476]. L'antisémite veut haïr sans que l'on puisse lui en faire reproche. La Shoah a produit une rupture entre l'antisémitisme passé et l'antisémitisme moderne.

Le second point que nous avons relevé dans ces énoncés et qui nous ouvre vers une autre voie de recherche, c'est l'équivalence signifiante aperçue entre le Juif et la femme dans cette formulation : « Cherchez Israël derrière tous les évènements. ». On a là une similarité étonnante avec cette formulation courante : « Cherchez la femme et vous trouverez le coupable ».

Nous terminons donc cette recherche avec une question qui reste à explorer. L'équivalence du Juif et de la femme entrevue au cours de cette recherche. Freud, rappelons-le, a bien noté, à propos de l'analyse du petit Hans : « Le complexe de castration est la plus profonde racine inconsciente de l'antisémitisme […] La relation au complexe de castration est là ce qui est commun au Juif et à la femme»[477]. Mais il en est resté là, il n'a pas développé ailleurs cette réflexion. Ceci ne nous étonnera pas, puisque la femme est restée une énigme pour Freud. Comme il l'écrit à Marie Bonaparte : « la grande question restée sans réponse et à laquelle moi-même je n'ai jamais pu répondre malgré mes trente années d'étude de l'âme féminine, est la suivante : que veut la femme ? »[478].

Nous avons également aperçu le lien établi par Lacan entre la femme et le Juif lorsqu'il pose la ségrégation comme conséquence de l'universel. Il souhaite alors une Ecole de Psychanalystes qui échapperait au modèle de la ségrégation. Le modèle du « pas-tout » illimité opposé au « tout » limité de l'universel, nous l'avons vu, est sa réponse ; une réponse trouvée dans l'existence des Juifs qui se situent hors de l'universel.

La femme se situe du côté du « pas-tout », c'est-à-dire qu'il n'y a pas un ensemble des femmes. Mais le pas-tout n'est pas le refus de l'universel. Ce n'est pas parce

---

[475] Jankélévitch, V. & Berlowitz, B., *Quelque part dans l'inachevé*, Paris, Gallimard, 1978.
[476] Enthoven, R., *Le diable probablement*, n° 11, Paris, Verdier, 2014, p. 16.
[477] Freud, S., « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (Le petit Hans) », in *Cinq psychanalyses,* op.cit., p. 116. Note de bas de page.
[478] Jones, E., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud,* vol. II, PUF, 1958, p. 445.

que l'on se situe du côté du pas-tout qu'on n'est pas, en même temps, dedans, dans le *tout*. Pour le dire autrement : ce n'est pas parce qu'on n'est pas-*toute dedans* qu'on n'est pas dedans. Le Juif, comme la femme, ne se situe pas du côté du « tout », il n'est pas *tout dedans*, mais il n'est pas pour autant du côté du « pas-tout ». Il est du côté de l'existence, comme ce qui fait objection à l'universel. Le point commun de la femme et du Juif de ce point de vue, c'est qu'ils ne sont pas « tout dedans ». Le Juif et la femme sont dedans et dehors. Ou comme nous l'avons lu chez Jacques Alain Miller, le Juif c'est « tout mais pas ça ».

Dans le séminaire *Encore* Lacan précise : « il n'y a pas La femme, article défini pour désigner l'universel. Il n'y a pas La femme puisque […] de son essence, elle n'est pas toute »[479]. Une femme a donc cette particularité, d'être pas toute, d'être étrangère à elle-même. Il y a quelque chose dans l'essence de la femme qui fait qu'elle est Autre à elle-même. Rien ne peut se dire de la femme, de sa jouissance.

Cela résonne formidablement avec les dernières paroles de Gérard Wajcman, lors de notre conversation :

> L'identité être Juif, on ne sait absolument pas ce que c'est. On est là dans un monde qui est ailleurs, on est absolument autre là, avec la nécessité que ça emporte tout de même de n'être pas complètement autre. Il faut qui y ait des autres pour nous, on s'est aperçu qu'on fréquentait tout de même beaucoup d'autres …

Il existe, dit Emmanuel Lévinas, une irréductibilité de l'antisémitisme qui n'est, « ni la simple hostilité qu'éprouve une majorité à l'égard d'une minorité, ni seulement une xénophobie, ni un quelconque racisme, fut-il la raison ultime de ces phénomènes de lui dérivés. Car il est la répugnance à l'inconnu du psychisme d'autrui, au mystère de son intériorité ou, par-delà toute agglomération en ensemble et toute organisation en organisme, à la pure proximité de l'autre homme, c'est à dire à la socialité elle-même »[480].

---

[479] Lacan, J., *Le Séminaire, livre XX, Encore,* op.cit., p. 68.
[480] Levinas, E., *L'au-delà du verset. Lectures et discours talmudiques*, Paris, Minuit, 1982, p. 223.

Comment ?

Nous avons essayé de répondre à la question pourquoi le Juif ? Pourquoi cette haine ? Nous avons aussi cherché à comprendre comment se met en place ce mécanisme de la haine. Pour cela nous nous sommes intéressés aux différents textes de Freud et Lacan qui traitent de la haine.

Le surmoi nous est apparu chez Freud comme une instance féroce qui pousse le sujet au sacrifice, à la renonciation qui elle-même devient une satisfaction. Lacan l'a formulé ainsi : « La forme sous laquelle l'instance morale s'inscrit concrètement dans l'homme, cette forme que Freud a appelé surmoi est d'une économie telle qu'elle devient d'autant plus exigeante qu'on lui fait plus de sacrifices»[481]. Dans le séminaire *Encore* Lacan est encore plus radical, le surmoi est un impératif de jouissance : « Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi c'est l'impératif de jouissance – Jouis ! » [482]. Il s'agit d'une instance qui commande au sujet : « *Jouis* ! » jusqu'à l'anéantissement du prochain et de lui-même.

Nous avons vu avec Éric Laurent et sa lecture du texte de Lacan « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée »[483] que le lien social se fonde sur un rejet pulsionnel. Le rejet de l'Autre s'appréhende comme rejet de celui non reconnu comme semblable, au sens où il ne jouit pas pareil. C'est la jouissance de l'Autre qui est rejetée.

Nous pouvons poser comme hypothèse, au terme de ce travail que celui qui se sacrifie à cause de son surmoi hait l'autre à qu'il attribue ce qu'il a sacrifié. On peut alors proposer ceci : Le Juif n'est pas comme les autres, il est différent au point de faire obstacle à l'imaginaire du semblable, d'où viennent dans un second temps, ces attributions qui relèvent du registre imaginaire : Le Juif a le pouvoir, l'argent, la réussite etc. Il a ce que je n'ai pas à cause de mon surmoi. Pour cela, je le hais. Peut-être faut-il entendre dans ce sens les propos du sociologue Didier Lapeyronnie dans la conclusion de son enquête sur les croyances et les représentations anti-juives dans les quartiers « populaires » : « Les

[481] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, op.cit., p. 93
[482] Lacan, J., *Le séminaire, livre XX, Encore,* op.cit., 10.
[483]Lacan, J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », in *Ecrits*, op.cit.

Juifs seraient plus « intelligents » que les Arabes parce que dépourvus de scrupules… « Ils sont fort les feujs »…ils seraient donc plus efficaces, notamment, pour « se faire de l'argent » en exploitant toutes les opportunités »[484].

Il nous reste à savoir maintenant quelles sont les réponses possibles à l'antisémitisme ?

Nous avons vu que pour Freud comme pour Lacan, la réponse ne peut venir qu'en opposition au surmoi. Freud préconise dans *Malaise dans la culture* le rabaissement du surmoi au profit de la pulsion de vie. Ainsi, lui-même combat l'antisémitisme et refuse toute soumission à la haine dont il est l'objet.

Pour Lacan, nous l'avons vu, le surmoi, c'est le sacrifice. Il reconnait dans la logique du sacrifice l'une des racines du nazisme. Lacan trouve une réponse au surmoi féroce dans la position de l'Angleterre durant la Seconde Guerre mondiale : *un rapport véridique au réel*. Cette position est l'exemple du *refus crucial* de tout compromis. L'Angleterre, face au mal absolu, face à la haine des nazis, n'a accepté aucun compromis et ne s'est pas sacrifiée dans une position surmoïque. Lacan répond au surmoi par une éthique, autrement dit par la voie du désir : « Je propose que la seule chose dont on puisse être coupable, au moins dans la perspective analytique, c'est d'avoir céder sur son désir »[485].

Nous conclurons donc avec Lacan :

> Ce n'est pas d'une trop grande indocilité des individus que viendront les dangers de l'avenir humain. Il est clair désormais que les puissances sombres du surmoi se coalisent avec les abandons les plus veules de la conscience pour mener les hommes à une mort acceptée pour les causes les moins humaines, et que tout ce qui apparait comme sacrifice n'est pas pour autant héroïque[486].

Il s'agit de le savoir.

---

[484] Lapeyronnie, D., « La demande d'antisémitisme. Antisémitismes, racisme et exclusion sociale », in *Les Études du CRIF,* n°8, 2005.
[485] Lacan, J., *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse,* op.cit., p. 368
[486] Lacan, J., « La psychiatrie anglaise et la guerre », in *Autres écrits*, op.cit., p. 120.

Bibliographie

Textes de Sigmund Freud

Cinq Psychanalyses, Paris, PUF, 1999.

Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort, Paris, Payot, 1981.

Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1981.

Introduction à la psychanalyse, Paris, Payot, 2005.

La naissance de la psychanalyse, Paris, PUF, 1956.

L'avenir d'une illusion, Paris, PUF, 1995.

L'interprétation des rêves, Paris, PUF, 1971.

Malaise dans la culture, Paris, PUF, 1995.

Métapsychologie, (1915), Paris, Gallimard, 1968.

Névrose, psychose et perversion, Paris, PUF, 1992.

Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard, 1984.

Psychopathologie de la vie quotidienne, Paris, Payot, 1981.

Pulsions et destins des pulsions, Paris, Payot, 2012.

Résultats, Idées, Problèmes, II, Paris, PUF, 1985.

Totem et tabou

Trois essais sur la théorie sexuelle, Paris, Gallimard, 1989.

Edition hébraïque de *Totem et Tabou*, Tel Aviv, Riesling, 2013.

Œuvres Complètes XI, 1911-1913, Paris, PUF, 2009.

Œuvres Complètes XVI, 1921-1923, Paris, PUF, 1991.

Œuvres complètes, XVII, 1923-1925, Paris, PUF, 1992.

Œuvres complètes, XVIII, 1926-1939, Paris, PUF, 1994.

Œuvres Complètes XX, 1937-1939, Paris, PUF, 2010.

Lettres de jeunesse, Paris, Gallimard, 1990.

Correspondance. 1873-1939, Paris, Gallimard, 1979.

Lettres à ses enfants, Paris, Aubier, 2012.

Correspondance avec le pasteur Pfister, 1909-1939, Paris, Gallimard, 1967.

Freud, Sigmund- Jones, Ernst, *Correspondance complète, 1908-1939*, Paris, PUF, 1998.

Freud, Sigmund-Jung, Carl, Gustav, *Correspondance, 1906-1914*, Paris, Gallimard, 1992.

Freud, Sigmund-Ferenczi, Sandor, *Correspondance, 1908-1914*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.

Freud, Sigmund-Ferenczi, Sandor, *Correspondance, 1914-1919*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.

Freud, Sigmund-Minna, Bernays, *Correspondance, 1882-1938*, Paris, Seuil, 2015.

Freud, Sigmund-Abraham,Karl, *Correspondance complète, 1907-1925*, Paris, Gallimard, 2006.

Freud, Sigmund, Zweig, Arnold, *Correspondance, 1927-1939*, Paris, Gallimard, 1973.

Lettre de Freud à Isaac Landman du 1er aout 1929, copie dactylographiée, Freud Collection, B3, LC. Cité dans Peter Gay, *Un Juif sans Dieu*, Paris, PUF, 1989.

Lettre à Max Graff P. 48 Y. Graf, 1942, « Réminiscences sur le professeur S. Freud », in *Tel Quel*, n°88, 1981.

Textes de Jacques Lacan

Séminaires publiés

(1953-1954). *Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1975.

(1954-1955). *Le Séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1978.

(1955-1956). *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses,* texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1981.

(1956-1957). *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet,* texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1994.

(1957-1958). *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1998.

(1958-1959). *Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, La Martinière/Le champ freudien, 2013.

(1959-1960). *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1986.

(1960-1961). *Le Séminaire, Livre VIII, Le transfert,* texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2001.

(1962-1963). *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2004.

(1964). *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1973.

(1968-1969). *Le Séminaire, Livre XVI, D'un l'Autre à l'autre*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2006.

(1971). *Le séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2006.

(1975-1976). *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2005.

Séminaires inédits

(1961-1962). L'identification

(1964-1965). Problème cruciaux pour la psychanalyse

(1965-1966). L'objet de la psychanalyse

(1966-1967). La logique du fantasme

(1967-1968). L'acte analytique

(1973-1974). Les non-dupes errent

(1974-1975). R.S.I

Écrits, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1966

« Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée »
« Subversion du sujet et dialectique du désir »
« La direction de la cure et les principes de son pouvoir »
« Le stade du miroir »,
« L'agressivité en psychanalyse »
« La science et la vérité »

Autres écrits, ouvrage établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 2001

« Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole »

« Première version de la 'Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole' »

« Télévision »,

« Allocution sur les psychoses de l'enfant,

« L'étourdit »

Autres auteurs

AFLALO, Agnès, « Antisémitisme ordinaire », in *Lacan Quotidien,* revue de l'Ecole de la Cause freudienne, n° 711, 1er juin 2017.

_____ « De l'antisémitisme aujourd'hui », in *Lacan Quotidien,* revue de l'Ecole de la Cause freudienne, n°479, 17 février 2015.

ANDREAS-SALOME, Lou, *Correspondance avec Sigmund Freud* suivi du *Journal d'une année (1912-1913),* Paris, Gallimard, p. 254, 1978.

ARENDT, Hannah, *Les Origines du totalitarisme*, suivi de *Eichmann à Jérusalem,* Paris, Gallimard, 2002.

BELILOS, Marlène, (sous la direction) *Freud en ses voyages ; suivi de Trouble de mémoire sur l'Acropole, de Sigmund Freud*, Paris, Michel De Maule, 2010.

BENSOUSSAN, Georges, *Auschwitz en héritage,* Paris, Mille et Une Nuits, 2003.

BERLOWITZ, Béatrice, JANKELEVITCH, Vladimir, *Quelque part dans l'inachevé*, Paris, Gallimard, 1978.

BIRNBAUM, Pierre, *Histoire politique des juifs en France entre universalisme et particularisme,* Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1990.

BLANCHOT, Maurice, Etre Juif », in *L'Entretien infini*, Paris Gallimard, 1999.

BLANTON, Smiley, *Journal de mon analyse avec Freud*, Paris, PUF, 1973.

BONAPARTE, Marie, « Des causes psychologiques de l'antisémitisme », Conférence prononcée au Bnai-Brith le 28 janvier 1952 et publiée dans la *Revue Française de Psychanalyse*, Tome XV, n°1, janvier-mars 1951.

BRENNER, Emmanuel, sous la direction de Georges Bensoussan, *Les territoires perdus de la république*, Paris, Mille et Une Nuits, 2004.

CANETTI, Elias, *Masse et Puissance,* Paris, Gallimard, 1966.

CAROZ, Gil, « Connaître sa haine », in *La Cause du désir*, n° 93, revue de l'Ecole de la Cause freudienne, Paris, Navarin, 2016.

CHEMAMA, Roland, HOFFMANN, Christian, *Traumatisme dans la civilisation. Terrorisme et guerre des identités,* Eres, 2018.

COHN, Normand, *« Histoire d'un mythe. La « conspiration » juive et les Protocoles des Sages de Sion »,* in *Revue d'histoire de l'Église de France***,** Année 1968.

COTTET, Serge, « Freud, Lacan, la haine, in *Horizon*, n° 61, 2017.

FLORY, Celine, *Les embrouilles de la race,* intervention au séminaire « *Identity Politics » avec Lacan* dirigé par Marie-Hélène Brousse dans le cadre des enseignements de Ecole de la Cause freudienne, le 26 janvier 2016.

DESSUANT, Pierre, GRUNBERGER, Bela, *Narcissisme, christianisme, antisémitisme : étude psychanalytique*, Arles France, Acte sud, 1997.

DISPOT, Laurent, «Pacifisme», nazisme et compagnie. Conclusion à la lecture d'un texte de Luther : *Les soldats peuvent-ils être en état de grâce* (1526), in L'Infini, n°3, Eté 1983.

DAUBIGNY, Corinne, « La psychanalyse peut-elle cautionner …l'antisémitisme, le terrorisme, le fondamentalisme… ? suivi d'un extrait de la discussion du discours de Tariq Ali aux EGP de Rio, in *Le Coq-héron*, n°179, 2004/4.

ENTHOVEN, Raphaël, Entretien publié dans la revue *Le diable probablement*, n° 11, Paris, Verdier, 2014.

ESKENAZI, Gisèle, « Judéité commune et relation transférentielle » in *Identité et appartenance : face au nationalisme, à la xénophobie et à l'antisémitisme. Le Coq-Héron*, n°170, 09/2002.

FREUD, Ernst, *Lettres de jeunesse*, Paris, Gallimard, 1990.

FREUD, Ernst, FREUD, Lucie, *Sigmund Freud, lieux, visages, objets*, Gallimard, 1979.

FREUD, Lucie, FREUD, Ernst, *Sigmund Freud, lieux, visages, objets*, Gallimard, 1979.

FREUD, Martin (1983) *Freud mon père*…Denoël, 1975.

FUKS, Betty, *Freud et la judeité*, Cécile Defaut Nouvelles Eds, 2018.

GAY, Peter, *Freud, une vie,* Paris, Hachette, 1991.
_____ *Un juif sans Dieu : Freud l'athéisme et la naissance de la psychologie*, Paris, PUF, 1989.

GRUNBERGER, Bela, *Narcisse et Anubis, études psychanalytiques, 1954-1986,* Paris, Des femmes, 1989.

_____ « Etude sur la relation objectale anale », in *Revue française de psychanalyse*, n°24, 1960.

_____ « Un exemple de projection : l'antisémitisme », in *Refoulement : défenses et interdits*, Paris, Tchou, 1979.

GRUNBERGER, Bela DESSUANT, Pierre, *Narcissisme, christianisme, antisémitisme : étude psychanalytique*, Arles France, Acte sud, 1997.

_____ « Un exemple de projection : l'antisémitisme », Collectifs Tchou 1979.

HILBERG, Raul, *La destruction des juifs d'Europe.* Trois volumes, Paris, Gallimard, 2006.

HOFFMANN, Christian, « Le dédoublement de la fonction guerrière », in *La clinique lacanienne*, Eres, n°27, 2016.

HOFFMANN, Christian, CHEMAMA, Roland, *Traumatisme dans la civilisation. Terrorisme et guerre des identités,* Eres, 2018.

JANKELEVITCH, Vladimir, BERLOWITZ, Béatrice, *Quelque part dans l'inachevé*, Paris, Gallimard, 1978.

JAUDEL, Nathalie, Elisabeth Roudinesco, *Plagiaire de Soi-même,* suivi de *Lacan, Maurras et les Juifs*, Paris, Navarin, 2011.

JONES, Ernst, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud,* vol. II, Paris, PUF, 1958.

_____ *Essais de psychanalyse appliquée*, *Tome I*, Paris Payot, 1973.

KAHN, Zadoc, (sous la direction de) *La Bible*, traduction du texte original par les membres du rabbinat Français, Paris, Colbo, 1986.

LAKHDARI, Sadi, « Freud, le judaïsme et le sionisme », in *Outre-Terre ?* N° 9, 2004, P. 473-488. Cité dans *Freud et l'homme juif*, Emile H. Malet, Editions Campagne Première, 2016.

LAPEYRONNIE, Didier, « La demande d'antisémitisme. Antisémitismes, racisme et exclusion sociale », in *Les Études du CRIF,* n°8, 2005.

LAURENT, Eric, « Le racisme » in *Lacan Quotidien,* revue de l'Ecole de la Cause freudienne, n° 371, 26 janvier 2014.

LE RIDER, Jacques, « L'antisémitisme juif d'Otto Weininger. Un essai d'étiologie culturelle », in *L'Infini,* n°13, Hiver 1986.

LEVINAS, Emmanuel, *L'au-delà du verset. Lectures et discours talmudiques*, Paris, Editions de Minuit, 1982.

LEVI-STRAUSS, Claude, *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1983.

_____ *Race et histoire, Race et culture,* Paris, Albin Michel, 2002.

_____ Les structures élémentaires de la parenté, Mouton de Gruyter, 2002.

LEVY Bernard-Henri, *L'esprit du judaïsme*, Paris, Grasset, 2016.

_____ *La guerre sans l'aimer*, Paris, Grasset, 2011.

_____ *Qui a tué Daniel Pearl*, Paris, Grasset, 2003.

_____ « Comment fonctionne l'antisémitisme d'aujourd'hui ? », in *Le point*, 9 octobre.

_____ « L'antisémitisme est en train de devenir une religion planétaire », in *La règle du jeu*, 5 février 2016.

LOEWENSTEIN, Rudolph, *Psychanalyse de l'antisémitisme*, Paris, PUF, 1952.

MAJOR, René « 'Je veux être chez moi' en mal d'hospitalité », in *Subjectivité et appartenances : dynamiques inconscientes des cultures*. *Le Coq-Héron,* n°175, 12/2003.

MALET, Emile, H., *Freud et l'homme juif*, préf. Avraham B. Yehoshua, Paris, Campagne Première, 2016.

MALEVAL, Jean-Claude, « Résister à la fascination du sacrifice », in *Lacan Quotidien,* revue de l'Ecole de la Cause freudienne, n° 642, 26 mars 2017.

MEITLIS, Jacob, « Les derniers jours de Sigmund Freud », in *Ecrit du temps*, n° 3, 1983.

MILLER, Jacques-Alain, Les divins détails, séminaire L'Orientation lacanienne délivré dans le cadre du Département de Psychanalyse, Université Paris 8, 1988-1989. Inédit

_____ Un effort de poésie, séminaire L'Orientation lacanienne délivré dans le cadre du Département de Psychanalyse, Université Paris 8, 2002-2003. Inédit

_____ « Religion, psychanalyse » in *La Cause freudienne,* revue de l'Ecole de la cause freudienne, n° 55, Paris, Navarin Seuil, 2003.

_____ « Biologie lacanienne », in *La Cause freudienne*, revue de l'Ecole de la Cause freudienne, n° 44, Paris, Navarin Seuil, 2000.

_____« La théorie de Turin sur le sujet de l'Ecole, (2000)», in *La Cause freudienne*, revue de l'Ecole de la Cause freudienne, n°74, 2010.

_____ « La théorie du partenaire », in *Quarto*, revue de l'Ecole de la Cause freudienne, n° 77, 2002.

MILNER, Jean Claude, *Les penchants criminels de l'Europe démocratique*, Paris, Verdier, 2003.

_____ *Clarté de tout, De Lacan à Marx, d'Aristote à Mao*, Paris, Verdier, 2011.

_____ *Le Juif du savoir,* Paris, Grasset, 2006.

_____ *L'universel en éclats. Court traité politique 3*, Paris, Verdier 2014.

_____ *La politique des choses,* Paris, Navarin, 2005.

_____ *Relire la révolution,* Paris, Verdier, 2016.

OZ, Amos, *Juif par les mots,* Paris, Gallimard, 2014.

PFAUWADEL, Aurélie, « L'antisémitisme retourné en doigt de gant », in *Le Diable probablement,* n° 8, 09/2010.

POLIAKOV, Léon, *Histoire de l'antisémitisme*, Paris, Seuil, 1991.

_____ *La causalité diabolique, Essai sur l'origine des persécutions - Du joug mongol à la victoire de Lénine*, Paris, Calmann-Levy, 2006.

POMMIER, Gérard, « A propos de l'antisémitisme », in *Ornicar?,* n° 24, 1981.

RANK, Otto, *Le mythe de la naissance du héros,* Paris, Payot, 1983.

REGNAULT, François, *Notre objet a,* Paris, Verdier, 2003.

_____ « Hais les joyeux », in *Le diable probablement*, n°11, Paris, Verdier, 2014.

ROUDINESCO, Elisabeth, *Retour sur la question juive*, Paris, Points, 2016.

SELLIN, Ernst, *Moïse et son importance dans la religion israélo-juive,* traduction et présentation de Rodolphe Albert Gerber, Editions du Félin, 2015.

SIBONI, Daniel, *Psychanalyse et judaïsme : Questions de transmission*, Paris, Flammarion, 2001.

TAGUIEFF, Pierre-André, *Une France anti juive ?, Regards sur la nouvelle configuration judéophobie*, CNRS éditions, 2016.

_____ *L'antisémitisme,* Paris, PUF, 2015.

SARTRE, Jean-Paul, *Réflexions sur la question juive,* Paris, Gallimard, 1985.

_____ *L'enfance d'un chef,* Paris, Gallimard, 2003.

SOKOLOWSKI, Laura, « Le dernier mot de Freud sur l'antisémitisme », in *Lacan Quotidien,* revue de l'Ecole de la Cause freudienne, n°484, 3 mars 2015.

STERNHEL, Zeev, *Les anti-lumières, Du XVIIIè siècle à la guerre froide,* Paris, Fayard, 2006.

_____ *Histoire et lumières : Changer le monde par la raison*, Paris, Albin Michel, 2014.

VINCIGUERRA, Rose-Paule, « Le racisme ici et maintenant », in *La Lettre Mensuelle*, n° 225, bulletin de l'Ecole de la Cause freudienne, 02/2004.

WAGNER, Nike, « Parsifal et l'antisémitisme juif », in *L'infini,* n°3, 07/1983.

WAJCMAN, Gérard, *L'œil absolu*, Paris, Denoël, 2010.

_____ *Le maître et l'hystérique*, Paris, Navarin. Seuil, 1982.

_____ **«** Victimes décidés », in *Lacan Quotidien*, revue de l'Ecole de la Cause freudienne, n° 524, 8 juillet 2015.

WEILL, Nicolas, *Une histoire personnelle de l'antisémitisme*, Paris, Robert Laffont, 2003.

YEHOSHUA, Avraham B. préface à *Freud et l'homme juif* de Emile H. Malet, Paris, édition Campagne Première, 2016.

ZIMRA, Georges, *Freud, les juifs, les Allemands*, Paris Eres, 2002.

Revues

Le Coq-Héron, n°106, 1988. Le racisme encore.

Le Coq-Héron, n°120, 04/1991. Racisme toujours : à propos des peuples élus, de Freud, de Moïse, d'Hitler, d'autres encore.

Le Coq-Héron, n°170, 09/2002. Identité et appartenance: face au nationalisme, à la xénophobie et à l'antisémitisme.

Le Coq-Héron, n°175, 12/2003. Subjectivité et appartenances : dynamiques inconscientes des cultures.

Le Coq-Héron, n°188, 03/2007. Imre Herman et la théorie de l'agrippement.

Le Diable probablement, n°8, 09/2010. Les passions contemporaines.

Sources électroniques

René Major, « La vérité spectrale de L'Homme Moïse », *Revue germanique internationale* [En ligne], 14 | 2000, mis en ligne le 30 août 2011, http://journals.openedition.org/rgi/814

Entretien avec Isabelle de Mecquenem : Retour à la Rochelle. Un cas d'antisémitisme sans antisémites, http://www.lecercledelalicra.org/blog/entretien-avec-isabelle-de-mecquenem/

https://www.lemonde.fr/societe/article/2012/11/10/souad-merah-se-dit-fiere-de-son-frere_1788903_3224.html

http://www.cicad.ch/cicad-news-press-releases-and-feedback/activistes-anti-israeliens-mobilises-devant-la-synagogue-beth.

http://www.i24news.tv/fr/actu/international/europe/39867-140811-appel-au-boycott-des-magasins-juifs-a-rome.

http://www.partiantisioniste.com/communication/l-acahrnement-sioniste-contre-dieudonne-communique-du-parti-antisioniste-1778.html.

https://www.lemonde.fr/festival-de-cannes/article/2011/05/18/stupeur-a-cannes-apres-les-propos-de-lars-von-trier-sur-hitler_1523968_766360.html

https://www.lemonde.fr/societe/article/2005/02/21/aujourd-hui-je-parle-de-pornographie-memorielle_398935_3224.html

https://www.lemonde.fr/societe/article/2005/02/21/dieudonne-s-empetre-dans-l-antisemitisme-au-nom-des-noirs_398934_3224.html

http://www.conspiracywatch.info/le-monde-vu-par-mikis-theodorakis_a625.html

https://www.francetvinfo.fr/politique/les-propos-de-roland-dumas-sur-manuel-valls-provoquent-un-tolle-a-gauche-comme-a-droite_826207.html

Propos recueillis par le journaliste Pascal Riché ; https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-nos-vies-connectees/20140719.RUE5019/vous-savez-ou-c-est-la-palestine-choses-entendues-a-la-manif-interdite.html

http://www.lepoint.fr/politique/roland-dumas-je-vais-encore-me-faire-traiter-d-antisemite-mais-27-03-2015-1916429_20.php

https://next.liberation.fr/livres/2000/04/20/polemique-autour-de-renaud-camus_322062

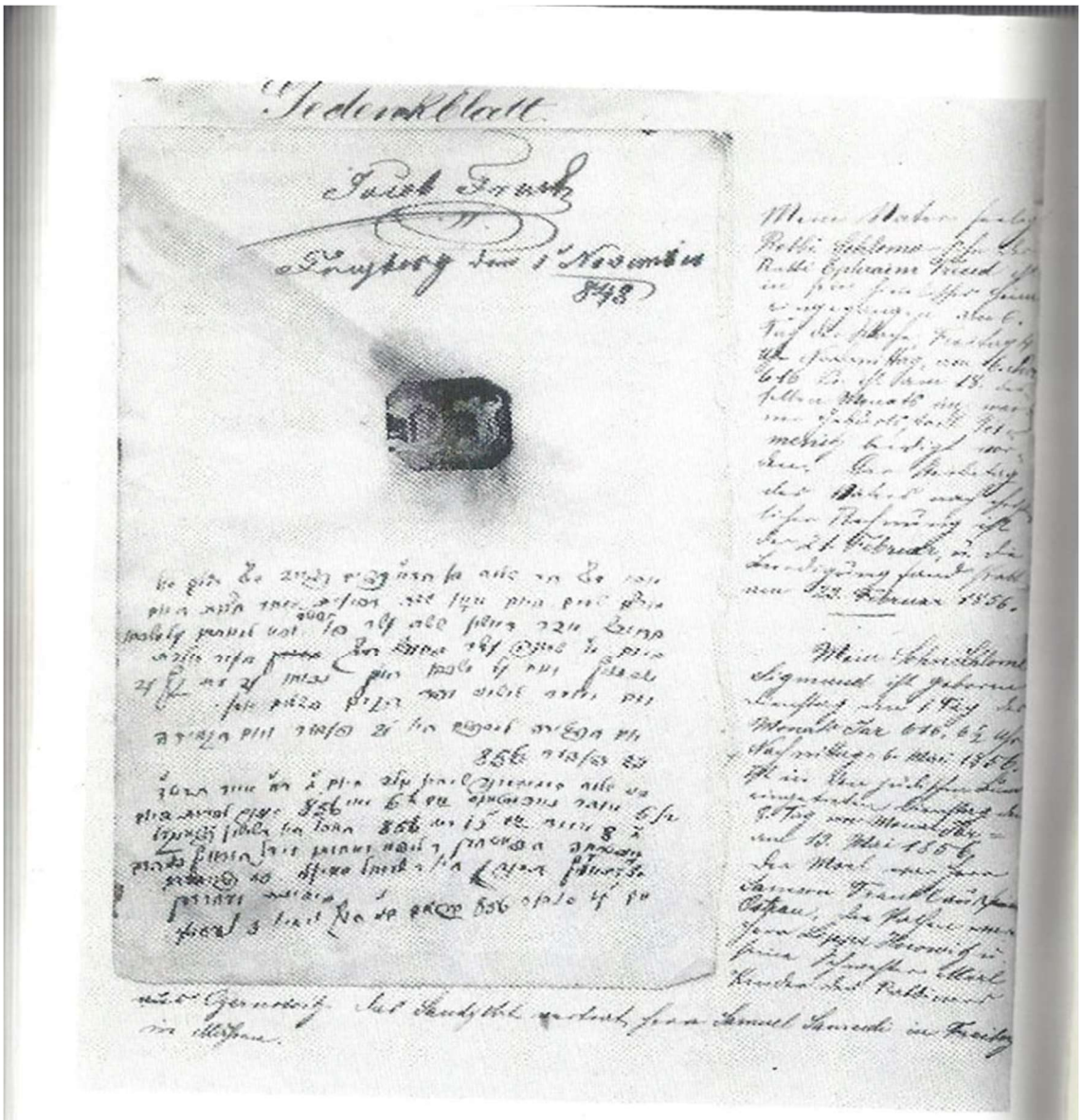
Source audiovisuelle

Chronique radiophonique, Le fin mot de l'info par Raphaël Enthoven, Europe 1, le 27 mars 2018.

ANNEXES

ANNEXE I

Inscription de Jakob Freud dans la Bible familiale, rapportant la naissance et la circoncision de Sigmund Freud. (Yerushami, Y., H., *Le Moïse de Freud,* Paris, Gallimard, 1993)

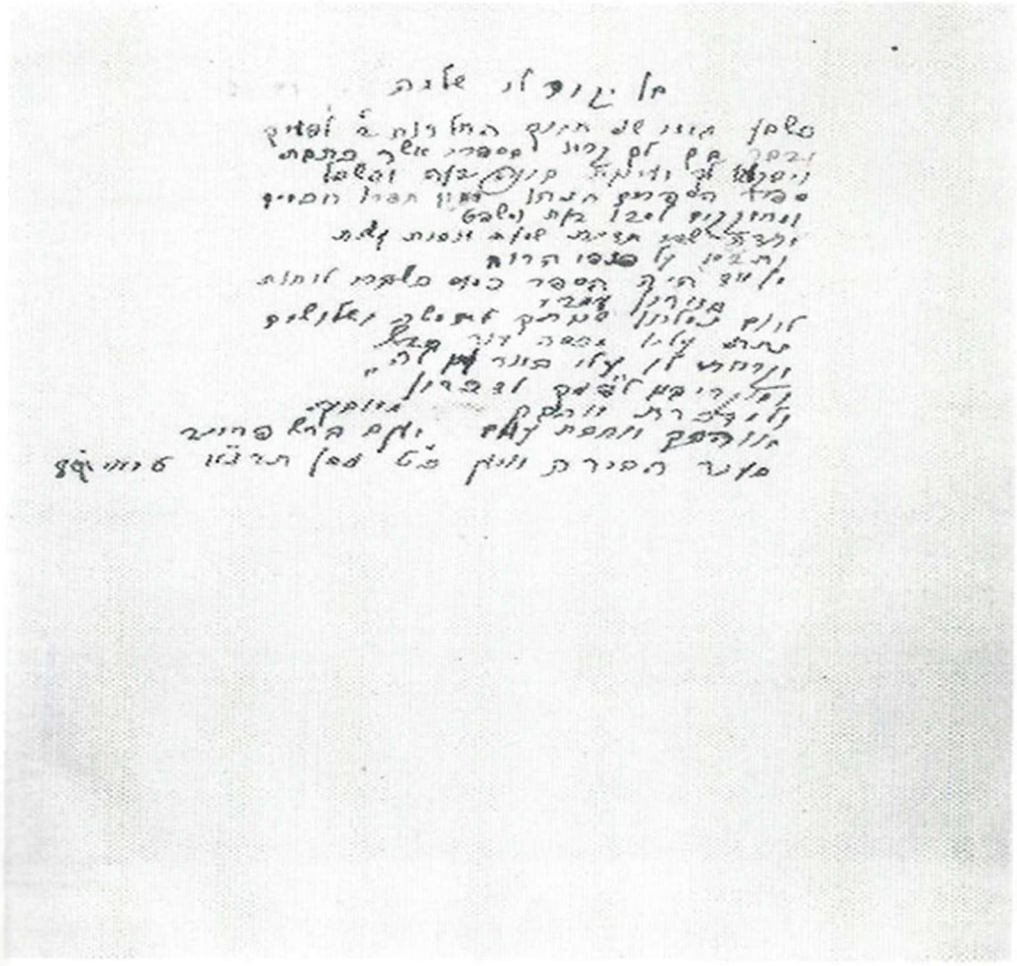


2

2. Inscription en hébreu et en allemand de Jakob Freud dans la Bible familiale, rapportant la naissance et la circoncision de son fils Sigmund.

ANNEXE II

Dédicace en hébreu de Jakob Freud dans la Bible familiale pour le trente-cinquième anniversaire de Sigmund Freud. (Yerushami, Y., H., *Le Moïse de Freud,* Paris, Gallimard, 1993.)



3

3. La dédicace en hébreu rédigée par Jakob Freud dans la Bible familiale pour le trente-cinquième anniversaire de Sigmund.

ANNEXE III

La dédicace en hébreu de Jakob Freud

Avec les sources bibliques, talmudiques et liturgiques

1. בן יקר לי שלמה
2. בשבע ימי שני חייך החל רוח לפעמך
3. ודבר בך לך קרא בספרי אשר כתבתי
4. ויבקעו לך מעינות בינה דעה והשכל
5. ספר הספרים הנהו ממנו חפרו חכמים
6. ומחוקקים למדו דעה ומשפט
7. מחזה שדי חזית שמעת ונסית עשות
8. ותדא על כנפי הרוח
9. מן אז היה הספר כמוס כשברי לוחות
10. בארון עמדי
11. ליום נמלאו שנותיך לחמשה ושלושים
12. נתתי עליו מכסה עוד חדש
13. וקראתי לו "עלי באר ענו לה"
14. ואקריבנו לפניך לזכרון
15. ולמזכרת אהבה מאביך
16. אוהבך אהבת עולם יעקב ברש' פרייד
17. בעיר הבירה וויען כ"ט ניסן תרנא 6 מאי 891

1. **בן יקיר לי** : ירמי לא :יט- הבן יקיר לי אפריים (גם בשמונה עשרה של ר"ה).(2) **בשבע בימי שני חייך** : בר' מז :ח - ויאמר פרעה אל יעקב כמה ימי שני חייך. והש' בר' מא :לד- בשבע שני השבע : **החל רוח ה' לפעמך** : שופ' יג :כה - ותחל רוח ה' לפעמו במחנה דן. (3) **ודבר בך** : השי' דב' ו :ז- ודברת בם (גם בקריאת שמע). **בספרי אשר כתבתי** : השי' שמ' לב :לב - מחני נא מספרך אשר כתבת. (4) **ויבקעו לך מעיינות** : בר' ז : יא- ונבקעו כל מעיינות תהום רבה ;בינה דעה והשכל : ראה שמונה עשרה נוסח ספרד. (5-6) **ממנו חפרו חכמים ומחוקקים למדו** : השי' במ' כא :יח- באר חפרוה שרים כרוה נדיבי עם במחקק במשענתם. והש' שופ' ה :יד- מני מכיר ירדו מחקקים.(7) **מחזה שדי חזית** : במ' כד :ד. טז- מחזה שדי יחזה ; **שמעת וסית עשות** : הש שמ' כד :ז- ויאמרו כל אשר דבר ה' נעשה ונשמע.(8) **ותדא על כנפי הרוח** : תה' יח :יא- וידא על כנפי הרוח.(9-10) **מן אז** : יר' מד :יח- ומן אז חדלנו לקטר : כמוס...מדי : דב' לב :לד- הלא הוא כמוס עמדי : **כשברי לוחות בארון** : ברכות ח : בברא בתרא יד : ועי' במיוחד מנחות צט- "אשר שברת ושמתם בארון" (דב' :י :ב). תני רב יוסף : מלמד שהלוחות ושברי לוחות מונחין בארון. מכאן לתלמיד חכם ששכח תלמודו מחמת אונסו שין נוהגין בו מנהג בזיון. (12) **נתתי עליו מכסה עוד חדש** : במ' ד :י- ונתנו אותה....אל מכסה עוד תחש (והש' שם. ו. יא. יב. יד) : (13) "**עלי באר ענו לה**" : במ' כא :יז - אז ישיר ישראל את השירה הזאת עלי באר ענו לה'. (14) **ואקריבנו** : אולי ע"פ איוב לא : לז – כמו נגיד אקרבנו. **לזכרון** : שמ' יג :ט- ולזכרון בין עיניך. (16) **אהבת עולם** : יר' לא :ב- ואהבת עולם אהבתיך.

ANNEXE IV

Lettre de Jacques Lacan à Rudolph Loewenstein du 14 juillet 1953 publié dans « La scission de 1953 »
(Supplément à Ornicar ?) *1976 n° 7 pages 120-135*

Mon cher Loew,

(120)Si je ne vous ai pas écrit plus tôt des événements – extravagants (au sens propre) – que vient de traverser notre groupe, c'est pour les raisons de solidarité qui ont dominé depuis que j'y appartiens, ma conduite. Ce lien, vous le savez, maintenant est rompu. J'ai laissé passer quelques jours, autant pour laisser porter ses effets à la véritable détente que nous a apportée cette rupture que pour me consacrer d'abord à la mise en place d'une communauté de travail qui s'annonce sous les meilleurs auspices : inespérés, dirais-je, si nous n'y retrouvions pas justement le fruit même de notre effort de ces dernières années, le sens de notre travail, les principes de notre enseignement, bref tout ce que nous avons cru pendant de longs mois devoir nous être ravi, etqui nous l'eût été de la façon la plus pernicieuse pour ceux que nous avions introduits à la discipline psychanalytique.

Qu'il me suffise de vous dire que j'ai inauguré la vie scientifique de la nouvelle Société française de psychanalyse mercredi dernier dans cet amphithéâtre de la Clinique que vous connaissez, cher Loew, par une communication sur « le symbolique, l'imaginaire et le réel », devant une assistance de 63 personnes, dont 45 nous ont d'ores et déjà donné leur adhésion comme candidats à notre enseignement et à nos travaux.

Lagache, dont la rigueur de conduite depuis le début de notre crise ne s'est pas démentie, présidait cette séance. Que si l'on vous dit que pour autant nous représentons le clan des psychologues, n'en croyez rien : nous vous montrerons listes en main que nous avons parmi nos élèves plus de médecins que l'ancienne Société, et les plus qualifiés. Nous ne saurions au reste nous en donner le seul mérite. Car pour être juste, il faut y faire la part du comportement insensé de cette équipe qui dans la fondation de l'Institut a vu l'occasion de confisquer à son profit l'autorité vraiment énorme que l'ancienne Société s'était acquise auprès des étudiants. Cette autorité fondée sur la bonne foi de gens qui trouvaient dans l'expérience même de leur propre analyse, de leurs contrôles, à justifier le bien-fondé des engagements et des règles à eux imposés, on la leur a soudain présentée sous la figure la plus autocratique et la plus désagréable : au lieu d'un collège d'aînés respectés, parmi lesquels chacun selon ses affinités (121)trouvait ses maîtres et ses recours, ils ont vu apparaître la figure unique de notre ancien camarade Nacht dont vous savez qu'elle ne s'est jamais distinguée par la bonne grâce, mais qui devant des difficultés imprévues s'est révélée sous les aspects d'un manque de tact et de mesure, d'une brutalité de propos, d'un mépris des personnes que je ne mentionnerais pas ici si ce ne devait pas être la fable des étudiants pour de nombreuses années. L'appuyant, deux nouveaux venus sans expérience didactique : Lebovici dont la nervosité, réversion des sévices quotidiens dont il est l'objet dans son service à l'hôpital (je pense que vous en savez assez sur le mode de rapport qui peut s'établir parfois entre élève et patron pour que je n'aie pas là-dessus à m'étendre) a toujours causé l'impression la plus désagréable aux étudiants auxquels il fait l'effet d'un « méchant lapin ».
L'autre, Bénassy, garçon non sans culture, qui s'est révélé soudain à la stupeur générale avoir une échecmentalité d'adjudant, promoteur attendu des mesures les plus tracassières, instaurant l'« appel » dans des cours où viennent des gens à cheveux blancs, passant brusquement devant l'insurrection de tous à des aveux dérisoires – « Je dois reconnaître qu'en fondant cet Institut, nous vous avions oubliés » – pour conclure d'ailleurs : « maintenant il est trop tard : faites-vous oublier ». Et pour couronner le tout, un aiguillage général remis entre les mains d'un jeune choisi par Nacht pour sa médiocrité notoire, et dont le nom ne saurait rien vous dire puisqu'il n'était

même pas membre adhérent de la Société quand il a été élevé à ces fonctions : celui-là se trouvait soudain préposé à la fonction de désigner aux étudiants en didactique leurs contrôleurs, voire à ceux qui seraient dès lors admis leur analyste. Absurde dans ses initiatives, bombardant les étudiants des notes administratives les plus déconcertantes, encore qu'hélas ! obscurément conformes aux directives de Nacht, il mit le comble à leur désarroi et doit être considéré comme un des artisans de l'échec de l'Institut (car peut-on appeler autrement une situation où il lui reste environ 25 élèves sur 83 qui étaient appelés à s'y inscrire).

Voilà donc où nous en sommes.

Pour vous en analyser les ressorts, je dois rendre à Nacht cette justice qu'il n'a ni varié ni fléchi dans la poursuite de son dessein. Et que s'il groupe encore autour de lui une majorité parmi nos anciens collègues, il le doit à une constance dans sa politique qui serait digne d'inspirer le respect si elle n'avait procédé non moins constamment par les moyens les plus dépourvus de scrupules.

(122)S'il a cru qu'il pourrait me gagner à son jeu en me faisant pendant des années une cour patiente, je conviens que la déception a dû lui être sévère. Il n'a pourtant retiré de cette relation que des bienfaits : informations, idées, lectures, pour lesquelles il s'oriente mal faute de fonds. Il a été accueilli par ma femme et a trouvé chez mon beau-frère le peintre Masson l'hospitalité qui lui a permis de se remarier hors de l'anonymat de la grande ville dans l'atmosphère cordiale d'un petit village provençal. C'était exactement en juillet dernier, et ma femme et moi y fûmes témoins.

Déjà à ce moment pourtant, il put sentir ma désapprobation de la façon vraiment peu correcte dont il s'était fait élire un mois auparavant – et pour cinq ans – au poste de Directeur d'un Institut qui n'existait pas encore. Sans que l'Assemblée en ait été prévenue par un ordre du jour, le principe, la durée du mandat, et la proposition par lui-même de sa propre candidature comme candidature unique, furent enlevés par un vote à mains levées dont les meilleurs parmi ses partisans convenaient il y a seulement quelques mois que c'était là une procédure « fasciste ». Cette fois-là encore, j'avais conclu l'année par une communication à laquelle avait succédé la discussion la plus chaleureuse. Et ces propositions furent une surprise pour l'Assemblée. Je dois avouer que je votai pour la première, gêné néanmoins, mais je fus littéralement stupéfait quand je vis que la seconde lui succédait immédiatement. Nacht ne me paraissait pas indigne d'exercer des fonctions de direction, mais nous ne savions même pas en quoi elles devaient consister alors. Car de cet Institut il n'y avait encore rien, ni programme ni statuts, seulement un local par lui soudain trouvé et de toute urgence adopté malgré ses inconvénients alors que c'était de lui qu'étaient toujours partis les objections, les obstacles et finalement les refus qui avaient écarté jusqu'alors (nous en avons des preuves écrites) tous les choix qui s'étaient proposés pour une fondation dont l'ajournement avait entravé pendant des années notre travail. Le vote sur son nom fut pourtant loin d'être unanime, d'autres et nommément Lagache, plus avertis que moi, s'étant abstenus.

Ma confiance sur le fond, il faut le dire, lui restait acquise, et quand grâce à son effort l'Institut fut en novembre matériellement prêt, ce fut un effondrement pour moi que d'entendre de sa propre bouche avec quel cynisme il en envisageait l'usage purement politique : « y donner beaucoup de cours » par exemple à ceux dont il avait le dessein de neutraliser l'action, abandonner complètement la question de la défense des non-médecins que nous avions accueillis en (123)grand nombre parmi nos élèves, malgré leur mise en cause alors par un certain nombre d'actions judiciaires en cours, proposer comme mot d'ordre destiné à entraîner un petit groupe l'officialisation du diplôme de psychanalyse en France dont il savait fort bien qu'à moins d'un succès de pure surprise par une procédure politique toujours sujette à caution, le Conseil de l'Ordre des médecins s'y opposerait toujours, domestiquer à l'aide de ce leurre l'ensemble dès lors impressionnant de ceux qui avaient eu recours à nous depuis la guerre en manifestant leur immense besoin d'une technique vraiment compréhensive du malade mental, – et organiser sur ces bases ce que les tenants de son groupe ont avoué tout haut au moment où ils se sont crus les

maîtres de la situation : un « barrage » destiné à soumettre à l'autorisation d'une petite équipe l'accès à l'exercice de la profession.

L'enseignement n'était donc pas le but de l'Institut, mais le moyen d'une domination sur ceux-là mêmes qui l'attendaient avec un espoir aux manifestations émouvantes. Et ils allaient le payer cher (je l'entends au sens littéral comme vous le verrez tout à l'heure).

Je ne cachai pas à Nacht ma désapprobation dont il ne comprit pas d'abord la nature. « C'est ton intérêt », « Tu as là-dedans une situation en or : comment vas-tu la gâcher », combien de fois ai-je entendu cet appel chaque fois que durant ces mois de lutte sordide, ma voix dès lors toujours refusée aurait pu faire pencher la balance en leur faveur.

L'opposition s'engagea malheureusement pour nous sur un porte-à-faux. Nacht, sûr de son fait, crut pouvoir se débarrasser de la personne de la Princesse, alors fort engagée dans la défense de Madame Williams dont il osa déclarer publiquement qu'il était regrettable que le Tribunal l'eût acquittée : il congédia symboliquement la Princesse de nos conseils en refusant de la recevoir.

Certes on peut considérer que l'action de cette personne a toujours été néfaste dans notre groupe. Le prestige social qu'elle représente ne peut qu'y fausser les rapports, celui qu'elle tire de son rôle auprès de Freud la fait écouter par tous avec une patience qui prend figure d'approbation, le respect dû à une femme âgée entraîne une tolérance à ses avis qui démoralise les jeunes aux yeux desquels nous apparaissons dans une sujétion ridicule.

À ce moment je ne savais pas ce que j'ai appris depuis sur ses manœuvres constantes dans le passé pour maintenir ses privilèges dans le groupe.

Elle profita pour y rentrer de la première des extravagances (124) auxquelles Nacht et les siens n'ont cessé de se livrer et qui pourtant ne les a menés qu'après de longs mois à leur perte, tellement grand est le pouvoir d'une minorité cohérente.

La Commission de l'enseignement fut un jour avisée quarante-huit heures à l'avance qu'elle aurait à recevoir à sa prochaine réunion des avis importants du Comité directeur (Comité dont personne n'avait encore entendu parler comme étant en fonction). Ce fut pour recevoir communication d'un programme d'études, non seulement plein de faiblesse, mais manifestement fait pour mettre à l'ombre tout ce qui s'était fait jusqu'alors sur le plan de l'initiative de chacun, et nommément mon propre séminaire de textes que suivaient depuis un an et demi 25 élèves que rien n'y obligeait, avec une fidélité qui ne s'était pas démentie – au seul bénéfice du séminaire dit technique de Nacht qui se trouvait, en absorbant à lui seul l'activité de la « troisième année », former le couronnement de la formation psychanalytique. Pour mieux encore souligner la portée de la chose, mon séminaire réservé aux « premières années » était placé en horaire simultané (fait unique dans tout le programme) avec un séminaire attribué à Lagache sous la même rubrique (à ceci près que les textes attribués à Lagache étaient en général inaccessibles aux lecteurs français).

Au plat qui nous était servi sur le ton « ne le trouvez-vous pas excellent ? » par les complices encore assez rigoleurs qui l'avaient cuisiné dans l'intimité, s'adjoignait un dessert du même goût : il était, nous dit-on, de toute urgence politique que Nacht (déjà trois fois prorogé dans sa fonction au-delà des limites statutaires) fut maintenu à la Présidence de la Société jusqu'au vote des statuts de l'Institut, qui restaient toujours dans l'indétermination, et dont on nous laissait entendre qu'il faudrait longuement les mûrir.

Je dois dire que je rentrai chez moi prodigieusement égayé et restai quinze jours sans rien manifester à personne. Je vous passe le fait que Nacht chez qui j'avais déjeuné la veille de ce premier jour mémorable, m'avait assuré de son intention de me laisser enfin la Présidence – curieuse démarche pour laquelle il n'a jamais trouvé d'autre excuse, sinon que sa femme lui aurait

déconseillé de me troubler en me parlant de ce qui allait être proposé le lendemain ! ! Le plus fort est qu'il semble l'avoir réellement tenue pour responsable d'avoir ainsi « altéré nos relations ».

Bien entendu, tout ceci fut utilisé par la Princesse pour agiter le groupe. Cependant Lagache vint me voir pour m'exposer combien il était regrettable que nous ayons si longtemps abandonné à Nacht une fonction représentative pour laquelle la neutralité même, sinon la (125)nullité de ses positions doctrinales, nous avait paru le rendre particulièrement apte, et qu'il avait tenue en effet avec dignité en concluant toute discussion un peu stimulante par quelques propos qui équivalaient à en tenir l'objet pour indifférent à tout prendre au regard de son expérience, ceci sur un ton dont la bénignité pouvait passer pour heureusement conforme à sa fonction.

Un changement de style pouvait être escompté comme favorable, maintenant que la fondation de l'Institut devait redonner en principe à la Société une plus grande disponibilité pour le travail doctrinal. Ma désignation pour la Présidence devait faire l'accord de tous.

À une Assemblée exceptionnelle obtenue par la Princesse, Lagache donc débrida l'abcès avec un grand courage, sur le thème :

« Le travail ne peut se poursuivre ainsi dans cette Société, car pour le plus grand nombre, on y est malheureux ». Le concours de ce propos avec les attaques de la Princesse dont vous connaissez le style mit le feu aux poudres, mais servit hélas ! à cristalliser autour de Nacht un noyau « médical », dont on ne peut que regretter qu'il fut alors minoritaire, car Nacht en profita pour l'entretenir dès lors dans une atmosphère obsidionale qui lui donna une cohérence qu'il n'avait absolument sur aucun plan, ni doctrinal ni technique ni même amical.

Avec une hypocrisie parfaite Nacht voulut y voir la marque d'une mission dès lors à lui conférée par le groupe. Sa technique fut constante, toute manifestation venue de l'autre côté fut-elle la plus innocente (la candidature de Favez comme membre titulaire par exemple) fut présentée à ses partisans comme trait d'un complot.

Les semaines de crise qui suivirent furent menées sur le plan d'engagements qu'il faisait signer aux huit qui s'étaient groupés autour de lui. Le principe en était que pour qu'il pût mener à bien la tâche de l'Institut, il fallait qu'il fût « maître chez lui », c'est-à-dire qu'il restât Président de la Commission de l'enseignement en même temps qu'il était Directeur de l'Institut, puisqu'il fallait bien admettre qu'on ne pouvait le garder plus longtemps à une Présidence qui me reviendrait, ceci était accordé, mais à laquelle jusque-là avait été conjointe la fonction de présider la Commission.

C'est sur ce point que s'engagea donc la bataille.

Pendant tout ce temps et dès la première séance, je m'abstins de toute attaque personnelle contre Nacht et limitai mon opposition à mes votes. Je m'efforçai, ce qui était suffisamment indiqué par les fonctions qui m'étaient confiées du consentement de tous, de jouer un rôle médiateur.

Aux réunions chez la Princesse, je maintins contre tous et sans défaillance le principe qu'il fallait que la Direction de l'Institut fût (126) conservée à celui qui avait pris l'initiative de le fonder – tous les témoins de mon action vous en seront garants – et malgré toutes les pressions je n'admis jamais que je pus m'y substituer à lui sinon en cas de nécessité dernière.

Ce fut bien malgré moi que je fus témoin des étonnants appels téléphoniques que fit la Princesse à l'adresse d'Anna Freud, où nos adversaires étaient qualifiés par elle de gangsters et où elle lui posa la question de savoir si l'Internationale reconnaîtrait leur groupe en cas de scission (à quoi il lui fut répondu qu'ils seraient certainement reconnus, comme cela était arrivé pour d'autres scissions à l'échelle nationale).

La scission fut en effet dès l'origine l'instrument de chantage de ce qui était dès lors le groupe Nacht, et elle ne cessa d'être agité jusqu'au moment où il devint lui-même majoritaire.

Voici en effet comment la chose se produisit. Le chantage à la démission ne put être poursuivi par le Comité de Direction de l'Institut sans qu'à la fin il dût s'y résoudre. Normalement la Commission de l'enseignement devait en recueillir la charge et ce furent encore les partisans de Nacht qui y firent obstruction.

Dès lors je crus que je devais l'accepter, me croyant seul en mesure d'arriver à un arbitrage. J'y fus élu en effet, ne pris avec moi aucun Secrétaire scientifique, alors que Lagache et Bouvet eussent certainement alors accepté de m'y apporter leur concours, et déclarai aussitôt que je ne me considérais que comme Directeur provisoire aux fins d'aboutir à des statuts qui fissent l'accord de tous, et dès le lendemain je convoquai les huit tenants du groupe Nacht à se réuni avec moi pour étudier la situation. Tous acceptèrent individuellement, pour se dérober ensuite sur l'injonction de Nacht.

Je fis dès lors ce qui me semblait la seule tentative pour une issue saine. Je me retirai huit jours (c'était les vacances de Noël) loin de tout contact avec quiconque et élaborai les principes d'un Institut tel qu'il m'apparaissait destiné à assurer un enseignement ouvert à la diversité des esprits que nous avons à satisfaire et à prolonger la tradition de la Société.

Il n'y avait dans ce projet dont tous ont reconnu alors qu'il contenait des idées d'avenir rien qui ressemblât à une motion de compromis. Si j'y tenais compte de la conjoncture présente, c'est uniquement dans la forme que je tenais à lui conserver d'être le plus près possible du projet déjà apporté, ceci pour éviter le conflit d'amour-propre qui eût pu surgir de l'idée que j'apportais « mon statut ». À la délicate question de la Présidence de la Commission (127) j'apportais une solution certes un peu complexe mais qui dans l'état de raidissement où étaient les esprits me paraissait la seule qui put leur faire entendre raison. Bref j'espérais ramener les opposants à la notion des principes.

Ce fut là que j'échouai : on m'opposa que la forme des dits statuts n'était pas juridique. Ceci était vrai et je n'avais jamais espéré qu'ils seraient votés tels quels, mais qu'ils seraient le point de départ d'une entente enfin rétablie, avec une perspective qui mît l'accent sur l'enseignement même et non sur ses incidences politiques.

Le seul fait que je n'y faisais mention ni de la Princesse ni de ses fonctions honoraires, suffit à décider de tout.

Dans un entretien personnel qu'elle avait sollicité avec Nacht, et qu'au sortir d'un dîner chez moi où elle eut le front de nous l'annoncer à Lagache, à Bouvet et à moi, elle poursuivit avec lui durant une heure et demie, toute la Société cependant piétinant à les attendre, elle passa avec Nacht un traité dont seule la suite des choses nous a montré quels furent les termes.

Un de ses premiers effets fut qu'elle me trouva parmi les siens suivants qui lui permettaient d'assurer à Nacht sa majorité <un mot illisible>, un concurrent à la fonction de la Présidence en la personne de Cénac, dont vous imaginez dans quelle intention toute désintéressée de « conciliation » il accepta ce rôle. Je fus néanmoins élu Président.

Et de ce fait je devins le symbole de la résistance à un long processus dont un rapport de Lagache vous indiquera les étapes, et par où Nacht réalisa point par point ce qui avait été dans son intention, eux qui me soutenaient le savaient depuis l'origine : s'assurer par l'entrée massive du Comité de Direction (y compris le Secrétaire administratif !) dans la Commission de l'enseignement une majorité permanente dans le fonctionnement ordinaire et extraordinaire de cette Commission, remanier de fond en comble l'exercice traditionnel des fonctions de cette Commission : c'est-à-dire faire examiner les sujets à toutes les étapes par une commission de

quatre membres seulement, le Directeur de l'Institut seul élément permanent y ayant bien entendu voix prépondérante, ce qui du fait que c'est son secrétariat qui désigne les trois autres, lui assure, vous le comprenez je pense, une assez jolie probabilité qu'il ne sera jamais contré, etc.

Le succès de toutes ces propositions à propos de chacune desquelles j'ai entendu à chaque fois affirmer à un ou plusieurs membres de son propre groupe qu'il s'agissait d'un excès auquel il ne donnerait jamais son adhésion, a été obtenu néanmoins à chaque fois grâce à (128)une technique savamment réglée qui consistait à se faire renvoyer par la Princesse la balle une première fois repoussée dans des circonstances où l'ensemble n'en étant pas averti la majorité se trouvait favorable.

Ce petit jeu parfaitement démoralisant pour les opposants eux-mêmes a mis quatre mois à arriver à sa fin et a été couronné par une séance spécialement consacrée à donner à la Princesse Marie Bonaparte le prix de ses bons et loyaux services (qu'elle a dû attendre jusque-là) en l'intégrant définitivement et à vie au nombre des membres du Conseil d'administration de l'Institut (médical) de psychanalyse, organe qui, des communiqués aux journaux nous l'ont fait savoir, décharge définitivement la Société psychanalytique de Paris de tout ce qui concerne l'enseignement et l'habilitation des psychanalystes.

Vous verrez dans une lettre ouverte de Juliette Boutonier ce qu'est devenu pendant ce temps le standard d'existence de cette malheureuse Société et comment le « gang » (la Princesse dixit) occupait le temps de ses réunions à des conciliabules dans les salles directoriales de l'Institut, d'où il émergeait à l'heure à laquelle les « travaux » futiles auxquels on avait désormais renvoyé la Société prenaient fin, pour la séance administrative où l'on commençait à s'occuper des affaires sérieuses.

La dernière, vous le savez, a consisté à démissionner enfin le Président de la Société pour que le faux-pas de son élection imprévue fût enfin réparé et pour le remplacer selon l'expression même de M. Lebovici par une personnalité encore plus insignifiante (et donc plus docile) que celle qui la première fois avait échoué contre lui.

C'est ici que nous retrouvons les fameux étudiants oubliés dans toute cette affaire.

Ceux-ci en effet auxquels on avait demandé dès l'ouverture de l'Institut en mars, des frais d'inscription absolument exorbitants, avaient à ce moment, c'est-à-dire pendant que se poursuivait encore une lutte dont personne parmi nous qui les défendions ne fit durant toute l'année auprès d'eux la moindre mention, avaient donc osé élever des revendications, d'ailleurs sous la forme la plus respectueuse pour leurs Directeurs et maîtres, et c'est dans la forme de leur réponse que ceux-ci commencèrent à perdre à leur tour la face. L'un d'eux n'hésita pas à leur dire qu'il perdait chaque mois 200.000 francs dans cette petite affaire ; le même encore, que si on leur demandait beaucoup d'argent la psychanalyse d'autre part était un métier qui permettait d'en gagner beaucoup par la suite.

(129)Le même toujours n'hésita point à dire en face à l'un des délégués en train de lui présenter des doléances de ses camarades, que le rôle qu'il assumait lui faisait bien mal augurer de son avenir analytique. À toutes leurs manifestations la réponse-clef fut : « Vous manifestez à quel point vous êtes mal analysés » (il s'agissait d'ailleurs de leurs propres élèves).

Il n'y a pas à s'étonner que dans ces conditions les déboutés s'en vinssent à penser qu'ils faisaient un déplacement, et ils furent mis sur la voie d'une plus juste interprétation de leurs réactions par la teneur des engagements qu'on leur demanda de signer une seconde fois à l'adresse de l'Institut après qu'ils les eussent déjà pris de bon cœur à l'endroit de la bonne vieille Société. Cela leur mit la puce à l'oreille et ils demandèrent à voir les statuts.

L'effet produit fut indescriptible. Ce fut le moment que le groupe de nos collègues de plus en plus démonté et refusant de rien comprendre à ce qui arrivait, choisit pour faire un exemple. On avait essayé d'intimider les étudiants en leur annonçant la formation d'une Commission de discipline et en proposant de nommer à sa tête un ancien magistrat (sic !). Cela fit un certain effet. Mais il était difficile qu'il fût définitif auprès de gens qui ne s'étaient pas encore engagés à l'endroit de l'Institut. Comment put-on penser qu'en frappant haut, l'intimidation serait décisive. Un nommé Pasche, ancien existentialiste, passé au rang de jacobin de la nouvelle institution et qui dès les premiers conflits me déclara qu'il s'agissait d'avoir en main un pouvoir dont on pousserait les effets « jusqu'à ses dernières conséquences », me fit savoir – avec toute l'estime où il tenait et ma personne et un enseignement dont les termes avaient été souvent pour lui illuminants – que ma présence même à la place que j'occupais était à l'origine de la résistance des étudiants, que c'est parce qu'ils se savaient soutenus par moi à l'intérieur qu'elle se poursuivait et donc qu'il convenait de nous séparer.

Je me souviendrai toute ma vie à travers les propos de ce Robespierre qui conservaient quelque tenue dans leur délire, des figures convulsées de ceux qui participèrent à cet hallali original. Ce n'était pas un beau spectacle et, résistant à leurs aboiements, je me donnai le luxe de le revoir une seconde fois.

À vrai dire, cette seconde fois ce fut beaucoup plus calme. La motion de défiance proposée par Madame Odette Codet pour le compte de la Princesse sûre de son fait fut votée. Mais un certain nombre de ceux en qui le précédent spectacle avait ému la fibre de l'horreur humaine, s'en allèrent définitivement pour fonder une nouvelle Société, et je les rejoignis aussitôt.

(130)Vous savez maintenant toute l'histoire de l'affaire. Et vous pouvez imaginer quelle expérience elle a été pour moi. J'ai été mis à l'épreuve de la plus constante et déchirante trahison. Quelqu'un, Nacht, que j'avais admis à mon amitié, s'est comporté de telle sorte que chaque fois que sa femme d'ailleurs bouleversée par cette affaire téléphonait à la mienne, je pouvais y trouver l'indice certain qu'il me porterait dans les 48 heures qui suivraient un nouveau coup.

Rien n'a été épargné par lui pour m'atteindre. Une discussion ancienne qui s'était poursuivie sur le terrain de la théorie et de l'expérience – et qui portait sur une technique que, justifiée ou non, j'avais défendue publiquement, à savoir l'usage réglé de séances plus courtes dans certaines analyses, et spécialement dans l'analyse didactique où la nature particulière des résistances m'avait paru la justifier, a été réveillée par lui alors que j'avais publiquement déclaré que, me soumettant au principe de standards fondés sur un règlement professionnel, dès lors que nous passions à un stade d'organisation de la profession, je ne reviendrais plus sur cette pratique quel que m'en parût l'intérêt, et que j'avais progressivement régularisé dans l'année précédente et définitivement mis au temps réglementaire toutes mes analyses didactiques dès la fin de cette année, sans qu'on ait pu depuis lors relever contre moi le moindre manquement.

On a rappelé un prétendu engagement pris en février 1951 et précisément à propos d'une analyse didactique particulièrement réussie, de me tenir au standard commun sans vouloir se souvenir qu'on m'avait autorisé encore au mois de décembre 1951 à exposer devant la Société les raisons de cette technique que j'avais en effet poursuivie au vu et au su de tous.

On a fait état contre moi du nombre de mes élèves en prétendant que c'était le seul motif de cette réduction du temps consacré à chacun sans se souvenir que tous ceux qui avaient précédemment passé à l'examen de la Commission avaient pu dire individuellement quel bénéfice ils en avaient tiré dans leur cas et démontrer dans leurs contrôles le bon aloi de leur formation.

Nacht en rapportant un propos qu'aurait tenu une de nos collègues médecin des hôpitaux, Madame Roudinesco pour la nommer, concernant ces faits, sous une forme qui s'est avérée fausse à l'enquête, à savoir que lui, Nacht, aurait menti, a réussi, sous le coup de cette allégation

reproduite auprès de chacun de nos collègues de la Commission au cours d'une tournée qui lui a pris toute une après-midi, à obtenir de plusieurs d'entre eux de signer une attestation que j'aurais bien en effet pris l'engagement en question lors de la (131) réunion de la Commission de février 1951. Ceci dans le seul but de la produire sous cette forme le lendemain dans une réunion d'étudiants où elle n'a fait d'ailleurs aucun effet.

Tout a été mis en œuvre pour que mes étudiants me quittent. Et après mon départ de la Société on a fait savoir à ces étudiants en analyse soit-disant suspects de malfaçons dans leur initiation, qu'ils pourraient se présenter dès lors spontanément, c'est-à-dire sans mon autorisation, pour être habilités aux contrôles devant la Commission de l'enseignement.

Pas un ne m'a quitté, ni n'y a même songé. Et j'ose même dire que mes analyses se sont poursuivies sans être sensiblement influencées par toute cette tornade extérieure.

Je puis vous dire aussi que ce que cette épreuve m'a appris quant à la manœuvre et quant à la faiblesse des hommes, est de nature à ce qu'une page soit tournée dans ma vie. J'ai vu comment un ami glisse à chaque pas plus loin dans le sens où une pression plus forte que lui l'entraîne contre vous, à quels abandons les meilleurs viennent vous conseiller d'accéder en prenant votre bien pour prétexte, la légèreté avec laquelle chacun considère ce qui ne touche pas ses intérêts immédiats, et comment on lie à ces entreprises un homme honnête et généreux en obtenant de lui à la faveur de la fatigue la première concession faite au désir de paix et qui est une infamie.

J'ai vu ce qui peut arriver dans un milieu de gens « analysés » dit-on, et je savais par Freud lui-même que cela dépasse tout ce qu'on peut imaginer : jamais en effet je n'aurais imaginé cela. Je m'aperçois à en avoir fait revivre quelques traits pour vous maintenant de ce qu'ont pu être pour moi ces mois de cauchemar, et que vraiment je n'ai pu y survivre qu'en poursuivant à travers les émotions affreuses qu'ils m'ont données mon séminaire de textes et de contrôle, sans y avoir une seule fois manqué, ni sans je crois en avoir vu fléchir l'inspiration ni la qualité. Bien au contraire cette année a été particulièrement féconde, et je crois avoir fait faire un progrès authentique à la théorie et à la technique propres à la névrose obsessionnelle.

Oui j'ai vécu grâce à ce labeur parfois poursuivi dans un véritable désespoir – et aussi grâce à une présence dont le secours n'a pas fléchi d'un instant, encore qu'elle-même, oui elle ma femme, n'ait pas été à l'abri des tentatives pour ébranler la fermeté que je lui ai vue à certaines heures. Oui croyez-moi Loew, je ne veux pas vous parler du plus abject, et pourtant cela aussi a été.

Ce qui m'étreint le plus, c'est peut-être l'attitude d'un certain nombre de titulaires et d'adhérents. Dieu merci les plus jeunes se sont (132) montrés d'une autre trempe, je vous l'ai dit. Mais chez ceux-là qui ont connu l'occupation et les années qui l'ont précédée, j'ai vu avec terreur une conception des rapports humains qui s'est manifestée dans le style et les formes que nous voyons fleurir dans les démocraties populaires. L'analogie était frappante, et les effets de groupe qui en sont résultés m'en ont plus appris sur le problème qui m'a toujours fasciné du type de procès dit de Prague que toutes mes réflexions pourtant fort avancées sur ce sujet.

Je songe à la sorte de foi qui me porte maintenant au-delà de tout cela, qui me le fait oublier presque, oui elle est faite d'un pouvoir d'oubli qui tient à ce que j'ai devant moi cette audience précieuse de ceux qui m'ont suivi, – qui ne m'auraient jamais abandonné même si j'étais sorti seul – à ce que je vais écrire pour Rome, mon rapport sur la fonction du langage dans la psychanalyse, – à ce que je sais de mieux en mieux ce que j'ai à dire sur une expérience que seules ces dernières années m'ont permis de reconnaître dans sa nature et par là seulement de maîtriser vraiment.

J'espère vous voir à Londres – quoiqu'il arrive, sachez que vous y trouverez un homme plus sûr de ses devoirs et de son destin.

Lagache vous y apportera le dossier de l'affaire : et vous y verrez que ce n'est pas nous qui avons fait du fractionnisme.

Ces pages n'ont pas été écrites pour contribuer à ce dossier – mais pour vous donner sur le ton libre que nous permet notre relation particulière, le témoignage vécu sans lequel l'histoire ne saurait être écrite. Aucune objectivité ne saurait être atteinte en matière humaine sans ce fondement subjectif.

C'est pourquoi je vous autorise à en user auprès de qui vous croirez pouvoir l'entendre – et nommément Heinz Hartmann auquel j'enverrai d'autre part un message.

Vous savez Loew, que si vous passez en France avant ou après le Congrès nous serons heureux ma femme et moi que vous veniez avec votre femme nous faire à notre maison de campagne la visite à laquelle vous étiez dès longtemps convié. Je pourrais vous en dire beaucoup plus sur ce que nous attendons tous de l'avenir de notre travail. Nous nous y sommes donnés d'un cœur assez entier pour nous trouver actuellement être là-dessus à votre endroit dans un très grand retard.

Sachez pourtant que notre fidélité à votre personne reste inchangée.

Jacques Lacan

Index thématique

antisémitisme, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 20, 32, 41, 48, 49, 50, 51, 52, 56, 57, 58, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 82, 83, 84, 94, 97, 98, 99, 100, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 119, 120, 121, 122, 123, 125, 126, 127, 128, 129, 148, 160, 178, 180, 189, 196, 201, 202, 203, 204, 205, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 214, 220, 221, 222, 224, 225, 226, 229, 230, 234, 235, 236, 237, 239, 240, 241, 243, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254

circoncision, 63, 64, 70, 72, 73, 102, 111, 166, 171, 181, 183, 184, 185, 188, 190, 195, 196, 197, 198, 219, 220, 223, 230, 238, 257

discours, 8, 13, 41, 47, 56, 60, 68, 79, 80, 91, 94, 136, 137, 138, 143, 160, 162, 168, 169, 170, 178, 181, 192, 196, 197, 198, 201, 202, 203, 211, 212, 226, 236, 239, 241, 246, 249, 250

femme, 16, 45, 73, 138, 167, 178, 206, 208, 209, 220, 225, 231, 232, 234, 240, 241, 261, 262, 266, 267, 268

haine, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 23, 24, 26, 30, 31, 32, 58, 59, 70, 71, 72, 73, 74, 76, 78, 79, 84, 94, 97, 98, 105, 113, 117, 118, 119, 124, 127, 132, 141, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 158, 159, 175, 190, 193, 196, 198,202, 207, 208, 209, 211, 212, 216, 220, 221, 222, 223, 231, 235, 236, 237, 238, 239, 242, 243, 248

identification, 18, 19, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 69, 98, 107, 123, 127, 138, 139, 151, 160, 162, 163, 165, 171, 175, 176, 177, 178, 181, 246

imaginaire, 72, 105, 134, 145, 149, 150, 151, 152, 163, 165, 166, 195, 196, 197, 198, 201, 211, 221, 222, 230, 234, 236, 237, 238, 239, 242, 260

jouissance, 10, 18, 27, 29, 30, 42, 132, 135, 138, 140, 141, 142, 144, 145, 146, 147, 150, 153, 155, 159, 160, 170, 171, 173, 174, 176, 177, 178, 198, 236, 238, 239, 241, 242

judaïsme, 38, 40, 42, 46, 47, 48, 49, 54, 69, 70, 73, 81, 85, 92, 93, 94, 107, 110, 114, 123, 124, 125, 126, 128, 131, 171, 172, 198, 199, 205, 208, 212, 217, 218, 224, 227, 232, 234, 236, 250, 251, 253

meurtre, 29, 35, 62, 64, 65, 67, 69, 70, 71, 82, 94, 133, 134, 135, 136, 138, 140, 141, 144, 145, 146, 147, 178, 210, 217, 230

Moïse, 11, 12, 20, 34, 35, 37, 40, 43, 45, 46, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 74, 75, 80, 81, 82, 83, 84, 86, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 97, 110, 131, 132, 133, 134, 136, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 184, 188, 196, 217, 232, 237, 253, 254, 257, 258

objet *a*, 12, 13, 155, 157, 164, 168, 180, 181, 182, 183, 184, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 237, 238, 239, 252

pas-tout, 160, 167, 168, 171, 172, 173, 178, 240

pulsion, 10, 11, 15, 18, 20, 21, 22, 24, 26, 30, 105, 131, 142, 155, 159, 170, 235, 237, 243

racisme, 9, 12, 160, 165, 167, 170, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 203, 205, 220, 241, 243, 250, 253, 254

réel, 49, 51, 56, 105, 120, 131, 134, 135, 136, 144, 145, 146, 147, 149, 150, 152, 158, 159, 161, 163, 164, 165, 166, 169, 170, 180, 181, 182, 190, 191, 195, 196, 197, 198, 202, 213, 215, 216, 221, 222, 237, 238, 243, 260

refoulement, 17, 35, 38, 67, 70, 83, 132, 133, 134, 140, 144, 181

religion, 11, 13, 28, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 46, 47, 54, 55, 56, 58, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 69, 70, 73, 75, 78, 79, 82, 84, 85, 89, 94, 97, 101, 110, 124, 125, 128, 132, 136, 138, 139, 141, 142, 143, 165, 166, 180, 199, 210, 211, 216, 218, 236, 251, 253

ségrégation, 12, 140, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 178, 220, 221, 240

séparation, 64, 100, 123, 160, 181, 182, 184, 185, 187, 188, 193, 218, 237

sionisme, 46, 47, 48, 49, 103, 115, 203, 204, 205, 207, 250

surmoi, 10, 11, 12, 20, 21, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 35, 69, 75, 77, 99, 106, 107, 108, 111, 112, 113, 116, 123, 124, 125,

128, 129, 132, 135, 136, 155, 157, 158, 159, 235, 236, 237, 242, 243
symbolique, 12, 24, 26, 29, 54, 68, 95, 107, 131, 132, 133, 135, 136, 138, 145, 146, 149, 150, 151, 152, 163, 164, 165, 166, 185, 197, 201, 222, 237, 238, 260
transmission, 35, 46, 54, 56, 67, 68, 69, 70, 75, 76, 80, 82, 84, 87, 92, 94, 115, 131, 132, 133, 140, 230, 236, 253

Résumé

Dans cette thèse, nous traitons de l'antisémitisme comme un symptôme à déchiffrer à partir des enseignements de Freud et Lacan. Il ne s'agit donc pas de psychanalyse appliquée à l'antisémitisme mais de cerner ce qu'enseigne l'antisémitisme à la psychanalyse. Deux questions nous orientent : Pourquoi le Juif est-il la cible d'une haine séculaire ? Comment se met-elle en place ? Autrement dit, quels sont les mécanismes psychiques à l'œuvre dans la haine. Ce que signifie être Juif devient alors essentiel pour notre recherche. Pour Freud, ne renoncer à rien et suppléer à ce qui a été perdu, est l'essence du Juif. Et c'est cette ténacité qui lui attire une haine éternelle. Pour Lacan, le sujet Juif, c'est celui qui *sait lire dans l'intervalle*, et celui qui par l'acte de la circoncision, *noue* les trois registres du symbolique, de l'imaginaire et du réel et représente l'objet *a* en tant que reste ; ce qui a pour effet de diviser le champ de l'Autre. Et c'est cela qui lui attire cette haine éternelle.

Il n'y a pas de haine sans le surmoi. Chez Freud la haine à l'égard de l'Autre se retourne sur soi. Chez Lacan, le surmoi est sacrifice aux Dieux obscurs qui conduit à l'anéantissement du prochain et de soi-même. Avec Lacan, nous voyons aussi que l'universel, le *tout*, produit la ségrégation qui est rejet de l'Autre. Il y a là une équivalence signifiante entre le Juif et la femme situés à la fois dans le *tout* et en dehors, donc pas *tout dedans*. Nous appréhendons, prenant appui sur le discours du maître forgé par Lacan, comment l'antisémitisme traverse le discours contemporain, comment il se glisse dans la langue. Nous laissons une voix logique, Jean-Claude Milner, une voix philosophique, Bernard-Henri Levy, une voix psychanalytique, Gérard Wajcman, déplier ce que signifie être Juif et démontrer comment l'être Juif est le symptôme du manque à être de celui qui hait.

Abstract

In this thesis, we aim to present antisemitism as a symptom that can be deciphered using the writings of Freud and Lacan. Its intention is not to apply psychoanalysis to antisemitism, but rather to identify what psychoanalysis has to learn from antisemitism. Two main questions serve to orient this discussion: Why did Jews become an object of a secular hatred? And what are the psychic mechanisms that are at the origin of this kind of hatred? In order to address these questions, it is essential initially to define the significance of being Jewish. According to Freud, the essence of the Jew is to concede nothing, and to compensate for what has been lost. It is this tenacity that provokes an eternal hatred. For Lacan, the Jew is the one who knows how '*to read between the lines'*, and also the one who, through the act of circumcision, represents the *Objet a* as a remnant (according to Lacan's Register theory) and binds together the three registers: the symbolic, the imaginary, and the real. Thereby, the Jew produces a division in the field of the Other – and it is this that attracts eternal hatred.

There is no hatred without the existence of a superego, and Freud demonstrates how hatred towards the Other redounds upon the self. Lacan, argues that the superego is a form of sacrifice to obscure Gods that results in annihilation of the Other and the self. Lacan also shows that the Universal, the *all*, causes segregation and rejection of the Other. There is a significant equivalence between Jews and women as they are at one and the same time part of the '*all*' and outside it; they are therefore not *all inside*. In the present work, we try to grasp, by employing the Discourse of the Master as developed by Lacan, how antisemitism is assimilated into contemporary discourse and insinuates itself into language. We call upon the logical voice of Jean-Claude Milner, the philosophical voice of Bernard-Henri Levy and the psychoanalytical voice of Gérard Wajcman, to unfold the significance of being a Jew, and to demonstrate how the Jew is the symptom of a lack-of-being of the one who hates.